This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
1909

MÉMOIRES
DU
PRINCE EUGÈNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

FORMAT IN-8°.

Mémoires du Roi Joseph, 10 vol.

Suite des Mémoires du Roi Joseph, 3 vol.

Album des Mémoires du Roi Joseph.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MÉMOIRES
DU
PRINCE EUGÈNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

FORMAT IN-8°.

Mémoires du Roi Joseph, 10 vol.

Suite des Mémoires du Roi Joseph, 3 vol.

Album des Mémoires du Roi Joseph.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Eugene de Beauharnais, prince d'E

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

PRINCE EUGÈNE

PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE

PAR

A. DU CASSE

AUTEUR DES MÉMOIRES DU ROI JOSEPH

« Eugène ne m'a jamais causé aucun chagrin. »
Paroles de NAPOLÉON *à Sainte-Hélène.*

TOME CINQUIÈME

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE.

1859

Reproduction et traduction réservées.

MEm

DC216.35
A5
v.3

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

PRINCE EUGÈNE

LIVRE XIII

DU 10 AVRIL AU 31 MAI 1809

§ 1er. — Ouverture des hostilités (10 avril 1809). — Déclaration de guerre. — Attaque des postes de la division Broussier à la Ponteba. — Combat d'Ospidaletto (11 avril). — Plan de l'archiduc Jean. — Le général Séras concentre sa division à Udine. — La division Grenier se porte sur le Tagliamento. — Ces trois divisions sont réunies en quarante-huit heures et sous la main du vice-roi.—Ordre envoyé aux divisions Barbou, Lamarque, Sévéroli, à la garde royale et aux dragons de rallier l'armée, à la division Fontanelli de rester au camp de Monte-Chiaro. — Démonstration contre Palma-Nova (13 avril). — Le prince Eugène se décide à se replier jusqu'à la Livenza pour donner aux corps en arrière le temps de le rallier.— L'armée s'établit le 14 à Sacile. — La division Fontanelli se porte sur le Tyrol avec le 7e de dragons. — Le prince prend, dès le 14, la résolution de livrer bataille le 16. — Fâcheuse affaire du général Sahuc à Pordenone, dans la nuit du 14 au 15. — Reconnaissance faite le 15 au matin par le vice-roi. — Bataille de Sacile le 16 avril. — Retraite sur la Piave et sur l'Adige. — Affaires du Tyrol. — Le

chef d'escadron Aymonin. — Capture du comte de Goës. — Ses papiers. — L'armée prend position sur l'Adige à Caldiero (27 avril). — Nouvelle organisation en trois corps et une réserve (28 avril). Palma-Nova. — Venise. — Le Tyrol.

§ II — Le vice-roi reprend l'offensive. — Combat de Monte-Bastia et de Soave. — L'archiduc Jean commence sa retraite dans la nuit du 30 avril au 1er mai. — Passage de la Brenta (5 mai). — Attaque de Bassano. — Déblocus de Venise. — Passage de vive force de la Piave (8 mai). — Retraite de l'archiduc Jean sur le Tagliamento. — Opérations de la division Rusca dans le Tyrol. — Les Autrichiens passent précipitamment la Livenza. — Passage du Tagliamento. — Combat de Saint-Daniel (11 mai). — Le général Grouchy occupe Udine et débloque Palma-Nova. — Fractionnement de l'armée. — La droite sous Macdonald se dirige vers le sud pour suivre le ban Giulay. — Le centre et la gauche, sous le prince Eugène, continuent à poursuivre l'archiduc vers Ponteba. — Marche de la division Rusca sur la Piave. — Opérations du centre et de la gauche dans la vallée de la Fella. — Opérations de Macdonald sur l'Isonzo, sur Goritzia et sur Trieste. — Prise de Prewald. — Prise de Malborghetto et de Predel. — Combat de Tarvis (17 mai). — Occupation de Villach. — L'archiduc Jean se retire sur Gratz. — Prise de Laybach. — L'aile droite se dirige sur Gratz par Marburg. — Le général Grouchy dirigé sur Marburg. — Opérations dans la vallée de la Muhr. — Combat de Saint-Michel contre Jellachich (25 mai). — Réunion de l'armée d'Italie et de la grande armée à Bruck (27 mai). — Satisfaction de l'Empereur, son ordre du jour. — Le prince Eugène se rend auprès de lui.

I

Nous avons fait connaître, à la fin du livre précédent, la force, la composition et l'emplacement des armées franco-italiennes et autrichiennes sur les frontières du royaume d'Italie. Nous avons dit que le prince Eugène, vice-roi et lieutenant de l'Empereur, après une pointe poussée dans le Tyrol vers Trente, pour opérer la reconnaissance des principales positions, avait dû revenir à Vérone, et que

de là il s'était rendu à Mestre, puis à Udine le 9 avril, où il avait établi son quartier général. Il s'y trouvait à peine depuis vingt-quatre heures, lorsqu'il reçut la nouvelle que l'archiduc Jean avait dénoncé les hostilités en faisant remettre aux avant-postes français la notification suivante :

« D'après une déclaration de S. M. l'empereur d'Autriche à l'empereur Napoléon, je préviens M. le commandant des avant-postes français que j'ai l'ordre de me porter en avant avec les troupes que je commande et de traiter en ennemi toutes celles qui me feront résistance. »

Le Prince Eugène, se fiant sur les nouvelles et sur les instructions directes qu'il recevait de l'Empereur, qu'il devait penser bien informé, ne croyait pas la guerre aussi imminente. Il se trouva pris au dépourvu, n'ayant sous la main que les deux divisions Broussier et Séras; mais il ne perdit pas un instant pour faire tête à l'orage.

Le 10 avril, à six heures du matin, les premières troupes du général Broussier, dans la vallée de la Fella, furent attaquées. Un poste de 18 hommes, à la Ponteba, se replia jusque sur la Chiusa-Veneta, au débouché des vallées. On avait prescrit de mettre ce point important de la Chiusa en état de résister; mais, les ordres de Napoléon ayant été trop tardifs et la défense n'étant pas organisée de façon à pouvoir se maintenir à la Chiusa-Veneta contre un ennemi supérieur, le capitaine Schneider, qui commandait ce poste, après une énergique résistance, fut fait prisonnier avec 57 hommes. Le reste de son détache-

ment, auquel s'étaient joints les avant-postes français, parvint à gagner les montagnes et à se retirer sur Resciuta, puis sur Portis.

Le général Broussier informé, vers deux heures, de l'attaque des Autrichiens sur ces avant-postes, dans la vallée de la Fella, communiqua aussitôt cette importante nouvelle au vice-roi, à Udine. Ce dernier prescrivit à l'instant même au général de réunir le plus promptement possible sa division et de la porter à Ospidaletto, en laissant deux bataillons à Osopo. Le prince espérait ainsi retarder la marche de l'ennemi, donner le temps à l'armée de se concentrer et obliger les Autrichiens à faire un développement de forces qui permît de distinguer le véritable point d'attaque, la véritable direction suivie par le gros des troupes de l'archiduc.

Le général Broussier, après une marche de nuit fatigante pour les troupes, concentra sa division à Ospidaletto et se rendit de sa personne, avec trois compagnies du 9e de ligne et deux bouches à feu, à Venzone. La tête de l'avant-garde du corps autrichien, opérant par le nord du Frioul, se présenta le 11 avril à huit heures du matin sur Portis, en avant de Venzone. Après s'être formé en colonne d'attaque dans la plaine, au débouché de la vallée de la Fella, elle commença à tirailler avec l'avant-garde française, qui se maintint jusqu'à dix heures. La division Broussier se trouvait alors complétement installée à Ospidaletto, position dans laquelle elle avait reçu l'ordre de tenir. Le général plaça ses troupes en avant de la ville sur un rocher dominant le lit du

Tagliamento et la grande route. Deux bataillons du 92ᵉ furent établis à l'intersection des routes d'Osopo et de Gemona, formant réserves ; les deux autres du même régiment avaient été laissés à Osopo, ainsi que le parc de la division, sous le général Dutruy. Un escadron du 24ᵉ de dragon occupait Venzone[1].

Ces dispositions faites, le général Broussier donna ordre au détachement de Venzone de se replier sur la division. L'ennemi, poussant cette avant-garde, fut bientôt en face des troupes du général, et le combat prit une certaine intensité. Deux bataillons du 9ᵉ de ligne, sous les ordres du général Dessaix, soutinrent les premiers efforts des Autrichiens.

Le colonel Volkmann, qui, la veille, avait attaqué les avant-postes français à la Ponteba, avec trois bataillons et deux escadrons, avait été renforcé pendant la nuit.

L'ennemi parut vouloir tourner la position du rocher sur lequel le général Broussier avait établi ses forces principales, le général Dessaix reçut aussitôt l'ordre de le défendre avec quatre bataillons du 84ᵉ de ligne. Vers midi, plusieurs colonnes, soutenues par une batterie de huit bouches à feu de campagne, essayèrent, mais en vain, de débusquer le général Dessaix. Ce dernier résista victorieusement et fit

[1] Nous ne donnons pas de cartes ni de plans, parce que déjà les cartes et plans qui peuvent faciliter la lecture des opérations en Italie, en Allemagne et dans toute l'Europe, existent dans les ouvrages du général Mathieu Dumas, de Jomini, de M. Thiers, et dans beaucoup d'autres sur l'histoire militaire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire.

échouer toutes les tentatives. Le reste de la division Broussier, guidé par son chef, repoussa également les 6 à 7,000 hommes du colonel Volkmann. Le plan de l'archiduc était d'agir fortement sur l'Isonzo par Goritzia, en franchissant le cours d'eau à l'aide de pontons amenés de Laybach, tandis que sur sa droite le colonel Volkmann descendrait sur le Tàgliamento, qu'au centre le gros de ses forces opérerait entre Plezzo et Caporetto, et qu'enfin Chasteler s'élèverait dans le Tyrol vers Trente et Inspruck pour inquiéter le centre du royaume d'Italie et la droite de la grande armée, en soulevant un pays dévoué à la maison d'Autriche.

L'archiduc comptait avec raison sur la sécurité dans laquelle se trouvaient encore les Français pour surprendre le vice-roi par une brusque attaque, la guerre n'ayant pas été déclarée. En même temps que le détachement du colonel Volkmann se jetait sur la Fella et venait échouer sur les baïonnettes de la division Broussier, la majeure partie de l'armée autrichienne s'avançait. Le 11, au point du jour, dans les vallées de l'Isonzo et du Natizone, son avant-garde faisait remettre au commandant des avant-postes une déclaration pareille à celle envoyée la veille sur la Ponteba. Une demi-heure après les coups de fusil étaient échangés.

Un des premiers soins du vice-roi fut de prévenir le sénat à Milan de la déclaration de guerre de l'Autriche. Ce grand corps de l'État fut assemblé le 13 avril à trois heures de l'après-midi en exécution d'un décret du prince, un messager d'État fut introduit

dans la salle des séances et remit la lettre suivante :

« Sénateurs, je m'empresse de vous annoncer que le cabinet autrichien a déclaré la guerre. Pendant que nous nous reposions sur la foi des traités et que notre confiance était autorisée par le souvenir de la générosité de notre souverain envers l'Autriche, la perfidie de cette puissance préparait depuis longtemps une nouvelle guerre. Quelques-uns de ses soldats se sont déjà montrés sur le territoire italien. Nous étions tranquilles, parce qu'on croit le plus tard qu'on peut à la possibilité d'un parjure ; mais les armées françaises et italiennes se rassemblent en ce moment sur le Tagliamento. Elles se souviennent encore des victoires dont ces champs furent témoins, et elles sont impatientes de porter chez leurs ennemis la guerre qu'ils ont suscitée et d'établir au milieu d'eux un théatre de nouveaux triomphes.

Appelé par mon auguste père à l'honneur de commander ces braves, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter sa confiance. Je serai d'autant plus tranquille moi-même, que je me rappellerai l'excellent esprit dont sont constamment animés les peuples du royaume, parce que j'ai d'ailleurs la juste espérance que vous saurez maintenir cet esprit par votre exemple, et qu'avec une attitude ferme et tranquille dans ces circonstances, vous vous montrerez dignes d'être placés au premier rang des autorités du royaume d'Italie. Cette lettre n'étant pas à d'autre fin, je prie Dieu, messieurs les sénateurs, qu'il vous ait en sa sainte garde. »

L'archiduc Jean était arrivé de sa personne le 10

au soir à Cividale avec 33 bataillons ayant un effectif moyen de 1,150 hommes par bataillon, et 38 escadrons à 130 et 150 chevaux. Tous les postes français avaient dû se replier devant des forces aussi hors de proportion avec celles dont on disposait. Les deux premières divisions reçurent l'injonction de se rapprocher du Tagliamento, afin de se réunir à la division Grenier, auquel l'ordre avait été envoyé de se porter sur la rivière. Le général Séras opéra son mouvement par Codroïpo après avoir mis garnison dans Palma-Nova. Le général Broussier devait évacuer sa position pour passer le Tagliamento à Dignano au pont que le vice-roi avait prescrit de construire; mais, lorsqu'il reçut la dépêche qui lui enjoignait de commencer sa retraite, il était trop engagé avec l'ennemi pour pouvoir obéir. Il resta donc jusqu'à la nuit dans sa position, où il se maintint avec avantage contre les Autrichiens. Le succès obtenu par la division Broussier fut même assez sérieux pour que le soir les Autrichiens se retirassent sur Venzone, mouvement qui permit au général d'exécuter l'ordre envoyé par le prince. Il arriva à Dignano, sans avoir été poursuivi, après avoir laissé quatre compagnies du 92ᵉ à Osopo. Cette première journée n'avait pas été sans gloire pour l'armée française d'Italie. L'ennemi avait été maintenu, presque repoussé, avait perdu 500 hommes tués ou blessés et 200 prisonniers. Les troupes s'étaient battues avec une grande valeur, bien qu'elles eussent été surprises. Au nombre des officiers blessés se trouvait le général Dessaix, qui reçut deux coups de feu, dont un, à la

tête, le mit hors de combat. Sur la droite, le général Séras avait, le 10, réuni sa division à Udine, il se replia le 11 sur Campo-Formio. Le 6e de hussards suivit son mouvement par la gauche, la division Grenier, le même jour, 11, atteignit le Tagliamento, en sorte que les trois divisions les plus sous la main du vice-roi se trouvèrent en qarante-huit heures concentrées de façon à opposer une première force à l'ennemi.

Le prince n'avait pas perdu de vue Palma-Nova, située entre Udine et l'embouchure de l'Isonzo. Dans les circonstances où l'on se trouvait, Palma-Nova pouvait devenir une place importante. Elle avait pour garnison 3,360 hommes appartenant aux 1er léger, 35e et 42e de ligne français et 3e léger italien, deux compagnies d'artillerie, une de sapeurs et quelques hussards. 132 bouches à feu étaient en batteries sur ses ouvrages, et elle se trouvait approvisionnée pour trois grands mois, mais ses fortifications exigeaient de promptes réparations. Le colonel du génie Moydier fut chargé de ce soin, et le général de brigade Schilt de son commandement.

La division Barbou, ainsi que nous l'avons dit, était à Trévise lorsque les hostilités avaient éclaté. L'ordre lui ayant été envoyé de se porter immédiatement sur le Tagliamento, elle remonta par Conegliano, sur la Livenza, et atteignit Sacile le 11. Un ordre analogue avait été expédié à la division Lamarque. Elle devait, le 10, commencer son mouvement sur Vicence, de manière à être le 12 dans cette ville. Cet ordre ne lui parvint-il pas à temps,

mit-elle du retard dans son exécution, c'est ce qu'il ne nous a pas été donné d'éclaircir, toujours est-il que cette division resta jusqu'au 13 dans ses positions, et que la non-coopération immédiate d'une force sur laquelle le vice-roi était en droit de compter eut une influence fâcheuse sur les opérations ultérieures[1]. La division italienne Sévéroli quitta Padoue le 11 et vint bivaquer à Campo San-Pietro, en marche sur Trévise. L'autre division italienne, Fontanelli[2], resta au camp de Montechiaro, afin de pouvoir faire face aux embarras qui viendraient à surgir dans le Tyrol, dont le prince n'avait aucune nouvelle. Elle demeura là jusqu'au 13 avril. Restaient encore les dragons et la garde royale, qui partirent de Milan le 11 pour rallier à Padoue le bataillon de grenadiers et les gardes d'honneur, puis la division de dragons du général Pully, qui reçut l'ordre, le 11, à six heures du soir, de se porter rapidement sur la Livenza, où elle devait recevoir de nouvelles instructions.

Le général Sahuc, commandant la division de cavalerie légère, dut établir en avant de Valvasone, en arrière du Tagliamento, le 6e de chasseurs, réunir à San-Vito le 8e, pour les porter sur la ligne de défense, de façon qu'après l'arrivée du 6e de hussards,

[1] Si l'on en croit quelques contemporains, le général Lamarque, officier d'un grand mérite, homme d'un esprit caustique, se voyait avec peine sous les ordres d'un général en chef aussi jeune que le prince vice-roi.

[2] *Fontanelli*, et non pas Rusca, comme l'indique M. Thiers dans son 10e volume, page 193. Le général Rusca ne vint prendre le commandement d'une division en Tyrol qu'à la fin du mois d'avril.

en retraite avec la division Séras, et le 25e de chasseurs, encore éloigné de l'armée, le général eût toutes ses troupes dans la main.

Ce mouvement de concentration très-sage s'exécuta fort bien, à l'exception de celui de la division Lamarque et des dragons. Tandis que les troupes en arrière du Tagliamento marchaient sur cette ligne, celles des divisions Séras et Broussier s'en rapprochaient également. Séras évacua Campo-Formio le 12 au matin, et s'établit sur la rive droite de la rivière, ayant un de ses régiments, le 106e de ligne, à la tête de pont en avant de Valvasone, ouvrage à peine ébauché; Broussier était le 12, à six heures du matin, à Dignano; il franchit le Tagliamento à huit heures et campa ses troupes à Spilimbergo, Barbeano et Gradisca, laissant un bataillon du 9e de ligne à Dignano, et poussant jusque sur Saint-Daniel, à l'extrême droite, une reconnaissance. L'ennemi s'était borné à envoyer quelques coureurs sur Osopo et sur Gemona.

Le général Grenier occupa la gauche de Codroïpo, poussant des partis sur les routes d'Udine et de Palma-Nova, puis il prit position avec les 6e de hussards, 6e et 8e de chasseurs, en avant de Valvasone. Ce même jour, 12, la division Barbou s'établit à Pordenone, en arrière de l'espace compris entre Valvasone et Saint-Vito; le général Pully s'avança jusqu'à Legnano, sur l'Adige, tandis que les vélites et les carabiniers de la garde quittaient Milan pour suivre le mouvement des dragons.

Les Autrichiens en marche par la route d'Udine,

trouvant Codroipo dégarni de troupes, s'emparèrent de ce point ; mais, le 13, à la suite d'une reconnaissance ordonnée par le vice-roi et exécutée par la division Séras, ce poste fut repris. Pendant que ceci se passait à sa droite, l'archiduc faisait sommer le général Schilt d'avoir à lui remettre Palma-Nova. Le général ayant répondu par un refus formel, le général ennemi Gavassini déploya quelques forces, fit une tentative inutile, et continua sa route sur Pordenone, repoussé par le canon des ouvrages extérieurs et accueilli par le feu des avant-postes. Le général Gavassini rejoignit à Pordenone l'armée de l'archiduc.

Cependant l'ennemi commençait à se montrer sur la rive gauche du Tagliamento ; le bataillon du 9e de ligne, laissé à Dignano, avait dû repousser quelques attaques. A l'entrée de la nuit, ce bataillon vint à Gradisca, le général Broussier ayant fait rompre le pont, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Croyant utile de se porter encore une marche en arrière, afin d'occuper la ligne de la Livenza et surtout de rallier les dragons, la garde royale et la division Lamarque, encore en arrière, le vice-roi établit son quartier général le 14 à Sacile.

L'armée occupa les positions suivantes :

En première ligne, les divisions *Séras*, à droite de Sacile, à Brugnera, *Broussier* à gauche, à Polcenigo, *Grenier* au centre, sur les hauteurs mêmes de Sacile.

En seconde ligne, les divisions *Barbou*, au centre, au petit village de Fratta, sur la route et en arrière

de Sacile ; *Sévéroli* à droite, à Bibano, en arrière de la division Séras.

L'extrême avant-garde, sous les ordres du général Sahuc, fut formée du 6e de hussards, du 8e de chasseurs et de trois beaux bataillons du 35e de ligne détachés de la division Séras. Ce petit corps s'établit à Pordenone, à deux lieues et demie de Sacile, ayant entre lui et la division Grenier, centre de l'armée du vice-roi, au village de Fontana-Fredda, sur la route de Sacile, le 1er de ligne de la division Grenier et la brigade de cavalerie légère Pagès.

La division Barbou détacha à la division Grenier un bataillon du 11e de ligne qui fut placé sur la gauche de la route de Pordenone, et la division Sévéroli détacha au village de Motta, sur la rive droite de la Livenza, une compagnie de voltigeurs et 25 chasseurs. Ordre fut donné au commandant de cet avant-poste de détruire les ponts, de surveiller les mouvements de l'ennemi et d'en rendre compte.

Tandis que le prince Eugène continuait à se replier pour concentrer les troupes dont il pouvait disposer, le général Lamarque se portait (le 13) sur Vicence avec le 13e de ligne, les sapeurs et l'artillerie, le 112e de ligne s'apprêtant à suivre son mouvement. Le général Fontanelli quittait le camp de Montechiaro pour se rapprocher de Vérone, et les troupes de la garde du royaume d'Italie se dirigèrent à marche forcée sur le Livenza. La 1re division de dragons, arrivée à Vérone le 14, détacha le 7e régiment dans le Tyrol et marcha sur Sacile, la division Pully se porta également à marche forcée

de Mestre et de Padoue sur l'armée du vice-roi [1].

Le 14 au soir, le prince prescrivit au général Sahuc de se maintenir à Pordenone, pendant la nuit, avec son avant-garde, de bien s'éclairer, de surveiller tous les mouvements des Autrichiens pour couvrir l'armée, et de pousser, le 15, au point du jour, une reconnaissance de façon à pouvoir donner des nouvelles de l'ennemi. Cet officier général devait éviter une affaire sérieuse, et, dans le cas où il serait obligé de se replier devant des forces supérieures, il avait ordre de se diriger sur Vigonovo, pour y appuyer sa gauche, conservant sa droite dans la direction de Fontana-Fredda.

Le général Broussier devant occuper Vigonovo, et

[1] On voit que le prince Eugène n'avait pas perdu de temps pour adopter les dispositions qui pouvaient le mettre à même de prendre à son tour l'offensive. Nous avons donc lu avec étonnement dans le 10e volume du *Consulat et de l'Empire*, livre 35e, quelques appréciations qui nous ont paru singulières, et plusieurs faits que nous rectifierons au fur et à mesure qu'ils se présenteront dans notre récit. Certes, nous n'avons pas la prétention de porter un jugement sur le bel ouvrage du grand historien, nous comprenons que des erreurs aient pu se glisser dans une œuvre aussi éminente; mais plus cet ouvrage a de retentissement, plus il nous paraît utile, dans l'intérêt de l'histoire, de signaler les imperfections de détails qui ont pu s'y introduire.

D'après M. Thiers, Eugène, surpris par la soudaine apparition de l'ennemi, fut vivement ému d'une situation si nouvelle pour lui. Les faits que nous venons de signaler, la conduite à la fois énergique et prudente du vice-roi, ses lettres à l'Empereur et à la princesse Auguste, lettres qu'on trouvera à la correspondance de ce livre, prouvent au contraire jusqu'à l'évidence que le prince non-seulement ne fut nullement ému ni troublé de la situation qui lui était faite par l'attaque des Autrichiens, mais qu'il n'hésita pas, comme le dit encore M. Thiers, à ordonner un mouvement rétrograde indispensable.

M. Thiers reproche au vice-roi de n'avoir pas poussé son mouve-

l'avant-garde du général Grenier, Fontana-Fredda, le général Sahuc était sûr, en se repliant entre les deux divisions, de trouver un double appui. Enfin, si l'ennemi n'inquiétait pas le petit corps de Pordenone, le général Sahuc avait pour instruction de renvoyer, le 15, les trois bataillons du 35e à la division Séras, en les dirigeant sur Tamaï, et de demander, si besoin était, au général Grenier un bataillon.

Toutes ces dispositions étaient fort sages, le seul reproche que l'on put faire au vice-roi, et celui que l'Empereur lui fit, en effet, après l'affaire malheureuse de Pordenone, échec dû entièrement au défaut de vigilance du général Sahuc, c'est d'avoir tenu cette avant-garde un peu trop éloignée de l'armée (deux lieues et demie environ). On ne doit pas oublier toutefois qu'à mi-chemin de Pordenone à la Livenza

ment de concentration jusqu'où il fallait. L'Empereur n'est pas de cet avis, car dans toutes ses lettres, même après la perte de la bataille de Sacile, il espère que son fils adoptif n'a pas abandonné la *ligne de la Piave*.

Toujours d'après M. Thiers, Eugène ordonna aux divisions Séras, Broussier, de repasser le Tagliamento et de se porter sur la Livenza. C'est une erreur; le prince avait marqué le premier mouvement de concentration sur le Tagliamento et non sur la Livenza, ce mouvement avait été prescrit également à la division Grenier.

« Les Autrichiens mirent *quatre jours*, dit l'historien du Consulat et de l'Empire, à se rendre de la frontière au Tagliamento, ce qui nous laissait, pour opérer notre concentration, un temps dont un général expérimenté aurait mieux profité que ne fit le prince Eugène. » Ce reproche ne nous semble pas plus fondé que les autres. Que pouvait faire le prince Eugène, si ce n'est d'envoyer aux divisions placées en arrière de lui l'ordre de le joindre, tout en s'opposant, avec celles qu'il avait sous la main, aux efforts de l'ennemi pour retarder sa marche? Or n'est-ce pas ce que fit le vice-roi? Pourquoi donc ces blâmes que rien, ce nous semble, ne justifient?

se trouvaient les avant-gardes des divisions de la première ligne.

Le général Séras établit sa 1re brigade à Tamaï, sa 2e à Brugnera. La division Sévéroli et le 25e de chasseurs à cheval prirent aussi position à ce dernier point, et passèrent sous les ordres du général Séras.

Le général Sahuc, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait sous ses ordres 2 régiments de cavalerie légère, 3 bataillons et 4 bouches à feu de campagne, avertit le prince Eugène, pendant la nuit, qu'une forte colonne autrichienne marchait sur Roveredo, menaçant sa gauche. Le vice-roi lui fit dire d'exécuter ses instructions et de se replier sur les points qui lui avaient été indiqués. Le général affirma n'avoir pas reçu cet ordre à temps. Quoi qu'il en soit, il devait être sur ses gardes, puisque lui-même avait prévenu des mouvements des Autrichiens. Les partis envoyés par lui en reconnaissance venaient de rentrer, lorsqu'un orage violent et une forte pluie favorisèrent la marche de colonnes qui s'avancèrent sur plusieurs points, sans être éventées.

Tout à coup le 6e de hussards, placé à la gauche de l'infanterie, est attaqué vigoureusement. Ce beau et brave régiment fournit deux charges avec succès, parvient à culbuter l'ennemi et à lui faire quelques prisonniers; mais, le terrain boueux et défoncé ne lui permettant pas de se soutenir longtemps en face de fortes têtes de colonnes appuyées par un feu meurtrier, les hussards sont rompus et se replient sur le 8e de chasseurs, engagé lui-même avec la

droite des Autrichiens à laquelle il essayait de tenir tête.

Presque au même instant les trois bataillons du 35e de ligne étaient attaqués de front par une infanterie nombreuse, canonnés par une batterie et enveloppés par la cavalerie autrichienne ayant déjà envahi la ville et coupé les postes sur la route de Pordenone à Sacile.

Le général Sahuc, cause première, par son défaut de vigilance, de cette affaire fâcheuse, ralliant deux escadrons de hussards séparés du reste de leur régiment, essaye de percer jusqu'à son infanterie pour favoriser sa retraite; mais les forces trop considérables de l'ennemi font échouer son audacieuse tentative : il est repoussé, et les trois bataillons du 35e, après avoir épuisé tous les moyens de défense, sont pris ainsi que deux bouches à feu.

Ce que le général parvint à rallier de cavalerie se replie, sous ses ordres, sur Fontana-Fredda et de là sur Sacile[1].

En apprenant ce qui venait de se passer à son avant-garde, le prince Eugène fit en personne la reconnaissance du terrain sur lequel il voulait com-

[1] M. Thiers nous semble attacher beaucoup trop d'importance à cette affaire d'avant-garde, qui, dit-il, irrita beaucoup l'armée française et diminua sa confiance dans le général en chef. Sans doute cet échec eut, selon toute apparence, une certaine influence sur la conduite du prince Eugène, mais ce n'est point à cette cause que l'on doit attribuer la résolution du vice-roi de combattre à Sacile, puisque l'affaire de Pordenone eut lieu dans la nuit du 14 au 15 avril 1809, et que le 14, dans une lettre à Napoléon, Eugène annonce son intention formelle de livrer bataille le 16.

battre. Toutefois il eut un instant la pensée de r plier toutes ses forces sur la rive droite de la L venza, et d'attendre derrière cette ligne l'arrivée d la division Lamarque, de la garde royale et de deux divisions de dragons, décidé ensuite à repas ser la rivière avec toutes ses forces et à débou cher sur plusieurs ponts ; mais le prince renonç vite à ce projet, et revint à celui qu'il avait adopt dès le 14. L'ennemi lui parut trop en force et trop près de lui pour qu'il n'y eût pas du danger à opérer une retraite et à repasser un cours d'eau en sa présence. Il espéra étonner l'archiduc en prenant dès le lendemain l'offensive, et il expédia en conséquence ses ordres à ses généraux de façon à ce que chacun eût ses mouvements réglés et connût à l'avance ce qu'il avait à faire[1].

Les dispositions suivantes furent arrêtés et prescrites :

Aile droite : les divisions Séras et Sévéroli sous les ordres du général Séras, sur deux lignes, dans l'ordre en échelon, le 6e de chasseurs à la hauteur et à la droite de la seconde ligne.

Aile gauche : la division Broussier sur trois lignes, en échelon, avec le 25e de chasseurs en colonne par escadron, à hauteur de la seconde ligne, se liant à une colonne de 4 bataillons et de 2 bouches à feu, extrême gauche de l'armée, qui eut ordre de se porter de Polcenigo en avant de Castel d'Aviano.

[1] Nous ne voyons nulle part, comme le dit M. Thiers, que le prince Eugène assembla ses généraux et qu'il les trouva découragés.

Centre : la division Grenier appuyant aux troupes du général Broussier, la division Barbou appuyant à celles du général Séras.

En réserve : le général Sahuc avec les débris de ses 2 régiments de cavalerie légère (5 escadrons environ).

Le 16, au point du jour, l'armée française se forma parallèlement au champ de bataille où elle devait combattre. L'ennemi, sur trois lignes, occupait avec des forces considérables les hauteurs de Palzé.

Le prince Eugène pensa qu'il était trop inférieur aux Autrichiens en cavalerie pour hasarder une bataille dans la plaine d'Aviano et de Roveredo, sur la gauche de Sacile. En opérant sur la droite au contraire et sur le centre, il agissait sur un terrain coupé de prairies marécageuses où la nombreuse cavalerie ennemie perdait en grande partie sa puissance d'action[1]. Ces motifs décidèrent le vice-roi à présenter à l'archiduc Jean une bataille oblique. Pour cela il résolut d'engager sa droite et de refuser sa gauche. Si, par un vigoureux effort, ses troupes parvenaient à enlever le village de Porcia, clef du champ de bataille sous le rapport tactique, et à menacer ensuite Pordenone, clef stratégique, il rejetait au delà du Tagliamento l'armée autrichienne. Dans ce but, le prince destina à l'attaque du point de Por-

[1] On voit que le terrain, loin d'être *fort peu favorable* aux troupes du prince Eugène, comme le dit M. Thiers, était au contraire parfaitement choisi pour livrer bataille en annihilant l'une des forces des Autrichiens, leur cavalerie.

cia les divisions Séras, Sévéroli et Barbou. En cas de revers sur la droite, la ligne de Sacile était découverte, mais le pont de Brugnera assurait toujours une retraite à cette partie de l'ordre de bataille. Le défaut de la combinaison du prince Eugène était la fausse position de la gauche, affaiblie, en l'air, et n'ayant à attendre de secours que de l'arrivée fort éventuelle des dragons et de la division Lamarque, dont on n'avait aucune nouvelle. Sans doute, Eugène qui, dès le 11, avait expédié des ordres très-pressants, et qui ignorait le retard de la division Lamarque, pouvait espérer, d'après ses calculs, l'arrivée de ces troupes sur le champ de bataille pendant l'action, mais c'était là une chance livrée au hasard. Napoléon le lui reprocha avec raison. Le prince attribua la non-arrivée de ces divisions aux temps affreux, aux pluies qui grossirent les torrents et retardèrent la marche des troupes. Cela devait être prévu par lui. C'est donc en cela qu'il agit légèrement et nullement en prenant de mauvaises dispositions, en choisissant un mauvais terrain pour livrer bataille et en ne faisant pas de reconnaissance préliminaire, reconnaissance qui fut opérée par lui-même dans la matinée du 15[1].

[1] « Malheureusement, dit M. Thiers, le prince Eugène, avec son chef d'état-major *Vignolle*, mettant autant d'*irréflexion* à arrêter le plan de la bataille qu'à la résoudre, ordonnèrent tout le contraire de ce que conseillaient le terrain et la position de l'ennemi. Sans même *reconnaître* ni l'un ni l'autre, ils décidèrent, » etc.

1° Le général *Vignolle* était alors sous chef d'état-major de Berthier à la grande armée en Allemagne.

2° Le grand historien ne nous fait pas connaître en quoi les dispositions du prince étaient contraires au terrain et à la position de l'en-

Le 16, à huit heures du matin, le général Séras commença son mouvement. La brigade Garreau à droite, la division Sévéroli à gauche, avec le 106e de ligne en réserve, marchèrent à l'ennemi. L'avant-garde autrichienne prit aussitôt les armes, et son chef, le général Frimont, jetant deux bataillons dans Porcia, ordonna de défendre ce village. Il fit prendre position un peu en arrière sur la grande route de Pordenone, au village de Rorai-Grande, à dix escadrons et à une batterie à cheval. Pendant ce temps-là, l'armée autrichienne tout entière formait sa ligne de bataille.

Le général Séras, continuant sa marche, aborda Palse à neuf heures du matin. Les postes ennemis furent d'abord culbutés, le village resta entre les mains des Français. Le général Garreau fut blessé dans cette attaque. Les divisions Séras et Sévéroli, dépassant Palse, se déployèrent alors face à Porcia. La perte de ce dernier point, pouvait entraîner pour les Autrichiens la perte de la bataille. Le général Frimont le comprit; il se hâta de faire prévenir l'archiduc, qui ne s'attendait nullement à être

nemi. M. Thiers paraît s'être inspiré, pour l'histoire du commencement de cette campagne, des idées du général Pelet qui reproche au prince Eugène de n'avoir pas reculé jusqu'à l'Adige sans livrer bataille. Or tel n'est pas l'avis de Napoléon, comme on le verra dans sa correspondance avec le vice-roi. Ainsi que nous l'avons dit déjà dans une note précédente, plusieurs lettres de l'Empereur à son fils adoptif contiennent ces mots : « J'espère que vous n'avez pas abandonné la Piave; surtout n'abandonnez pas la Piave, » etc.

3e Le prince avait fait en personne la reconnaissance du champ de bataille, le 15 au matin; ce reproche de n'avoir reconnu le terrain ni lui ni son chef d'état-major tombe donc de lui-même.

attaqué, et il se décida à prendre lui-même l'offensive, afin de donner le temps à son général en chef de faire quelques dispositions et de lui envoyer du renfort.

Ainsi donc, au moment où les divisions Séras et Sévéroli s'apprêtaient à aborder l'avant-garde autrichienne, le général Frimont, qui avait sous la main 10 escadrons, 6 bataillons, et en arrière, à sa portée, la 8e division, plus en arrière encore toute l'armée de l'archiduc, le général Frimont lança ses 6 bataillons sur la division Sévéroli. Cette division soutint le choc sans en être ébranlée; longtemps elle maintint sa position, mais elle finit par plier, entraînant avec elle la brigade Garreau.

Le général Séras s'empressa de reformer ses troupes, et, soutenu par trois bataillons de la division Barbou, de l'aile droite, que le général Sorbier, aide de camp du vice-roi, lui amenait, il força les troupes du général Frimont à abandonner le terrain. Les Autrichiens reculèrent jusqu'au delà du village de Porcia, et prirent position sur les hauteurs en arrière.

Cette lutte avait donné le temps à l'archiduc de se reconnaître. Apprenant que son avant-garde était compromise à Porcia, il prescrivit à la brigade Colloredo, du 8e corps, et à 10 escadrons, de marcher par Rorai-Piccolo, sur la gauche de Porcia, pour reprendre le village.

Ce renfort contint en effet les troupes françaises, les força à s'arrêter et même à se replier.

Le prince Eugène, placé aux endroits les plus dangereux, surveillait avec soin les diverses phases du

combat. Voyant l'acharnement, bien naturel du reste, des Autrichiens à réoccuper Porcia, il prescrivit à la division Grenier de passer en avant du village de Fontana-Fredda, pour soutenir sur la gauche de son aile droite les attaques du général Séras. Le 1er de ligne, sous les ordres du brave général Teste, déboucha sur Porcia par Roncha, en traversant la grande route, et refoula de nouveau l'ennemi. Colloredo lui opposant trois bataillons et une batterie, le combat se rétablit, et le village fut pris et repris plusieurs fois. De part et d'autre on combattait avec un rare acharnement. Le 1er de ligne, un escadron des dragons-Napoléon italiens, montrèrent une brillante valeur. Les dragons exécutèrent deux charges dans le village même, et ramenèrent 150 prisonniers. Le général Teste, blessé, fut remplacé dans son commandement par le colonel Gifflenga chef d'état-major de la division Grenier. Toutefois, les troupes franco-italiennes ne purent dépasser Porcia.

Le général Broussier, cependant, qui avait ordre de suivre le mouvement de la division Grenier, commença alors à déboucher par Fontana-Fredda pour pénétrer dans la plaine en laissant à sa droite Fontana-Fredda et Roncha. Débordant ainsi Porcia, il devait assurer le succès sur ce point : ses troupes marchaient sur trois lignes.

La belle résistance de l'avant-garde autrichienne avait donné le temps à l'armée ennemie de se former. Le 9e corps avait quitté Cardenons, situé en arrière de Pordenone, et s'avançait rapidement pour prendre part à la bataille. Toutefois l'archi-

duc, étonné de ce que le prince Eugène ne débouchait pas dans la plaine de Roveredo, ne comprenait pas bien son plan d'attaque. Le généralissime autrichien ignorait la non-arrivée à l'armée française des dragons et de la division Lamarque. Prenant d'abord l'attaque sur Porcia pour une fausse démonstration, craignant de voir les principales forces du vice-roi marcher parallèlement et à gauche de la grande route dès que la 8e division autrichienne serait toute engagée à Porcia, craignant d'être coupé avec une partie de ses troupes et jeté dans les marais du Noncello et de la Meduna, sur sa gauche, il résolut de temporiser tant qu'il pourrait et tant que les mouvements de l'armée française ne seraient pas assez nettement dessinés, tant qu'il y aurait incertitude sur le véritable point d'attaque[1]. Mais, lorsque bientôt après l'archiduc vit les divisions du centre de l'ordre de bataille du vice-roi s'engager franchement sur Porcia, lorsqu'il eut constaté la faiblesse

[1] D'après le général Pelet, l'archiduc Jean ne comprit pas le plan du prince Eugène, lui supposa l'intention de porter ses forces principales dans la plaine du côté de Vigonovo, et fit ses dispositions en conséquence. « Cette faute, dit le général, devint un avantage quand le prince autrichien voulut attaquer. »

Vaudoncourt, qui nous a semblé mieux en position de bien apprécier les choses, puisqu'il était à l'armée d'Italie, dit que l'archiduc, qui *longtemps ne comprit pas le but du vice-roi, lorsqu'il vit ses mouvements bien dessinés*, profita du prolongement de l'armée franco-italienne sur sa droite pour l'attaquer.

Nous avons adopté cette dernière version comme la plus probable, sans prétendre cependant ne pas commettre nous-même une erreur; mais, comme nous ne trouvons rien dans nos documents de nature à lever les doutes à cet égard, nous nous bornons à laisser aux lecteurs le soin d'apprécier ce point historique.

de l'armée française en cavalerie, il se décida à se jeter entre le centre et l'aile gauche du prince, pour menacer sa principale ligne de retraite, celle de Sacile. Nous dirons plus loin quel fut le résultat de cette résolution de l'archiduc.

Vers trois heures de l'après-midi, le général Broussier s'apprêta à franchir Fontana-Fredda; le vice-roi lui prescrivit de déborder ce village et de porter sa réserve sur les mamelons qui commandent en arrière et à gauche cette position. L'ennemi l'évacua aussitôt et se replia sur son artillerie, sa cavalerie et sur le 8e corps. Le combat engagé sur toute la ligne se maintint de part et d'autre pendant quelque temps sans avantage bien marqué d'un côté ni de l'autre.

Ce fut alors que l'archiduc, qui commençait à comprendre le plan du vice-roi, et qui avait sous sa main les premières troupes du 9e corps, arrivé de Cardenons, résolut d'exécuter son mouvement offensif, si menaçant pour l'aile gauche de l'armée française.

Deux brigades, dont une, celle de Volkmann, rappelée de Roveredo, droite des Autrichiens, se portèrent entre Porcia et la plaine, à Roncha; 15 bataillons et 12 escadrons de dragons autrichiens se dirigèrent sur notre gauche par Vigonovo, de façon à déborder la division Broussier et à lui couper, par la gauche, sa communication avec Sacile. La brigade Kleinmayer resta en réserve pour soutenir la défense de Porcia. Le général Frimont eut ordre de conserver à tout prix le village; mais, sans chercher

à reprendre l'offensive. Ainsi le plan de l'archiduc était bien simple : contenir les Français au centre devant Porcia avec les troupes engagées du général Frimont et du 8e corps, déborder avec le 9e la gauche de notre attaque, et se placer entre notre centre et l'aile gauche du prince Eugène, compromise par la non-entrée en ligne de la division Lamarque.

30,000 hommes de troupes fraîches furent donc bientôt en position devant les divisions Grenier et Broussier.

Pressé de toutes parts, le général Grenier réunit sa division pour résister; le général Broussier se forma en potence, et le général Séras se vit contraint de plier sous les efforts de l'ennemi et d'abandonner Porcia pour gagner Palse.

Le prince Eugène, avec le sang-froid et la valeur qui étaient les traits distinctifs de son beau caractère, essaya, en se portant de sa personne sur tous les points menacés, de diriger les efforts de ses troupes, qu'il conduisait lui-même à l'ennemi; mais, vers cinq heures du soir, n'ayant aucune nouvelle des dragons et de Lamarque, sur lesquels on ne pouvait plus raisonnablement compter, voyant qu'il pouvait d'un moment à l'autre être coupé de Sacile, que la cavalerie autrichienne allait se répandre dans la plaine de Vigonovo, il se décida à ordonner la retraite [1]. Il prescrivit aux généraux Séras, Sévéroli et Barbou de se replier sur Brugnera, aux divisions Grenier, Broussier et Sahuc, sur Sacile.

[1] M. Thiers, qui nous paraît avoir suivi la version du général Pelet

Pour exécuter le mouvement en arrière, il était ndispensable de dégager les troupes les plus engagées. Le général Grenier dut alors faire opérer un retour offensif par le 52e de ligne, sous la protection duquel l'aile droite et le centre commencèrent leur retraite en échiquier, lentement et en fort bon ordre. Les 6e et 25e de chasseurs français, les chasseurs italiens et les dragons-Napoléon, exécutant en temps opportun des charges vigoureuses qui se combinaient avec le feu des échelons de l'infanterie, parvinrent

pour la description de cette bataille qu'il analyse avec sa verve et son talent habituel, condamne le mouvement de retraite ordonné par le prince Eugène. « Le prince, dit-il, qui n'était résolu qu'au feu, s'alarma pour ses communications, et, bien que la lutte fût encore incertaine, ordonna la retraite, avec aussi peu de motifs qu'il en avait eu pour ordonner la bataille. Nos soldats, après avoir tué autant de monde qu'ils en avaient perdu, se retirèrent vers la Livenza, désolés du rôle humiliant qu'on leur faisait jouer. »

Cette appréciation nous semble à nous, nous le disons en toute franchise, entachée de légèreté.

1° Il ne ressort nullement des documents que nous avons sous les yeux, et que nous livrons aux lecteurs, que le prince Eugène fût *irrésolu*. Le vice-roi se montre *craintif dans ses rapport avec l'Empereur*, parce que, désirant de bien servir son père adoptif dont il reconnaît le génie, il est aussi heureux de ses éloges que peiné des reproches qu'il en reçoit; mais, en dehors de cette *timidité* qui ne l'empêche pas de parler franchement dans toutes les circonstances, même à Napoléon, nous ne remarquons rien qui dénote un caractère *irrésolu*.

2° La retraite, ordonnée à cinq heures du soir par le prince, nous semble à nous un acte de sagesse parfaitement motivé : 1° par la non-arrivée sur le champ de bataille des dragons et de la division Lamarque; 2° par l'entrée en ligne du 9e corps autrichien et l'immense supériorité de l'ennemi; 3° par le danger d'être prévenu sur la Livenza. A la guerre, lorsqu'on ne peut vaincre, il faut savoir se replier à temps pour reformer ses troupes en arrière et se donner la chance de reprendre ensuite le dessus.

a arrêter l'ennemi. A la gauche, les divisions Broussier et Grenier, se formant en carrés, continrent les masses du 9e corps et de la cavalerie autrichienne et se retirèrent sur Sacile pas à pas.

Les divisions Séras, Sévéroli et Barbou arrivèrent à huit heures du soir au pont de Brugnera sans avoir été entamées. La division Sévéroli détruisit le pont après l'avoir franchi.

La division Broussier, pressée et enveloppée, fit sa retraite en bon ordre malgré les charges réitérées de la cavalerie ennemie à laquelle la nôtre trop faible fut vainement opposée. C'est à l'extrême arrière-garde de sa gauche, à la tête du 92e de ligne, que le vice-roi choisit sa place pendant ce mouvement rétrograde. La gauche de l'armée franco-italienne arriva ainsi à Sacile, à huit heures du soir; mais là, une pluie continuelle, le mauvais état des chemins, la fatigue d'une journée de combat, tout jeta le découragement parmi les soldats des divisions Broussier et Grenier, en sorte que l'aile gauche fut un instant en pleine déroute.

Les 4 bataillons qui étaient à la Santissima et à Polcinégo, sous la conduite de l'adjudant commandant Barthier, effectuèrent leur retraite par Ceneda et Serravalle et gagnèrent la Piave sans avoir été inquiétés.

En voyant le désordre qui se manifestait à sa gauche, le vice-roi résolut de prolonger son mouvement de retraite jusqu'à la Piave, en prenant cette rivière pour ligne de défense. Les divisions Lamarque et Pully, qui avaient dépassé Conegliano, reçurent

l'ordre de prendre position à Codega à l'embranchement du chemin de Brugnera, pour protéger la retraite des divisions de l'aile droite.

Cette bataille de Sacile, qui inaugurait si mal le premier commandement en chef du vice-roi, coûta à l'armée franco-italienne 3,000 morts, 3,500 prisonniers et 15 bouches à feu restées sur le terrain. Les généraux Sévéroli, Garreau, Teste, Pagès, Dutruy et l'adjudant commandant Martel furent blessés.

Les Autrichiens avaient 3,600 hommes hors de combat et 500 prisonniers.

La perte de cette bataille doit être attribuée à deux causes principales et à plusieurs causes secondaires.

1° La persuasion que conserva jusqu'en avril l'Empereur que les Autrichiens n'attaqueraient pas en Italie avant le mois de mai, et la défense qu'il fit au vice-roi de concentrer ces troupes dans le Frioul.

2° La faute que commit le prince Eugène de ne pas s'être assuré de la présence des dragons et de la division Lamarque avant de livrer bataille.

Nous laisserons à un auteur impartial, qui a longtemps servi dans l'armée du prince vice-roi, le général de Vaudoncourt, le soin de faire connaître les causes secondaires.

Voici ce qu'on lit dans un de ses ouvrages :

« Tel fut l'événement de la première bataille que livra le prince Eugène, et qui marqua, par un revers, les premiers pas qu'il parcourut dans une carrière devenue aussi brillante malgré ce présage défavorable. Mal décrite dans les seuls ouvrages qui en aient parlé, elle a été mal jugée sur des données

inexactes. Outre les causes qu'on a pu voir dans le récit du commencement de cette bataille, il en fut d'autres qui concoururent à sa perte : le prince Eugène était jeune et nouveau dans le commandement, et plusieurs généraux français souffraient impatiemment d'être commandés par un général qu'ils regardaient comme un enfant. Le général Séras oublia que, pour réussir, il devait emporter Porcia d'emblée et par conséquent s'y porter en masse ; ces attaques partielles échouèrent. Le général Barbou mit de la mollesse et de la mauvaise volonté dans ses opérations. Il en fut de même du général Broussier, qui laissa échapper le moment d'attaquer l'ennemi, qui arrivait devant lui, pendant son déploiement. Il y eut de l'indécision partout où le prince Eugène ne put pas diriger les mouvements en personne, et il ne pouvait être partout. L'arrière-garde ne résista que parce qu'il était à sa tête. Le soldat était découragé par les propos que le mécontentement de l'amour-propre blessé fit tenir à plusieurs généraux. Au pont de Brugnera, le général Barbou pensa sacrifier la division italienne, restée la dernière sur le champ de bataille, en faisant couper ce seul passage qui lui restait, et il fallut employer la force pour en chasser les sapeurs. A Sacile, le désordre fut mis par cette tourbe d'employés qui empoisonnent les armées, et qui se sauvèrent jusqu'à Milan. Dans cette capitale même, le parti Melzi, aidé par la proclamation de l'archiduc Jean, aurait causé du trouble sans l'admirable fermeté que déploya la vice-reine. »

Le prince établit son armée le 17 sur la rive

droite de la Piave, et, contre toute probabilité, ses troupes, pendant toute cette journée de marche, ne furent pas inquiétées par l'ennemi. Arrivé sur la Piave, le vice-roi fut renforcé par la division Lamarque, la division de dragons du général Pully et une partie de la garde royale[1]. Le prince se décida à attendre derrière cette ligne de défense l'arrivée de la première division de dragons, celle des troupes qui venaient de l'Italie méridionale, la partie de la garde royale qui n'avait quitté Milan que le 11.

Son intention était de disputer à l'ennemi le passage de la Piave, s'il se présentait pour le tenter, et de prendre ensuite l'offensive aussitôt qu'il aurait réuni toutes ses forces.

[1] « Il lui arriva en outre, dit M. Thiers, ce qui, dans le moment, valait mieux qu'un renfort, c'est-à-dire un général, et ce fut l'illustre Macdonald. » Et plus loin : « N'ayant pas voulu envoyer Masséna en Italie à cause du prince Eugène, qu'il craignait de réduire à un rôle secondaire, Napoléon s'était prêté à ce qu'on lui envoyât le général Macdonald, *pour lui servir de guide et de soutien.* »

1° Macdonald rejoignit l'armée d'Italie, non pas le 17 sur la Piave, mais le 27 sur l'Adige.

2° Nous renvoyons nos lecteurs à la correspondance entre Napoléon et Eugène, relativement à Macdonald, et nous appelons leur attention sur le rôle que joua cet officier général, détaché avec l'aile droite sur Préwald, pour qu'ils puissent apprécier s'il fut en effet envoyé en Italie comme *soutien* et comme *guide* du prince Eugène.

Le général Macdonald avait été si peu envoyé par l'Empereur au prince Eugène comme guide et comme soutien, que Napoléon ne s'était pas soucié, dans le principe, d'envoyer en Italie cet officier général contre lequel il avait des préventions. Ce furent l'impératrice Joséphine et la reine Hortense qui, fort liées avec M. de Sémonville, prièrent le prince Eugène de demander Macdonald à Napoléon. Eugène le demanda en effet, et on verra à la correspondance la lettre que l'Empereur écrit à propos du général à son fils adoptif. Notre intention n'est pas, en écrivant ceci, de diminuer en rien la gloire de

Avant de continuer le récit des événements militaires qui eurent lieu à l'armée commandée par le vice-roi en personne, jetons un coup d'œil sur ce qui se passait en Tyrol, ces faits ayant eu naturellement une grande influence sur les opérations du prince Eugène. Le Tyrol, pays travaillé depuis longtemps par les agents secrets de l'Autriche, était loin d'être dévoué à la Bavière. Il regrettait ses anciens maîtres et se montrait fort disposé à embrasser leur cause.

Dès le commencement de la guerre; ces dispositions se manifestèrent de toutes parts. Les Tyroliens, fiers et belliqueux, coururent aux armes, se groupèrent autour des chefs que l'Autriche leur envoya et qui depuis quelque temps, répandus dans toutes les montagnes, échauffaient les esprits et organisaient une insurrection qui devait éclater tout à coup d'une manière formidable [1].

Informé qu'une colonne autrichienne (dont la force n'était pas encore bien connue) avait pénétré dans le Tyrol par le Pustherthal sous le commandement du général Chasteler et que le pays était en ébullition, principalement dans les vallées de l'Eisach et de l'Adige, le prince Eugène ordonna à la division Fontanelli de quitter le camp de Montechiaro et de

Macdonald et d'atténuer les services qu'il a pu rendre et le beau et loyal caractère qu'il a montré, surtout en 1814, mais bien de rentrer dans la vérité historique purement et simplement.

[1] Parmi les principaux chefs tyroliens, nous citerons le fameux Hofer, dont nous aurons à parler plus loin et dont nous raconterons la mort.

se diriger à marches forcées sur Trente. En même temps, le 7e régiment de dragons dut se porter sur la même ville, et le colonel général Baraguey-d'Hilliers eut la mission d'aller prendre le commandement des troupes que l'on envoya de ce côté. Le général Baraguey-d'Hilliers arriva à Trente le 14 avril; il apprit qu'une colonne française d'environ 3,000 hommes, qui se rendait à l'armée d'Allemagne par Ausbourg, avait été attaquée le 13 à Brixen, par les troupes du général Chasteler et par les insurgés tyroliens; qu'on la disait coupée d'une autre colonne à peu près de même force, qui la précédait à deux jours d'intervalle et forcée de rétrograder sur Botzen et sur Trente. En outre, il reçut les rapports les plus inquiétants sur le nombre des révoltés et sur les forces des Autrichiens, que l'on exagérait au point de les porter à 30,000 hommes, quoique dans le fait la totalité du corps du général Chasteler ne s'élevât point à plus de 10 à 12,000 hommes.

Naturellement les lettres du général au vice-roi se ressentirent de ces exagérations. Le prince n'ayant pas le moyen d'en reconnaître la fausseté, la position lui parut alarmante. Informé d'autre part de la révolte presque générale du Tyrol, sachant que des insurgés et des troupes autrichiennes avaient paru dans la haute Piave et dans la vallée de la Brenta, qu'ils se trouvaient ainsi sur le flanc gauche de l'armée, apprenant en même temps que les renforts qu'il attendait de la Toscane avaient à peine encore franchi les Apennins, Eugène se détermina à venir occuper la position de Caldiero, pour être à portée

de suivre les mouvements de l'ennemi sur tous les points menacés et pour se trouver à même de diriger ses forces lorsqu'elles seraient rassemblées là où elles lui paraîtraient les plus nécessaires en agissant avec le plus d'ensemble. D'ailleurs, en prenant cette position, le vice-roi mettait les Autrichiens entre son armée et la garnison de Venise, cette ville étant en arrière d'eux et sur leur flanc gauche.

Le 18 au soir, Eugène donna ses ordres pour prolonger la retraite jusqu'à l'Adige, en abandonnant la Piave[1] ; mais avant, il pourvut à la garnison

[1] Nous sommes encore une fois obligé de rectifier une erreur de M. Thiers. D'après lui, le conseil de se retirer sur l'Adige fut donné au prince Eugène par Macdonald. Cela n'a pu avoir lieu, puisque les ordres pour la retraite sur l'Adige furent expédiés le 18 avril, et que le général Macdonald ne rejoignit l'armée que le 27 du même mois.

Ce ne fut pas non plus à cette époque, comme le laisse entendre M. Thiers, mais cinq jours après, que le prince vice-roi fractionna son armée en trois grands commandements, dont un, celui de droite, le plus *éloigné* de l'armée véritable chargée d'opérer contre l'archiduc Jean, fut donné à Macdonald. Ce ne fut même que le 28, le lendemain de l'arrivée du général à l'armée, que ce fractionnement, arrêté en principe le 23, reçut son exécution.

Ces dates et ces faits ont leur éloquence.

Nous sommes, comme M. Thiers, parfaitement convaincu du mérite transcendant de l'illustre maréchal Macdonald, nous croyons qu'il eût peut-être mieux que le prince Eugène, encore fort jeune, commandé l'armée d'Italie, nous ne doutons pas que le vice-roi, fort modeste, n'ait consulté cet officier général lorsqu'il en a trouvé l'occasion, puisque lui-même l'avait demandé à son père adoptif pour commander un de ses corps d'armée; mais nous dénions qu'il ait été dans la pensée de l'Empereur de le donner comme guide et soutien au prince Eugène, et que ce dernier ait jamais eu la pensée d'en faire son *chef d'état-major*. M. Thiers a puisé, il le dit lui-même, dans les mémoires manuscrits du maréchal Macdonald : or tout homme qui écrit sur les événements auxquels il a pris une part glorieuse s'attribue volontiers la part la plus large et bien souvent même le mérite exclusif, la part

de Venise, où, dès le 14, avait été envoyé le général Caffarelli avec mission de visiter les travaux et prendre les mesures convenables en cas de siége.

Le général Barbou se mit en marche pour se rendre dans cette place avec les 3e et 4e bataillons des 5e, 23e, 60e et 81e régiments de ligne français, le 7e de ligne italien et le 4e escadron des chasseurs royaux, troupes qui devaient en former la garnison.

Le général Séras établit sa division sur les glacis de Trévise. Les dragons du général Pully occupèrent Sprezziano, Saint-Artien, Lovadina, et furent spécialement chargés d'observer la Piave.

Le 19, dans la soirée, l'ennemi poussa quelques partis sur la rive gauche de la Piave. On échangea quelques coups de canon sans aucun résultat.

La division Grenier gagna Bassano et arriva le 21 à Vicence; le 8e de chasseurs suivit son mouvement. Le général Sahuc resta en position à Castel-Franco, et sa division s'établit en avant de Bassano.

Le 20, la division Lamarque atteignit Padoue; la division Broussier y était arrivée dès le 19, elle alla s'établir à Este sur la rive gauche de l'Adige.

Le général Barbou, à Venise, s'occupa à perfectionner les travaux du fort de Malghera, afin de mettre ce fort en état de défense. Le même jour, les dragons, les carabiniers et les vélites de la garde royale, venant de Milan, entrèrent à Vérone et à

du lion, dans les événements. C'est ce qu'on ne saurait oublier, lorsqu'on recherche consciencieusement la vérité historique, sans parti pris d'avance, sans arrière-pensée politique ou autre.

Soave. Le bataillon de grenadiers et la garde d'honneur se rendirent à Mestre, quartier général du vice-roi.

Le 21, le prince s'établit à Vicence, et pendant son séjour dans cette ville, les 22 et 23, il décida l'organisation nouvelle de son armée, organisation qui ne fut mise à exécution que le 28 du même mois d'avril 1809.

La division Séras quitta ses positions devant Trévise. Le général Pully suivit son mouvement avec ses dragons, après avoir brûlé le pont de la Piave. L'ennemi avait fait la veille quelques démonstrations sur ce cours d'eau, et il y eut même un engagement sans importance. Ces deux divisions prirent position entre Mestre et Padoue.

La division de cavalerie légère se retira sur Vicence. La division Lamarque traversa cette ville, occupée par les troupes du général Grenier, et vint s'établir sur la route de Montebello.

Les bataillons des grenadiers de la garde et les gardes d'honneur se rendirent à Padoue, occupèrent Vicence le 22 et 23, et se portèrent le 24 sur Saint-Bonifacio.

Le 22, la division Séras prit position en avant de Vicence. Elle y entra le 23 et se porta le 24 à Tavernelles avec les troupes italiennes, qui, jusqu'au 1er mai, firent partie de la division de ce général.

Le 106e régiment de ligne continua seul à occuper Vicence à partir du 24.

Le général Pully avait suivi, le 22, le mouvement de la division Séras. Il se dirigea, le 23, sur la Mon-

tagnana avec les 23e et 29e de dragons. Deux escadrons du 28e ayant pris la direction d'Este, le général Pully prescrivit aux deux autres escadrons de ce régiment de rentrer à Padoue, de s'y établir et de pousser des partis à Dolo, Vigo-d'Arzere, Ponte di Brenta et Fra pour surveiller la marche de l'ennemi de ce côté. Ces quatre derniers détachements reçurent pour instruction, dans le cas où ils seraient attaqués par des forces supérieures, de se replier sur Padoue, puis sur Legnano par Battaglia, Este et la Montagnana.

Ce détachement de deux escadrons de dragons donna lieu à plusieurs affaires, dont l'une, ainsi qu'on va le voir, eut des suites non sans importance.

Le chef d'escadron Aymonin, commandant ces dragons du 28e régiment, n'entra dans Padoue qu'à une heure du matin, afin d'y surprendre l'ennemi. Précisément à la même heure, un détachement de hussards autrichiens venait d'y arriver, servant d'escorte au comte de Goës, intendant général de l'armée autrichienne, et à plusieurs officiers de marque. Tous furent faits prisonniers.

Le chef d'escadron Aymonin plaça ses postes sur la ligne de la Brenta. Le lieutenant Sadol, chargé d'en établir un de quinze hommes à Fra, tomba sur un détachement de hussards ennemis et les mit en fuite; mais, voulant reconnaître les forces que masquait cette troupe, il se trouva coupé par un peloton de cinquante cavaliers. Sans balancer, ce brave officier se fit jour au travers de cette troupe, lui tua dix

hommes et ramena son détachement à Padoue, après avoir perdu deux dragons.

Informé de l'approche de l'ennemi en forces supérieures, le chef d'escadron Aymonin rappela ses détachements; mais, l'ennemi ayant occupé Padoue avant le retour de l'un d'entre eux, commandé par le maréchal des logis Fourré, ce détachement, arrivé aux portes de la ville, y fut accueilli par une vive fusillade : les dragons, sans se laisser intimider, culbutent le poste d'entrée, pénètrent dans Padoue, rencontrent dans la rue principale une colonne d'infanterie dont ils traversent les rangs au galop, se font jour au travers d'une autre colonne de 3,000 hommes, sur la place des statues, et sortent de la ville au nombre de huit.

La présence inopinée de ces treize dragons dans Padoue jeta un instant de confusion parmi les Autrichiens. Ils crurent d'abord que ce détachement était l'avant-garde d'un corps plus considérable dont il éclairait la marche. Ils se hâtèrent de faire des dispositions de défense.

Le comte de Goës était porteur de papiers qui compromettaient plusieurs Italiens. L'Empereur, en apprenant cette capture, prescrivit au prince Eugène de lui faire connaître la teneur des pièces trouvées sur le prisonnier[1].

[1] On a attaché à ces papiers de M. de Goës plus d'importance qu'ils n'en avaient réellement, ainsi qu'on le verra par la lettre du prince Eugène, lettre que nous donnons pour prouver combien quelques auteurs, entre autres le général de Vaudoncourt, ont été induits en erreur relativement à cette affaire. M. de Vaudoncourt dit bien que

C'est ce que le vice-roi s'empressa d'exécuter, ainsi qu'on le voit par une lettre datée du 27 mai de Bruck, et que nous donnons ci-dessous.

« Sire, Votre Majesté m'ordonne de lui faire connaître les papiers qui ont été trouvés sur le prisonnier de guerre Goës. Je m'empresse d'exécuter cet ordre.

« M. de Goës avait dans sa voiture :

« 1° Une assez grande quantité de toutes les proclamations déjà connues de Votre Majesté, et qui ont été imprimées au nom de François II, du prince Charles et de l'archiduc Jean [1].

le comte de Goës eut le temps de détruire quelques pièces des plus importantes qui compromettaient des personnages d'un ordre élevé dans l'État; il laisse entendre qu'on ne voulut pas sévir, mais rien ne prouve ces deux assertions, et, d'après le caractère du prince Eugène, d'après ce que nous voyons de la soumission qu'il montrait aux moindres ordres de l'Empereur, il n'est pas admissible qu'il ait voulu lui cacher la vérité dans cette circonstance.

[1] Parmi les proclamations se trouvait la suivante de l'archiduc Jean :

« Italiens, écoutez la vérité et la raison. Elles vous disent que vous êtes les esclaves de la France, que vous prodiguez pour elle votre or et votre sang. Le royaume d'Italie n'est qu'un songe, un vain nom. La conscription, les charges, les oppressions de tous genres, la nullité de votre existence politique, voilà des faits. La raison vous dit encore que dans un tel état d'abaissement vous ne pouvez être ni respectés, ni tranquilles, ni Italiens. Voulez-vous l'être une fois? unissez vos forces, vos bras et vos cœurs aux armes généreuses de l'empereur François. En ce moment il fait descendre une armée imposante en Italie. Il l'envoie non pour satisfaire une vaine soif de conquêtes, mais pour se défendre lui-même et assurer l'indépendance de toutes les nations de l'Europe manacées par une série d'opérations consécutives qui ne permettent pas de révoquer en doute un esclavage inévitable. Si Dieu protége les vertueux efforts de l'empereur François et ceux de ses puissants alliés, l'Italie redeviendra heureuse et respectée en Europe. Le chef de la religion recouvrera sa liberté, ses États, et une

« Je n'ai rien fait sur ces premières pièces; je n'avais rien à en faire qu'à m'indigner de l'esprit qui les a dictées;

« 2° Un brouillon de lettre de M. de Goës à l'archc-

constitution, fondée sur la nature et sur la vraie politique, rendra le sol italien fortuné et inaccessible à toute force étrangère.

« C'est François qui vous promet une si heureuse, une si brillante existence. L'Europe sait que la parole de ce prince est sacrée, immuable autant que pure; c'est le ciel qui a parlé par sa bouche; éveillez-vous donc, Italiens! Levez-vous! de quelques partis que vous ayez été, où que vous soyez, ne craignez rien, pourvu que vous soyez Italiens. Nous ne venons pas à vous pour rechercher, pour punir, mais pour vous secourir, pour vous délivrer; voudriez-vous rester dans l'état abject où vous êtes? Ferez-vous moins que les Espagnols, que cette nation de héros chez laquelle les faits ont répondu aux paroles? aimez-vous moins qu'elle vos fils, votre sainte religion, l'honneur et le nom de votre nation? Abhorrez-vous moins qu'elle la honteuse servitude qu'on a voulu vous imposer avec des paroles engageantes et des dispositions si contraires à ces paroles? Italiens, la vérité, la raison, vous disent qu'une occasion aussi favorable de secouer le joug étendu sur l'Italie ne se présentera plus jamais. Elles vous disent que, si vous ne les écoutez pas, vous courrez les risques, quelle que soit l'armée victorieuse, de n'être autre chose qu'un peuple conquis, un peuple sans nom et sans droits; que si, au contraire, vous vous unissez fortement à vos libérateurs, que si vous êtes avec eux, victorieux, l'Italie renaît, elle reprendra sa place parmi les grandes nations du monde, et, ce qu'elle fut déjà, elle peut redevenir la première!

« Italiens, un meilleur sort est entre vos mains, dans ces mains qui portèrent les flambeaux des lumières dans toutes les parties du monde, et rendirent à l'Europe, tombée dans la barbarie, les sciences, les arts et les mœurs.

« Milanais, Toscans, Vénitiens, Piémontais, et vous peuples de l'Italie entière, rappelez-vous bien le temps de votre ancienne existence. Ces jours de paix et de prospérité peuvent revenir plus beaux que jamais, si votre conduite vous rend dignes de cet heureux changement.

« Italiens, vous n'avez qu'à le vouloir, et vous serez Italiens! aussi glorieux que vos ancêtres, heureux et satisfaits autant que vous l'ayez jamais été, à la plus belle époque de votre histoire. »

vèque d'Udine pour lui ordonner de faire chanter le *Te Deum*.

« J'ai eu l'honneur de rendre compte de cette affaire à Votre Majesté;

« 3° Une liste écrite de la main de M. de Goës, sous le titre de *Aperçu des mesures prises par la direction d'espionnage de Trieste*. Cette liste contient les noms des individus résidant à Trieste, Capo d'Istria, et qui faisaient, pour le compte de M. de Goës, le métier d'espions. Elle indique, sur une de ses colonnes, la somme accordée à quelques-uns desdits espions.

« J'ai donné les ordres nécessaires pour l'arrestation de tous les individus désignés dans ces listes;

« 4° Une note que je crois aussi écrite de la main de M. de Goës, laquelle rappelle un ordre de l'archiduc Jean audit Goës, en date du 15 mars 1809, de faire partir de suite et en poste pour Gospich quatre espions qu'il nomme.

« J'ai donné les mêmes ordres relativement aux individus nommés dans cette note;

« 5° La minute d'une note de M. de Goës au président de la police de Vienne, par laquelle il lui rend compte des mesures qu'il a prises pour l'expédition des espions désignés dans la note précédente.

« Il s'agit ici des individus qui doivent être arrêtés en exécution des ordres précédents;

« 6° Un rapport sous le titre de *Rapporto circonstanciato*, adressé, sans doute, à M. de Goës par un de ses espions, qui, dans le mois de mars, a parcouru les villes d'Udine, Venise, Padoue, Vicence, Vérone,

Mantoue, Crémone et Milan. L'espion rend compte, à sa manière, des forces qu'il a vues dans ces diverses villes, de l'état dans lequel il y a trouvé l'esprit public, etc. Je me suis d'abord appliqué à rechercher quel pourrait être l'auteur de ce rapport, et je l'ai enfin découvert. Il se nomme *Ballobene*. Il est de Cormons, près Gradisca. J'ai donné les ordres nécessaires pour qu'il soit recherché et arrêté.

« Ce rapport est, d'ailleurs, assez mal fait. Il n'est exact en aucun point.

« Il résulte des renseignements que j'ai recueillis que le rapporteur est sourd comme une muraille, ce qui serait une preuve de plus de l'extrême habileté de M. de Goës;

« 7° Copie exacte du même rapport;

« 8° Une note en italien qui paraît être un projet de réponse aux articles insérés dans les journaux français et italiens contre la maison d'Autriche.

« Je n'ai pu découvrir l'auteur de cette note, laquelle, au reste, ne signifie rien.

« 9° Un mémoire de Louis Castiglioni, émigré milanais, à M. de Goës, dans lequel il rappelle les services de tout genre qu'il a déjà rendus à la maison d'Autriche dans les guerres précédentes, et se propose pour en rendre de nouveaux.

« J'ai chargé le ministre de la guerre de faire arrêter cet individu s'il est encore à Trieste, et de le faire juger tout de suite par une commission militaire;

« 10° Trois reçus de Castiglioni, desquels il résulte qu'il a touché dans les mois de novembre,

décembre 1808, et avril 1809, 813 florins.

« 11° Un reçu du nommé Joseph Cellini, daté du 31 mars 1809, duquel il conste que ledit *Cellini* a touché du général ..... 600 florins, *pour exécuter les commissions auxquelles il s'est obligé.*

« J'ai donné le même ordre à l'égard de Cellini;

« 12° Minute d'une lettre de M. de Goës, en date de Valvasone du 19 avril, à la commission provinciale que l'archiduc Jean avait établie dans le Frioul, pour se plaindre de ce que diverses proclamations et ordres imprimés à Udine les jours précédents n'étaient pas encore parvenus à Valvasone, et pour lui recommander d'en effectuer de suite la publication dans toute la province du Frioul.

« Il résulte des renseignements que j'ai recueillis jusqu'à présent sur cette commission que, quoique composée d'individus présumés être attachés à la maison d'Autriche, aucun ne s'est positivement mal conduit, et que tous ne se sont guère occupés qu'à défendre leur pays, autant qu'ils l'ont pu, contre les réquisitions de l'armée autrichienne;

« 13° Quelques lettres de trois autorités municipales relatives aux fournitures en denrées, requises par M. de Goës, et que lesdites autorités se refusent à donner *sous divers motifs.*

« Ces lettres ne signifient rien.

« Tel est, Sire, le résumé des papiers qui ont été trouvés sur M. de Goës, et des mesures relatives que j'ai déjà ordonnées.

« Du reste, il résulte de ces lettres une preuve de plus :

« 1° Que l'Autriche n'avait aucun appui un peu important dans le royaume;

« 2° Qu'elle n'avait pour agents que des misérables pris dans la boue, sans influence, sans talents, sans moyens d'aucune espèce.

« Je n'ai pas besoin de dire à Votre Majesté que, cependant, tous ceux de ces misérables qui seront arrêtés seront fusillés. »

Tandis que le prince Eugène ramenait son armée battue à Sacile, sur la Piave et sur l'Adige, l'archiduc Jean, au lieu de poursuivre son succès et de se jeter sur les soldats d'abord débandés du vice-roi, donnait aux siens trois jours de repos à Sacile même, et laissait ainsi au fils adoptif de Napoléon toute latitude pour réorganiser ses troupes.

Après avoir séjourné jusqu'au 20 sur la Livenza sans rien entreprendre, le général en chef autrichien répartit ses divisions autour de Conégliano, en cantonnement comme si la guerre était terminée. Le 22 seulement, il passa à Lovadina et à Narvese la Piave qu'on lui avait abandonnée, et se présenta devant Trévise. Le 23, il campa à Castel-Franco, le 24 à Citadella sur la Brenta.

Ces huit jours de répit furent bien utiles au prince Eugène pour réorganiser ses divisions et leur inspirer une nouvelle confiance.

L'Empereur, ainsi qu'on le verra par sa correspondance avec le prince, fut plus mécontent du silence d'Eugène, du peu de notions qu'il donna de la bataille, du retard qu'il apporta à lui envoyer

les détails par un de ses officiers, que de la perte de la bataille en elle-même.

Le vice-roi, continuant son mouvement de retraite, ne fut pour ainsi dire nullement inquiété du 16 au 26 avril, car, à l'exception de quelques engagements de cavalerie ou de petits postes entre son arrière-garde et les Autrichiens, ces derniers ne firent aucune tentative sérieuse. Le 26, l'armée franco-italienne arriva sur l'Adige et dans la forte position de Caldiero. La division Séras et la division de cavalerie légère qui soutenaient la retraite furent attaquées par l'ennemi.

Ces deux divisions se replièrent sur Villanova en avant de Caldiero, sur la route de Vérone, et, le lendemain 27, sur l'Alpon.

Le général Lamarque avait rallié l'armée le lendemain de la bataille de Sacile.

Les troupes parties du royaume de Naples sous la conduite du général de brigade Valentin, en arrivant à Mantoue, passèrent sous les ordres du général Durutte, dont elles formèrent la division dite de réserve.

Le 28 avril, toutes les forces dont le prince vice-roi avait le commandement en chef se trouvant concentrées sur l'Adige, et le général Macdonald étant arrivé la veille, Eugène mit à exécution le projet d'organisation en trois corps et une réserve, projet adopté déjà en principe depuis le 23 avril et que nous donnons ci-dessous :

1° — Aile droite, le général Macdonald commandant; division Broussier, 12 bataillons des 9e, 84e,

92e et 11e de ligne. Division Lamarque, 10 bataillons des 13e, 29e de ligne et 18e léger. La brigade de dragons du général Guérin, 8 escadrons du 3e régiment et des dragons de la reine [1].

2e — Centre, général Grenier commandant. Division Abbée, les bataillons des 1er, 52e, 102e de ligne et 8e léger; division Séras, 10 bataillons des 35e, 53e, 106e, 79e de ligne, 4 escadrons du 6e de hussards.

3e — Aile gauche, le général Baraguey-d'Hilliers commandant. Division Vial, puis Rusca, 6 bataillons des 56e, 16e, 93e, 112e de ligne; division Fontanelli, 12 bataillons des 1er, 2e, 3e, 4e de ligne italiens et du bataillon d'Istrie, 4 escadrons du 7e de dragons.

4e — Réserve spécialement sous les ordres directs du vice-roi. Division Durutte, 10 bataillons des 22e et 23e léger et 62e de ligne; division italienne Lecchi, 3 bataillons de garde royale et 3 escadrons de cavalerie de la garde; division du général Sahuc, 16 escadrons des 6e, 8e, 9e et 25e de chasseurs à cheval; division Pully, 12 escadrons des 25e, 28e, 29e de dragons.

Ce qui donnait un total de 77 bataillons et de 47 escadrons formant un effectif de 46 à 47,000 fan-

[1] L'aile droite aux ordres du général Macdonald, destinée à opérer dans le sud du côté de Venise et de Trieste, devait être la portion de l'armée la plus éloignée du vice-roi; il est donc difficile d'admettre que son chef pût se trouver à portée de diriger les opérations au centre et à la gauche, et même de donner des conseils au prince Eugène, comme le dit M. Thiers.

tassins et de 9 à 10,000 cavaliers présents sous les armes.

Les garnisons occupaient: Venise, 15 bataillons des 23e, 60e, 81e de ligne français, 3e léger, 5e et 7e de ligne italiens et les Dalmates, plus 4 dépôts.

Legnano, 2 bataillons du 1er léger italien.

Peschiera, 2 bataillons du 2e léger.

Le Rocca d'Anfo, 400 hommes du 4e de ligne italien.

Cette armée, reconstituée et prête ou à tenir tête à l'ennemi sur l'Adige ou à reprendre l'offensive, occupait le 28 avril les positions suivantes:

Droite: brigade de dragons du général Guérin d'Ecquigny, à l'extrême droite de la ligne, se liant avec la division Broussier, qu'elle couvrait, et avec la division Lamarque, placée sur les revers des deux mamelons qui dominent la grande route à la position de Caldiero.

Centre: le 6e de hussards et la division Séras, à Caldiero, ayant un régiment sous le général Bonfanti à Illasi; la division Abbée, un régiment en avant de Caldiero, un autre en arrière et un troisième à Saint-Martin.

Réserve, les divisions Sahuc, Pully et la garde royale, ainsi que la division Durutte, en avant de Caldiero (cavalerie légère), à Saint Martin (garde royale), en avant de Vago (dragons). Ces derniers furent chargés d'éclairer l'Adige jusqu'à Roveredo. Le grand poste à Vérone et le quartier général à Vago.

L'aile gauche à l'entrée du Tyrol.

Avant de continuer le récit des opérations principales, qu'on nous permette de jeter un coup d'œil sur les événements qui eurent lieu devant Palma-Nova, devant Venise et en Tyrol.

Nous avons laissé un détachement de l'armée autrichienne devant Palma-Nova à la date du 13 avril.

Du 13 au 17, l'ennemi n'entreprit rien d'important contre cette place.

L'archiduc Jean s'était contenté de la faire observer par deux bataillons de ligne, un corps de Landwehrs assez considérable, et un détachement de cavalerie, sous les ordres du général Zach, qui somma inutilement le général Schilt.

Jusqu'au 25, l'ennemi se borna à envoyer autour de la ville quelques compagnies d'éclaireurs. Le 25 il attaqua les postes qui couvraient les travailleurs en avant de la porte d'Udine; mais il fut éloigné par le canon de la place, et obligé de se retirer. Le 26 il détourna l'eau du canal qui traverse Palma-Nova. Le général de brigade *Schilt* fit immédiatement fermer les écluses et établir des réservoirs. Ce général était sans inquiétude à ce sujet, Palma-Nova étant suffisamment pourvue de puits ; mais cette ville manquait de moulins à eau; les magasins à farine étaient peu considérables. On y suppléa en faisant mettre en activité un moulin mécanique qui suffit aux besoins de la garnison. Le 27, les défenseurs poussèrent des reconnaissances sur les villages qui environnent la place. Les Autrichiens n'y avaient que de faibles piquets d'observation. Après une légère fusillade, ils évacuèrent ces villages et ne

parurent plus autour de la place jusqu'au 1er mai.

On a vu que le général Barbou avait été envoyé le 18, lors de la retraite sur l'Adige, à Venise, et s'était occupé immédiatement à mettre le fort de Malghera en état de défense ; toutes les troupes de la garnison de Venise y furent employées pour en perfectionner les travaux. La ville, ses lagunes et ses passes étaient défendues par 97 fortins ou batteries, et par 8 forts plus considérables. Les travaux en terre de celui de Malghera étaient alors à peine ébauchés dans certaines parties, en sorte que l'ordre avait été donné de l'abandonner ; mais le prince Eugène, qui l'avait visité en personne, comprit l'importance de ce poste qui unit Venise au continent et qui pouvait appuyer les opérations de l'armée. Il ordonna sur-le-champ au général d'armer ce fort et de le défendre à outrance. Malghera était loin d'être dans un état satisfaisant, lorsqu'un parlementaire s'y présenta le 23 avril au matin, demandant sa reddition au nom de l'archiduc. Le général Barbou lui déclara qu'on lui répondrait sur la brèche.

Les troupes étaient occupées sous la protection des avant-postes à demi-chemin de Mestre, à faire des abatis, lorsque, sur les trois heures, de fortes colonnes de grenadiers hongrois débouchèrent sur toutes les avenues de Malghera, en formèrent aussitôt l'investissement. Le général Barbou fit retirer ses troupes et ses travailleurs et les mit sous la protection du canon du fort. L'ennemi ne tarda pas à ouvrir son feu, puis il déboucha en plusieurs colonnes, cherchant à traverser le fossé, à envelopper l'ouvrage

et à y pénétrer. Cette audacieuse tentative ne réussit pas aux Autrichiens, qui jonchèrent de leurs morts les abords du fossé et qui n'obtinrent aucun résultat favorable.

L'archiduc Jean se trouvait à cette affaire, qui coûta près de 600 hommes à l'ennemi.

Le général Barbou, s'attendant à une nouvelle attaque le 24, employa toute la nuit à s'y préparer; mais on ne découvrit au point du jour que des avant-postes. Il s'occupa, dès lors, à faire perfectionner tous les ouvrages du fort de Malghera, tandis que les Autrichiens, de leur côté, élevaient quelques retranchements pour couvrir leurs petits postes et protéger la construction de leurs batteries.

Cet état des choses dura jusqu'au 5 mai, jour où le blocus fut levé. Tandis qu'à la droite les Autrichiens échouaient dans leurs tentatives sur les deux places de Palma-Nova et de Venise, à la gauche le général Baraguey-d'Hilliers réunissait son corps d'armée dans le Tyrol. Les troupes qui le composaient étaient celles des divisions Fontanelli et Vial. La première arriva à Trente le 17, la seconde le 18 avril.

La division Vial était formée des 4es bataillons, des 67e et 93e régiments de ligne, de 6 compagnies des 37e et 50e de ligne réunies en un bataillon de marche, de 200 hommes montés des 19e, 23e et 24e régiments de chasseurs à cheval, et de 3 pièces. Ces troupes étaient celles qui avaient été attaquées à Brixen et forcées de rétrograder sur Trente. Cette division fut renforcée le 20 par le 7e régiment de

dragons et par le 112e régiment d'infanterie de ligne.

Le 15 avril, le général Baraguey-d'Hilliers, ayant fait jeter deux ponts de bateaux sur l'Adige, l'un à Ravazzone, l'autre à la hauteur de Rivoli, ordonna au général Fontanelli de presser sa marche pour gagner Motarello par Roveredo. Le général Fontanelli commença son mouvement le jour même. Il se rendit avec sa cavalerie à Serravalle, et dirigea son infanterie sur Cagliano.

300 hommes du 4e régiment de ligne italien partis de Peschiera occupèrent la Rocca d'Anfo.

Par l'arrivée du général Fontanelli à Trente, le général Baraguey-d'Hilliers eut sur ce point, le 17 avril, 6,000 hommes disponibles et 12 pièces de campagne.

Le 19, le général Vial, commandant la droite de son corps d'armée, occupa avec 2,000 hommes d'infanterie et un escadron du 7e régiment de dragons, le Val di Brenta, jusqu'à Borgo Valsugana. Le 20, les 3 bataillons du 112e de ligne se rendirent à la division Vial pour en faire momentanément partie, et le général Fontanelli prit position à Trente avec 4,000 hommes de sa division. Il établit ses avant-postes à Gardolo. Le lendemain, il fut attaqué sur la rive droite de l'Adige, à Gardolo, par l'ennemi qui se porta en force sur sa division. Les Autrichiens furent culbutés, deux officiers et plusieurs soldats du régiment Hohenlohe furent faits prisonniers.

L'insurrection grossissait pourtant en Tyrol, et les troupes du général Chasteler ne marchaient plus

qu'entourées d'une foule de paysans armés, lorsque, le 21, le général Baraguey-d'Hilliers reçut l'avis du mouvement rétrograde de l'armée du vice-roi sur Caldiero, l'ordre de se rapprocher de Vérone, et celui de faire éclairer la vallée de la Brenta. En conséquence, il prescrivit le 22 au général Fontanelli de repasser l'Adige et de brûler le pont de Saint-Laurent, tandis que le général Vial effectuerait son mouvement rétrograde sur Bessenello.

Le général Vial établit son artillerie sur la grande route de Vezzana à Trente, occupa le sommet des rochers et couvrit la vallée de Vignole, afin d'empêcher l'ennemi de jeter des partis entre Vignole et Trente, appuyant la gauche à l'Adige, son arrière-garde prit poste à Bessenello, où il établit son quartier général.

Le colonel Penne du 112e, dont le régiment rejoignait la division Vial, reçut l'ordre de gagner à marches forcées la vallée de la Brenta par Matarello, Vignole, Pergine, laissant à Bessenello 300 hommes pour y attendre l'arrivée du général Vial.

La division Fontanelli s'établit en arrière de la division Vial, et détacha trois bataillons au vieux fort de Bessenello pour garder la route de Levico, et soutenir en cas d'attaque l'arrière-garde de cette division.

Le général Baraguey-d'Hilliers transporta son quartier général à Cagliano, et le général Fontanelli s'y rendit de sa personne avec 4 bataillons et 6 pièces de campagne de sa division.

Toutes ces dispositions furent exécutées très-les-

tement avec le plus heureux ensemble et la plus parfaite précision.

L'ennemi suivit le mouvement rétrograde du général Baraguey-d'Hilliers sur Cagliano, et ne cessa de le harceler dans sa marche.

Le général Vial, nommé gouverneur de Venise, laissa le commandement de sa division au colonel Penne, du 112e régiment de ligne.

Le général Baraguey-d'Hilliers cependant, ayant fait ses dispositions pour se rapprocher de Roveredo, ordonna à ses divisions de se mettre en marche le 24 de grand matin. Son avant-garde, composée de 2 bataillons du 112e et de 3 compagnies de voltigeurs, fut vivement attaquée en entrant dans Volargue; une colonne ennemie, par un mouvement dérobé, s'était glissée sur son flanc droit et couronnait la hauteur qui domine Roveredo. Une seconde colonne, débouchant par Noviglio, se jetait en même temps sur ses derrières pour s'emparer du pont de Ravazzone, défendu par l'adjudant commandant Guillaume, chef d'état-major de la division italienne, et qui occupait cette ville avec quelques troupes.

Le général Baraguey-d'Hilliers, s'étant d'abord assuré que le colonel Penne contenait l'ennemi sur la grande route, fit attaquer le plateau de Roveredo par un bataillon du 112e et un bataillon du 67e, pendant qu'avec un bataillon il arrêtait les troupes ennemies qui descendaient de Noviglio. Le bataillon d'Istrie se logea sur les hauteurs de la rive gauche de l'Arsa, vis-à-vis Noviglio.

L'attaque du plateau de Roveredo ayant réussi,

l'ennemi ne balança plus à se retirer; il fut poursuivi jusqu'à Valargue, laissant sur le terrain des morts et des blessés.

Tandis que les 2 bataillons du 67e et du 112e poursuivaient les Autrichiens sur Valargue, un rassemblement considérable d'insurgés descendait des hauteurs situées à la droite de ce village, et attaquait avec beaucoup d'audace les trois compagnies qui défendaient la route de Noviglio. Le général Baraguey-d'Hilliers donna aussitôt l'ordre à deux compagnies de grenadiers des 93e et 112e régiments de se loger sur les hauteurs; il les fit soutenir par les 3 compagnies du 67e et le bataillon d'Istrie, et marcha à la rencontre des paysans avec les troupes qu'il avait sous la main. On se battit avec acharnement, l'ennemi se maintint quelque temps sur la route de Noviglio; mais le général, ayant enfin réuni toutes ses forces malgré les difficultés du terrain, fit attaquer si brusquement les insurgés, qu'il les contraignit à se replier. Ils se dispersèrent en abandonnant leurs morts, leurs blessés et 136 prisonniers.

Le projet de l'ennemi était de brûler le pont de Ravazzone, afin de couper la retraite au général Baraguey-d'Hilliers; mais le général Fontanelli, qui avait compris de quelle importance il était de conserver cette position, s'y était porté vivement et l'avait empêché de tomber au pouvoir des Autrichiens. Ces derniers firent pendant deux heures de vains efforts pour s'en emparer. Rebutés enfin par l'opiniâtreté de la défense, ils se décidèrent à effectuer

leur retraite, après avoir laissé sur le champ de bataille 200 hommes hors de combat.

La perte du colonel-général Baraguey-d'Hilliers fut, dans cette journée, de 55 hommes morts sur le champ de bataille, dont 2 officiers, et 257 blessés, y compris 12 officiers, parmi lesquels le général de brigade italien Julhien et l'adjudant commandant Molard.

Le général Fontanelli vint prendre position, le 25 au matin, sur la rive gauche de l'Adige avec 4 bataillons soutenus par 8 pièces d'artillerie, prescrivant à l'adjudant commandant Guillaume de défendre la rive droite; il mit à cet effet à sa disposition 3 bataillons et 50 chasseurs montés qu'il fit soutenir par 2 pièces de campagne.

Le même jour, le colonel du 7e régiment de dragons se rendit avec 3 escadrons à Bussolengo, et le général Rusca prit le commandement de la division Vial.

Les deux divisions du général Baraguey-d'Hilliers quittèrent le soir leurs positions sur les deux rives de l'Adige, pour prolonger leur retraite et se rapprocher de l'armée du vice-roi.

Le major d'artillerie Millo reçut l'ordre de lever le pont de bateaux de Ravazzone et de jeter un pont à Rivoli; mais les insurgés, étant parvenus à s'emparer de celui de Ravazzone, le coulèrent bas.

Le général Baraguay-d'Hilliers prit position le 26 à Dolce; l'ennemi n'osa plus rien entreprendre contre lui, il se trouvait trop rapproché de l'armée principale.

Le 28, en vertu des ordres du prince Eugène, le

général donna une organisation nouvelle à la division Rusca[1], et se porta sur Vérone avec les 112e et 3e régiment de ligne italien. Le général Fontanelli prit le commandement de ces deux régiments, et suivit les mouvements.

II

Revenons à l'armée que nous avons laissée établie, le 27, dans la position de Caldiero.

Le vice-roi, voyant son armée réorganisée, réunie, bien disposée, et en état de prendre une vigoureuse offensive, combina un mouvement général contre les Autrichiens. Il résolut d'attaquer de front l'archiduc, tandis qu'il ferait menacer ses positions. Le Tyrol devait être occupé jusqu'à Trente. Le 29, au matin, l'ennemi allait être attaqué, lorsque le 28, au soir, la nouvelle des succès de la grande armée vint modifier les projets du prince. Persuadé qu'en apprenant ce qui se passait sur le Danube l'archiduc Jean ne tarderait pas à battre en retraite, Eugène jugea inutile la diversion sur le Tyrol, et il la contremanda, résolu, pour décider la retraite des Autrichiens, à tourner la droite pour leur enlever les positions de Soave et de Monte-Forte, occupées par leur avant-garde.

[1] 1 bataillon royal Istrie; 2 du 1er léger italien; 2 du 2e léger; 2 du 4e de ligne italien; 1 du 67e de ligne français (4e bataillon); 1 du 93e; 1 escadron du 7e de dragons. Total 9 bataillons et 1 escadron.
Plus 10 pièces de campagne attelées et approvisionnées.

Le 28, les salves de l'artillerie française et un ordre du jour apprirent aux troupes du prince Eugène les succès de l'Empereur. En même temps, on prenait des dispositions pour une grande reconnaissance offensive sur toute la ligne. Cette reconnaissance devait être effectuée le 29 [1].

[1] En présence de faits aussi positifs, n'est-il pas singulier de lire, page 276 du 10e volume du *Consulat et de l'Empire :* « Le prince Eugène, *inspiré par le maréchal Macdonald*, avait profité de ce retour pour reprendre haleine et pour familiariser avec la vue de l'ennemi, non pas ses soldats qui n'en avaient pas besoin, mais lui-même et ses lieutenants, intimidés par la défaite de Sacile. »

Eugène faisait la guerre depuis l'âge de quinze ans, il en avait vingt-sept. Ses lieutenants étaient tous de vieux généraux, Barbou, Séras, Grenier, Lamarque, Broussier, etc.

Mais continuons :

« Le prince commençait effectivement à se remettre, lorsque LE 1er MAI, dans une de ces reconnaissances, le général Macdonald aperçut à l'horizon une immense quantité de charrois paraissant rétrograder vers le Frioul. A CETTE DATE (1er mai) *on ne savait rien encore au quartier général du prince Eugène des événements de Ratisbonne, et on était inquiet pour l'Allemagne autant que pour l'Italie.* Mais le général Macdonald, ne pouvant attribuer un pareil mouvement qu'à des défaites que les Autrichiens auraient essuyées en Bavière, poussa son cheval au galop vers le prince Eugène, et, lui prenant la main : « Victoire en Allemagne ! lui dit-il; c'est le moment de marcher en avant ! » Le prince charmé lui serra la main à son tour. Tous deux coururent aux avant-postes, reconnurent de leurs yeux, *et apprirent bientôt par tous les rapports* que les Autrichiens battaient en retraite. »

Certes, voilà une jolie mise en scène pour le général Macdonald, un tableau charmant qui figurerait admirablement dans un roman historique; mais il est impossible de l'admettre dans une histoire véritable sans en indiquer les parties défectueuses.

1° La scène que raconte M. Thiers a pu être puisée dans les mémoires manuscrits du maréchal Macdonald, mais elle n'a pu avoir lieu. Le 28 avril, le prince Eugène connaissait les événements d'Allemagne, puisqu'il les avait mis à l'ordre du jour, puisqu'il avait fait tirer le canon en signe d'allégresse, puisqu'il avait écrit tout cela à la

Son but était d'occuper les Autrichiens sur leur front, tandis qu'il ferait attaquer le Monte-Bastia par Illasi. C'était une position importante et qui pouvait favoriser les mouvements de l'ennemi sur notre gauche. Cette opération réussit. Pendant que l'aile droite de l'armée du prince Eugène s'avançait sur Villanova, le centre sur Soave, 3 bataillons de la garde royale et le 1er régiment de ligne italien, sous la conduite du général de brigade Sorbier, aide de camp du vice-roi, attaquèrent les Autrichiens au Monte-Bastia, les en délogèrent et les obligèrent à se replier si précipitamment, que le 29e régiment de dragons, qui avait eu l'ordre de tourner la montagne, ne put arriver à temps pour tomber sur les fuyards.

L'occupation de la position de Bastia ayant rempli le but du vice-roi, le prince mit fin aux démonstrations ordonnées sur toute la ligne, et fit rentrer les troupes dans leurs positions.

Le 30, le général de brigade Sorbier avait établi le 1er régiment de ligne italien à Castel-Cerino, et il avait réuni à Cazzano les 3 bataillons de la garde royale ; ses forces se trouvaient ainsi placées en avant d'Illasi et de Monte-Bastia, de manière à pouvoir couvrir ces positions. L'ennemi, qui sentait toute

princesse Auguste. Le prince n'avait jamais été inquiet sur les événements d'Allemagne. Sa correspondance avec Napoléon pouvait le rassurer à cet égard. Enfin le 30, les Autrichiens avaient été attaqués vigoureusement, et dans la nuit ils avaient commencé leur retraite. Nous renvoyons à la correspondance de ce livre comme preuve de ce que nous avançons. Il est possible que le 1er mai le général Macdonald ait vu l'ennemi en retraite sur le Frioul, mais il n'a pu *deviner* que c'était par suite des victoires de la grande armée, puisqu'il en devait être sûr.

l'importance du poste qui lui avait été enlevé la veille, résolut de le recouvrer à quelque prix que ce fût, et, en conséquence, il fit attaquer dès le matin le 1er régiment de ligne par un corps plus nombreux que lui. Mais ce régiment ne fut point ébranlé, et il se maintint jusqu'à midi à Castel-Cerino. L'ennemi ayant alors déployé des forces plus considérables, le général Sorbier ordonna à ce régiment de rentrer dans le château d'Illasi. Les Autrichiens se formèrent sur deux colonnes et marchèrent audacieusement sur Bastia. Le général Sorbier, à la tête du bataillon de grenadiers de la garde, s'y porta sur-le-champ, et arrêta leurs efforts. Rejoint bientôt par les deux autres bataillons de la garde, il ordonna la charge; l'ennemi ne put la soutenir, fut culbuté et poursuivi jusqu'au delà de Cazzano.

Cependant les Autrichiens, qui reçurent en ce moment des renforts très-nombreux, voulurent s'emparer des hauteurs et profiter de leur supériorité numérique pour envelopper le général Sorbier. Ce dernier, s'apercevant de leurs projets, abandonna Cazzano et se replia en bon ordre sur Bastia. L'ennemi attaqua vainement avec la plus grande vigueur, pendant le reste du jour, le château d'Illasi et Bastia; il échoua après avoir, de son propre aveu, mis en jeu dans cette affaire plus de 10,000 hommes et en avoir perdu environ 800.

Cette journée glorieuse pour les 3 bataillons de la garde et le 1er régiment de ligne italien leur coûta 400 hommes tués ou blessés, et 200 prisonniers; le général de brigade Sorbier y fut blessé à mort. L'armée

regretta en lui un officier général qu'elle estimait, et qui, par ses talents et son caractère, était digne d'être un des aides de camp du vice-roi.

Le prince fit, pour le lendemain, des dispositions d'attaque afin de tourner l'ennemi par sa droite; mais, dans la nuit du 30 avril, l'armée autrichienne évacua la ligne de l'Alpon, et commença sa retraite sur Vicence. Il ne s'agit plus alors que de la poursuivre. En conséquence, le 1er mai, les ordres furent modifiés.

Le vice-roi forma une avant-garde composée de 2 bataillons de voltigeurs et d'un escadron de chasseurs du 8e, soutenue par deux pièces d'artillerie légère, et en donna le commandement au général de brigade Debroc.

Il prescrivit au général Macdonald de faire rétablir le pont de l'Alpon à Villanova, de diriger la divison Broussier sur Lonigo et de détacher deux bataillons de cette division sur la route de Montebello.

Les deux divisions du corps du centre furent chargées de marcher par Saint-Bonifacio et Monte-Forte.

Le général Baraguey-d'Hilliers se rendit à Vago avec le 112e français et le 5e régiment de ligne italien, qui formèrent, avec les troupes italiennes aux ordres du général de brigade Bonfanti, la division du général Fontanelli. Cette division, avec celle du général Rusca, restée dans le Tyrol, composa l'aile gauche.

La garde royale se réunit à Saint-Martin.

Les 3 brigades de cavalerie qui, lors de l'organisation du 23 avril, faisaient partie chacune d'un corps d'armée, furent envoyées à leurs divisions respectives, et formèrent un corps d'armée dont le commandement fut destiné au général Grouchy, dont l'arrivée à l'armée était annoncée.

Le général Durutte reçut l'ordre de rassembler le 2 sa division en avant de Legnano, de prendre dans cette place deux bataillons du 18e léger, trois escadrons du 9e de chasseurs venant de la Toscane et trois escadrons du 7e régiment de dragons en marche sur Bussolengo, de réunir ces troupes à celles du général de brigade Valentin[1] et de se diriger sur Padoue en deux jours de marche.

Le 23e régiment de dragons, de se porter à Cologna, poussant des partis sur Orgian et se liant par sa droite avec la division Durutte, tout en conservant ses communications avec l'aile droite de l'armée.

Le 4e escadron du 24e régiment de dragons fut attaché au quartier général de l'armée.

L'avant-garde se mit en mouvement le 2 mai, à cinq heures du matin, soutenue par deux bataillons de la division Broussier : elle rencontra l'ennemi en débouchant à Montebello : l'engagement fut des plus vifs; le général de brigade Debroc y fut blessé. Le

[1] Le général de brigade Valentin ne fut rendu à *Isola della Scala* que le 1er mai avec 4 bataillons du 23e léger et le 1er bataillon du 62e de ligne; les 2e et 3e bataillons, trop fatigués pour poursuivre leur marche, s'arrêtèrent à Mantoue. Le 4e bataillon du même régiment, se trouvant encore à deux journées de marche de cette place, reçut l'ordre de suivre le mouvement de la division Durutte aussitôt son arrivée à Mantoue.

colonel Triaire, qui le remplaça pendant le reste de la journée, eut deux chevaux tués sous lui et reçut une contusion à la poitrine. L'ennemi, culbuté à Montebello, fut poursuivi au delà du pont d'Olmo avec perte de 200 prisonniers.

L'avant-garde s'y établit; le soir, le colonel Renaud, du 30e de dragons, en prit le commandement.

L'aile droite se porta à Tavernelles.

Les deux divisions du centre se dirigèrent sur la rive droite de l'Aldego, par Montecchio, Maggiore et Arzignano, et gagnèrent la grande route de Vicence. Le général Grenier détacha sur sa gauche le général Abbé avec une brigade de sa division, et le 4e escadron des dragons Napoléon. Cette colonne s'avança sur Vicence. Les difficultés du terrain ralentirent sa marche.

La division Séras s'établit en avant de Montebello.

Le général Baraguey-d'Hilliers fut chargé de s'emparer des hauteurs de Tarosso pour gagner et enlever le versant, en arrière de Montebello, protégé par le 112e et le 5e de ligne italien.

Le reste de l'armée s'avança par la grande route de Montebello. La division de cavalerie légère suivit le mouvement de l'avant-garde et se rendit à Tavernelles; le 6e régiment de hussards à Caldaferro.

Les deux divisions de dragons bivaquèrent en arrière de Montebello, où se réunit la garde royale. Le vice-roi y transféra son quartier général.

Le général Durutte partit de Legnano le 2, à neuf heures du matin, et s'établit à Montagnana : les deux bataillons du 18e léger et le 9e régiment de chasseurs

rencontrèrent l'ennemi à Este; le 23e régiment de dragons suivit par Legnano le mouvement de la division Durutte. Ce dernier porta sa division d'Este à Padoue; l'ennemi observait cette ville avec un détachement de 300 hommes d'infanterie et 200 chevaux. L'avant-garde de cette division lui fit vingt prisonniers à Monselice après un léger engagement : le 9e régiment de chasseurs chargea les hussards autrichiens et les poursuivit jusqu'au pont de la Brenta; l'infanterie ennemie voulut défendre ce village, mais elle fut culbutée par les compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 1er bataillon du 18e léger: le pont fut enlevé, et le général Durutte occupa Padoue avec le reste de sa division.

Pendant ce temps, l'avant-garde marchait sur la rive droite de la Brenta, traversait Vicence le 3 mai et se dirigeait sur Citadella.

L'ennemi, pour arrêter le mouvement de l'armée, avait rompu les ponts. A la hauteur d'Armiola, il divisa ses forces et prit la direction de Bassano et de Citadella.

Le prince transporta son quartier général à Vicence, afin de donner le change à l'ennemi et de le contraindre à diviser ses forces, il donna l'ordre à la division Séras de se porter sur Bassano avec dix pièces de canon et le 6e régiment de hussards, et au général Grenier de rester en observation avec la division Abbé sur les routes de Bassano et de Castel-Franco.

Pour faciliter le passage de la Brenta et seconder les opérations, le général Durutte eut ordre de se

porter sur Mestre, de débloquer Venise, et de prendre à la garnison de cette place deux bataillons des 23e et 60e régiments de ligne français, du 7e de ligne italien et du régiment Dalmate, complétés chacun à 600 hommes, de réunir ces troupes à sa division et de s'avancer rapidement sur Trévise.

L'aile droite passa la Tesina, au pont de Liscora, et les deux divisions de dragons s'établirent à Saint-Lazare, à Quinto et à Porto. Au moment où elle débouchait sur le pont de la Brenta, l'avant-garde fut accueillie par un feu d'artillerie très-vif. Elle prit poste dans les taillis, en face du passage, et établit des postes sur la rive droite pour observer les mouvements de l'ennemi. La division de cavalerie légère s'établit à Camasola, sur la rive droite de la Brenta; la division Séras vint camper à Sandrigio; le 6e de hussards occupa Ansegna; le quartier général fut placé à Fiola, et l'on fit les dispositions pour le passage de la Brenta.

Ordre fut donné au colonel Renaud de remonter la Brenta jusqu'à Fiola avec l'avant-garde; au général Macdonald de porter deux divisions à San-Pietro, où devait se réunir la 1re division de dragons; au général Baraguey-d'Hilliers de s'établir avec la division Fontanelli, à la droite de San-Pietro; à la division de cavalerie légère et à la 2e division de dragons d'occuper Camasola et Poistrolo.

L'avant-garde passa le soir le premier bras de la Brenta et s'établit dans une île en présence de l'ennemi. Il s'engagea de part et d'autre une fusillade assez vive, à laquelle la nuit vint bientôt mettre un terme.

Le général Séras arriva sous les murs de Bassano à quatre heures du soir; l'ennemi l'occupait en forces et défendait le pont avec cinq pièces d'artillerie. Le général le fit en vain canonner toute la nuit, les Autrichiens restèrent dans la ville.

Le général Durutte, cependant, s'était porté à Mestre avec la 1re brigade de sa division : la 2e brigade détacha deux bataillons à Mirano et vint occuper Mira.

Un corps de 5,000 hommes bloquait Venise et observait le fort de Malghera : le général Vial, gouverneur, informé de l'approche de la division Durutte, prescrivit au général Barbou de faire une sortie, le 4 au soir, du fort de Malghera, d'attaquer les troupes qui en formaient le blocus et d'opérer sa jonction avec la division Durutte. Mais, sur l'avis de la marche de ce général, l'ennemi s'était retiré sur Trévise. Il fut vivement harcelé par les troupes sorties de Venise et qui firent leur jonction à onze heures du soir.

L'avant-garde de l'armée passa, le 5, à gué les derniers bras de la Brenta, et elle se mit aussitôt à la poursuite de l'ennemi, se dirigeant par Castel-Franco et Fossa-Lunga.

L'aile droite suivit le mouvement et passa la Brenta aussi à gué en face de Fontaniva.

La division de l'aile gauche la franchit sur le pont qui venait d'être rétabli et se porta sur Campo-San-Pietro : la 1re division de dragons prit la direction de Pezzano, la division du général Pully se porta sur Castel-Franco par la route Postuma,

où elle chargea l'ennemi et lui fit plusieurs prisonniers.

La cavalerie de la garde royale vint par Citadella, et Castel-Franco s'établir à Salvarosa, l'infanterie de la garde à Pozzo.

La résistance opiniâtre de l'ennemi, le 4, au pont de Bassano, détermina le général Grenier à faire passer, le 5, avant sept heures du matin, à un gué à quatre milles de Bassano, deux escadrons de cavalerie et quelque infanterie sous les ordres du colonel Giflenga, mouvement qui força l'ennemi à abandonner Bassano : le général Séras entra dans la ville à huit heures et demie du matin : il poursuivit l'ennemi et lui fit 600 prisonniers; 400 hommes, qui s'étaient jetés à Marostica, se trouvant ainsi coupés par le corps qui occupait Bassano, se rendirent.

La perte de l'ennemi fut considérable dans les journées des 4 et 5 mai, et notamment le 5; le corps du centre seul prit 1,150 hommes, coupés par la division de cavalerie légère entre Bassano et Castel-Franco.

Pendant que l'armée passait la Brenta au gué, vis-à-vis Citadella et à Bassano, la division Durutte opérait son mouvement sur Trévise par la route de Mestre.

L'avant-garde de cette division se trouvant arrêtée au faubourg de Saint-Antonio, fortement occupé par l'infanterie ennemie, et défendu par une nombreuse artillerie, le général Durutte ordonna l'attaque et obligea les Autrichiens à se réfugier dans la ville. Ils démasquèrent cinq pièces d'artillerie sur les rem-

parts, et il s'engagea de part et d'autre une vive canonnade qui se soutint jusqu'à la nuit sans aucun résultat.

Le général Durutte, n'ayant reçu aucune nouvelle de l'armée, craignit qu'elle n'eût point encore franchi la Brenta, ce qui l'eût mis dans une position dangereuse ; mais l'ennemi évacua Trévise vers une heure du matin, et le général put s'emparer des farines et des grains emmagasinés dans cette ville, et de plusieurs chariots portant des blessés et des malades. Trévise fut occupée, et des partis envoyés sur les routes de Castel-Franco et de la Piave.

Le 6 au matin, le général Durutte reçut l'avis du chef de l'état-major général que l'armée, arrêtée au passage de la Brenta, n'avait pu arriver le 5 à la hauteur de Trévise, mais que l'intention du vice-roi était de pousser, le 6, toute sa cavalerie en avant. Ordre lui était donné de suivre l'ennemi sans relâche, pour l'empêcher d'incendier le pont de la Piave.

Le prince Eugène avait fait pour ce jour les dispositions suivantes :

Il avait prescrit à l'avant-garde et aux divisions de cavalerie Sahuc et Pully de prendre la direction de Postuma et de se porter rapidement sur la Piave, où, de concert avec la division Durutte, elles devaient empêcher l'ennemi de couper le pont; aux dragons du général Grouchy de traverser Trévise pour se porter par la route de San-Biaggio, sur la rive droite de la Piave; au général Macdonald de marcher sur Lovadina avec les deux divisions de l'aile droite, en passant par Fossa-Lunga et Postuma;

au général Grenier de suivre la direction de Povegliano et de Spreziano avec la division Abbé, en poussant le général Séras sur Narveze ; au général Baraguey-d'Hilliers de se porter par Vismadella en arrière de Lovadina et de Spreziano ; à la garde royale de s'établir à Saint-Artien, en avant de Trévise.

L'armée se mit en marche de grand matin.

La cavalerie légère et la division Pully arrivèrent au pont de la Piave, dit de Priule, en même temps que la division Durutte. Les dragons occupèrent San-Biaggio, et on envoya sur la rive droite de la Piave des partis qui rentrèrent le soir sans avoir rencontré l'ennemi ; le général Macdonald établit la division Broussier à Lovadina et la division Lamarque à Visnadella. Les divisions Abbé et Durutte [1] campèrent en avant d'Arcade.

Tandis que l'armée suivait l'ennemi l'épée dans les reins, la division du général Rusca, qui, depuis le 30 avril, était dans le haut Adige, recevait l'ordre de pénétrer dans le Tyrol et de commencer le 1er mai ses opérations offensives. Elle se porta le 2 sur Alla. L'ennemi occupait Valfreda. Après un engagement

[1] Le 6 mai, quelques changements furent effectués dans la répartition des troupes de l'armée du prince Eugène. La division Durutte passa au corps du centre sous le général Grenier, sauf deux bataillons du 18e léger et du 23e de ligne, qui furent incorporés dans la division Lamarque de l'aile droite. Le 7e de ligne italien et le régiment dalmate rentrèrent à la division Fontanelli, les 9e de chasseurs et 7e de dragons, détachés à l'aile gauche, rentrèrent à leur division de cavalerie. Enfin, la division Séras vint à la réserve. L'avant-garde, formée le 1er mai, fut dissoute et les troupes rentrèrent à leurs corps respectifs ; mais une autre avant-garde de deux régiments de voltigeurs

assez vif, les Autrichiens furent forcés de se retirer en laissant 60 prisonniers. Le 3, la division Rusca se porta en avant de Roveredo, et s'établit sans obstacles à Cagliano et à Volano, puis, le lendemain, elle continua sa marche sur Trente. L'ennemi occupait en force la rive droite de la Farsina ; il fit des démonstrations qui semblaient annoncer de sa part une vigoureuse résistance ; mais, le général Rusca l'ayant fait reconnaître par deux compagnies de voltigeurs, il se retira sur Trente, après une fusillade de quelques instants. On le poursuivit vivement jusqu'aux portes de la ville, qui furent abattues à coups de canon.

Le général Rusca fit son entrée à Trente, et prolongea son mouvement, le 5 et le 6, sur Borgo-Valsugana et sur Primolano, poursuivant les troupes autrichiennes, malgré une nuée de paysans qui couronnaient les hauteurs et harcelaient sans cesse ses troupes.

Le 7 mai, le prince Eugène s'étant rendu de sa personne sur la rive droite de la Piave, ordonna au 8e régiment de chasseurs de se porter sur la rive gauche, protégé par la 2e division de dragons.

L'avant-garde se réunit à l'entrée de la nuit en avant de Lovadina. Le 8e régiment de chasseurs, qui avait passé la rivière, resta en bataille sur la rive gauche jusqu'à la nuit close, après avoir repoussé

à trois bataillons chacun, avec le 9e de chasseurs à cheval et 4 pièces d'artillerie, fut immédiatement formée et mise sous les ordres du général Dessaix. Chacune des divisions de l'armée fournit un bataillon de voltigeurs.

quelques postes de l'ennemi, et il rentra le soir dans ses positions.

Le vice-roi fit sonder les gués, et, dans la nuit, il fit les dispositions suivantes pour passer le fleuve dès le lendemain.

L'avant-garde reçut l'ordre d'effectuer à la pointe du jour son passage au gué de Lovadina, et de se former aussitôt sur la rive opposée pour couvrir les troupes qui devaient la suivre.

La division de chasseurs du général Sahuc et les deux divisions de dragons des généraux Grouchy[1] et Pully devaient en même temps, passer deux milles plus bas, au gué de San-Nichiol, en face Cima-d'Olmo. La division Sahuc avait pour instruction, aussitôt sur l'autre rive, de battre la plaine entre le point où elle avait passé et l'avant-garde, et de venir se placer sur le flanc gauche du général Dessaix, pour le protéger. Les dragons du général Pully devaient marcher après la division Sahuc et couvrir la droite de l'avant-garde, et il fut prescrit à la division Grouchy de suivre le mouvement du général Pully et d'observer ceux des Autrichiens vers le gué de San-Nichiol pour les empêcher d'inquiéter les troupes qui devaient y traverser la Piave.

Les deux divisions de l'aile droite durent franchir le fleuve au même gué que l'avant-garde, et, immédiatement après elles, le corps du centre, au gué de San-Nichiol, et former la droite de l'armée. La division de l'aile gauche et la garde royale se portè-

[1] Le général Grouchy rejoignit l'armée le 8 au matin.

rent sur la rive droite du fleuve, en avant de Lovadina, et y furent placées en observation, en attendant qu'elles pussent effectuer leur passage.

La division Séras, établie à Narvèse, reçut l'ordre d'attirer l'attention de la droite des Autrichiens sur ce point par une fausse démonstration sur le fleuve, puis de suivre le mouvement du reste de l'armée.

Le prince Eugène avait prescrit en outre d'établir sur les digues qui bordent la rive droite des batteries de pièces de 12 pour protéger le passage, et, si cela devenait nécessaire, pour assurer leur retraite.

Quoique les eaux du fleuve fussent très-hautes, l'avant-garde le franchit assez rapidement, et, à sept heures, elle était en bataille sur la rive gauche, et à quelque distance en avant, pour laisser aux troupes qui la suivaient l'espace nécessaire à leur formation.

Les 3 divisions de cavalerie effectuaient à peu près en même temps le passage l'une après l'autre et dans l'ordre qui leur avait été prescrit. Les postes autrichiens, revenus pendant la nuit sur la rive gauche, se retiraient partout à la vue de nos troupes.

Tous les rapports de la veille avaient annoncé que l'ennemi était en retraite et peut-être même ne tenterait pas de disputer le passage de la Piave ; mais, dès que le jour eut éclairé la plaine entre Bocca di Strasa et le fleuve, on entrevit des mouvements de corps nombreux. A peine l'avant-garde fut-elle établie sur la rive gauche, que l'on aperçut distinctement de fortes colonnes d'infanterie et de cavalerie arriver par la route de Conégliano et se porter aussitôt

à droite vers le pont de la Priula, et à gauche vers [illegible]. Il n'était plus possible de douter de ses intentions. Bientôt les Autrichiens ouvrirent leur feu contre l'avant-garde. Le général Dessaix répondit avec ses 4 pièces d'artillerie légère, auxquelles vinrent se joindre quelque temps après les 4 de la division Sahuc.

A huit heures, l'ennemi avait en batterie 24 bouches à feu qui tiraient sur l'avant-garde. Deux régiments de dragons, ou chevau-légers, manœuvraient rapidement sur la droite et cherchaient à déborder le général Dessaix, pendant qu'un régiment de hussards se disposait à le charger sur son flanc gauche. L'avant-garde se hâta de former le carré, plaçant son artillerie entre le carré et un détachement de 500 voltigeurs, également formé en carré, qui occupait la droite, flanqué un peu en arrière et à gauche par le 9e de chasseurs.

La cavalerie ennemie, qui s'était portée sur les flancs de l'avant-garde, la croyant ébranlée par le feu auquel elle était déjà exposée depuis longtemps, se décida à la charger. Un régiment de dragons et de chevau-légers exécutèrent cette charge avec impétuosité; mais les voltigeurs les reçurent intrépidement, et, par un feu de deux rangs bien exécuté, mirent en désordre cette brigade, qui fut obligée de se replier, laissant un bon nombre d'hommes et de chevaux sur le terrain.

Le chef d'escadron Millon, commandant le 9e de chasseurs à cheval, voulut profiter de ce moment. Il enleva son régiment et poursuivit l'ennemi

avec vigueur ; mais, chargé lui-même par un régiment de hussards bien supérieur par le nombre et resté en réserve, il fut obligé de se replier sur le carré.

Les Autrichiens continuaient à tirer sur l'avant-garde et semblaient se disposer à un nouvel effort pour la rompre, lorsque le général Sahuc, arrivant avec sa division de chasseurs, vint se former à la gauche du général Dessaix, tandis que la division Pully commençait à déboucher sur la droite, envoyant son artillerie rejoindre celle de l'avant-garde.

Ces deux divisions avaient été jusqu'alors occupées à repousser plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie, qui paraissaient vouloir les tenir éloignées de l'avant-garde et avoir pour but d'inquiéter le passage au gué de San-Nichiol et même à celui de Lovadina. Le 23e régiment de dragons fit, dans cette occasion, une belle charge, et ce régiment eut ordre, ainsi que le 6e de hussards, de rester près du gué de Lovadina pour protéger le passage du corps du général Macdonald. Ce passage, qui avait commencé aussitôt que celui de l'avant-garde avait été terminé, ne s'opérait que lentement, les eaux grossissant de plus en plus. Les troupes se formaient à mesure qu'elles arrivaient sur la rive gauche ; mais, à dix heures et demie, il n'y avait encore que le 9e régiment de ligne et 3 bataillons du 84e de passés. Le pont de radeaux dont le prince avait ordonné la construction n'étant pas terminé, le vice-roi prescrivit au général Lamarque de faire mettre à l'eau cent nageurs pour aider le passage de sa division, qui fut tout entière, à midi et

demi, de l'autre côté de la Piave et se forma à la gauche de la division Broussier, un peu à droite et en arrière de l'avant-garde.

Cependant un beau fait d'armes, et qui avait eu les plus heureux résultats, venait d'avoir lieu.

La division du général Sahuc ayant, comme on l'a déjà dit, flanqué la gauche du général Dessaix, et le général Pully manœuvrant sur sa droite avec ses dragons, l'ennemi n'avait point osé charger de nouveau le carré de voltigeurs; mais il continuait le feu qu'il entretenait contre eux depuis près de trois heures, et faisait éprouver des pertes à la division de chasseurs. Le vice-roi, voyant ce qui se passait, envoya le colonel Triaire porter au général Pully l'ordre de charger l'artillerie autrichienne et la cavalerie qui la soutenait sur notre droite, et au général Sahuc celui de seconder ce mouvement par la gauche en chargeant en même temps la cavalerie qu'il avait devant lui et qui menaçait encore l'avant-garde. Ces ordres furent exécutés avec autant de succès que de bravoure.

Les dragons de Savoie, les chevau-légers de Hohenzollern et les hussards de Ott furent culbutés et hachés, les canonniers tués sur leurs pièces et les pièces enlevées.

Le 9e de chasseurs, dont le colonel Delacroix, aide de camp du prince, avait pris le commandement, appuya le mouvement de la division Sahuc et fit également une charge vigoureuse. Les voltigeurs suivirent aussi l'élan donné par les chasseurs, et quelques tirailleurs, que le général Dessaix détacha, prirent à l'ennemi plusieurs caissons.

Pendant cette brillante affaire, le corps du centre traversait la Piave au gué de San-Nichiol sous la protection de la division Grouchy et malgré le feu de l'artillerie ennemie.

Trois bataillons d'élite, commandés par le colonel Gifflenga, arrivèrent les premiers sur la rive gauche, s'y formèrent aussitôt et furent bientôt suivis par toute la division Abbé.

La Piave continuant à grossir, le passage devint trop difficile pour l'infanterie. vers les trois heures, et le 23e d'infanterie légère fut le seul régiment de la division Durutte qui put arriver sur la rive gauche, non sans avoir perdu plusieurs hommes entraînés par la force du courant.

Aussitôt que la division Abbé fut formée, le colonel Gifflenga attaqua l'infanterie ennemie avec son avant-garde vers Cima-d'Olmo, et parvint à la chasser de ses positions, en même temps que la division Grouchy repoussait, par des charges succesives, les corps de cavalerie qui appuyaient cette infanterie.

Cependant le passage du fleuve devenait tellement dangereux, que le vice-roi dut ordonner de le cesser. Les troupes qui étaient sur la rive gauche furent formées en bataille dans l'ordre suivant :

A l'extrême droite, la division Abbé, vis-à-vis Cima-d'Olmo. Le centre, composé des 9e et 84e de ligne (division Broussier), et du 23e léger (division Durutte), en avant du gué du Lovadina, vis à-vis Bocca di Strada. L'intervalle entre ce corps et la division Abbé fut rempli par les divisions de dragons Grouchy et Pully. A la gauche du 23e léger, la divi-

sion Lamarque, formant, avec la division Sahuc, avec l'avant-garde, et le 9e de chasseurs, la gauche de l'armée.

Cependant les Autrichiens, remis un peu de l'étonnement dans lequel les avait jetés la charge qui leur avait enlevé une partie de leur artillerie, ayant rétabli l'ordre dans leurs troupes, s'étaient reformés en arrière des digues, qui longent à une assez grande distance la gauche de la Piave. Ils appuyaient leur gauche au village de Cima-d'Olmo, et leur droite à la grande route du pont de Conégliano.

Le vice-roi résolut de les attaquer dans cette position : en conséquence, il ordonna au général Grenier de se porter vivement sur leur flanc gauche, et aux divisions Pully et Grouchy de le soutenir, tandis que le reste de l'armée manœuvrait sur le front de l'ennemi.

Le général Grenier fit attaquer sur-le-champ le village de Cima-d'Olmo par l'avant-garde du colonel Gifflenga, qui enleva ce poste à la baïonnette et y prit 300 hommes.

Le général Abbé parvint aussi, en même temps, à débusquer les Autrichiens des chemins couverts et des fossés dans lesquels ils s'étaient établis. Pendant ce temps, la division Grouchy et le 6e de hussards arrêtèrent continuellement les efforts de la cavalerie ennemie, qui cherchait à tomber sur le général Grenier. Plusieurs charges eurent lieu, mais quelques-unes furent moins heureuses que brillantes. Le 7e de dragons et le 6e de hussards eurent beaucoup à souffrir du feu de l'infanterie ennemie, qui profitait des

vantages du terrain coupé, dans lequel elle se trouvait à l'abri des atteintes de la cavalerie. Cependant le prince Eugène, voyant que l'ennemi conservait encore bonne contenance sur son front, fit réunir au centre 24 pièces d'artillerie, dont le feu ne tarda pas à jeter le désordre dans ses rangs, et décida sa retraite.

Afin de ne pas lui laisser de répit, il le fit charger de nouveau, et sa déroute devint alors complète. Les troupes françaises poursuivirent les Autrichiens jusqu'à la nuit. Le prince, qui avait près de moitié de son armée sur la rive droite de la Piave, ne jugea pas à propos de s'éloigner davantage du fleuve. Il arrêta donc la poursuite et fit bivaquer les troupes dans les positions où elles se trouvaient. Celles qui étaient restées de l'autre côté du fleuve eurent ordre de le passer dès que la chose serait possible[1].

[1] Le récit de la bataille de la Piave, que nous avons tiré de documents officiels et de la relation donnée par le général de Vaudoncourt, diffère de celui que l'on trouve dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. M. Thiers attribue toute la gloire de cette journée au général Macdonald. D'après le grand historien, le prince Eugène, après le passage de son avant-garde, « vit bientôt *avec effroi* sa cavalerie et son infanterie refoulées en désordre sur la Piave. L'armée n'avait pas encore franchi la rivière, et celles de nos troupes qui avaient passé les premières pouvaient essuyer un grave échec. *Heureusement la droite, sous le général Macdonald*, arrivait en toute hâte. Celui-ci la fit entrer hardiment dans le fleuve et prendre possession au delà. *Puis vint le général Grenier*, et on marcha tous ensemble sur les Autrichiens, » etc.

On voit, au contraire, par la relation de cette belle affaire : 1° que le corps de Macdonald n'avait encore que peu de troupes sur la rive gauche de l'Adige lorsque le prince fit charger la cavalerie et culbuter celle des Autrichiens; 2° que ce fut le général Grenier avec le corps du centre qui fit attaquer le village de Cima-d'Olmo par le co-

Dans cette glorieuse journée la perte de l'ennemi fut de 10,000 hommes tués ou blessés ou faits prisonniers, 15 pièces de canons, 30 caissons, et un nombre prodigieux de chevaux et de voitures tombèrent en notre pouvoir.

On compta parmi les prisonniers le général commandant l'artillerie de l'armée autrichienne, le général Hage commandant une division de dragons, un aide de camp du prince Jean, et cinquante officiers de tout grade : au nombre des morts se trouvèrent le feld-maréchal, lieutenant général Wolfskhel, un autre général, et un troisième général mort le jour suivant, à Pordenone, des suites des blessures qu'il avait reçues dans cette bataille ; les colonels des régiments de Savoie, d'Ott, et un grand nombre d'officiers supérieurs et particuliers et trois autres généraux y furent grièvement blessés.

Cette victoire coûta un millier d'hommes tués ou blessés ; parmi ces derniers, le général de brigade Darancey, commandant une brigade de cavalerie lé-

lonel Gifflenga; 3° que l'ennemi fut ébranlé d'abord par le feu de 24 pièces réunies devant le centre de l'armée par ordre du prince, et qu'il effectua sa retraite après une charge générale à laquelle contribuèrent toutes les troupes passées sur la rive gauche.

Nous pensons donc que la gloire de cette bataille revient bien plus à la cavalerie des généraux Sahuc, Pully et Grouchy et au corps du général Grenier qu'à celui du général Macdonald.

Nous renvoyons, au reste, nos lecteurs au rapport très-simple adressé par le vice-roi au ministre de la guerre de France, à la lettre du ministre à l'Empereur, et à celles du capitaine Zœpffel et du général Caffarelli. Dans aucun de ces documents il n'est question de l'armée *sauvée par le général Macdonald*. Le nom de cet officier général n'y est pas même prononcé, tandis qu'il y est fortement question des généraux Grouchy, Sahuc, Pully, Grenier, Dessaix.

gère, qui mourut des suites de ses blessures et fut vivement regretté. Le chef d'escadron Millon, commandant le 9e régiment de chasseurs, fut grièvement blessé à l'avant-garde.

Le général Dessaix, dans son rapport particulier sur cette affaire, fit un grand éloge de la belle conduite des troupes sous ses ordres : du colonel Nagle et du major Vautré, commandant chacun un régiment de voltigeurs; du capitaine Bataille, aide de camp du vice-roi, ainsi que du capitaine d'artillerie Noël.

Le général Pully cita le dévouement et le courage du général de brigade Poinsot, et des colonels des 28e et 29e de dragons de Montmarie et Ovice. Ainsi se trouvait vengée la défaite de Sacile.

Le 9, à quatre heures du matin, l'avant-garde quitta ses positions, traversa Conégliano et marcha sur Sacile. L'ennemi avait évacué Conégliano pendant la nuit, et se dirigeait sur Pordenone. Le général Dessaix rencontra sur la Livenza l'arrière-garde de l'armée autrichienne, qui se mit en devoir de lui en disputer le passage; mais l'ennemi fut attaqué si brusquement, qu'il se retira dans le plus grand désordre sur la route de Pordenone.

Toute la cavalerie de l'armée, ainsi que le corps du général Grenier, suivirent le mouvement de l'avant-garde sur Sacile; la division Pully occupa Godega, le 6e régiment de hussards suivit la marche de l'avant-garde sur Vigonovo, où il fit quelques prisonniers; la division Sahuc, les dragons du général Grouchy et les deux divisions du corps du centre prirent position en avant de Sacile : le 1er bataillon du

23e léger (division Durutte), détaché à Brugnera, y rencontra l'ennemi et le mit en fuite après un léger engagement; la division de l'aile gauche du général Baraguey-d'Hilliers suivit la direction de Oderzo.

Le vice-roi avait fait expédier l'ordre à ce général de se porter sur Ceneda et Seravalle, routes sur lesquelles, disait un rapport, se retirait une colonne de 3,000 grenadiers hongrois sortis des ouvrages de la Priuli[1], le soir de la bataille de la Piave; mais, cet ordre ne lui étant point parvenu à temps, le général Baraguey-d'Hilliers continua sa marche sur Oderzo, point sur lequel on croyait que la brigade autrichienne Kalnassy s'était retirée. La tête de sa colonne rencontra à Francoliki un poste d'environ 300 hommes, qui fut culbuté.

Le 10 mai l'armée se porta sur la rive droite du Tagliamento. L'avant-garde entra au point du jour à Pordenone; l'ennemi ne l'avait point encore évacué; le général de brigade Dessaix l'attaqua avec beaucoup de vigueur, le poursuivit sur la route de Valvasone, et le soir vint prendre position en avant de ce bourg. Le prince Eugène, sachant alors que l'archiduc portait le gros de ses troupes sur la route de la Ponteba, résolut de le pousser aux montagnes, tout en le coupant du général Zach, resté sur le bas Isonzo. Le centre et l'aile gauche reçurent l'ordre de se diriger contre la colonne de l'archiduc, vers Spilimbergo; l'aile droite de gagner

[1] Ce rapport était faux. Cette colonne était formée par un bataillon qui, détaché au pont de Vidor, et coupé de l'armée, cherchait à la rallier par les montagnes.

rapidement Codroipo et de descendre vers le sud; la cavalerie sous le général Grouchy, de s'étendre sur le front de l'armée, de San-Vito à Spilimbergo [1].

[1] L'auteur de la *Campagne de* 1809 a blâmé la conduite militaire du prince Eugène dans cette circonstance; voici comment le général de Vaudoncourt répond à ce blâme :

« Pendant que le prince Eugène s'avançait sur la route de Villach, il destinait les deux divisions de l'aile droite à suivre celle de Laybach et de Gratz. C'est encore ici le lieu de justifier le prince Eugène du reproche injuste et irréfléchi que lui fait l'auteur de l'*Histoire de la campagne de* 1809. Cet auteur, qui n'a qu'une idée imparfaite, et souvent fausse, des opérations de l'armée d'Italie, prétend que le vice-roi ne sut ni deviner les intentions de son adversaire, ni prendre l'offensive à propos, ni maîtriser ses mouvements. Où celui qui avance une proposition pareille a-t-il jamais pu apprendre quelles étaient les intentions du prince Eugène et quels ont été les motifs qui ont dirigé ses opérations? Il y a, dans tout ce qu'il a écrit à ce sujet, défaut de jugement, défaut de connaissance de la vérité des faits; car, si l'auteur avait connu les faits, il y aurait de la mauvaise foi dans ses assertions. Il voulait que le prince Eugène, *connaissant la marche victorieuse de l'Empereur*, s'avançât rapidement par la route de Tarvis; et c'est précisément celle qu'il suivit. Quant à la rapidité, on verra qu'il n'était pas possible d'en mettre plus que d'enlever de vive force, et tout à la fois, le fort de Malborghetto, celui de Predel et les retranchements de Tarvis, en faisant marcher ses troupes, sans artillerie, par des chemins presque impraticables. Ce fut cette triple opération qui acheva la désorganisation de l'armée de l'archiduc.

« L'auteur blâme le prince Eugène d'avoir détaché sur Laybach le général Macdonald, avec deux divisions, et d'avoir ainsi diminué ses forces, lorsque le général Marmont pouvait déboucher seul de la Dalmatie. Il croit que l'intention du prince, en ordonnant ce mouvement, était de favoriser l'attaque des retranchements de Tarvis. D'abord l'idée de favoriser l'attaque de front d'un retranchement, par une diversion à vingt lieues de là, est tellement niaise, qu'il est difficile d'attribuer au prince Eugène le mérite de son invention. En second lieu, on ne peut pas dire que le général Marmont, qui n'avait que 10,000 hommes, pût déboucher seul devant les corps du ban Giulay et de Stoichevich, qui en avaient 30,000. Enfin il est une vérité de fait, que l'auteur cité paraît avoir ignorée : c'est que le prince Eugène prévit que l'archiduc porterait une partie de ses forces dans la Carniole, afin de retenir Mar-

Grouchy dut harceler les Autrichiens dans leur mouvement rétrograde et le rejeter sur la rive gauche du Tagliamento. Le général se mit en marche des bords de Livenza au point du jour, et déboucha de Pordenone sur trois colonnes, dirigeant l'une sur Spilimbergo, l'autre sur Valvasone, et portant la troisième à San-Vito ; 400 hommes et plusieurs officiers furent ramassés, et Valvasone occupé ; l'ennemi coupa le pont du Tagliamento en face de Valvasone, et la cavalerie française prit position sur les bords de ce fleuve. Quelques partis des troupes légères le franchirent pour reconnaître les forces des Autrichiens sur la rive gauche, et leur position. Tous les villages sur les bords du Tagliamento, depuis Spilimbergo jusqu'à San-Vito, furent enlevés, on reconnut les gués afin d'effectuer le lendemain le passage du fleuve ; les deux divisions du corps du centre prirent position à Saint-Martin et à Cordenons.

L'aile droite se dirigea à marches forcées sur le Tagliamento, le général Baraguey-d'Hilliers, com-

mont, et de conserver la communication par mer avec les Anglais, et que ce fut cette prévision qui motiva les dispositions que nous venons de rapporter. 14,000 hommes, qu'avait Macdonald, et les 10,000 de Marmont, équilibraient à peu près les forces de ce côté. Le prince garda 30,000 hommes et 3,000 chevaux, contre l'archiduc, qui n'avait plus que 17,000 hommes et 2,400 chevaux, ou 27,000 hommes au plus, en comptant Jellachich, qui devait le joindre. Il existe, sur les opérations du prince, à cette époque, un jugement un peu plus concluant que celui de l'auteur cité, c'est celui de l'empereur Napoléon, lorsqu'il apprit la jonction au Semering, qu'il n'attendait pas sitôt. Il témoigna sa satisfaction sur toute la campagne, et par une lettre au prince Eugène, et par un ordre du jour, aussi honorable pour le prince que pour l'armée, et que nous rapporterons en son lieu.

mandant l'aile gauche, reçut l'ordre de se porter sur Sacile en passant par Brugnera; mais ce général, informé à Sacile que les trois régiments autrichiens qu'il devait poursuivre étaient parvenus à passer la Livenza dans la nuit du 9, et avaient détruit le pont de Brugnera, vint s'établir en avant de Sacile. La division Séras, formant la réserve de l'armée, séjourna à Conégliano; la garde royale se rendit à Pordenone, quartier général du prince.

Le 11, le vice-roi fit ses dispositions pour le passage du Tagliamento. Il prescrivit au général Grouchy de traverser ce fleuve au-dessous du pont, de harceler l'ennemi et de s'assurer s'il effectuerait sa retraite par Gorizia ou par la route de la Ponteba sur Villach. Le général eut ordre de débloquer Palma-Nova et d'occuper Udine, sans cependant s'éloigner trop, et de façon que sa cavalerie fût en mesure de prendre part à un combat à Saint-Daniel, dans le cas où l'ennemi voudrait en courir les chances.

Le général Dessaix dut franchir le Tagliamento à gué, un peu au-dessus du pont, et se diriger avec l'avant-garde sur Saint-Daniel; les deux divisions du corps du centre, et le 25e de chasseurs, suivre le mouvement de l'avant-garde; la division de l'aile gauche, se porter à Dignano et effectuer le passage à Gradisca; les deux divisions de l'aile droite et la réserve de l'armée, prendre position en avant de Valvasone.

Deux gués avaient été reconnus. La crue des eaux pendant la nuit ayant rendu impraticable celui

au-dessous du pont, en face de Valvasone, la cavalerie passa au-dessus du village. L'ennemi, dont le mouvement rétrograde devenait de jour en jour plus rapide, ne le disputa point. En peu de temps le fleuve fut traversé, et la cavalerie se forma sans obstacle sur la rive gauche.

A huit heures du matin, l'avant-garde était au delà du Tagliamento. Elle suivit la direction de Dignano et de Villanova et fut plusieurs fois retardée dans sa marche par l'arrière-garde des Autrichiens qui se montra plus opiniâtre à Villanova. Les voltigeurs étant parvenus à chasser l'ennemi de ce village, il se replia sur Saint-Daniel. Le général Dessaix trouva là une forte ligne autrichienne occupant la ville et les positions qui l'environnaient, principalement les hauteurs de droite, où est située une chapelle. Le général attaqua sur-le-champ. On lui opposa pendant plus de deux heures une résistance qu'il ne put vaincre, malgré tous ses efforts. Le vice-roi cependant était accouru. Il ordonna au général de se maintenir dans sa position jusqu'à l'arrivée du général Grenier, auquel il venait de prescrire de se porter le plus promptement possible sur Saint-Daniel, avec celles des troupes de son corps d'armée qui avaient déjà franchi le Tagliamento. Dès que le général Grenier parut sur le champ de bataille [1] avec la division Abbé, le 25e de chasseurs et 1 escadron des dragons-Napoléon, le prince Eu-

[1] La division Durutte, qui avait éprouvé de grandes difficultés au passage du Tagliamento, ne put arriver assez à temps pour prendre part au combat de Saint-Daniel.

gène donna l'ordre de porter à l'avant-garde 4 bataillons des 1er et 52e de ligne et la cavalerie, et de faire soutenir ces troupes par le reste de la division Abbé. Aussitôt ces dispositions faites, l'attaque commença contre toute la ligne ennemie.

Le combat s'engagea avec ardeur. Pendant que le général Dessaix forçait lui-même au pas de charge l'entrée de la ville, le reste de l'infanterie, suivant son exemple, enfonça sur tous les points l'ennemi. Diverses charges faites avec habileté et audace par les 9e et 25e de chasseurs et l'escadron des dragons-Napoléon ne permirent pas aux Autrichiens de se rallier. Tout ce qui put échapper se retira au camp de Majano; mais le général Dessaix y suivit ces fuyards l'épée dans les reins, les empêcha de l'incendier, et s'y établit. 2,000 prisonniers, dont 1 colonel, 1 major, 2 lieutenants-colonels, tous les officiers du régiment de Rieski, et 2 drapeaux pris par le 25e régiment de chasseurs et le 1er régiment de ligne, furent les trophées de cette brillante journée, qui ne coûta que peu de monde à l'armée du vice-roi.

Les deux divisions du corps du centre s'établirent en avant de Saint-Daniel sur la route de Fagagna, La garde royale occupa Saint-Daniel, quartier général du prince. La division de l'aile gauche se rendit à Dignano.

L'aile droite et la réserve de l'armée se portèrent sur les points qui leur avaient été désignés. Le général Grouchy dirigea la division de cavalerie légère du général Sahuc sur Udine ; un détachement de 200

chevaux sur Palma-Nova, un parti à mi-chemin de Palma à Udine, et en même temps il ordonna à une avant-garde de 100 chevaux, suivie du 7ᵉ régiment de dragons, de gagner rapidement Udine.

La ville fut enlevée par les dragons du 7ᵉ, et l'ennemi se jeta sur la route de Cividale, qui fut occupée par un escadron de chasseurs. La rapidité de ces mouvements combinés fit tomber au pouvoir de la cavalerie 1,500 prisonniers, un équipage de ponts et des magasins immenses en grains, farine et avoine trouvés dans la ville, des prisonniers français que les Autrichiens n'avaient pas eu le temps d'évacuer, et 300 de leurs blessés. Ayant acquis à Udine la certitude que l'ennemi n'avait fait filer par le comté de Gorizia qu'une très-faible portion de son armée, dont la majorité suivait le chemin de Villach, le général Grouchy arrêta la marche d'une partie de sa cavalerie, et la dirigea par sa gauche, les troupes légères sur Marteriaco et deux des régiments de dragons de la 1ʳᵉ division à Fagagna, coupant ainsi toutes les troupes que l'ennemi pouvait avoir sur la route de Saint-Daniel à Udine. Son but, ainsi que le lui avait prescrit le vice-roi, était de pouvoir prendre part au combat engagé en avant de Saint-Daniel; mais il ne put arriver qu'à la nuit, lorsque tout était déjà terminé.

La 2ᵉ division de dragons avait été dirigée de Campo Formio sur Udine pour soutenir le 7ᵉ régiment, et continuer à poursuivre l'ennemi dans la direction de Gorizia.

Afin de compléter le succès du combat de Saint-

Daniel, le prince Eugène avait donné l'ordre au colonel Gifflenga de suivre, la nuit, l'ennemi dans sa retraite. Cet officier supérieur partit de Fagagna à dix heures du soir, avec le 6e régiment de hussards et une partie du régiment italien des dragons de la reine, et marcha sur Gemona par la route des montagnes, passant par Pers et Sopramonti, dans l'espoir d'arriver à Gemona avant que les Autrichiens eussent pu l'évacuer. Ce mouvement fut secondé par trois compagnies du 92e régiment de ligne, qui sortirent d'Osopo sur l'invitation que le colonel Gifflenga en fit au commandant du fort.

Les avant-postes autrichiens, abordés à quatre heures du matin dans la plaine de Gemona, furent poussés vigoureusement par le colonel, qui entra dans la ville, y prit 700 hommes, 12 officiers, dont un colonel, et un drapeau du régiment de Jellachich.

Le fort d'Osopo fut ainsi débloqué dans la nuit du 11 au 12 mai. Depuis le 12 avril, l'ennemi s'était borné à le faire observer par un détachement de landwehrs ; le colonel Ferrent, qui y commandait, avait forcé les Autrichiens à tenir constamment leurs postes hors de la portée du canon des remparts. Sa garnison se composait de 4 compagnies du 92e régiment d'infanterie de ligne. Le Fort était abondamment pourvu d'approvisionnements de guerre et de bouche, et défendu par une artillerie suffisante.

Les Autrichiens retirèrent également dans la nuit du 12 les postes qu'ils avaient devant Palma-Nova, et un officier d'ordonnance du prince Eugène y entra à deux heures du matin. Le général de brigade Schilt

gorges, bivaquèrent, avec la division de chasseurs, à Moggio, les dragons à Amaro et à Cavazo.

Un détachement du 112e Français et du 3e régiment de ligne italien, envoyé, le 10, pour prendre des vivres, rentra, le 12, avec 4 officiers et 325 prisonniers autrichiens, dont 25 hussards montés, qui avaient capitulé près d'Aviano; ce détachement, tourné par la marche de nos troupes, faisait partie d'une colonne de 1,500 hommes qui, n'ayant pu déboucher par Bellune, par suite de la présence du général Rusca, s'était trouvée coupée à Ceneda. Le reste de ce corps jeta ses canons dans le lac dit Lago Morto et se dispersa dans les bois de San-Marco.

Le général Macdonald, cependant, avait fait occuper Udine par la division Lamarque et s'était rendu à Palma-Nova avec la division Broussier. La division Séras suivit le mouvement de la division Lamarque sur Udine et occupa le camp de Saint-Gothard.

La division Rusca, dont nous avons parlé plus haut et que nous avons laissée campée, le 7 mai, sur la rive droite du Cordevole, vit l'ennemi effectuer sa retraite en coupant tous les ponts. Le général les rétablit le 8 et vint bivaquer le soir sur les hauteurs de la Secca, près de Feltre.

Il se dirigea, le 10, sur Piave-di-Cadore et parvint, non sans beaucoup de peine, à faire passer son artillerie. L'ennemi occupait encore une forte position à Zucco, entre la Boïta et la Piave, couvrant le pont construit à l'extrémité de Pésarolo. Les petits ponts de communication avaient été démolis, et le grand

pont sur la Boïta barricadé ; 900 hommes, embusqués dans un bois et retranchés sur les hauteurs qui le dominent, en défendaient l'approche. Le général Rusca, n'ayant pu amener son artillerie, vu la difficulté des chemins, prit la résolution d'enlever cette position de vive force. Il donna l'ordre, en conséquence, au 4e bataillon du 93e régiment d'infanterie de ligne de l'attaquer avec vigueur et d'en déloger les Autrichiens. Le commandant de ce bataillon fit battre la charge, et, malgré tous les obstacles, il parvint à s'établir sur les hauteurs, à la suite d'un combat terrible dans lequel le commandant ennemi fut grièvement blessé et la majeure partie de sa troupe passée au fil de l'épée.

La division Rusca bivaqua sur les hauteurs de Pésarolo, et occupa, le 11, Piave-di-Cadore.

Les ponts étant coupés, le général ne put déboucher par Monteal pour se rendre à Villach, ainsi que le voulaient ses instructions, et il vint prendre la route de Seravale pour se porter sur Saint-Daniel. Il était le 14 à Pordenone.

Le 13, cependant, le prince Eugène avait fait ses dispositions pour se mettre aux trousses de l'ennemi dans la vallée de la Fella. L'ordre fut donné au général de brigade Dessaix de se porter à la Chiusa Veneta. Deux divisions du corps du centre suivirent le mouvement de l'avant-garde. La division de l'aile gauche et la garde royale vinrent à Venzone. La division de cavalerie légère à Resciutta, et la première division de dragons à Piane-di-Portis.

L'ennemi avait évacué dans la nuit toutes ses po-

sitions et brûlé les ponts sur la Fella, abandonnant sur la route une trentaine de malades.

Le général Dessaix, trouvant à Resciutta le premier pont de la Fella incendié, vint passer ce torrent, grossi par la fonte des neiges, sur le pont de Moggio, et continua sa marche par un sentier très-escarpé, en remontant ce torrent jusqu'à la grande route qui, au-dessus de Resciutta, longe la rive droite de la Fella.

Alors se présenta pour l'armée un embarras réel : il devenait long et très-difficile, par suite du manque total de matériaux, de rétablir les ponts sur la Fella; impossible de faire suivre l'artillerie. Le prince se décida alors à prescrire au général Sorbier, commandant l'artillerie de l'armée, de faire rétrograder sur Udine les bouches à feu et tous les équipages de l'armée, pour les diriger sur Cividale et Caporetto, afin de les faire déboucher dans la plaine de Tarvis, par les vallées de Pletz et de Predel.

Pour couvrir ce mouvement, le vice-roi prescrivit au général Séras de lever son camp de Saint-Gothard (en avant d'Udine), de marcher le 14 avec sa division sur Caporetto, et d'enlever le fort de Predel, pour se porter dans la plaine de Tarvis.

Le général de brigade Dessaix dut laisser à Resciutta le 9ᵉ régiment de chasseurs avec son artillerie. Il prit position en avant de la Chiusa-Veneta avec trois bataillons de voltigeurs, fournis par les deux divisions de l'aile droite, et par celle du général Séras, les deux autres bataillons ayant reçu l'ordre de rentrer chacun à leurs divisions respectives. Le général Durutte suivit le mouvement

de l'avant-garde et occupa les mêmes positions.

Le général de brigade Abbé remit le commandement de la 1re division du corps du centre au général Pachthod, qui, le 12, avait rejoint l'armée. Cette division s'établit sur la rive droite de la Fella; la division de cavalerie légère à Resciutta. Le général Sahuc envoya des reconnaissances sur la rive droite du Tagliamento: la 1re division de dragons occupa Portis, et le prince transféra son quartier général à Venzone; la division Fontanelli et la garde royale bivaquèrent en avant de cette ville.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient au centre et à la gauche du général Macdonald, la droite concentrait ses divisions à Palma-Nova pour marcher sur l'Isonzo, en poursuivant le ban de Croatie, qui se retirait par le comté de Gorizia.

La division de dragons du général Pully reçut l'ordre de se porter à Gradisca, au-dessous de Gorizia, et de suivre le mouvement du corps du général Macdonald, auquel elle fut attachée, ainsi que le 6e régiment de hussards.

La marche de Macdonald sur l'Isonzo avait, en outre, pour but de faciliter les opérations du duc de Raguse, venant de la Dalmatie.

Le corps de Macdonald fut réuni, le 14, sur la rive droite de l'Isonzo, vers les sept heures du soir : l'ennemi avait retiré, dans la nuit du 13, son artillerie et une partie de son infanterie; mais il occupait encore en force la rive gauche et en défendait les approches : une vive fusillade s'engagea sur toute la ligne avec trois bataillons jetés le long

des digues ; mais le feu de l'artillerie obligea les Autrichiens à se retirer.

Macdonald avait fait reconnaître d'avance les gués sur cette rivière par la division de dragons Pully, qui couvrait sa ligne. On les jugea impraticables par suite de la crue des eaux; force eût donc été de s'arrêter sur la rive droite, si des nageurs intrépides de la division Broussier ne fussent parvenus à se saisir de deux barques sur la rive opposée; l'ennemi eut à peine aperçu nos nageurs sur la rive gauche, qu'il les accueillit par un feu très-vif. Toutefois ces braves gens parvinrent à lancer les deux barques à l'eau et à les ramener.

La division Broussier commença alors à effectuer son passage ; une compagnie de grenadiers du 84e régiment de ligne se jeta dans les bateaux, prit pied sur la rive gauche, et fit replier les postes ennemis sur Sagrado. Les Autrichiens disputèrent le terrain tant qu'ils purent; ils tombèrent tout à coup sur la compagnie engagée; mais les grenadiers, sentant qu'il fallait vaincre ou être culbutés dans la rivière, soutinrent le choc avec beaucoup de fermeté jusqu'à l'arrivée de ceux du 9e régiment de ligne, qui se précipitèrent sur la rive gauche et mirent l'ennemi en fuite. Le passage s'effectua alors sans obstacles et continua toute la nuit.

Le 15, la division Broussier était entièrement établie sur la rive gauche de l'Isonzo. Le même jour, de bon matin, le général Lamarque effectua son passage sur les deux barques qui avaient servi à celui de la division précédente.

Le général Pully parvint aussi à passer l'Isonzo avec sa division de dragons, et, à trois heures après midi, le général Macdonald dirigea ses troupes sur Gorizia, où elles prirent position.

L'ennemi s'était replié partie sur cette ville et partie sur Montfalcone.

Le général de brigade Poinsot, avec un régiment de dragons, deux bataillons et deux pièces de canon, se porta rapidement sur Gorizia, et atteignit l'arrière-garde ennemie, occupée à détruire le pont de l'Obbia. Les Autrichiens n'eurent que le temps de rompre une arche. Le général trouva en avant de Gorizia 11 pièces de gros calibre avec leurs affûts, 3,000 boulets et 3,000 bombes, destinés au siége de Palma-Nova.

Après le passage de l'Isonzo, et avant de se mettre en marche, Macdonald avait détaché le général de brigade Schilt avec les 2 bataillons du 79e, 100 hussards et 2 pièces de canon, pour se porter par Montfalcone et Opschina sur Trieste. Le général Schilt, après avoir quitté le commandement supérieur de Palma-Nova, venait d'être employé dans son grade à l'aile droite. Il vint bivaquer le même jour à Montfalcone; ayant fait reconnaître le passage des Bains, il apprit que l'ennemi en avait retiré le pont volant et occupait les hauteurs de San-Giovanni et le fort de Duino, défendu par 6 bouches à feu, 2 bataillons de landwehrs, 4 compagnies croates et 2 compagnies de cavalerie, formant environ 2,000 hommes; le château de Duino avait été réarmé; il était flanqué par un fortin, dont les ouvrages se trouvaient en-

core inachevés. Le général Schilt poussa, le 16, une reconnaissance sur le fort, et fit ses dispositions pour s'en emparer; mais l'ennemi, après avoir jeté à la mer une partie de son artillerie, l'évacua, se retirant sur Trieste. Le détachement autrichien, poursuivi par le 6ᵉ régiment de hussards, fut atteint à Opschina, et les troupes du général Schilt prirent position le soir à Prosecco; le même jour, le général Macdonald partit de grand matin de Gorizia, et dirigea sur Vipacco la division Broussier, qui y prit position.

Les divisions Lamarque et Pully suivirent par Cernizza et Herbenschafs la direction du bourg de Sturis. Les deux bataillons du 18ᵉ léger (division Lamarque), chargés de reconnaître l'ennemi sur la route de Podeveilh, où les Autrichiens montrèrent environ 1,200 hommes, firent de vains efforts pour s'emparer de cette position, intersection des routes d'Idria et de Loitsch. Ils parvinrent néanmoins à se loger sur le versant des montagnes, observant le sentier qui conduit à Vipacco.

Le général Lamarque prit position à Herbenschafs, la cavalerie à San-Croce.

Macdonald, continuant à suivre l'ennemi, donna l'ordre au général Broussier de marcher le 17 sur Prewald, aux dragons du général Pully de se porter sur Cesta, et au général Lamarque de s'avancer sur Podeveilh avec une brigade de sa division, un escadron du 23ᵉ de dragons, et d'en chasser l'ennemi; de pousser un bataillon à Schwarzenberg, d'établir

des postes à l'embranchement de la route de Trieste à Laybach, et de laisser le reste de sa division à Herbenschafs.

L'objet principal de ces différents mouvements étant de tourner la position de Prewald, le général Lamarque dut se porter rapidement sur Podeveilh, tandis que le général Broussier ferait des démonstrations et chercherait à déborder Prewald par les flancs de la grande route.

L'avant-garde du général Broussier rencontra les premiers postes autrichiens en arrière de Saint-Veilh; ils se replièrent successivement sur leur ligne. Le général les ayant fait poursuivre avec vigueur, l'ennemi fit un feu très-vif et démasqua 5 pièces de canon.

Le 84ᵉ régiment de ligne se jeta aussitôt dans le bois qui couvre la droite de cette position pour la tourner, et, avec le 92ᵉ, Broussier fit ses dispositions pour l'enlever de front.

Le 92ᵉ fut bientôt en mesure d'attaquer l'ennemi. La charge est battue, et ce régiment, formé en colonnes par division, gravit la montagne, et parvient à s'emparer du village de Prewald. Pendant ce temps, le 84ᵉ opère son mouvement sur la droite, et s'avance rapidement sur le fort. Après beaucoup de difficultés, il déborde l'ennemi, qui se retire précipitamment, abandonnant les garnisons des forts. Le général Zach, qui commande cette colonne, suit dans sa retraite la direction d'Adelsberg, laissant au 92ᵉ une pièce de 17.

Le général Broussier fit aussitôt investir le fort et

somma le commandant, qui refusa de se rendre; mais alors, le général Lamarque ayant culbuté tous les postes ennemis depuis Podeveilh jusqu'à Poderai, l'ennemi prit la fuite en jetant ses armes. Le général Lamarque le poursuivit jusqu'à Ober-Laybach, où il entra avec les fuyards.

Les 2 bataillons du 13e de ligne qui avaient reçu l'ordre de se porter à Schwarzenberg, poussèrent sans obstacle jusqu'au delà de Loitsch. Parvenus à l'angle saillant de la route, ils rencontrèrent tout à coup un bataillon du régiment François-Charles venant de Laybach, et marchant avec confiance au secours de Prewald. Ces deux bataillons, étonnés, rétrogradèrent d'abord; mais celui du 13e, revenu le premier de sa surprise, chargea le bataillon ennemi à la baïonnette, et le fit entièrement prisonnier. Ce bataillon, fort de 400 hommes, était commandé par un colonel.

Une chose digne de remarque, et assez rare à l'armée, c'est qu'il ne se tira pas un seul coup de fusil dans cette rencontre, et qu'il y eut de part et d'autre 40 hommes tués à coups de baïonnette. Cette action, extrêmement brillante pour le 2e bataillon du 13e régiment de ligne, porta à 500 hommes le nombre de prisonniers faits dans cette journée par la division Lamarque.

Le général Schilt avait poussé le même jour une reconnaissance sur la route de Prewald; une forte canonnade qu'il entendit dans cette direction lui apprit l'arrivé du général Macdonald sur ce point; un parti qu'il avait envoyé sur la route de Fiume lui

rapporta que l'ennemi s'était retiré en toute hâte sur cette ville, et qu'il avait abandonné Trieste. Il se mit immédiatement en marche et établit ses troupes sur les hauteurs d'Opschina, d'où il envoya son aide de camp à Trieste, à la tête d'un détachement de hussards pour annoncer aux habitants la prise de possession de leur ville au nom de l'Empereur Napoléon, et les inviter à déposer les armes.

Nous avons laissé, à la date du 13 mai, le centre et la gauche de l'armée remontant la vallée de la Fella.

L'avant-garde, suivie de la division Durutte, entra le 14 à Ponteba. Elle se porta à la droite du village de Malborghetto, où elle prit position.

La division Pacthod, arrêtée par la rapidité des eaux au passage de la Fella, ne put arriver à Ponteba que le 15 au matin; elle bivaqua le 14 en avant de Chiusa-Veneta.

Le prince ordonna au général Grenier d'envoyer les deux bataillons du 60e régiment de ligne (division Durutte) pour établir la communication par la vallée de Predel avec la division Séras, et pour suivre un corps perdu autrichien, qui, à travers les gorges, cherchait à se réfugier dans le fort de Predel. Ces deux bataillons firent dans leur marche plus de 100 prisonniers, dont 5 officiers, rejetèrent plusieurs postes sur la route de Tarvis, et s'emparèrent du village et des mines de Predel.

Le général Grenier avait également, d'après les ordres du vice-roi, prescrit au général Durutte de détacher au préalable, avant d'effectuer son mouvement sur Ponteba, les deux bataillons du 22e léger

pour tourner la vallée de la Dogna, en les dirigeant par la route qui conduit à Tarvis. La marche de cette petite colonne avait pour objet d'éclairer le flanc droit du corps du centre dans sa marche sur Malborghetto, et de tourner cette position dans le cas où l'ennemi ferait quelques dispositions pour la défendre. Le major Dagusan, commandant ces deux bataillons, reçut pour instruction de s'informer des mouvements de la division Durutte sur Malborghetto, et de marcher à sa hauteur. Cet officier, ne trouvant point d'ennemis dans la vallée de la Dogna, qui est aride et dont les sentiers sont très-escarpés, voulut pousser jusqu'à Volbach, où il espérait trouver des ressources en vivres. Il n'arriva dans ce village que vers les dix heures du soir. L'obscurité de la nuit l'empêcha de bien établir sa troupe. L'ennemi, croyant que cette colonne était plus considérable, s'était retiré; mais, informé quelques heures après que les troupes qui la composaient ne consistaient qu'en 2 bataillons très-fatigués de la marche pénible qu'ils avaient faite dans la journée, il résolut de les surprendre. 1,500 hommes d'infanterie, soutenus par une division de cavalerie et conduits par les habitants, vinrent les attaquer à leurs bivacs, à deux heures du matin. On se battit quelque temps corps à corps; mais, accablés par les forces supérieures de l'ennemi, ces deux bataillons durent se retirer sur les montagnes les plus élevées de la gauche. Ils perdirent 200 prisonniers, non compris 12 officiers; le major Dagusan fut du nombre des prisonniers. Le chef de bataillon Filès prit

le commandement de cette colonne et la rallia sur les hauteurs; à une heure après-midi, il se rapprocha de Volbach.

La division Fontanelli occupa Roccolano et Villa-Nova, ce général laissa son artillerie à Venzone avec le 7e régiment de ligne italien.

Le général Dessaix reçut l'ordre de reconnaître, le 15, le fort de Malborghetto, il devait être soutenu par la division Durutte, qui, à cet effet, partit de Ponteba dans la matinée.

En entrant à Ponteba, la division Pacthod suivit le mouvement du général Durutte et prit poste en arrière de Malborghetto.

Le général Baraguey-d'Hilliers se porta dans la vallée de la Dogna avec la 1re brigade de la division Fontanelli, et prescrivit à la brigade Bonfanti de suivre la direction de la vallée de Roccolano et de pousser jusqu'à Frozo.

Le général de brigade Dessaix se mit en mouvement de grand matin avec l'avant-garde. Il ordonna au major Vautré de tourner les ouvrages de Malborghetto avec un bataillon de voltigeurs, et de s'établir sur les hauteurs situées à la droite du fort.

Ce bataillon parvint, non sans beaucoup de peine, à gravir des rochers aussi escarpés et à déloger l'ennemi.

Un corps de 2,000 Autrichiens occupait la hauteur opposée et prolongeait sa droite vers Malborghetto; un ravin profond couvrait son front et le séparait du bataillon de voltigeurs du major Vautré.

Le général Dessaix, ayant reconnu cette position,

détacha le 23e léger pour soutenir le major et lui prescrivit d'en chasser l'ennemi, tandis que, avec le reste de l'avant-garde, il seconderait son mouvement par le village de Malborghetto.

Déjà une partie de l'avant-garde s'était formée sur la rive droite de la Fella, et le général Durutte avait placé, pour la soutenir, le 62e de ligne sur les rives du torrent, lorsque le major Vautré fait battre la charge. Ses voltigeurs, vivement secondés par deux bataillons du 23e léger, s'élancent sur la hauteur, fondent sur l'ennemi, qui, ébranlé de l'impétuosité de cette attaque, étonné en même temps de se voir atteint par le feu des voltigeurs, établis sur des rochers qu'il avait jugés inabordables, ne balance plus à se retirer. Ces 3 bataillons le poursuivent de montagne en montagne, jusqu'à ce que, enfin parvenus sur celle qui domine la droite du fort de Malborghetto, ils s'arrêtent à la vue de l'armée autrichienne en pleine retraite sur Tarvis.

Pendant ce temps, le général Dessaix s'était porté sur Malborghetto. Les troupes qui défendaient ce village, se voyant débordées par leur gauche, ne songèrent plus qu'à suivre le mouvement de leur armée; elles se retirèrent confusément sur la route de Tarvis, jetant dans le fort de Malborghetto une garnison suffisante pour le défendre.

Le général vint prendre position en avant du village, et les 3 bataillons du major Vautré couronnèrent les hauteurs.

Le même jour, l'infanterie de la garde royale se rendit à Ponteba, quartier général du prince. La

de Dogna, le mouvement de l'avant-garde pour la soutenir avec la division Fontanelli. Le général Grenier bloqua étroitement, avec les deux divisions de son corps d'armée, le fort lui-même. Le général Sahuc se porta à Ponteba avec sa division de chasseurs.

Le 15, l'avant-garde du général Fontanelli se mit en marche sur Tarvis à cinq heures du matin. La difficulté des chemins l'obligea à s'arrêter à Lianz, où il réunit sa première brigade. Il la remit bientôt en marche en suivant des sentiers très-escarpés, et coupés par des éboulements qui causèrent beaucoup de retard. Les obstacles, l'incertitude où il se trouvait sur le sort des deux bataillons du 22ᵉ léger, l'obligèrent à rester à deux milles en arrière de Sommo-Dogna avec le 112ᵉ de ligne. Le 3ᵉ de ligne italien ne put arriver que dans la matinée du 16. De Sommo-Dogna, le général Fontanelli se porta à Volbach, où les 2 bataillons du 22ᵉ léger venaient d'entrer. Le général, ayant réuni sa première brigade, la dirigea sur Campo-Rosso et Saffenitz : les 2 bataillons du 22ᵉ léger suivirent son mouvement. Informé que l'avant-garde occupait la grande route de Tarvis à sa hauteur, il fit prévenir le général de brigade Bonfanti de son approche, et l'invita à déboucher à Maul. Il continua ensuite son mouvement sur Tarvis, où le général Dessaix venait d'arriver avec l'avant-garde et la brigade du général Valentin.

L'ennemi avait évacué cette ville après un léger engagement, et s'était retiré sous la protection

des ouvrages qu'il avait élevés sur la route de Villach. Ils consistaient en 16 redoutes, garnies de 22 pièces d'artillerie et défendues par une nombreuse infanterie.

Le général Dessaix poursuivait les Autrichiens sur la route de Villach, lorsque tout à coup il se vit arrêté par le feu d'une artillerie formidable. Ce général, ayant laissé la sienne dans la vallée de la Fella, ne put y répondre. Il se hâta de concentrer ses troupes, et les fit former sur le revers du bois qui s'appuie à la grande route. Le général Fontanelli, ne pouvant déboucher sur Tarvis, par suite d'un mouvement rétrograde du général Dessaix, fit appuyer sa brigade sur la droite et occupa les hauteurs, prolongeant sa droite pour protéger le mouvement du général Bonfanti sur Maul.

La gauche des retranchements de l'ennemi était flanquée par le bois de Flitschel. Au-dessus du village, les Autrichiens avaient élevé une redoute défendue par une pièce de 6 et un obusier : la ligne de ces ouvrages communiquait par la droite à la montagne par un retranchement et un abatis. Elle était très-difficile à aborder.

Le général de brigade Bonfanti, étant parvenu à la hauteur du village de Flitschel, le fit reconnaître par un bataillon de voltigeurs et un bataillon dalmate. Il leur prescrivit de pénétrer dans le bois, de se porter sur le flanc droit de l'ennemi et de l'attaquer avec vigueur. Ces deux bataillons, après avoir surmonté divers obstacles, furent bientôt engagés avec l'ennemi ; mais, tombant sur des masses d'in-

fanterie, et accablés par le feu d'une nombreuse artillerie, ils commençaient à se replier, lorsque le général Bonfanti les fit soutenir par le 3e bataillon du 1er régiment de ligne italien. Cependant l'effet meurtrier des batteries autrichiennes et l'opiniâtreté de l'ennemi à défendre cette position obligèrent ce général à changer son plan d'attaque. Il fit en conséquence ses dispositions pour enlever de front les ouvrages qui couvraient le village de Flitschel.

Les deux bataillons du 60e, qui avaient suivi le mouvement de la brigade Bonfanti, reçurent l'ordre d'aborder le front de l'ennemi, tandis que les voltigeurs et les Dalmates le déborderaient par la droite.

Ces dispositions étant faites, le général Bonfanti commande la charge; l'ennemi, pressé de toutes parts, se détermine enfin à évacuer ses ouvrages en avant de Flitschel; ils sont à l'instant occupés, et la brigade opère ainsi sa jonction avec le général Fontanelli, qui établit aussitôt sa division sur les hauteurs, en avant et en arrière, se liant par sa gauche aux troupes du général Dessaix.

Toute la journée du 16 fut employée en reconnaissances autour de Malborghetto.

Les deux points les plus élevés de la montagne, sur laquelle était situé le fort, étaient occupés par deux tours carrées de neuf mètres de côtés extérieurs. Ces tours avaient trois étages, et un quatrième en saillie avec mâchicoulis; leur revêtement était composé d'un coffrage en bois rempli de débris de rochers; le troisième étage était couvert d'un blindage horizontal chargé de terre. La tour la plus élevée se trouvait

pratiqué sur la crête du contre-fort avait deux mètres de largeur.

Le prince, qui sentait l'importance de ce point, transféra, le 16, son quartier général au village de Malborghetto. Vers cinq heures après-midi, il ordonna au général Durutte, après avoir fait ses dispositions préliminaires, de s'emparer du fort, si le commandant autrichien ne se rendait à discrétion.

Le commandant de Malborghetto rejeta toute proposition; mais on différa l'assaut jusqu'au lendemain, afin de donner le temps à quelques pièces légères, qu'on transportait, à force de bras, par la vallée de la Fella, d'arriver au village. Il fut prescrit au général Grenier d'élever, pendant la nuit, deux batteries de trois canons, et de tirer sur le fort aussitôt que cette artillerie serait en batterie. Les travaux furent achevés pendant la nuit, et, au point du jour, le feu fut ouvert.

Le général Pacthod avait reçu l'ordre de se mettre en mouvement à quatre heures du matin avec le 1er régiment de ligne et deux bataillons du 52e, de tourner le fort, et de gravir les cimes qui le dominent, de manière à pouvoir l'attaquer du côté de Tarvis, en même temps qu'on l'attaquerait du côté même du village de Malborghetto. Pendant ce temps, le général Durutte rassemblait sa division dans le village et faisait ses dispositions d'attaque; mais la marche du général Pacthod, que la nature du terrain rendait des plus difficiles, ayant été retardée, le prince ne donna le signal de l'assaut qu'à neuf heures du ma-

la 1re compagnie du 1er bataillon, ainsi que la compagnie de voltigeurs du 62e, suivis de leur 4e bataillon, s'élancent dans le fossé, à l'angle de la batterie, et parviennent à s'établir au-dessus de la fraise, au moyen de laquelle ils arrivent aux embrasures par lesquelles ils pénètrent dans l'intérieur. Tous les canonniers sont tués sur leurs pièces.

Le soldat, animé par ce premier succès, franchit l'escarpement et pénètre dans la galerie blindée. Il s'empare ensuite des blockhaus inférieurs armés de canon et facilite ainsi l'arrivée des colonnes du centre aux batteries hautes placées entre les deux tours. Dans le même moment, deux détachements de sapeurs armés de haches coupent les palissades du fossé de la tour la plus élevée, les trois compagnies du 62e qui s'étaient établies la veille sur les hauteurs en descendent, soutenues par le 3e bataillon de ce régiment, et, tirant par les créneaux, s'en rendent maîtresses, secondées dans cette attaque par le 102e (division Pacthod), qui se loge dans la tour à l'instant où ces compagnies vont s'en emparer. Le général Pacthod pénètre en même temps avec le 1er et le 52e régiment de ligne dans les autres blockhaus. Sur 600 hommes qui formaient la garnison du fort de Malborghetto, 306 implorèrent la clémence du vainqueur, le reste fut passé par les armes. On trouva 13 pièces de canon, une quantité considérable de munitions et des vivres pour six semaines pour 600 hommes. L'attaque avait été si vive, qu'on n'avait perdu dans ce coup de main que 14 tués et 97 blessés.

Après ce beau coup de main, le prince se porta rapidement sur Tarvis, ordonnant au général Grenier d'établir deux compagnies du 62e dans le fort et de se mettre immédiatement en marche avec ses deux divisions.

L'ennemi défendait toujours avec la dernière opiniâtreté ses ouvrages au delà de Tarvis; en vain les généraux Baraguey-d'Hilliers et Dessaix renouvelèrent-ils leurs attaques dans la matinée du 17, elles n'obtinrent d'autre résultat que la perte de quelques hommes.

Le général Baraguey-d'Hilliers avait ordonné au général Fontanelli de pénétrer avec 4 bataillons par la rive droite du Gailtizbach dans le bois de Flitschel, de le longer avec 3 bataillons, d'attaquer les communications des lignes ennemies avec Veissenfels, de s'emparer des hauteurs qui dominent ce bourg et de s'y établir. Ce mouvement tournait les lignes de Tarvis et obligeait l'ennemi à les évacuer; mais l'archiduc, ayant pénétré ce dessein, tira de sa droite cinq bataillons qu'il opposa au général Fontanelli et le força à concentrer sa division. Déjà le général repassait le Gailtizbach pour reprendre ses anciennes positions, lorsque le vice-roi arriva sur le champ de bataille. Après avoir reconnu les ouvrages de l'ennemi, jugeant qu'une attaque sur le front de la ligne serait incertaine, le prince résolut de les tourner. Il prescrivit à cet effet au général Fontanelli de porter sa division sur le flanc gauche des Autrichiens, et de se jeter rapidement sur les derrières, afin de leur couper la retraite de Veissenfels ; au général Dessaix

de menacer leur front avec l'avant-garde et de seconder les mouvements du général Fontanelli.

Ce dernier, ayant terminé ses dispositions, fit battre la charge; le 1er régiment de ligne italien se précipite dans la plaine et s'empare de l'ouvrage élevé sur le front de la principale redoute de l'ennemi. Suivi par le 3e de ligne italien, il s'élance ensuite sur cette redoute, et en moins de 10 minutes s'en rend maître ainsi que d'une pièce de 6 et d'un obusier qui la défendent; les deux bataillons du 60e, passant par le premier redan, viennent se placer à la gauche du 1er de ligne. L'ennemi, qui s'est aperçu du mouvement du général Fontanelli, veut se renforcer vers ce point, et pour cela il fait opérer un à gauche à une partie de sa ligne; mais les troupes qui ont été culbutées par la division Fontanelli, se rejetant en désordre sur les corps qui s'avançent pour les soutenir, les rompent et les entraînent dans leur déroute. Pendant que ceci a lieu, les divisions Durutte et Pacthod, qui, à mesure qu'elles arrivent de Malborghetto, se forment malgré le feu vif de l'artillerie ennemie, se dirigent sur la grande route de Villach et inquiètent les Autrichiens sur leur droite. Bientôt le feu de 6 pièces, qui ont servi à l'attaque de Malborghetto, leur annonce la prise de ce fort et achève de les ébranler. En ce moment, le général Dessaix, après avoir franchi tous les obstacles tombe sur le centre de leur ligne, y jette le désordre, et rend leur déroute complète.

Cependant le prince Eugène s'est aperçu que l'ennemi tient encore quelques bataillons sur les hau-

teurs de Veissenfels ; l'ordre est donné au général Fontanelli de se porter sur sa droite avec les Dalmates, les voltigeurs et le 112e régiment de ligne sur ce point et de déloger ces bataillons. Ce général les attaque, les culbute dans la vallée, et les oblige à se jeter sur la route de Laybach. La poursuite dura jusqu'à la nuit. L'ennemi perdit dans ce combat 18 pièces avec leurs caissons, plus de 400 morts et 2,000 prisonniers, dont un colonel, un major, et 26 officiers de différents grades. La perte de l'armée franco-italienne ne s'éleva pas au delà de 80 morts et 250 à 300 blessés.

Après le beau combat de Tarvis, les deux bataillons du 60e reçurent l'ordre de se porter à marche forcée sur le fort de Predel pour y seconder les opérations de la division Séras, arrêtée depuis trois jours devant ce fort. Le général Séras l'avait fait canonner toute la journée du 17, la sommation faite au commandant avait été rejetée, le prince lui donna l'ordre de l'enlever d'assaut. Le général Séras partit à cet effet d'Ober-Pret le 18, à trois heures du matin, s'établit sur la route de Predel, appuyant sa gauche au mamelon qui domine le village.

En débouchant sur le fort, quatre compagnies de voltigeurs et le 4e bataillon du 1er léger français durent se porter à l'angle rentrant de la route, et gravir la colline qui domine la gauche, pendant que les grenadiers réunis de sa division se logeraient sur la hauteur qui flanquait sa droite en longeant le ravin aboutissant au blockhaus élevé sur la grande route. Ce mouvement s'exécuta sous le canon dans le plus

grand ordre et avec le plus heureux ensemble. Une pièce de 6, placée à l'angle de la route, protégea les troupes et tira sur le fort jusqu'à 9 heures du matin.

Les approches étant faites et le fort se trouvant entièrement cerné, le général Séras, pour éviter les suites d'un assaut, fit encore offrir au commandant une capitulation honorable; mais elle ne fut point acceptée. A 10 heures, il donna l'ordre à un bataillon du 53e régiment de gravir la montagne qui couvrait la gauche, et à un bataillon du 35e de déboucher par l'angle de la route aussitôt que celui du 53e serait descendu sur les ouvrages de l'ennemi. A 5 heures, le signal de l'assaut est donné, les troupes s'avancent sur la grande route en colonnes serrées par division. La charge est battue, les sapeurs, qui ont été répartis dans les différentes colonnes d'attaque, coupent les palissades. En moins de vingt minutes, tous les ouvrages de l'ennemi sont enlevés. Les deux bataillons du 60e, placés sur la route de Tarvis, s'étaient en même temps précipités sur le fort. Toute la garnison est passée au fil de l'épée, et un seul officier et 8 hommes sont épargnés. Les troupes qui défendaient le blockhaus, loin d'être intimidées par la scène de carnage qui vient de se passer sous leurs yeux, continuent à opposer à celles du général Séras la plus vive résistance. En vain les grenadiers leur offrent-ils la vie, ils répondent à leur sommation par un feu roulant, qui ôte tout espoir de les voir venir à composition. Ne pouvant parvenir à s'y loger, les grenadiers de la di-

vision Seras y mettent le feu, et tout ce qui s'y trouve est brûlé sans qu'un seul homme puisse échapper. On trouva dans le fort 8 canons.

Après ce coup de main, la division Séras marcha sur Tarvis. L'avant-garde de l'armée et la division de cavalerie légère entrèrent, le 19, à Villach. La division de l'aile gauche se porta sur la rive droite du Gailitzbach, et se dirigea sur le pont de Federaum; mais, l'ennemi ayant incendié ce pont dans sa retraite, elle porta sa 1re brigade à Rechersdof, Kraieck, Suckenbach et Mautham; sa 2e brigade prit position au petit Hart. La division Rusca reçut l'ordre de se mettre en marche pour rallier l'armée.

Le combat de Tarvis, et la prise des forts de Malborghetto et de Predel, achevèrent de rendre le vice-roi maître de toutes les positions de l'armée autrichienne sur le versant des montagnes de la Carinthie. Ainsi, depuis le 1er mai, l'armée d'Italie s'était portée des rives de l'Adige aux bords de la Drave, après avoir rejeté l'armée autrichienne au delà de cette rivière. L'ennemi avait employé vainement tous les moyens pour arrêter son mouvement, en défendant avec opiniâtreté les positions que le terrain lui avait offertes, et en coupant et brûlant les ponts pour retarder la poursuite.

Au delà de l'Isonzo, le général Schilt faisait son entrée à Trieste, et mettait l'embargo sur plus de 200 bâtiments de commerce. Les Anglais et les bâtiments de guerre autrichiens avaient levé l'ancre. Il n'était resté dans la rade aucun bâtiment armé, si on en excepte l'escadre russe, qui nous fut dans la

suite du plus grand secours pour la défense du port contre les Anglais. Elle nous fournit des canons, des munitions, et forma une ligne d'embossage formidable de six vaisseaux ou frégates.

Le général Schilt ne trouva dans la place de Trieste que peu de munitions, 22,000 fusils et un magasin d'équipement qu'on prétendit appartenir au pape.

Telle était la position de l'armée d'Italie, au 18 mai, lorsque le général Macdonald fit sommer le fort de Prévald.

La division Broussier en formait le blocus, pendant que le général Lamarque manœuvrait sur Laybach.

Sur le refus du commandant de Prévald de lui remettre le fort, le général Broussier en resserra le blocus, et se décida à en former le siége en règle. Il ne pouvait, sans hasarder son artillerie, la faire déboucher sur la grand route. Obligé de gagner les hauteurs, elle éprouvait les plus grandes difficultés à se porter par le sentier qui longe la montagne; cette route, qui n'est praticable que dans quelques saisons de l'année, pour les voitures du pays, présentait des obstacles qui auraient pu paraître insurmontables; mais on se décida à faire porter à bras les pièces et les caissons dans les endroits où la voie n'était pas assez large. Le 9e de ligne fut chargé de cette délicate opération, dont les difficultés ralentirent de quelques heures seulement le siége. Grâce au dévouement et au zèle des soldats, l'artillerie fut établie sur la route de Laybach.

Le 6e régiment de hussards traversa rapidement

le défilé, et prit position à l'embranchement des routes de Laybach et de Trieste.

Le général Lamarque se porta sur Laybach avec sa 1re brigade et 6 escadrons de dragons. Il s'établit sur la hauteur qui domine l'entrée de cette ville. Le bataillon du 13e régiment de ligne, qui avait été détaché à Idria, rentra à sa division ; le général Pully occupa Lœbitsch avec ses dragons.

Macdonald fit faire une nouvelle sommation, le 19, au commandant le fort de Prévald, qui capitula le 20 ; la garnison, forte de 2,000 hommes, composée du régiment François-Charles, 4 compagnies de vétérans et deux bataillons de landwerhs (en tout 2,000 hommes), mit bas les armes, le 21, à quatre heures du matin, et se rendit prisonnière de guerre. Elle fut conduite à Palma-Nova : 2 majors, 4 lieutenants-colonels et 45 officiers de différents grades furent renvoyés sur parole ; on trouva dans le fort 15 pièces, dont plusieurs de campagne, et un magasin considérable de munitions de guerre.

Le général Broussier y laissa le 4e bataillon du 11e régiment de ligne pour en former la garnison, et se dirigea immédiatement sur Lœbitsch avec le reste de sa division ; le général Lamarque s'était porté, le 20, sur Laybach, et avait laissé sa 2e brigade à Ober-Laybach ; Weit fut occupé par les dragons du général Pully. Le 21, le général Macdonald reconnut la ville et les retranchements de Laybach, et plaça sa cavalerie sur la route de Klagenfurth.

L'ennemi ayant évacué les redoutes qui flan-

quaient la gauche de l'immense développement de ses ouvrages, le général Lamarque les fit occuper par sa 1re brigade, et somma le commandant autrichien de lui remettre le fort; sur son refus, ce général fit entrer en ville le 13e régiment de ligne, son artillerie venant d'arriver, il l'établit sur la hauteur qui domine le village de Gleinitz, où il plaça sa 2e brigade.

Le 23e régiment de dragons fut chargé d'éclairer les routes de Klagenfurth et de Marburg. les 23e et 29e de dragons occupèrent les faubourgs de Laybach; le général Broussier partit de Lœbitsch, le 22, à trois heures du matin, arriva le soir sous les murs de Laybach.

Macdonald avait reçu du vice-roi l'ordre, le 23, de se porter sur la route de Klagenfurth, où il devait rejoindre l'armée. Voulant réduire le fort et le camp retranché de Laybach, il envoya un régiment de dragons et deux pièces de canon vers Escharmer, sur la Save, avec ordre de descendre cette rivière en menaçant de tourner les versants.

La division Lamarque quitta sa position, et se prolongea par la gauche sur le camp retranché, comme pour menacer la forteresse en traversant la ville, tandis que réellement l'intention du général Macdonald était de diriger cette division sur la route de Klagenfurth.

La division Broussier remplaça la division Lamarque, et s'étendit sur la Laybach, tandis qu'une reconnaissance traversait le marais et observait le versant opposé du camp retranché qu'elle menaçait.

Mais ce qui intimida l'ennemi fut une petite colonne qui longea le bas des montagnes pour se porter sur la route de la Croatie, seul débouché qui restait aux Autrichiens.

Le lieutenant général qui commandait le fort de Laybach, appréhendant d'être enlevé de vive force dans la matinée du 23, proposa le soir du 22 de capituler. Il commençait à faire nuit, l'ennemi, effrayé du sort qui l'attendait, rendit, par suite de ces démonstrations, un poste qu'on eût eu beaucoup de peine à enlever.

Le général Lamarque fut chargé de régler les articles de la capitulation, d'après laquelle un lieutenant général, 1,310 officiers de toute arme, 4,000 sous-officiers et soldats, 65 bouches à feu de tout calibre, des pièces de campagne, 4 drapeaux, des munitions de guerre immenses, des magasins de toutes espèces, la caisse militaire et 7,000 fusils tombèrent au pouvoir du général Macdonald.

L'aile droite couronna par la prise du fort et du camp retranché de Laybach les succès qu'elle avait obtenus depuis le passage de l'Isonzo. L'occupation de Laybach, en délivrant la Carniole de la présence des Autrichiens, ouvrait les débouchés de la Styrie, assurait la tranquillité du pays et facilitait la marche sur cette même province de l'armée de Marmont.

Macdonald, ayant ainsi franchi tous les obstacles qui s'opposaient à son entrée en Styrie, reçut l'ordre du vice-roi de se porter sur Marburg, pour se diriger ensuite sur Gratz, et de laisser dans les forts de Laybach et de Prévald des garnisons suffisantes pour

mettre ces places à l'abri de toute insulte, et conserver ses communications avec le corps du duc de Raguse, qui arriva à Fiume le 26. Le général fit rentrer à son corps d'armée les détachements de cavalerie et d'artillerie qu'il avait fournis au général de brigade Schilt, lors de sa marche sur Trieste, et se mit en mouvement, le 24, sur la Styrie, pour manœuvrer sur le flanc droit de l'archiduc Jean, en pleine retraite sur Gratz.

Le général de brigade Schilt avait envoyé, le 25, un détachement à Capo-d'Istria pour faire cesser le gouvernement que les Autrichiens y avaient établi, et remettre sur pied la garde nationale, à laquelle il fournit des armes.

Une escadre anglaise, composée de 8 gros bâtiments de guerre, parut, le 24, devant Trieste; elle manœuvra de manière à faire craindre une attaque soudaine, à laquelle la garnison travailla à résister. Les progrès de ces préparatifs, que les Anglais observaient de très-près, la fumée qu'ils virent s'élever de quatre fourneaux à réverbères qui chauffaient les boulets dans les batteries, leur en imposèrent sans doute, car ils se bornèrent à bloquer étroitement le port. Ce blocus dura jusqu'au 5 juillet. Le but de l'apparition de cette escadre était de seconder les Autrichiens dans une attaque combinée contre la ville, de fomenter et de soutenir les insurrections dans le pays, de prendre ou détruire tous les moyens maritimes existants dans Trieste, et principalement l'escadre russe.

L'armée, que nous avons laissée au moment où

elle venait de chasser l'ennemi devant Tarvis, marcha sur Villach après le combat. L'avant-garde et la division de cavalerie légère y entrèrent le 19, en même temps que la division du général Fontanelli passait le Gailitzbach. La déroute des Autrichiens était telle et leur retraite si précipitée, qu'ils ne songèrent pas à couper les ponts sur lesquels l'avant-garde et la division de cavalerie légère passèrent la Drave et poursuivirent l'ennemi sur Klagenfurth. L'archiduc Jean en partit à dix heures et se dirigea avec son armée sur Marburg par Volkermark.

Le lendemain, 20 mai, l'avant-garde et la division Sahuc vinrent à Velden. Le général poussa une reconnaissance sur Klagenfurth et entra dans la ville à la tête du 8ᵉ régiment de chasseurs, qui traversa la ville au galop, chassa l'ennemi, lui enleva un convoi, délivra 400 prisonniers français que les Autrichiens emmenaient. La division Fontanelli s'établit sur la route de Saint-Veit; les deux divisions du corps du centre s'établirent en avant de Villach, sur la rive droite de la Drave; la division Séras occupa la rive droite de la Gail.

Le général Rusca se rendit à Serpeniza : la division du général Grouchy était en marche sur Caporetto; l'infanterie de la garde royale continua à occuper Ponteba.

Le 19, le quartier général fut placé à Villach; le 20, l'avant-garde aux ordres du général Dessaix, qui avait rendu tant et de si bons services, étant devenue inutile, fut dissoute; on forma un corps de troupes légères pour marcher à la poursuite de l'ennemi par

la vallée de la Drave. Ce corps devait déboucher sur Marburg, et faciliter ainsi le mouvement sur Gratz du général Macdonald, qu'il précédait dans sa marche en poussant devant lui l'archiduc Jean. Le général Grouchy prit le commandement de ce corps de troupes légères, qui se composa de la division Pacthod, de celle de chasseurs du général Sahuc et de quatre pièces d'artillerie légère.

Les deux bataillons du 60e furent chargés d'ouvrir, par la vallée de Krainburg, les communications avec l'aile droite, et de manœuvrer sur le flanc droit du corps du général Grenier. Ils se rendirent le même jour à Asling; les bataillons de voltigeurs, qui composaient l'avant-garde, rentrèrent à leurs divisions respectives, et le 9e régiment de chasseurs à cheval passa à la division Séras, qui prit, dans le corps du centre, le rang de la division Pacthod.

Le général de brigade Dessaix fut employé à la division Durutte, qui vint le soir à Velden. La division Séras se rendit à Feldkirchen, sur la route de Saint-Veit.

La 1re division de dragons et celle du général Rusca occupèrent le même jour Tarvis : l'artillerie et la cavalerie de la garde royale se rendirent à Pletz et à Unterpletz.

Les autres divisions de l'armée ne firent aucun mouvement : le prince Eugène, qui était resté un jour à Villach, transféra, le 21, son quartier général à Klagenfurth, et s'arrêta deux jours dans cette ville, afin de donner le temps de rejoindre l'armée à presque toute l'artillerie, à la 1re division de dragons et

à la cavalerie de la garde royale, qui, ainsi que nous l'avons dit, avaient été obligées de rétrograder de la vallée du Tagliamento sur Udine, pour passer par Caporetto et Pletz, vu que les ponts sur la Fella, qui avaient été rompus ou brûlés, ne pouvaient, faute de matériaux, être rétablis de longtemps. Le vice-roi ne voulait point, d'ailleurs, faire faire à son armée de mouvement général avant d'être sûr que le général Macdonald était arrivé à Laybach. Ce fut à Klagenfurth que ce prince, dont le but principal était d'avoir des nouvelles de l'armée d'Allemagne et d'opérer sa jonction avec l'Empereur, ainsi qu'il en avait eu l'ordre, se décida à détacher le général Grouchy avec le corps qu'elle venait de lui former pour suivre, par Wolkermark et Marburg, l'archiduc Jean, qui s'était retiré par cette route avec le reste de son armé, tandis qu'il se porterait lui-même directement sur Léoben et Bruck par la vallée de la Muhr avec les deux divisions du général Grenier, la division italienne, la 1re division de dragons et la garde royale. Son but était aussi, en suivant cette route, de fermer le passage à divers corps autrichiens qui, coupés de leur armée en Allemagne, et rejetés dans le pays de Salzbourg, devaient chercher à gagner, par Murau ou Rottenmann, la vallée de la Muhr, pour se réunir ensuite à l'archiduc Jean. En conséquence de cette dernière pensée, le prince prescrivit aux généraux Grenier et Baraguey-d'Hilliers de se faire toujours éclairer dans leurs marches sur leur gauche, et d'envoyer des partis nombreux sur toutes les routes qui, du Tyrol et du pays de Salzbourg, viennent aboutir par la

grande route de Klagenfurth à Léoben. Il jugea aussi à propos de laisser la division Rusca dans la vallée de la Drave, au-dessus de Villach, pour observer les mouvements des insurgés tyroliens et ceux du général Chasteler.

Le général Grouchy se mit en marche, le 21, avec son corps d'armée et se porta à Volkermark. Les reconnaissances ne rencontrèrent que quelques hussards ennemis qui fuyaient à son approche. Les deux bataillons du 60e se rendirent à Krainburg, où ils communiquèrent avec un piquet de dragons de la division Lamarque; le 6e régiment de chasseurs venait d'y arriver. Il était parti de Klagenfurth pour se procurer des nouvelles du corps du général Macdonald; il y rentra le soir avec plusieurs prisonniers.

La division Séras se rendit, le 21, à Saint-Veit : la division Durutte traversa la ville et vint bivaquer sur la route, où le 6e régiment de chasseurs se réunit à cette division, dont il fit désormais partie.

Le général Fontanelli prit le commandement de la garde royale, le général Séveroli le remplaça dans celui de la division italienne; l'infanterie de la garde occupa Feldkirchen, l'artillerie et la cavalerie se rendirent à Villach. La 1re division de dragons occupa Treffen.

Le général Grouchy se porta, le 22, à Lavamunde avec la majorité de ses troupes; l'ennemi avait coupé le pont sur la rivière; il fut aussitôt rétabli. On laissa en échelons en arrière un bataillon à Eis et le 25e régiment de chasseurs à cheval à Tieffenbach. Des reconnaissances sur Saint-André rencontrèrent

60 hussards et un bataillon d'infanterie d'environ 600 hommes, qui se retirèrent à son approche. Cette troupe avait laissé à sa droite Klagenfurth et se repliait sur Gratz par les montagnes, en passant par Voilsberg.

Le général Grouchy occupa, le 23, les mêmes positions, poussa une nouvelle reconnaissance sur Saint-André, et envoya des partis dans plusieurs directions, et partout l'ennemi se retira sans combattre. Le soir, il se mit en marche, et son avant-garde occupa Mahrenberg, à quelques lieues de Marburg.

Les deux bataillons du 60e reçurent l'ordre, le 22, de rétrograder sur Klagenfurth; ils bivaquèrent le même jour à Neumark, et furent portés sur Saint-Veit, pour y attendre le grand parc d'artillerie et la caisse de l'armée. Le général Grenier continua sa marche sur la vallée de la Muhr, le général Baraguey-d'Hilliers se dirigea sur Spitall, la division Rusca se porta à Feldkirchen avec la division italienne. La garde royale occupa Saint-Veit, et la 1re division de dragons se rendit à Klagenfurth.

Le 23, une reconnaissance que le général Grenier envoya sur Judemburg, à gauche, fut ramenée assez vivement par une colonne se composant de paysans et de chasseurs du loup, de 3 bataillons de Lusignan venus du Tyrol avec 6 pièces de canon, précédés de 300 chevaux. Ce petit corps se rejeta dans la montagne, et opéra sa jonction avec le corps du général Jellachich, qui s'avançait par Rottenmann sur Léoben, et dont la force était évaluée à 8,000 hommes.

Le général Rusca entra le même jour à Spitall,

et rétablit le pont de la Moll sur la route de Sachsenburg.

Le 24, le 4e escadron de la division italienne passa à la division Rusca, qui le maintint à Spitall jusqu'au 27; le grand parc de l'armée se rendit à Tarvis; la division Séras bivaqua en avant de Judemburg; la division Durutte occupa Knittelfeld; la division Séveroli Schiefflingen; la première division de dragons Saint-Georges; la garde royale Neumarkt, où fut établi le quartier général; l'artillerie de l'armée fut parquée à Villach; le général Grouchy resta dans ses positions, envoyant des reconnaissances sur toutes les routes, pour suivre le mouvement de l'armée autrichienne et avoir des nouvelles de Macdonald. Ces reconnaissances rentrèrent le soir sans avoir rencontré l'ennemi; l'une d'elles poussa jusqu'à huit lieues de Gratz, ville sur laquelle la majeure partie de l'armée autrichienne se portait en toute hâte sous les ordres du général Frimont, en suivant la route de Vilden. L'archiduc Jean s'était dirigé sur Marburg, d'où il s'était porté, le 23, sur Gratz, pour gagner la Hongrie par Furstenfeld.

Ce même jour, 24 mai, le corps du général Macdonald était arrêté au pont de la Save, que l'ennemi avait incendié, et qu'il fallut faire rétablir par la division Broussier.

Le 25, Macdonald fit occuper Cilly par le 6e régiment de hussards, et se porta à Sachsenfeld avec la division Broussier; les dragons du général Pully prirent poste à Franz, et la division Lamarque, qui formait la queue de sa colonne, à Saint-Oswald.

Le vice-roi apprit alors d'une manière positive que le corps de Jellachich se dirigeait sur Léoben par Rottenmann. Il résolut de le combattre, et dans cette intention il prescrivit au général Grenier d'accélérer la marche de ses deux divisions, afin d'occuper Saint-Michel (débouché de la route de Léoben), avant que l'ennemi pût être prévenu de son mouvement, et gagner Léoben.

Le général Grenier donna l'ordre, en conséquence, au général Séras de lever son camp de grand matin, le 25, et de se porter sur Léoben en descendant la Muhr; au général Durutte de suivre son mouvement avec toute la célérité possible, et de le seconder; l'avant-garde du général Séras rencontra, en effet, à neuf heures du matin le corps du général Jellachich sur le plateau de Saint-Michel; surpris de l'apparition de cette division française, Jellachich se hâta de former ses troupes en bataille sur ce plateau. Il appuya sa droite à des montagnes très-escarpées et boisées, et sa gauche à la Muhr, jetant dans le bois qui couvre la rive gauche deux bataillons de tirailleurs, afin d'inquiéter la droite du général Séras et de couvrir son flanc gauche. Son centre occupait le plateau, sur lequel il plaça son infanterie sur deux lignes; il la fit soutenir par quelques pelotons de cavalerie qui formaient sa réserve; 7 pièces d'artillerie couvraient le front de sa ligne.

Le général Jellachich s'étant bientôt aperçu qu'il avait affaire à des troupes moins nombreuses que les siennes, conçut l'espoir d'engager le général Séras à se retirer, de façon à pouvoir ainsi lui-même opé-

rer tranquillement sa retraite sur Léoben. Dans ce but, il envoya cinq bataillons sur les hauteurs boisées auxquelles il appuyait sa droite, et il ordonna de faire mine de tourner la gauche des Français comme pour les envelopper; mais ces démonstrations furent inutiles.

Le général, après avoir reconnu la position de l'ennemi et s'être assuré de sa force, avait établi sa division en bataille en face du plateau. Trop faible pour forcer le général Jellachich dans cette position, dont l'accès était très-difficile partout ailleurs que par la grande route, il ne se laissa point intimider par les mouvements de l'ennemi, et il se borna jusqu'à onze heures à échanger quelques coups de canon avec lui, et à faire tirailler sans aucun résultat de part et d'autre. Mais alors le vice-roi arriva dans la plaine de Saint-Michel, et, la division Durutte étant près d'y être rendue, le prince ordonna les dispositions suivantes.

Le général de brigade Roussel (division Séras) fut détaché avec cinq bataillons sur les hauteurs qui couvraient la gauche, pour contenir la droite de l'ennemi; le général Séras resta dans la plaine sur une seule ligne, parallèlement au centre de celle de l'ennemi, avec le reste de sa division. Deux bataillons du 62ᵉ de ligne (division Durutte) eurent l'ordre de passer la Muhr au pont de Saint-Stefano, et de se porter dans le bois qui est sur la rive droite de cette rivière, pour en chasser les tirailleurs ennemis, appuyer la droite de la division Séras et menacer la gauche des Autrichiens.

Un bataillon du 23ᵉ léger (division Durutte) fut envoyé pour se joindre au général Roussel, et les trois autres bataillons de ce même régiment furent destinés à venir former la deuxième ligne du général Séras, sous les ordres du général Valentin. Le 102ᵉ régiment fut placé en réserve avec le général Dessaix; les 6ᵉ et 9ᵉ régiments de chasseurs à cheval, dont les colonels Triaire et Delacroix, aide de camp du prince, prirent le commandement, occupèrent l'intervalle de ces deux divisions à la réserve, et reçurent l'ordre de pénétrer dans les lignes ennemies aussitôt que l'infanterie les aurait abordées.

Les Autrichiens, voyant d'abord dégarnir notre centre, et leurs flancs menacés par le mouvement du général Roussel et du 62ᵉ, éprouvèrent à leur tour la crainte d'être tournés, et affaiblirent leur centre pour renforcer leurs ailes; alors le vice-roi ordonna d'attaquer partout l'ennemi; les généraux Séras et Valentin marchèrent droit au plateau et abordèrent le centre de l'ennemi; les colonels Triaire et Delacroix enlevèrent en même temps leurs régiments, et s'élancèrent sur le plateau. L'ennemi, ébranlé par l'impétuosité de cette attaque, essaya d'opérer sa retraite, mais on ne lui en donna pas le temps : assailli par l'infanterie et par les chasseurs il prit la fuite. Une partie de ses troupes se jeta étourdiment pêle-mêle sur la route de Rottenmann, pour se soustraire à la poursuite, mais elle était occupée par le général de brigade Roussel, et tout ce qui prit cette direction fut pris ou tué.

Le reste de ce corps d'armée se retira dans la

plus grande confusion sur le village de Saint-Michel, essayant de gagner la vallée de Léoben. Les colonels Triaire et Delacroix le poursuivirent avec une rapidité telle, que plusieurs bataillons entiers déposèrent les armes et se rendirent prisonniers au village de Saint-Michel. Le prince Eugène prescrivit aussitôt au général Séras d'empêcher les hussards de brûler le pont de Muhr et de s'emparer de la ville de Léoben.

Le général Jellachich tenta de rallier ses soldats pour défendre le pont en avant de Léoben, il fit les plus grands et les plus louables efforts, mais en vain : ils semblaient frappés d'une terreur panique.

Le général Séras entra à Léoben à sept heures du soir, y fit 600 prisonniers, dernier reste de ce corps d'armée, et s'empara des bagages.

Le général Jellachich, accompagné de deux généraux, se sauva avec 30 dragons.

800 hommes tués sur le champ de bataille, plus de 1,200 blessés, 4,270 prisonniers dont 70 officiers, 2 pièces de canon, plusieurs caissons et un drapeau pris par le 9e de chasseurs, furent le résultat de cette brillante affaire.

La division Séras s'établit le soir à Léoben, la division Durutte bivaqua sur le champ de bataille.

Le prince établit son quartier général près de Saint-Michel, la division Séveroli occupa, le 25, Judembourg où elle reçut son artillerie ; la première division de dragons et la garde royale vinrent à Knittelfeld, le grand parc de l'armée se rendit à Klagenfurth.

Le lendemain, les deux divisions du corps du centre marchèrent sur Bruck, la division Séras bivaqua au delà de cette ville et les troupes du général Durutte sur la route de Gratz. Tous les hommes du 23e régiment d'infanterie légère incapables de suivre l'armée furent destinés à former la garnison de Bruck.

Le vice-roi se rendit de bonne heure à Léoben, ne fit que traverser cette ville et vint établir son quartier général à Bruck dans la vue d'avoir des nouvelles de la grande armée. Il envoya de Léoben le capitaine d'état-major Mathieu sur la route de Rottenmann, et, arrivé à Bruck, il ordonna à son aide de camp, le capitaine Bataille, de partir de cette ville et de se porter le plus loin possible sur la grande route de Vienne par le Sommering. Le capitaine Mathieu ne put rien apprendre de la grande armée, mais il eut le bonheur de faire capituler à Rottenmann 1,950 landwehrs, Le capitaine Bataille rencontra à trois lieues de Bruck, à une heure de nos avant-postes, le général Lauriston, aide de camp de l'Empereur, que S. M. avait envoyé dans cette direction avec un corps de troupes légères au-devant de l'armée d'Italie. Bataille continua sa route, ainsi qu'il lui avait été prescrit, jusqu'au quartier général de S. M. à laquelle il eut l'honneur d'annoncer, le 27 au matin à Ebersdorf, la jonction de l'armée d'Italie avec l'armée d'Allemagne, jonction opérée la veille près de Bruck.

L'Empereur daigna donner aussitôt à l'armée d'Italie, par l'ordre du jour ci-dessous, le plus éclatant témoignage de satisfaction et la plus honorable

comme la plus flatteuse des récompenses. S. M. envoya en même temps un officier au prince vice-roi pour lui dire de se rendre auprès d'elle à Ebersdorf, où le prince arriva le 29 au matin.

« Soldats de l'armée d'Italie, vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué, le Sommering a été témoin de votre jonction avec la grande armée, soyez les bien-venus... Je suis content de vous... Surpris par un ennemi perfide avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige; mais, lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Arcole, et là vous jurâtes sur les mânes de nos héros de triompher; vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de Saint-Daniel, de Tarvis, de Gorice, vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Predel et fait capituler la division ennemie retranchée dans Laybach, vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà 25,000 prisonniers, 60 pièces de batailles, 10 drapeaux, avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Muhr, n'ont pu retarder un instant votre marche; la colonne autrichienne de Jellachich, qui, la première, entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à Saint-Michel, est tombée sous vos baïonnettes; vous avez fait une prompte justice de ces débris dérobés à la colère de notre grande armée. Soldats, cette armée autrichienne d'Italie, qui un moment souilla par sa présence mes provinces, qui avait la prétention de briser ma couronne de fer, battue, dispersée,

anéantie, grâce à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio me la diede, guai a chi la tocca.*»

La garde royale et la 1re division de dragons se rendirent le 26 à Léoben, et le général Baraguey-d'Hilliers occupa avec la division italienne Knittelfeld et Kraubath ; le même jour, le grand parc ayant rejoint l'armée, toutes les divisions reçurent leur artillerie.

Le 27, le général Baraguey-d'Hilliers se porta à Léoben, la garde royale à Bruck et la 1re division de dragons dans la vallée. Tous ces corps, ainsi que la division Durutte, conservèrent leurs positions jusqu'au 31 mai.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE XIII

DU 12 AVRIL AU 31 MAI 1809.

Eugène à la vice-reine. 12 avril 1809, 9 h. du soir.

« Tu as dû être bien inquiète pendant trente-six heures, ma très-chère Auguste, et pourtant il n'y a pas de raison de l'être; l'ennemi a débouché sur tous les points en assez grand nombre, et j'ai ordonné une marche en arrière, afin de me réunir aux autres divisions que j'ai encore à Padoue, Trévise et Vicence; la seule division Broussier s'est mesurée avec l'ennemi, et c'était pour avoir des succès; les Autrichiens ont eu 5 ou 600 hommes hors de combat, et nous leur avons fait 200 prisonniers.

« Bonjour, ma bonne amie, aie bien soin de toi et de mes enfants, et sois tranquille pour moi. Mille baisers. »

Eugène à la vice reine.

« Bonjour, ma bonne Auguste, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur, ainsi que mes chers petits

Valvasone, 5 avril 1809. enfants. Comme je n'ai pas le temps de t'écrire de détails de notre journée, fais demander à Méjan à lire la lettre que d'Arnay lui écrit. Je pars cette nuit pour Sacile. C'est encore une marche en arrière, mais c'est afin de n'avoir d'engagement avec l'ennemi qu'avec la certitude du succès.»

Lug. à Nap. Cassano, 6 avril 1809. « Sire, j'ai eu l'honneur de marquer à Votre Majesté par une lettre du 12, écrite de Valvasone, que je ferai une dernière marche en arrière jusqu'à la Livenza, si je ne voyais pas jour pour attaquer l'ennemi. J'ai fait aujourd'hui ce mouvement en bon ordre, dans la journée, sans être inquiété. J'ai rallié ici la division Barbou et la division Lamarque[1]. Il ne manque plus que les dragons, qui arriveront après-demain.

« Voici maintenant la disposition de l'armée. La division Grenier sur deux lignes, en avant de Sacile; la division Broussier, à sa gauche, également sur deux lignes, ayant sa gauche appuyée à des terrains fangeux, et derrière elle un pont de communication. Le général Séras à la droite du général Grenier, également sur deux lignes, en avant de Brugniéra. Une brigade de cavalerie légère est placée dans l'intervalle de chacune de ces divisions. En seconde ligne, j'ai la division italienne qui occupe Brugniéra, qui est une bonne tête de pont en maçonnerie, et cette division est destinée à soutenir la division Sé-

[1] Le prince veut sans doute parler de la division Grenier et non de la division Lamarque, qui était encore à trois marches en arrière.

ras ; la division Barbou est un peu en arrière de Sacile, et soutiendra la division Grenier; la division Lamarque restera en réserve en arrière. J'ai détaché de la division Barbou deux bataillons et deux pièces d'artillerie dans une position que j'ai reconnue aujourd'hui, aux sources de la Livenza, pour empêcher l'ennemi de tourner la Livenza par sa source. Je fais établir quelques ponts sur la Livenza pour faciliter les passages des réserves et des dragons, quand ils arriveront[1]. Mon avant-garde a occupé encore aujourd'hui Pordenone. Je lui ai donné l'ordre de pousser demain une reconnaissance afin de bien reconnaître les mouvements de l'ennemi, et le tenir en même temps éloigné de la position que j'occupe. La journée de demain se passera dans une affaire d'avant-garde: *après-demain* (16), *l'ennemi s'approchera vraisemblablement de nous, et prendra ses mesures pour nous attaquer; c'est dans ce moment là même que je compte le prévenir*[2]. Je suis d'autant plus pressé de reprendre l'offensive, que les derniers rapports du Tyrol m'annoncent l'arrivée (le 11) à Prunecken, de l'avant-garde du corps du général Chasteler, qui, dit-on, est forte de 20,000 hommes.

Quant à la basse Livenza, outre que les routes en sont très-difficiles, j'ai fait détruire les ponts de Porto-Buffole et de Lancotta. Si, comme je l'espère, nous avons le bonheur de battre complétement l'en-

[1] La division Lamarque, les dragons, les réserves, n'arrivèrent pas pour la bataille de Sacile.

[2] Ainsi, dès l'avant-veille de la bataille, l'intention du vice-roi était d'attaquer l'ennemi ; cette résolution ne fut donc pas prise, comme le dit M. Thiers, à la suite de l'affaire du 15 à Pordenone.

nemi, je renforcerai le général Baraguey-d'Hilliers par la division Lamarque, ce qui lui formerait un corps de 18,000 hommes, et 28 bouches à feu. Me voilà tranquille. Mes six divisions sont réunies[1], et la seule crainte que j'éprouve, c'est que les mesures que j'ai prises n'aient pas l'assentiment de Votre Majesté. »

ap. à Eug. trasbourg, avril 1809.

« Mon fils, je suis à Strasbourg, je vous ai écrit de Paris, menacez beaucoup, mais ne vous pressez en rien et marchez avec précaution[2]. Le 12, les Autrichiens n'avaient pas dépassé Maldorf. Je suppose que la colonne de 5,000 hommes venant de l'Italie par le Tyrol aura rétrogradé, et n'aura pas continué sa marche sur Inspruck, que les Autrichiens pourraient occuper avant elle. L'Impératrice est à Strasbourg. Dans une heure je passe le Rhin. Je laisse les Autrichiens maîtres du Tyrol, afin de les y envelopper. S'ils s'enfournaient de votre côté, ayez soin d'avoir deux barques armées à Peschiera qui battent le lac. »

Nap. à Eug. Stuttgard, avril 1809.

« Mon fils, j'arrive à Stuttgard, les Autrichiens sont toujours sur l'Inn vis-à-vis Braunau. Du moins

[1] Le vice-roi écrivait dans la persuasion où il était que la division Lamarque avait reçu l'ordre qu'il lui avait envoyé de le rejoindre.

[2] Ces recommandation de l'Empereur au vice-roi, recommandations souvent réitérées, n'ont rien de surprenant. Le prince était jeune, plein d'ardeur, il n'avais jamait manié une armée, et, quoiqu'il eût été à bonne école, Napoléon était en droit de craindre qu'il n'eût pas encore toutes les qualités qui constituent un général en chef.

telle était encore leur position le 14. Il paraît que le Tyrol s'est insurgé et qu'il y a eu des événements dans les journées du 11 et du 13 qu'on ne connaît pas bien ; il y avait peu de troupes bavaroises. — Je suppose que la colonne de mes troupes partie de Brescia sera retournée sur Trente. J'aurais désiré qu'elle pût arriver ici, mais du moins elle vous servira et augmentera d'autant vos forces. — Si les Autrichiens jettent de vos côtés des proclamations incendiaires, comme ils l'ont fait ici, répondez-leur par une proclamation vive, qui rappelle la manière dont ils ont maltraité l'Italie. Réunissez bien vos troupes. Marchez posément et prenez bien toutes vos mesures avant de rien entreprendre. Je suppose qu'ils n'auront rien tenté de vos côtés. Donnez des nouvelles en Toscane, à Naples, en Dalmatie. Jusqu'à cette heure, les troupes françaises ne se sont pas encore trouvées en présence. »

« Sire, conformément à ce que j'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Majesté, il devenait chaque jour plus nécessaire de livrer bataille à l'ennemi, 1° parce que le prince Jean commençait à nous serrer de près; 2° parce que je ne pouvais supporter l'idée d'abandonner deux départements du royaume de Votre Majesté sans combattre ; 3° et enfin, parce que le mouvement du général Chasteler dans le Tyrol (son arrivée à Brixen, le 13 de ce mois) rendait de plus en plus indispensable un engagement avec l'ennemi. Eug. à Nap. Des bords de la Piave. 17 avril 1809.

« J'ai donc livré bataille hier, et j'ai la douleur

d'annoncer à Votre Majesté que je l'ai perdue.

« La bataille a commencé à neuf heures jusqu'à trois heures de l'après-midi, le succès eût été pour nous; mais, le soir, l'ennemi déploya une si grande supériorité de cavalerie et d'artillerie, qu'il a décidément fixé la journée en sa faveur. Nos troupes ont dû même quitter le champ de bataille dans le plus grand désordre.

« J'ai d'autant plus souffert de cette bataille perdue, que jen ai senti les funestes conséquences. Je passe la journée d'aujourd'hui à rallier et à reformer les troupes. Demain, je me retire en deux colonnes sur l'Adige après avoir laissé une bonne garnison dans Venise.

« J'aurai l'honneur de faire à Votre Majesté un rapport détaillé de cette affaire.

« Il paraîtra peut-être extraordinaire, mais il n'en est pas moins vrai, que beaucoup d'actions d'éclat ont eu lieu; et que tous les corps ont bien fait leur devoir. Les pertes de l'ennemi ont été extrêmement considérables.

« Dans cette circonstance, plus que dans aucune autre, j'ai besoin de l'indulgence et des bontés paternelles de Votre Majesté. »

Nap. à Eug. Donawert, 18 avril 1809.

« Mon fils, je pars pour Ingolstadt, vous savez l'insurrection du Tyrol. L'armée manœuvre en tout sens contre l'ennemi; des événements importants ne tarderont pas à avoir lieu. Je n'ai point de vos nouvelles depuis vos lettres du 9 de Vérone. Je suppose que la colonne française qui venait à Augsbourg

par Inspruck se sera repliée sur vous. Ce sera un bon renfort qui pourra vous servir. Tout me porte à penser que l'ennemi n'est pas nombreux de votre côté. »

Eugène à la vice reine. Trévise, 18 avril 18 midi.

« Hier, ma bonne Auguste, j'étais au désespoir quand je t'ai écrit [1], parce que j'avais sous les yeux la déroute la plus complète de notre armée. Aujourd'hui je suis plus tranquille et j'ai retrouvé tout mon courage; l'ennemi n'a pas profité de ses avantages, et moi je profite de sa sottise pour rallier l'armée. Si les nouvelles du Tyrol sont bonnes, il y aura encore beaucoup d'espoir pour nous. Adieu donc, ma bonne Auguste, tranquillise-toi. Si, contre toute attente, l'ennemi descendait du Tyrol sur Vérone ou Brescia, tu prendrais tes mesures pour quitter Milan et te rendre à Turin et même à Lyon; ceci n'est que pour ta règle dans des cas extraordinaires.

« Mon valet de chambre, qui te portera cette lettre, est chargé par moi de mettre en règle mes papiers et mes petits affaires, tu le préviendrais si tu partais. Adieu, ma bonne Auguste, je tremble pour ta santé, je crains que ces nouvelles ne te fassent du mal, et j'attends avec anxiété une réponse à celle-ci. »

Eug. à Na Trévise, 19 avril 18

« Sire, quoique j'aie eu l'honneur d'annoncer à Votre Majesté que j'allais me retirer derrière l'Adige, je suis cependant encore aujourd'hui sur la Piave; peut-être même y resterai-je encore demain. Notre

[1] Cette lettre du 17 ne s'est pas retrouvée, nous la regrettons vivement.

désordre a été grand, il est vrai, mais les pertes de l'ennemi ont dû être considérables, puisque, dans les journées des 17, 18 et 19, quelques patrouilles seulement se sont laissées voir. Il est possible cependant que je ne tarde pas à faire le mouvement que j'ai annoncé à Votre Majesté, car le général Baraguey-d'Hilliers me mande de Trente, le 17, que l'ennemi n'était pas éloigné de lui, et qu'on faisait monter sa force à 20,000 hommes. Je ne puis pas encore faire connaître à Votre Majesté de quelle manière je ferai mon mouvement sur l'Adige, cela dépendra des nouvelles positives que j'aurai du Tyrol.

« Si l'ennemi n'est pas tellement fort dans la vallée de l'Adige, que le général Baraguey-d'Hilliers puisse l'arrêter à Trente, je réunis mon armée à Vérone et Vicence, prêt à prendre l'offensive, et menaçant le flanc droit de l'ennemi. Je pense que, dans cette position, il ne pourrait rien tenter sur Venise. Si, au contraire, l'ennemi descend en grandes forces du Tyrol, je n'ai d'autres ressources que de manœuvrer entre Legnagno et Mantoue, observant ses mouvements, et n'en attendant qu'un faux pour l'attaquer. Les pertes que nous avons faites dans la journée du 16 sont sans doute considérables, mais pas autant que je l'avais cru d'abord. Sans le temps affreux qui règne depuis trois jours, l'ordre serait rétabli dans toutes les divisions et dans tous les corps; je m'en occupe cependant sans relâche. Je veux laisser à l'armée le temps de remettre son moral. J'éviterai, de quelques jours, tout engagement, et je saisirai surtout, la première fois, le

moyen de n'agir qu'à coup sûr. Je réitère à Votre Majesté l'expression de tous mes regrets, qui seraient bien adoucis, si j'avais, sous peu, quelques bonnes nouvelles à lui apprendre. »

Eugène à la vice-reine. Trévise. 29 avril 1809.

« Je ne t'écris que deux mots, ma bonne Auguste, nous avons été fort tranquilles toute la journée; nos esprits commencent à se remettre, et nous entrevoyons déjà des remèdes à nos maux.

« Je t'envoie mille baisers ainsi qu'à nos deux petits choux, et suis pour la vie ton affectionné et fidele époux.

« Je te rends grâces pour ton portrait que Lacroix me remit ce matin; rien au monde ne peut m'être plus agréable que d'avoir sous les yeux ma bonne petite famille. Mille choses aimables aux personnes de la société qui se rappelleront de moi. »

Eugène à la vice-reine. Mestre. 20 avril 1809.

« Ta lettre du 19 m'a touché aux larmes, ma bonne et tendre Auguste; sans doute, j'ai eu tort de tant m'affecter de mon malheur, mais, au moment où je t'ai écrit, il m'était à peine permis de conserver un peu d'espoir. Il paraît que Chasteler descend en Tyrol; il a peut-être déjà dépassé Trente, et c'est ce qui m'oblige à revenir sur l'Adige [1], l'armée y sera dans deux jours.

[1] Ainsi donc la résolution de se replier jusque sur l'Adige, résolution que le prince Eugène explique par les affaires du Tyrol, que Napoléon blâme vertement et que M. Thiers approuve et dont il donne l'honneur à Macdonald, n'avait pas été inspirée par ce dernier, puisqu'il n'avait pas encore rejoint l'armée à cette époque, et qu'il ne la rejoignit que sur l'Adige.

« Je n'en reviens pas encore après avoir reçu ta lettre ; quel calme et quel courage j'ai trouvés en toi, et comme tu mérites bien les tendres sentiments que j'ai pour toi ! »

Eug. à Nap. Vicence, 22 avril 1809.

« Sire, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté la position actuelle de l'armée : les divisions occupent Vicence, Montebello, Caldiero, Vérone ; une est à Legnano, parce qu'elle s'y est dirigée de Padoue, mais elle doit se rapprocher de Vérone ; le général Baraguey-d'Hilliers est toujours à Trente avec 8,000 hommes.

« J'ai laissé à Venise huit bataillons français et sept bataillons italiens, ce qui fait à peu près 8,000 hommes. Des approvisionnements considérables y sont entrés et y entrent journellement par l'Adige. On s'occupe de l'approvisionnement de Mantoue, Peschiera, Legnano et la Rocca d'Anfo. Il y a dans chacune de ces places un premier fond de garnison en dépôts : je n'y mettrai des bataillons de guerre qu'à la dernière extrémité. Je vais faire venir Miollis pour Mantoue ; j'envoie Lemarrois à Rome. Enfin j'ai réorganisé l'armée conformément au tableau ci-joint.

« Votre Majesté remarquera que, dans le tableau, il est porté une division de réserve ; mais elle n'est partie de Rome que les 12 et 13 avril, et n'arrivera à Mantoue que les 1er et 2 mai.

« Ce qui surprendra beaucoup Votre Majesté, c'est que l'ennemi n'avait encore, hier, à midi, rien tenté sur la Piave : il est vrai que j'avais masqué le mouvement rétrograde de mes divisions par une grande

quantité de postes de cavalerie sur la rive droite, ce qui a obligé l'ennemi à penser qu'on lui en disputerait le passage, et il a dû attendre l'arrivée de son artillerie, de ses pontons, etc.

« J'apprends qu'une colonne ennemie s'est dirigée vers Santa-Donna, et les chemins y sont tellement horribles, que sa marche a dû, nécessairement, être de beaucoup retardée. Quant à nous, deux ou trois jours de beau temps, l'armée bien nourrie, et les armes réparées, nous aurons oublié notre malheur et nous serons prêts à reprendre l'offensive, chacun de nous ayant la meilleure envie de réparer le dernier échec.

« J'attends avec impatience des nouvelles des mouvements de la grande armée, la marche incertaine et tâtonnante de l'armée autrichienne, tant en Tyrol qu'en Italie, me donne à penser que Votre Majesté serait déjà sur l'Inn.

« Je ne puis encore adresser à Votre Majesté un rapport bien détaillé sur la bataille du 16, les corps et les divisions ayant été, jusqu'à ce moment-ci, occupés au plus pressé, c'est-à-dire à se réunir, se réparer et se nettoyer. »

Eugène au ministre. Vicence, 25 avril 1809.

« Je ne vous ai pas encore rendu compte, monsieur le comte d'Hunebourg, des événements qui se sont passés en Italie : j'ai été tellement surchargé d'occupations, que je n'ai pu le faire plut tôt : en voici le narré succinct.

« Je suis parti de Milan dans les premiers jours d'avril pour passer en revue les troupes dans les

différents cantonnements et pour reconnaître quelques parties des frontières. Je suis arrivé le 9 à Udine, au soir, et j'ai été extrêmement surpris, le 10 au matin, d'apprendre par un officier expédié de la division Broussier que le prince Jean avait remis le même jour aux avant-postes de la Ponteba une déclaration de guerre, et que, quelques minutes après, des piquets de cavalerie s'étaient lancés sur nos premiers postes et nous avaient fait des prisonniers. Comme je n'avais aucune instruction de Sa Majesté pour ce cas imprévu, et que l'ennemi entrait, en même temps, par Cividale et Goritzia, j'ai été obligé de me porter trois marches en arrière pour réunir les deux divisions Séras et Broussier, et aller au-devant des autres divisions que je faisais avancer pour les soutenir. L'armée autrichienne me serrant de près, je ne pouvais être tranquille qu'au moment de la réunion de l'armée ; elle devait avoir lieu le 16 au matin. Je savais que les troupes avaient reçu leurs ordres et s'étaient mises en mouvement comme je l'avais ordonné ; mais le temps affreux qu'il faisait depuis quelques jours et les torrents débordés ont retardé la marche de quelques divisions et des dragons. Le 15, l'ennemi attaqua, en force, mon avant-garde, et, le 16, je fus obligé de livrer bataille. On s'est battu de côté et d'autre avec beaucoup d'acharnement, mais l'avantage a été totalement pour les Autrichiens, quoique, dans le commencement de la journée, ils aient été fortement repoussés ; j'ai été obligé de battre en retraite, et j'avouerai que le désordre s'est mis dans les troupes de manière à

ne pouvoir les rallier que sur la rive droite de la Piave.

« Généraux et officiers ont fait leur devoir dans cette circonstance pénible, et, comme l'ennemi a été trois jours sans nous poursuivre, nous avons rétabli les bataillons, les régiments, les divisions. Je suis en ce moment à Vicence. Je ne compte cependant pas avoir d'affaires jusqu'à l'Adige, et j'éviterai tout engagement sérieux jusqu'à ce que nous soyons bien en mesure, et j'espère que nous pourrons reprendre sous peu l'offensive.

« L'état-major s'occupe en ce moment à recueillir tous les faits afin de vous adresser un rapport bien circonstancié. »

Eug. à Nap. Vicence, 25 avril 1809.

« Sire, j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté en lui annonçant la position actuelle de l'armée. J'ai reçu, cette nuit, la lettre de Votre Majesté, datée de Stuttgard, par laquelle je vois qu'elle n'avait pas encore connaissance des événements en Italie. Votre Majesté me recommande de ne rien hasarder, de bien prendre mes mesures avant de rien entreprendre. Certes, je suivrai actuellement ses ordres ; mais j'espère que, si Votre Majesté désapprouve que j'ai livré bataille, elle excusera, au moins, mes motifs. 1° J'avais déjà fait trois marches rétrogrades, et réuni cinq divisions d'infanterie qui, sans les torrents, seraient arrivées dans la journée ; 2° les soldats se plaignaient de devoir se retirer sans savoir de quelle couleur était l'ennemi ; 3° enfin l'entrée de Chasteler dans le Tyrol. Si j'avais déjà eu l'honneur de gagner

des batailles, j'aurais laissé dire, et j'aurais fait encore deux marches pour gagner la Piave, qui, sans contredit, était un meilleur champ de bataille. Mais, plus que tout, je craignais que Votre Majesté ne désapprouvât ma marche rétrograde, l'abandon de plusieurs théâtres de sa gloire, et je ne pouvais supporter l'idée qu'un jour Votre Majesté pût me dire: il fallait combattre. Ces raisons seules m'ont décidé. Mais, si j'avais appris, la veille, ce que je n'ai su que le lendemain, que Votre Majesté avait donné l'ordre à la grande armée de se replier sur le Lech, alors j'aurais suivi cet exemple, et je m'en serais mieux trouvé. Au reste, l'armée commence à se remettre. Plusieurs généraux me sont arrivés; encore quelque jours, et j'espère que je pourrai reprendre l'offensive. Je ne serais pas fâché de pouvoir gagner quelques jours, à cause des dix bataillons qui me viennent de Rome. Cependant j'agirai suivant les mouvements de l'ennemi, et j'attends avec impatience de savoir la conduite qu'il va tenir. Cherchera-t-il à attaquer Venise? Laissera-t-il seulement un corps d'observation! Dans tous les cas, il devra nécessairement se diviser, et je tâcherai, au contraire, d'être réuni.

« Le corps des Autrichiens qui descend dans le Tyrol n'est plus celui commandé par le général Chasteler, qui paraît être resté à Inspruck, mais seulement le prince de Rohan avec 6,000 hommes de troupes de ligne et une nuée de paysans armés. Du moment où je saurai Votre Majesté sur l'Inn, mes inquiétudes sur le Tyrol seront entièrement dissipées. »

« Sire, Votre Majesté m'ayant témoigné par ses dernières dépêches ses inquiétudes sur les bataillons de route qui traversaient le Tyrol pour rejoindre la grande armée, formant un total de 4 à 5,000 hommes, j'ai l'honneur de lui rendre compte que, suivant ses intentions, j'avais divisé ces bataillons en 2 colonnes marchant, à un jour de distance, ayant eu grand soin de donner à l'officier qui conduisait ces colonnes les instructions que, s'il apprenait l'irruption de l'ennemi dans le Tyrol, avant d'être à Brixen, il devait rétrograder sur Trente et Vérone, et que, si l'entrée en Tyrol n'avait lieu qu'après le passage de Brixen, il fallait doubler de marche pour rejoindre la grande armée. Les Autrichiens sont arrivés à Brixen le jour même que la première colonne en partit et que la deuxième y arrivait. Il y a lieu de croire que les Tyroliens auront caché le mouvement des Autrichiens. Eug. à Nap. Vicence, 25 avril 1809.

« Je présume que l'adjudant-commandant aura suivi ses instructions pour rejoindre, s'il était possible, l'armée française avec la première colonne. Quant à la deuxième colonne, elle a rétrogradé, et fait, en ce moment, partie du corps d'armée sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers. »

« Je ne t'ai pas écrit hier, parce que je suis resté une partie de la journée à cheval, ma très-chère Auguste, et que le soir j'étais fatigué (tu ne peux te faire une idée de la peine que j'ai eue pour réunir l'armée); les nouvelles du Tyrol sont bien moins conséquentes qu'on ne me l'avait dit d'abord. Chas- Eugène à la vice-reine. Vicence, 25 avril 1809.

teler y est bien, mais il est à Inspruck avec 15,000 hommes et il observe de là les mouvements de la grande armée ; il n'a détaché sur nous que le prince de Rohan, avec 5 à 6,000 hommes et une nuée de paysans révoltés. J'espère que Baraguey-d'Hilliers pourra tenir à Trente ou à Roveredo. Adieu, ma bien bonne amie, je me porte bien, mais je n'aurai ma santé parfaite que quand je serai en mesure pour reprendre l'offensive (ce qui sera, j'espère, sous peu de jours), et surtout quand je pourrai t'annoncer une belle victoire. »

Nap. à Eug. Ratisbonne, 25 avril 1809.

« Mon fils, je reçois à la fois vos deux lettres du 14 et du 17. Je vois par elles qu'il m'en manque plusieurs, car j'ai ignoré votre mouvement de retraite sur le Frioul, et ce qui est arrivé à la colonne que j'avais en Tyrol. Il est fâcheux que vous ayez livré bataille sans avoir votre cavalerie. Vos lettres ne contenant point de détails, je suppose que je recevrai aujourd'hui ou demain un officier qui me fera connaître en quoi consistent mes pertes de ce côté. Vous verrez par une proclamation l'analyse des succès que j'ai obtenus ici, après huit jours de manœuvres. Mes troupes ont passé l'Inn et seront bientôt à Lintz, à Salzbourg. Vous avez eu tort de vous inquiéter de ce que l'ennemi avait dans le Tyrol. Si vous vous êtes affaibli pour tenir Vérone, vous avez eu tort. Devant livrer la bataille, il fallait réunir toutes vos troupes, et, si vous l'aviez gagnée, vous n'aviez rien à craindre des troupes qui étaient dans le Tyrol. Je ne puis vous donner aucune in-

struction, ignorant les événements qui se sont passés. Toutefois il faut *bien tenir la ligne sur l'Adige*, et j'espère que bientôt mes mouvements les appelleront à la défense de Vienne en tout ou en partie. La division Miollis doit bientôt être arrivée, ce qui vous renforcera d'autant. Je suppose que vous instruisez de tout le prince Borghèse, et que vous faites mettre mes places en état, que vous avez désarmé mes frégates d'Ancône, et réuni tous les équipages pour la défense de Venise. Faites approvisionner Mantoue et toutes mes forteresses. »

« Monseigneur, l'Empereur, qui est extrêmement occupé, ne peut répondre pour le moment aux deux lettres de Votre Altesse Impériale.—Ces deux lettres n'ont pas satisfait Sa Majesté, en ce qu'elles ne lui donnent aucun détail sur ce qui s'est passé à votre armée, sur sa position, sur ses pertes, de manière qu'elle ne peut vous donner aucun conseil sur le meilleur parti que Votre Altesse a à prendre. L'Empereur dit : *Ce n'est rien qu'une bataille perdue, et il y a remède à cela ;* mais il ne peut pas vous l'indiquer, ce remède, parce qu'il ne sait pas ni où vous êtes ni avec quelles forces vous êtes. Sa Majesté connaît si bien l'Italie et toutes les positions, que d'ici elle pourrait vous indiquer la meilleure que vous pourriez faire prendre à votre armée. Dans une circonstance comme celle dans laquelle vous vous trouvez, et en général dans toutes celles de guerre, il eût été préférable que vous envoyassiez un officier qui eût bien vu et qui eût pu rendre compte

Duroc à Eug. Landshut, 26 avril 1809.

de tout à Sa Majesté. Un courrier ne dit rien, pas même le peu dont on l'a chargé. Sa Majesté eût donc voulu un rapport détaillé, elle eût désiré que Votre Altesse Impériale eût fait écrire en même temps par le général Caffarelli. Sa Majesté voit avec peine que vous vous occupez du Tyrol, où il n'y a que peu de troupes qui ont fomenté des insurrections; mais toutes ces insurrections se calmeront, et les troupes qui y sont entrées sont tournées et prises, si elles n'évacuent pas, du moment que l'armée de l'Empereur sera arrivée à Salzbourg, ce qui ne peut pas tarder.—Ici, les affaires vont toujours bien. Sa Majesté vous a envoyé hier M. Semey, chef de bataillon. Il vous donnera tous les détails que vous désirerez. L'Empereur est parti ce matin de Ratisbonne, et vient d'arriver à Landshut. Le maréchal Davout est entré en Bohême; les maréchaux Lannes, Masséna et Bessières, marchent vers l'Inn; on dit que le roi est à Munich. Il est bien venu aussi en Bavière des partis de Tyroliens, comme il est venu en Franconie des partis de l'armée de Bohême; mais tout cela s'est dissipé au premier succès de la grande armée. — Tous les jours on s'aperçoit de la perte immense que l'ennemi a faite. Ses troupes se sont en général mal battues, et certainement il n'y a pas à beaucoup près la moitié des nôtres qui aient donné. Je prends bien part au chagrin que vous devez éprouver, mais je ne doute pas que vous ne vous vengiez de ces revers. »

Nap. à Eug. Landshut, 26 avril 180[illegible].

« Mon fils, je ne connais rien à votre correspon-

dance. Vous m'avez écrit les 17 et 19, et vous ne me dites rien. J'ignore comment s'est passée la bataille. Le nombre d'hommes, de pièces de canon, que j'ai perdus, d'où est venu cette défaite. Cette conduite est étrange ; au lieu de m'envoyer officiers sur officiers, vous ne m'envoyez que de mauvais courriers qui ne savent et ne disent rien. Vous portez votre attention sur le Tyrol, d'où vous n'avez absolument rien à craindre. Indépendamment d'un de mes corps qui marche sur Salzbourg, que voulez-vous qu'y fasse une douzaine de mille hommes, qu'une poignée d'hommes à Montebaldo peut tenir en respect? Tout cela est peu sensé. *Il faut que la bataille ait été bien terrible, pour que vous ayez abandonné la Piave.* Je ne puis asseoir mon jugement, puisque j'ignore ce qui s'est passé, et quelle est la situation de mon armée; mais laisser bloquer Venise, sans des raisons très-fortes, et par la seule terreur ridicule du Tyrol, est une opération insensée. La première de toutes les choses à faire, c'est de m'envoyer des détails très-circonstanciés, ensuite de m'envoyer un officier tous les jours, pour me tenir informé de ce qui se passe. Si vous craignez une agression par le Tyrol, faites occuper les positions que j'ai occupées dans mes campagnes d'Italie, tous les tambours de votre armée les connaissent. Je fis occuper Montebaldo, Corona, Rivoli et l'Adige; l'ennemi était maître d'Inspruck, de la Bavière et du Tyrol, et c'est surtout en empêchant la jonction de ce qu'il avait dans le Tyrol avec le Frioul que je l'ai battu. Je vois que vous ne savez pas bien l'histoire de ces campagnes, puisque

vous dites que, si l'ennemi vient par le Tyrol, il faudra lui abandonner la plaine de Vérone. Il ne peut déboucher par le Tyrol, si vous occupez les hauteurs de Rivoli, et il ne peut pas forcer la position de Rivoli, si vous occupez la Corona et Montebaldo. Je reste à concevoir comment mes troupes ont été battues par les Autrichiens. Ils étaient 300,000 ici, je les ai toujours battus, n'étant qu'un contre sept; l'armée d'Italie passait pour valoir cette armée. Si vous êtes maître de Bassano, l'ennemi n'osera jamais passer Trente, vous le couperiez par les gorges de la Brenta. Quelque mal qui soit arrivé, si j'avais une parfaite connaissance de l'état des choses, je prendrais mon parti, mais je trouve ridicule et affreux que, la bataille ayant eu lieu le 16, nous nous trouvions au 26 sans que j'en aie la plus légère idée. Cela déroute ici toutes mes combinaisons de campagne, et je ne vois pas qui peut vous avoir dicté cette singulière conduite. Je suppose que les corps qui étaient à Florence sont arrivés. J'espère être bientôt à Salzbourg, et couper tout ce qui est dans le Tyrol; mais, pour Dieu! instruisez-moi de ce qui se passe, et faites-moi connaître la situation de mes affaires en Italie. »

« Je t'embrasse, ma bonne et tendre Auguste. J'ai été à cheval toute la journée pour disposer les troupes; j'attends avec impatience mes rapports de ce soir sur l'ennemi; je ne pense cependant pas qu'il y ait demain rien de nouveau. Je me porte fort bien et désire vivement faire quelque chose de bon pour être digne de toi. »

« Mon fils, il est neuf heures du matin, et je n'ai pas encore de nouvelles de mon armée d'Italie. Je vous ai expédié hier Cavaletti. *J'espère toujours que vous n'aurez pas évacué la Piave, et que vous n'aurez pas abandonné au pillage le beau pays entre cette rivière et l'Adige.* Au reste, je ne puis avoir aucune idée sur rien, puisque j'ignore tout, et que vous n'avez pas encore daigné me faire donner le moindre renseignement sur ce qui s'est passé. Le roi de Bavière est entré à Munich. Le siége de Passau et celui de Kuffstein seront levés dans la journée ; mes troupes ont passé l'Inn, et demain, probablement, j'en aurai à Salzbourg. Tout ce qui était dans le Tyrol de ce côté-ci se sauve à toutes jambes. Sans l'inconcevable échec que vient d'essuyer mon armée d'Italie, dès ce moment les destins de la maison d'Autriche seraient entièrement terminés. Il me tarde bien de voir quelqu'un qui sache ce qui s'est passé. »

Nap. à Eug. Landshut, 27 avril 1809.

« Sire, je n'ai pas écrit depuis le 23 à Votre Majesté, parce qu'il ne s'est passé aucun événement important. La forte arrière-garde qui a protégé le mouvement rétrograde de l'armée a retardé, à chaque pas, le mouvement de l'ennemi par sa bonne contenance, et a pris position à Villa-Nova, le long de l'Alpon. Elle est sur le point de se réunir à l'armée, qui est toute rassemblée dans la position de Caldiero. Un régiment de cavalerie éclaire les bords de l'Adige, depuis Zevio jusqu'à Legnano.

Eug. à Nap. Caldiero, 27 avril 1809.

« L'ennemi manœuvre sur mes flancs, pour me faire abandonner l'excellente position que j'occupe,

mais j'ai l'œil sur ses mouvements, et je suis résolu de m'y défendre opiniâtrément ; le premier succès que j'obtiendrai sur l'ennemi peut lui être funeste et réparer avantageusement la défaite de Sacile. Quoique le général Baraguey-d'Hilliers n'ait eu que des succès dans le Tyrol, auprès de Trente, où il a fait 400 prisonniers, j'ai cependant jugé à propos de lui faire prendre la position de Rivoli, pour le réunir promptement à moi, suivant les circonstances, et ne pas hasarder le corps qu'il commande, en cas de revers; d'ailleurs, les insurrections de paysans sur ses flancs et sur ses derrières rendraient sa situation fort incommode; la force de la position qu'il occupe et la proximité de l'armée me donneront la facilité de retirer quelques bataillons pour garder Vérone et renforcer ma réserve. L'ennemi avait d'abord laissé un corps de 10,000 hommes à Venise; 3,000 avaient marché sur Brandolo; et 7,000 devant Malghera : il a attaqué ce point avec fureur, le 23; il a été repoussé avec une perte de 400 hommes par la garnison de 1,200 hommes qui défend cet ouvrage de campagne. Il n'y a plus que 6,000 hommes devant Venise. Un parti de cavalerie, qui se dirigeait sur Padoue, a enlevé M. le baron de Goës. On a trouvé dans sa voiture beaucoup de papiers intéressants, qui m'ont fait connaître bien des gens dont je me rappellerai en temps et lieu. M. le baron de Goës est l'intendant général de l'armée autrichienne, et, quoiqu'il ne soit qu'un agent civil, je l'ai cependant envoyé à Fenestrelle, parce que ses malles étaient remplies de proclamations incendiaires. Votre Majesté décidera de son sort. »

« Il ne s'est rien passé aujourd'hui, ma bonne Auguste, il ne se passera peut-être encore rien demain. Mes reconnaissances de ce soir n'ont rencontré que de faibles piquets ennemis. Il est possible que nous restions ainsi plusieurs jours ; j'observe les mouvements des Autrichiens, ils observent les miens, et je tâcherai de gagner une bonne occasion. D'ailleurs, de bonnes nouvelles de la grande armée ne tarderont pas à arriver. Méjan est arrivé ce matin. Je l'ai vu à midi comme je descendais de cheval ; j'ai beaucoup causé avec lui ; tu peux juger du plaisir que j'ai à m'entretenir de toi. Ta conduite est charmante, mon Auguste, et je ne puis y penser sans le plus profond attendrissement. Je ne puis t'en récompenser que par les sentiments les plus tendres et les plus durables ; ils ne finiront qu'avec ma vie. »

Eugène à la vice-reine. Caldiero, 27 avril 1809, 5 h. du soir.

« Nous sommes tous enchantés de la bonne nouvelle de la grande armée. J'ai fait tirer le canon d'allégresse, et, malgré le temps affreux, nos soldats ont retrouvé leurs forces et leur courage. Il n'y a eu hier soir et ce matin que des affaires d'avant-postes ; à compter de demain, nous allons à notre tour leur donner du sérieux.

Eugène à la vice-reine. Caldiero, 28 avril 1809.

« Mon fils, c'est aujourd'hui le 30, c'est le treizième jours depuis que vous avez perdu votre bataille, et je n'ai encore aucune nouvelle de ce qui s'est passé. Je n'avais pas le droit de m'attendre à un procédé si extraordinaire, qui compromet mes opérations. Ce procédé est inouï. Comment ! au lieu

Nap. à Eug. Burghausen, 30 avril 1809.

de recevoir de vous des rapports détaillés jour par jour, de recevoir des officiers qui me donnent des détails sur tous les événements de cette malheureuse journée, je ne sais que ce que les Autrichiens publient, et je ne trouve de détails que dans leurs journaux! Qui peut vous porter à une si étrange conduite! quel ordre voulez-vous que je donne à mon armée d'Italie! et comment ne sentez-vous pas que l'ignorance où vous me laissez compromet sérieusement mes opérations? d'où vient ce silence? Avez-vous perdu la tête? Et qu'est-ce que cela veut dire? Comment ignoré-je tout? Je vous ai envoyé des officiers. Je suppose que vous avez fait partir de votre côté des officiers qui ont été témoins oculaires de la bataille et qui m'apportent un compte détaillé de tout ce qui s'est passé. *Je suppose que vous n'avez pas perdu la tête au point d'évacuer la ligne de la Piave.* Mes troupes sont entrées à Salzbourg et une forte colonne se porte sur Rastadt pour couper tout ce qui viendrait par Spitall. Si je savais ce qui est arrivé à mon armée d'Italie, je pourrais agir plus fortement. Mais, dans le doute et l'obscurité où je suis, je ne puis qu'avoir des idées sinistres. Envoyez-moi l'état de situation de mes corps, écrivez-moi longuement, enfin faites-moi connaître l'état de mes affaires. On peut perdre une bataille, mais non oublier à ce point le sentiment des convenances et de ses devoirs. Plus je réfléchis, et plus je me persuade que mes affaires sont perdues en Italie, et que vous n'osez pas me le dire; et ce devrait être au contraire une raison pour ne me laisser rien ignorer. Bientôt l'armée ennemie

d'Italie va se trouver sur mon flanc droit; j'ai besoin de connaître sa force, enfin tous les détails qui m'intéressent tant. Si vous ne pouvez pas écrire, qui empêche Charpentier, Caffarelli, un de vos aides de camp de le faire? On est aussi très-alarmé à Paris, et ces détails, vous les deviez au ministre de la guerre en France.

Nap. à Eug.[1] Burghausen, 30 avril 1809.

«Mon fils, je reçois votre lettre du 22 qui m'arrive par la poste. *Je vois avec peine que vous ayez abandonné la Piave.* Vous trouvez étrange que l'ennemi ne s'y soit pas présenté; j'aurais été étonné qu'il l'eût fait et qu'il ne se fût pas contenté de conquérir en un jour tout le pays de l'Isonzo à la Piave. Si, au lieu de couper le pont de la Piave, vous eussiez garni la tête du pont, et que vous eussiez montré l'intention de vous y défendre, l'ennemi n'aurait pas osé passer cette rivière, Venise n'eût pas été bloquée, et tout le pays entre la Piave et l'Adige livré au pillage. Mais, si contre toute attente l'ennemi eût tenté de passer la Piave, et que vous n'eussiez pas été dans le cas de vous y opposer, qui vous eût empêché de vous retirer? vous aviez vingt-quatre heures devant vous[2].

[1] Un extrait de cette très-curieuse lettre se trouve dans le dixième volume du *Consulat et de l'Empire* (pages 221 et 222). M. Thiers fait précéder cet extrait d'un résumé des pensées de l'Empereur auquel il fait dire, en écrivant à Eugène, à propos de la bataille de Sacile, *soyez vaincu, soit, j'aurais dû m'y attendre!* etc. Nous croyons que M. Thiers pousse ici les choses à l'extrême. Napoléon n'a jamais écrit ni probablement pensé qu'en confiant à son fils adoptif son armée d'Italie, cette armée devait être battue, car sans cela il ne l'eût pas fait.

[2] On voit que le grand homme de guerre n'est pas d'accord avec

Je vois avec peine que vous n'avez ni habitude ni notion de la guerre. J'ignore encore la situation de mon armée, l'état de mes pertes en hommes, en généraux, en drapeaux, en canons, et je suis livré aux rapports des Autrichiens, qui sont nécessairement exagérés. Ne valait-il mieux me faire connaître l'état des choses? Il est douloureux de penser que, sans raison, tout le pays entre la Piave et l'Adige ait été pillé par les Autrichiens. *La Piave était une assez bonne ligne pour que vous ayez essayé de la garder.* Les Autrichiens sont si peu accoutumés à faire ainsi la guerre, qu'ils ont été étonnés que vous n'ayez pas conservé la ligne de la Livenza, qui était une bonne ligne de ralliement pour vous. Aussi ne conçoivent-ils pas que vous ayez abandonné la Piave. A la guerre, on voit ses maux et on ne voit pas ceux de l'ennemi. Il faut montrer de la confiance. Jusqu'à ce que l'ennemi eût tenté de forcer le pont de la Piave, vous deviez vous maintenir dans la tête de pont, et vous étiez toujours à même de couper le pont, quand même l'ennemi eût passé plus haut ou plus bas. — Le résultat de cela est très-fâcheux pour moi et pour mes peuples d'Italie. La guerre est un jeu sérieux dans lequel on peut compromettre sa réputation et son pays. Quand on est raisonnable, on doit se sentir et connaître si l'on est fait ou non pour ce métier. Je sais qu'en Italie vous affectez de mépriser Masséna; si je l'eusse envoyé, ce qui est arrivé n'aurait point eu lieu. *Masséna a des talents militaires, devant les-*

le grand historien, à l'endroit de la retraite d'Eugène sur l'Adige et de l'abandon de la Piave.

quels il faut se prosterner, il faut oublier ses défauts, car tous les hommes en ont. En vous donnant le commandement de l'armée, j'ai fait une faute, j'aurais dû vous envoyer Masséna et vous donner le commandement de la cavalerie sous ses ordres. Le prince royal de Bavière commande une division sous le duc de Dantzig. Les rois de France, des empereurs même régnants, ont souvent commandé un régiment ou une division sous les ordres d'un vieux maréchal. — Je pense que, si les circonstances deviennent pressantes, vous devez écrire au roi de Naples de venir à l'armée; il laissera le gouvernement à la reine, vous lui remettrez le commandement et vous vous rangerez sous ses ordres; cela sera d'un bon effet et convenable. Il est tout simple que vous ayez moins d'expérience de la guerre qu'un homme qui la fait depuis seize ans. Je n'ai point de mécontentement des fautes que vous avez faites, mais de ce que vous ne m'écrivez pas, et que vous ne me mettez point à même de vous donner des conseils, et même de régler ici mes opérations. Si vous savez l'histoire, vous savez que les quolibets ne servent à rien, et que les plus grandes batailles dont l'histoire fasse mention n'ont été perdues que pour avoir écouté les propos des armées[1]. Je vous répète donc que je pense qu'à moins que l'ennemi ne se soit déjà retiré, et peut-être même dans tous les cas, il est convenable que vous écriviez au roi de Naples de venir à l'armée, vous faisant un

[1] Napoléon faisait allusion aux propos tenus à l'armée du prince Eugène, propos qui avaient influé sur la détermination de livrer bataille.

mérite et une gloire de servir sous un plus ancien que vous. Vous lui manderez que vous êtes autorisé par moi à cette démarche, et qu'à son arrivée il trouvera ses lettres de commandement [1]. »

Eugène à la vice-reine. 30 avril 1809, 6 heures du matin.

« Nous avons eu hier, ma bonne Auguste, non pas une bataille, mais une brillante affaire d'avant-postes; nos soldats se sont parfaitement conduits, et, quoique je n'eusse fait attaquer que pour connaître où étaient les principales forces ennemies et leur position, j'ai eu beaucoup de peine à empêcher nos tirailleurs d'aller trop loin et de trop s'engager. Je n'ai pu t'écrire hier soir, j'étais trop fatigué, mais j'ai chargé Méjan de le faire. »

Nap. à Eug. Braunau, 1er mai 1809.

« Mon fils, mon quartier général sera ce soir à Ried. Je ne doute pas que l'ennemi ne se soit retiré devant vous; il faut les poursuivre vivement en venant me joindre le plus tôt possible par la Carinthie. La jonction avec mon armée pourra se faire au delà de Bruck. *Il est probable que je serai à Vienne du 10 au 15 mai;* aussitôt que vous serez à Villach, vous enverrez des partis sur Spitall, pour se joindre au corps que j'ai à Salzbourg. »

Eug. à Nap Caldiero, 1er mai 1809.

« Sire, je reçois la lettre que Duroc m'écrit, le 26 avril, par ordre de Votre Majesté, en réponse aux deux lettres que j'ai eu l'honneur de lui adresser.

[1] Les succès de la grande armée, ceux que le vice-roi avait déjà obtenus lui-même quand cette lettre lui parvint, le dispensèrent de remettre le commandement au roi de Naples.

Votre Majesté a sans doute reçu les rapports que je lui ai soumis concernant les mouvements successifs de son armée d'Italie. Ce n'est qu'à la position de Caldiero que l'armée a été entièrement réunie, le 27 au soir. Le 28, les Autrichiens, nous voyant en mesure et ayant peut-être déjà appris les victoires de Votre Majesté, n'ont pas osé nous attaquer; mais ils ont fait des mouvements dans les montagnes. Le 29, j'ai ordonné une reconnaissance dans toute la ligne, et j'ai fait marcher, par ma gauche, dans les montagnes, une forte colonne composée de sept bataillons italiens, dont quatre du 1er de ligne, et trois de la garde, sous les ordres de mon aide de camp, le général Sorbier. Ces troupes ont emporté toutes les positions, et elles ont fait un mal horrible à l'ennemi: elles lui ont pris cinq cents prisonniers. Le général Sorbier y a été grièvement blessé. Pendant ce temps, j'occupai l'ennemi sur Villanova et Soave, où nous avons fait quatre cents prisonniers, et tué ou blessé un nombre considérable. Le 30, l'ennemi a voulu faire un mouvement, par sa droite, pour reprendre ses positions de la montagne, mais il a été repoussé avec perte. Je me proposais de profiter de ma position pour attaquer l'ennemi par ma gauche; mais la reconnaissance de ce matin m'a appris que les Autrichiens avaient pris le parti de battre en retraite, craignant sans doute d'être coupés par suite des victoires et des mouvements de Votre Majesté; à peine l'ai-je appris, que j'ai mis en marche toute l'armée. Nos avant-postes sont près de Montebello; j'organise une bonne avant-garde pour les poursuivre

l'épée dans les reins. Si je n'ai pas le bonheur de trouver l'occasion de prendre ma revanche, j'espère, au moins, obtenir les mêmes résultats. Je n'ai pas envoyé d'officier en dépêche à Votre Majesté, parce que j'en manquais. Les généraux annoncés n'étaient pas arrivés ; plusieurs sont encore à venir. Six généraux blessés, plusieurs officiers supérieurs hors de combat, des bataillons déjà commandés par des capitaines, point d'officiers d'état-major. Je ne me plains cependant pas, mais, dans le moment, nous nous ressentons trop d'avoir été surpris. Le général Caffarelli n'a pu écrire à Votre Majesté, je me suis trouvé dans l'obligation de confier le gouvernement de Venise à un général sûr. Le général Barague-d'Hilliers était dans le Tyrol, j'ai envoyé Caffarelli dans Venise qu'il connaît parfaitement, sous le double point de vue de terre et de mer. Il était, en outre, de grands approvisionnements qui ont été faits à terre. Le général Vial est arrivé, il y a quatre jours, et il est maintenant à Venise; j'attends Caffarelli d'un jour à l'autre ; je n'avais également personne à Mantoue ; j'ai été obligé d'y envoyer Chasseloup, qui, d'ailleurs, ne peut plus aller. Le général Sorbier, étant malade, n'a pu venir qu'à Caldiero ; je me suis occupé du Tyrol, dans le premier moment, parce que tous les premiers rapports m'annonçaient l'entrée en Tyrol du général Chasteler, à la tête de 20,000 hommes, organisant une insurrection générale: des paysans armés se sont même montrés sur les têtes des vallées qui aboutissent à Brescia. Les victoires de Votre Majesté coupent court à tous ces

mouvements; et, à l'abri de son égide, je vais marcher en avant. L'armée est animée du meilleur esprit, et j'ai pu juger, le 29, que ses soldats en Italie sont dignes de composer ses légions. L'administration seule me donne beaucoup de peine; mais enfin nous viendrons à bout de tout. L'écuyer Cavaletti arrive à l'instant, je le réexpédierai sous trois jours. J'ai pensé convenable d'adresser à Votre Majesté mon aide de camp, le général d'Anthouard, qui donnera à Votre Majesté les détails qu'elle pourra désirer. »

Eugène à la vice-reine. Caldiero, 1er mai 1809.

« J'ai fait attaquer l'ennemi par notre gauche, ma bonne Auguste, et les Italiens y compris la garde royale ont été choisis pour cette attaque. Sorbier les conduisait. Ils ont enlevé à la baïonnette tout ce qu'on leur a ordonné de prendre, et ils se sont réellement couverts de gloire; le pauvre Sorbier a été blessé grièvement; cette affaire et celle de la veille ont obligé l'ennemi à évacuer sa position, et ce matin, en faisant une reconnaissance des avant-postes, nous n'avons plus trouvé que quelques piquets devant nous. J'ai fait prendre les armes à toute l'armée, et dès aujourd'hui nous nous sommes mis aux trousses des Autrichiens; les avant-postes sont déjà arrivés aux portes de Montebello, demain nous serons probablement sur Vicence, et je puis t'assurer que nous ferons plus de chemin en avant que nous n'en avons fait en arrière. »

Eugène à la vice-reine. Montebello, 2 mai 1809, 1 h. du soir.

« Nous nous sommes mis dès le point du jour à la poursuite de l'ennemi, ma bonne Auguste, et nous avons joint ici son arrière-garde; notre avant-garde,

commandée par le général de Broc, l'a culbuté, et nos troupes ne les ont quittés que quand j'ai ordonné qu'on s'arrêtât; nous avons fait environ 500 prisonniers; nous avons perdu une quarantaine d'hommes; comme le général de Broc a été blessé dès le principe, j'ai donné pour la journée le commandement à Triaire. Il a eu deux chevaux tués, et il a reçu une balle contre un bouton sur la poitrine. Nos avant-postes sont en vue de Vicence, j'espère pouvoir joindre l'ennemi sur la Piave. J'ai reçu des nouvelles de l'Empereur; il n'était pas trop en colère de la bataille perdue, dis-le de ma part à. . . . . , je me porte fort bien, et nous sommes tous bien contents d'aller en avant, je vais retrouver des visages qui seront bien surpris de nous revoir.

« Adieu, ma bonne Auguste, je t'aime et t'embrasse ainsi que nos petits choux. »

Aug. à Nap. Vicence, mai 1809.

« Sire, les lettres de Votre Majesté, des 25 et 27, m'ont été remises; elles me font bien sentir tout le tort que j'ai eu de ne point lui envoyer souvent des officiers capables de lui faire connaître les détails de la situation de l'armée d'Italie. Je promets à Votre Majesté d'être plus exact à l'avenir; demain Cavaletti partira; deux jours après, je ferai partir l'aide de camp du général Savary, et, de deux jours en deux jours, j'en enverrai des miens, et plus souvent, s'il est nécessaire.

« J'ai déjà mandé à Votre Majesté que, le 1^er^ mai, l'ennemi avait commencé son mouvement rétrograde; l'avant-garde a rencontré son arrière-garde à

Montebello, et l'a poursuivie jusqu'à Vicence. L'ennemi, en se retirant, a rompu tous les ponts et plusieurs digues; nos voltigeurs ont cependant surmonté ces difficultés; nous lui avons fait 500 prisonniers, et nous avons eu, de tués ou de blessés, une quarantaine d'hommes. Parmi les blessés se trouve le général de Broc, mais très-légèrement. Les voltigeurs du 9e se sont distingués. L'armée est partie ce matin de Montebello, elle a dépassé Vicence. Notre avant-garde et la cavalerie légère sont arrivées sur la Brenta; demain je compte me mettre en mouvement avec toute la cavalerie de l'armée pour pousser, s'il est possible, jusqu'à la Piave, par Citadella et Castel-Franco. Le reste de l'armée arrivera demain à Castel-Franco, et ne pourra pas pousser plus loin à cause du pont de la Brenta qui est coupé, et qu'il compte défendre par quelques volées de canon. La division Séras passera par Bassano; la division Durutte, composée des derniers corps qui viennent de Rome, arrivera aujourd'hui à Padoue. Elle se renforce à Mestre de huit bataillons de la garnison de Venise, et se dirige sur Trévise. Ce mouvement oblige l'ennemi à ne pas défendre la Brenta, et toute l'armée se retrouvera réunie sur la Piave. S'ils se tiennent sur ce dernier fleuve, je dirigerai la division Séras par Asolo; j'ai écrit à Venise pour qu'on m'apportât sur la Piave quatre jours de biscuit et de riz pour toute l'armée; de cette manière je n'aurai aucune inquiétude pour les subsistances jusqu'à Palma-Nova. Je me flatte que le prince Jean sera forcé de nous faire face quelque part, car tous les

rapports s'accordent sur l'immense quantité de leurs équipages. S'il continuait à se sauver ainsi, je formerais un corps de bons marcheurs de 4,000 à 5,000 hommes qui, avec la cavalerie, ne laisseraient pas un instant de repos à l'ennemi. Cavaletti partira sûrement demain, et portera à Votre Majesté de nouveaux rapports.

« J'écris au général Marmont pour lui donner connaissance de notre marche en avant, et lui ordonner de marcher ferme de son côté pour que nous puissions bientôt nous réunir. »

Nap. à Eug. Ens, 4 mai 1809.

« Mon fils, j'ai passé la Tranne et l'Ens. J'ai eu hier un combat à Elersberg, où j'ai fait 6,000 prisonniers. Je n'ai point de vos nouvelles depuis le 25, c'est-à-dire depuis onze jours. Je ne sais rien si ce n'est par les gazettes autrichiennes. Vous me dites qu'une colonne s'est laissé couper dans le Tyrol, mais vous ne me dites pas quelle était sa force, ni de quels corps d'infanterie et de cavalerie elle était composée. Si vous n'envoyez pas au ministre de la guerre un état de vos pertes, comment peut-il les connaître? Quant à moi, mes manœuvres sont en l'air, parce que je ne sais ni où vous êtes, ni ce que vous avez fait, ni ce que vous avez perdu. Le monde ne pourra pas croire que je ne sache pas encore ce que vous avez fait depuis le 14 avril. Je vous l'ai écrit depuis, tant de fois, que je suppose que vous m'enverrez relation et états de situation. Je suppose, quand vous lirez cette lettre, que je serai à Vienne. Je devrais savoir par vous-même l'état de l'armée ennemie qui

it contre vous et qui va tomber sur mon flanc droit. omme je suis trop loin pour protéger les Alpes et s départements de la 27e division, ayez soin d'enyer l'état de vos pertes au ministre de la guerre; pire de tout est de ne pas connaître la vérité; comient est-il possible au gouvernement de réparer les ertes, s'il ne les connaît pas? »

Eugène au ministre de la guerre. Vicence, 3 mai 1809.

« Par ma dernière du 23 avril, monsieur le comte 'Hunebourg, je vous ai informé succinctement de affaire qui avait eu lieu devant Sacile, en attendant ue l'état-major général vous rendît un compte détillé de cette journée dont il recueillait tous les faits.

« Je vous ai prévenu en même temps que je ne mptais plus avoir d'autre affaire avant d'arriver r l'Adige; mais l'ennemi, occupé à réparer ses ertes de la bataille du 16, quoiqu'elle lui eût été faorable sur la fin, n'ayant marché que lentement, i pu rallier l'armée entre Montebello et Vérone, et i pris des positions en avant de Caldiero. L'ennemi 'a trouvé dans ces positions le 28 avril, et il les a spectées; mais il a cherché à faire des mouvements s les montagnes. Je me suis bientôt aperçu de projets. En conséquence, j'ai ordonné, le 29, reconnaissance sur toute la ligne, tandis que je ais marcher, par ma gauche dans les montagnes, forte colonne composée de 7 bataillons italiens t 4 du 1er de ligne et 3 de la garde, sous les ors de mon aide de camp le général Sorbier. Ces upes ont emporté toutes les positions, ont fait un horrible à l'ennemi, et lui ont pris 500 hommes.

Le général Sorbier a été grièvement blessé dans cette affaire. Pendant ce temps, j'occupais l'ennemi sur Villanova et Soave, où nous avons fait près de 400 prisonniers, et tué ou blessé un nombre considérable d'hommes. Le 30, l'ennemi a voulu faire un mouvement par sa droite pour reprendre ses positions de la montagne, mais il a été repoussé avec perte. Je me proposais de profiter de l'avantage de ma position pour attaquer l'ennemi par ma gauche, lorsque les reconnaissances du matin 1er mai nous ont appris que les Autrichiens prenaient le parti de battre en retraite, alarmés sans doute par les victoires éclatantes de l'Empereur, et craignant d'être coupés par les marches rapides de la grande armée. A peine en ai-je été informé, que j'ai mis en marche l'armée, après avoir organisé une bonne avant-garde pour le harceler, et lui pousser l'épée dans les reins. Hier, 2, l'ennemi a été poursuivi de cette façon l'espace de neuf milles, depuis Montebello jusqu'aux portes de Vicence; on lui a fait plus de 500 prisonniers, et on lui a tué une cinquantaine d'hommes. Le soir, nos avant-postes étaient aux portes de Vicence où je viens d'entrer à l'instant (huit heures du matin). Notre avant-garde continue à poursuivre l'ennemi, et ne lui donnera pas de relâche. Toute l'armée le suit en très-bon ordre, et animée du meilleur esprit.

« Telle est, monsieur le comte d'Hunebourg, notre position actuelle. Je presse l'état-major de vous faire connaître dans le plus grand détail tout ce qui s'est passé depuis le jour où les Autrichiens ont osé

nous attaquer par une lâche surprise, et au moment où je ne devais pas m'y attendre d'après les instructions de Sa Majesté. »

Eugène à la vice-reine. San-Pietro, 4 mai 1809.

« Bonjour, ma bonne Auguste, je n'ai pu t'écrire hier et ai bien peu de temps aujourd'hui; je suis resté toute la journée à cheval pour parcourir la Brenta. Les Autrichiens ont brûlé tous les ponts et j'ai dû faire construire des radeaux; demain matin toute l'armée passera; leur arrière-garde a été toute la journée devant nous, mais je pense qu'elle filera cette nuit. Sauf un peu de fatigue, je me porte bien et t'aime. »

Nap. à Eug. Ens, 6 mai 1809.

« Mon fils, c'est aujourd'hui le 6 mai, et je n'ai pas de nouvelles de vous. Mon avant-garde est à Amstetten. Nous serons dans peu de jours à Vienne, et j'ignore tout de mon armée d'Italie. Les Autrichiens disent, dans leur rapport, qu'ils vous ont pris trois aigles, 16 pièces de canon et 6,000 prisonniers. Vos lettres ne me disent rien, j'ignore si ces relations sont vraies ou fausses. J'ai besoin d'avoir aussi des renseignements sur l'armée qui vous est opposée. Vous devriez m'écrire trois fois par jour, et vous ne m'écrivez pas une seule fois en huit jours. Par un courrier que je vous ai expédié avant-hier, je vous ai mandé qu'en passant le Traunn j'avais fait 7,000 prisonniers. J'espère qu'à l'heure qu'il est vous m'avez envoyé tous les renseignements que je demande et qu'il me tarde fort d'avoir. »

Eug. à Nap. Castelfranco, 6 mai 1809.

« Sire, je m'empresse d'adresser à Votre Majesté l'écuyer Cavaletti, il n'aura pas à lui raconter de grandes victoires, mais il dira que nous faisons tout ce qu'il faut pour ne pas donner de relâche à l'ennemi. Hier, l'armée a passé la Brenta sur trois points le passage a été assez long, car les pluies de la nuit avaient grossi les eaux de cette rivière. Les divisions Broussier et Lamarque sont passées à Fontaniva, dans l'eau jusqu'à la ceinture ; le pont ayant été rétabli dans la soirée, la garde et la division italienne l'ont passé vers six heures du soir ; la division Grenier a passé à des gués supérieurs, mais, comme plusieurs endroits de ces gués avaient été abîmés par les ennemis, la cavalerie a été obligée de prendre en croupe les fantassins, ce qui a occasionné une perte de temps. La division Séras a passé à Bassano, ce fut le seul point où l'ennemi fit résistance. Le général Séras, voyant que l'ennemi avait là ses deux régiments et trois pièces d'artillerie qui s'étaient barricadés et crénelés dans le faubourg, en tête du pont, se borna à les canonner de front, et fit passer plusieurs bataillons à un gué au-dessous. Ce mouvement obligea l'ennemi à évacuer le pont ; mais la division Séras le poussa vivement, lui tua ou blessa un assez bon nombre d'hommes et lui fit 700 prisonniers. Dès que l'infanterie eut commencé son passage de la Brenta, je la dirigeai sur Castelfranco ; la division Séras seulement, sur Asolo, et je me portai avec toute la cavalerie, afin de joindre, s'il était possible, l'ennemi. Différentes charges partielles ont eu lieu, dans lesquelles nous avons toujours eu l'a-

vantage, puisque nous avons fait environ 400 prisonniers. J'ai poursuivi ainsi l'ennemi, jusque pendant l'espace de seize mille, sans qu'il se soit jamais présenté pour recevoir la charge. La cavalerie de Votre Majesté était bien disposée, et le terrain était bien favorable ; nous n'avons cessé notre poursuite qu'à la nuit close, et aujourd'hui j'espère que nous serons plus heureux dans les plaines de la Piave. J'ai eu connaissance que l'ennemi s'était retiré par deux points différents ; le 8e corps avait passé par Bassano et couché, hier, dans le bois de Montello. Le 9e corps avait passé par Trévise pour gagner les ponts de la Piave, mais une partie était encore hier soir à Trévise. Ce matin, je me porte avec toute l'armée, sur la Piave, par la route la plus directe, en laissant Trévise à droite. Par ce moyen, je gagne quelques heures sur l'ennemi, et je l'oblige à évacuer Trévise, s'il ne veut pas être coupé. Le général Durutte doit arriver ce matin à Trévise ; la perte de la journée d'hier est pour l'ennemi ; 500 tués et 1,100 prisonniers. Les rapports annoncent que, pendant toute la journée d'hier, les ponts de la Piave étaient encombrés de bagages ; demain ou après-demain, suivant l'intérêt des événements, j'adresserai à Votre Majesté l'aide de camp du général Savary, j'ai laissé dans le Tyrol le général Rusca, avec quelques bataillons ; il arrive aujourd'hui à Primolano, je le ferai marcher dans les montagnes à hauteur de l'armée, afin de se trouver sur le flanc de l'ennemi, au premier temps d'arrêt qu'il ferait. »

« La journée d'hier a été assez belle pour nou
ma bonne Auguste, les résultats sont : 500 homm
de tués et 1,100 prisonniers, notre perte peut êt
évaluée à 120 hommes. Hier je me suis mis à
tête de toute la cavalerie, aussitôt que nous avons
passé la Brenta, nous avons poursuivi l'ennemi pe
dant seize milles, lui faisant toujours éprouver d
pertes ; mais jamais il n'a voulu nous faire fa
j'espère que nous le rencontrerons aujourd'hui s
la Piave. Cavaletti pourra te dire les détails ; ce qu
ne pourra te rendre, ce sont mes tendres sentime
pour toi. »

« Sire, je ne puis exprimer à Votre Majesté la pe
que me causent ses dernières lettres, parce que chac
d'elles me fait connaître davantage la faute énor
que j'ai commise en n'envoyant pas d'officie
Votre Majesté. Je me suis borné à lui écrire
courrier et par estafette, et certes, plus j'y réfléch
plus je suis honteux et affligé de ce manque à
devoirs. Il ne me reste plus qu'à compter sur la
mence de Votre Majesté, si elle m'en croit enc
digne. Je n'ai point perdu la tête ; mais l'idée se
du courroux de Votre Majesté me la ferait per
entièrement, et c'est en partie à cette crainte
Votre Majesté doit attribuer mes torts.

« Hier, l'armée est venue sur la Piave en laiss
Trévise à droite. Le reste de l'armée autrichie
avait passé pendant la nuit sur les deux ponts qu
avaient établis à Vidor et à Narvese. Les ponts
été retirés ou coulés ; 4 arches du pont de la Pri

ont été brûlées totalement. Hier, vers 4 heures du soir, j'ai reconnu moi-même les deux points de la Priula et de la Narvese. L'arrière-garde ennemie y était établie avec 12 ou 15 pièces d'artillerie. J'ai fait, cette nuit, sonder les gués ; mais l'eau était un peu haute. Cependant, comme il ne pleut pas depuis 24 heures, les gens du pays me font espérer que les eaux diminueront dans la journée. Demain alors, je ferais une fausse attaque sur les points de Narvesa et de la Priula, et je ferais passer en 2 colonnes, savoir : toute l'armée à hauteur de Lovadina, la cavalerie portant l'avant-garde, et le reste passant sur un petit pont de radeaux qui sera fait cette nuit, et les caissons passant ensuite sur un pont volant ; et une division passera à Cavaso pour tourner la droite de l'ennemi. Au reste, les espions annoncent que leur arrière-garde, commandée par le général Frimont, n'est composée que de 10,000 hommes, et que le reste de l'armée file déjà sur Pordenone et Sacile.

« Comme dans toutes les divisions, il y a des hommes forts et des faibles, des traînards, etc., je prends le parti de former une avant-garde de tous les voltigeurs de l'armée et de la cavalerie légère. Je mettrai ce corps à la poursuite de l'ennemi avec ordre de suivre toujours l'épée dans les reins, et, si l'ennemi veut un instant tenir tête à cette avant-garde, tant mieux ; le reste de l'armée aurait le temps d'arriver.

« Je désire que Votre Majesté ne désapprouve pas cette opération. L'officier d'ordonnance Zœpffel est arrivé ce matin. Il repartira dans deux jours. »

Eugène à la vice-reine. Saint-Artien, près Lovadine, 7 mai 1809. 9 heures du matin.

« Nous avons poursuivi l'ennemi hier toute la journée sans pouvoir l'atteindre ; nous lui avons fait seulement 200 prisonniers. Il a brûlé tous les ponts de la Piave et nous voilà encore arrêtés sur cette rivière. J'espère cependant que cette nuit ou demain nous la passerons, mais c'est toujours 36 heures de perdues.

« L'Empereur est très-fâché contre moi, non pas tant de la bataille perdue que parce que je ne lui ai pas envoyé ni assez de détails ni d'officiers pour les lui donner verbalement. J'espère que l'arrivée de d'Anthouard calmera tout ; mais je n'en serai pas moins inquiet jusque-là, ce qui me tranquillise un peu, c'est que les affaires vont bien ici. »

Eugène au ministre de la guerre. Conegliano, 7 mai 1809.

« Ainsi que je vous en ai informé par ma lettre du 5, datée de Vicence, je vous confirme, Monsieur le ministre comte d'Hunebourg, que l'ennemi continue à faire sa retraite avec précipitation. L'armée le suit avec vitesse ; mais, comme il a besoin de rompre et d'incendier tous les ponts, nous nous trouvons arrêtés dans notre marche tout le temps nécessaire au rétablissement des ponts, et on l'abrége autant que possible. Je suis pourtant parvenu à lui faire plus de 1,500 prisonniers, depuis Vicence jusqu'aux bords de la Piave où je suis arrivé hier soir. L'armée autrichienne avait passé ce fleuve, pendant la nuit, sur les deux ponts qu'elle avait établis à Vidor et à Narvese. Ces ponts ont été retirés ou coulés ; 4 arches du pont de la Priula ont été brûlées totalement.

« Hier soir, j'ai reconnu moi-même les deux points de la Priula et de Narvese. L'arrière-garde ennemie y était établie avec 12 à 15 pièces d'artillerie. Si, d'ici à demain, la Piave est guéable, comme les gens du pays me le font espérer, je compte faire une fausse attaque sur les points de Narvese et de Priula, tandis que je ferai passer en 2 colonnes toute l'armée à la hauteur de Lovadina, la cavalerie portant l'avant-garde, et le reste passant sur un petit pont de radeaux qui sera fait cette nuit, et les caissons passant ensuite sur un pont volant. Une division passera à Cavolo pour tourner la droite de l'ennemi. Les rapports de ce jour m'annoncent que l'arrière-garde autrichienne commandée par le général de Frimont n'est forte que de 10,000 hommes, et que le reste de l'armée file sur Pordenone et Sacile. Je ne perdrai pas un moment pour joindre l'ennemi, et pour lui faire le plus de mal possible, et je puis assurer que toute l'armée est bien disposée à seconder mes efforts et mon impatience. »

Le général Caffarelli à Duroc. Venise, 7 mai 1809.

« Après bien des difficultés, mon cher duc, nous avons passé la Brenta, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire et nous sommes sur la Piave, presque toute l'armée est réunie à Lonadina. La division Séras avec de l'infanterie et de la cavalerie, observe le passage de Saint-André; le pont de la Piave est presque entièrement détruit, la rivière est enflée et très-rapide. L'armée est bien belle et animée d'un excellent esprit. Le défaut de transport nuit à l'arrivée des subsistances, mais elle va aujourd'hui prendre

du biscuit pour 4 jours, elle en trouvera sur le Tagliamento qui a été expédié de Venise et arrivera par les canaux intérieurs à Porto-Gruaro. Ainsi, passé ce moment, le passage seul des rivières peut retarder notre marche, l'artillerie est en très-bon état. On nous dit que l'infanterie autrichienne est en très-mauvais état; en effet, les prisonniers et les déserteurs sont mal habillés et équipés, mais la cavalerie est bien. La nôtre est superbe : deux seuls régiments, le 6e de hussards et le 8e de chasseurs, ont souffert dans Pordenone, parce que ces corps ont été surpris et n'avaient pas même établi une grand'garde, tout le reste est très-beau et n'a besoin que d'être bien mené. Il y a des corps qui ont oublié la guerre, même les généraux; on est trop bien en Italie.

« Son Altesse Impériale m'a paru vivement affectée du mécontentement de l'Empereur; cela l'occupe beaucoup, le prince en souffre, et j'ai pu voir que son chagrin vient plus de son cœur que du regret d'avoir essuyé une affaire malheureuse. Il a besoin d'être relevé; car, s'il croit longtemps l'Empereur mécontent, il s'en affligera davantage, s'en tourmentera et, malgré le bel état où les victoires de Sa Majesté ont mis les affaires, il ne jouirait pas peut-être, comme il le pourrait, de la belle perspective qui s'offre à lui. Il est dans le cas de réparer, avec usure, le mal qu'il a éprouvé.

« Je ne vous parle pas de moi, j'ai fait le sacrifice de tout ce qui m'est personnel, et, pourvu que je sois utile, n'importe comment, je serai satisfait; mais

ar que je mériterai toujours votre estime. »

« Sire, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté, que son armée d'Italie a remporté hier une victoire complète sur l'armée autrichienne. Le passage de la Piave a été effectué de vive force, en présence de toute l'armée ennemie, avec le plus grand sang-froid, et malgré des difficultés infinies. Eug. à Nap. Conégliano, 9 mai 1809.

« Les résultats de cette bataille sont jusqu'à ce moment : 14 pièces de canon prises, 25 à 30 caissons, 2 généraux prisonniers, 8 officiers d'état-major, 40 à 50 officiers, et 2 à 3,000 prisonniers. Le champ de bataille est jonché de morts ; 5 régiments d'infanterie et 2 de dragons (hohenloë et savoye) ont été presque entièrement détruits. L'ennemi a eu, en outre, 2 officiers généraux tués, et 3 autres grièvement blessés. Les décorations trouvées sur un cadavre font croire que le général de Frimont est du nombre des tués. La cavalerie s'est couverte de gloire : les dragons ont rivalisé avec la troupe légère ; parmi les corps qui se sont distingués, je dois citer le 9e régiment de chasseurs, le 6e *idem*, les 7e, 28e, 29e de dragons. Je m'occupe à faire un rapport détaillé de l'affaire, mais je n'ai pas voulu tarder un seul instant à instruire Votre Majesté de cette heureuse affaire.

« L'armée d'Italie s'est bien vengée de l'affront de Sacile : la déroute de l'ennemi a été complète. »

« Enfin, voilà une victoire remportée, ma bonne et tendre Auguste. L'Empereur sera, j'espère, content Eugène à la vice-reine.

Conégliano, 9 mai 1809. de nous. Hier, nous avons fait une attaque très-hardie, car l'armée a passé la Piave devant toute l'armée autrichienne, qui a été en pleine déroute, et cependant les trois-quarts de mon armée n'ont pas tiré un coup de fusil; mais la cavalerie s'est couverte de gloire. Les résultats de la bataille sont : 14 pièces de canon, 25 à 30 caissons au moins, 3,000 prisonniers dont 2 généraux, 8 officiers d'état-major, et 40 à 50 autres officiers; ils ont eu, en outre, 2 généraux tués et 3 grièvement blessés. Donne ces bonnes nouvelles à Milan, j'espère que cela leur fera plaisir.

« Adieu, mon amie, je vais tâcher de poursuivre nos succès. »

Le général Caffarelli à Duroc. Conégliano, 9 mai 1809. « La journée d'hier a été brillante et glorieuse pour les troupes de Sa Majesté et pour le prince; j'ai eu l'honneur de vous écrire, le 7 avril dernier, qu'il se disposait à passer la Piave : nous n'avions nul moyen de construire un pont, l'ennemi ayant coulé toutes les barques, et ne pouvant trouver de matériaux en suffisante quantité; d'ailleurs, le courant était très-rapide. La journée du 7 se passa à construire quelques radeaux et à reconnaître des gués; on en trouva deux : l'un à Ponte di Piave, l'autre à Saint-Nichiol, à deux milles au-dessous. Dès la pointe du jour, 6,000 voltigeurs, commandés par le général Dessaix, le 9e de chasseurs et le 6e de hussards, passèrent au premier gué, l'infanterie dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ce corps fut suivi d'une division de cavalerie légère, et seulement par la division de dra-

gons commandée par le général Pully, qui passa à Saint-Nichiol, et qui, par ce mouvement, se trouvait portée sur le flanc gauche de l'ennemi. Une fois ces troupes établies, les divisions Broussier et Lamarque, sous les ordres du général Macdonald, se disposèrent à passer la rivière au gué de Ponte di Piave, les divisions Grenier et Durutte à Saint-Nichiol. L'ennemi attaqua d'abord assez vivement le général Dessaix, qui se maintint avec un sang-froid et un courage admirables, en attendant l'arrivée de la division du général Pully. Dès qu'elle fut arrivée, on se disposa à charger : les troupes s'ébranlèrent avec la plus grande résolution et firent un grand carnage de l'ennemi. Le 29e de dragons, les 8e et 9e de chasseurs se sont particulièrement distingués : on prit à l'ennemi 16 pièces de canon attelées; le général Wolfski, commandant toute la cavalerie, fut tué; le général Hager et le général commandant l'artillerie furent pris : deux autres généraux sont morts de leurs blessures. On ramena un nombre considérable de prisonniers, parmi lesquels un aide de camp du général Wolfski, un officier d'état-major, plusieurs officiers. Jusque-là, l'on avait lieu de penser que ce n'était qu'une forte arrière-garde qui avait été entamée, mais bientôt l'ennemi nous montra son armée et attaqua de nouveau sur toute la ligne, depuis le pied des montagnes jusqu'à Cima-d'Olmo : une batterie de l'artillerie de la garde royale, placée sur la rive droite, en face de ce point sur la grève, le contint, tandis que la division Grenier et la division de dragons commandée par le général Grouchy, qui arrivait à l'instant même

à l'armée, achevaient de passer la rivière. Toute cette aile gauche de l'armée autrichienne fut forcée de se replier bien vite, après avoir perdu beaucoup de monde. Le général Grenier continua à s'avancer, et se mit en ligne avec le centre et la gauche. L'armée exécuta un changement de front à gauche, et marcha vers Conégliano : l'ennemi tint, à la faveur des digues, des chemins creux et des fossés dont ce pays est coupé, mais il fut chassé de partout, et obligé de fuir dans le plus grand désordre. La nuit nous força à suspendre notre poursuite, et à bivaquer dans les prairies et les plaines qui sont en deçà de Conégliano. On poursuit vivement les fuyards, et j'espère que la journée d'aujourd'hui nous vaudra bon nombre de prisonniers. Je ne peux dire au juste le nombre de ceux faits dans la journée d'hier, mais il est considérable : on en amène de tous les côtés à chaque instant; l'hôpital est plein de blessés qui n'ont pu être amenés. Enfin, il est difficile d'avoir plus de sang-froid, plus de fermeté que celle que les troupes ont montrée, comme aussi il est difficile de voir un plus beau tableau que le passage de la rivière, exécuté de vive force sous le feu de l'ennemi, les troupes défilant en bon ordre par peloton dans le gué, se formant de suite et marchant en colonne serrée pour entrer en ligne ; les ennemis sont dans le plus grand désordre.

« Les dragons se sont particulièrement distingués, le 9e de chasseurs mérite de grands éloges pour ses belles charges et sa fermeté au feu ; nous avons à regretter le général Davenay, arrivé depuis deux jours.

i a eu la jambe emportée au moment où il allait arger : il a voulu qu'on lui fît sur-le-champ l'am-tation ; un chef d'escadron du 9e de chasseurs a é tué. Nous avons perdu environ 170 hommes tués 300 blessés.

« Le prince s'est conduit en digne fils de l'Empe-ur : j'ai admiré son sang-froid et sa présence d'es-it ; on ne peut lui reprocher que trop de bravoure. journée a été terminée par les troupes aux cris : *Vive l'Empereur !* »

« Mon fils, je reçois votre lettre, que m'apporte le néral D'Anthouard ; mais cette lettre ne m'en dit davantage ; heureusement que D'Anthouard m'a né des détails. Il n'est pas moins vrai qu'il faut j'aie un rapport officiel de tout ce qui s'est passé. us croyez me rendre des comptes, et vos lettres ne ent rien. Mon avant-garde arrive aujourd'hui à nne. On dit que les habitants veulent se défendre ; pars pour m'y rendre ; je vous expédierai de là nthouard. Suivez vivement l'ennemi partout où il retire, s'il se retire partie sur Klagenfurth et par-sur Laybach, suivez-le sur Klagenfurth en plus nde force. Il est nécessaire de faire notre réunion plus tôt possible, afin que, s'il cherche à tomber sur n flanc droit, vous soyez là pour le contenir. Je ppose que le général Marmont aura, de son côté, t quelque mouvement. Vous ne m'en donnez au-ne nouvelle ; cependant on m'assure que vous en ez du 20 avril. Expédiez-moi deux courriers par ir, et écrivez-moi des lettres détaillées de tout ce

Nap. à Eug. Saint-Polten 10 mai 1809.

qui se fait et se passe, afin que tous les jours je sache le lieu où sont tous vos régiments. Il paraît que le 35e de ligne a été isolé et cerné par l'ennemi. Il est de principe à l'armée qu'une arrière-garde doit être composée de 10 ou 12,000 hommes. Faites-moi connaître : 1° si le général Sahuc bivaquait avec sa troupe ou était dans une maison ; 2° comment il a été surpris. S'il n'était pas bivaqué, et qu'il fût dans une maison, faites-le arrêter et conduire à Paris. Les Autrichiens auront empesté mes États d'Italie de leur papier, il ne faut pas le recevoir dans les caisses de l'État, car ce ne sont que des chiffons. On dit que l'évêque d'Udine s'est mal comporté ; si cela est, il faut le faire fusiller. Il est temps, enfin, de faire un exemple de ces prêtres, et tout est permis au premier moment de la rentrée. Que cela soit fait vingt-quatre heures après la réception de ma lettre, c'est un exemple utile. S'il est quelque autre individu qui se soit mal comporté, faites-le arrêter. Si Trieste vient à être en votre pouvoir, imposez-lui 50 millions de contributions, et faites arrêter quarante des principaux habitants pour vous assurer du payement. Faites également mettre le séquestre sur tous les navires, jusqu'à ce que cette contribution soit acquittée. Vous suivrez cela à la lettre, j'ai pardonné trop souvent à cette ville. Toutes les fois que vous serez en présence de l'ennemi, bivaquez avec vos troupes : il y a longtemps que je suis cet usage, et je m'en suis bien trouvé ; cela donne l'exemple à tout le monde.

« Je suppose que vous êtes aujourd'hui à Udine ; quelque direction que prenne l'ennemi, talonnez-le,

afin qu'il n'ose pas se mettre entre vous et ma droite. »

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la copie du rapport que j'ai fait au ministre de la guerre sur la bataille du 8. J'adresserai aussi directement à Votre Majesté l'état des personnes qui méritent ses bontés. L'ennemi a entièrement passé le Tagliamento: hier il a été poursuivi jusqu'à Sacile, et l'avant-garde y arrivait lorsque l'ennemi établissait des redoutes pour défendre ce poste, et cherchait à gagner quelques heures : on lui a fait quelques prisonniers. Aujourd'hui, dès la pointe du jour, la cavalerie et l'avant-garde, suivies de près par deux divisions, ont continué à le poursuivre et ont ramassé un grand nombre de prisonniers. Deux bataillons du 25e léger, qui avaient été dirigés sur Brugnièra, ont pu joindre, hier soir, la queue d'une colonne ennemie, et lui ont pris ou tué 4 à 500 hommes, et enlevé une pièce de canon. D'après tous les rapports, l'ennemi aurait passé le Tagliamento sur les points de Codroipo et Sipilia ; ceux de cette nuit m'informeront s'ils se sont réunis pour prendre la même direction de retraite, ou s'ils se dirigent par Laybach ou par Villach. Comme j'ai reçu hier les ordres de Votre Majesté du 1er mai qui m'ordonnent de poursuivre l'ennemi, et de faire le plus tôt possible ma jonction avec la grande armée par la Carinthie, je ferai passer par Villach le gros de l'armée, mais je n'en pousserai pas moins quelques divisions sur Laybach, tant pour poursuivre la partie ennemie qui prend cette direction que pour

Eug. à Nap. Conégliano. 10 mai 1809.

donner la main, s'il est possible, à l'armée du général Marmont. Ces divisions, d'ailleurs, me joindront à Klagenfurth : je ne manquerai pas de diriger quelques troupes sur Spitall, afin de communiquer de suite avec les corps que Votre Majesté a à Salzbourg. Je ferai tout mon possible pour être rendu le 25 à Léoben, et j'espère sous peu de jours recevoir directement par Rastadt et Spitall les ordres de Votre Majesté.

« Ce n'est point le général de Frimont qui a été tué, mais le général Vainsheell, qui commandait la cavalerie. Le général Giulay a dû être blessé mortellement. Les officiers pris ce matin assurent que les pertes de l'ennemi en tués, blessés, prisonniers, ou égarés, approchent de 10,000 hommes. »

Eugène au ministre de la guerre. 0 mai 1809.

« Je m'empresse, Monsieur le ministre, comte d'Hunebourg, de vous informer des succès des armées de Sa Majesté.

« L'armée d'Italie avait besoin de se venger de l'orgueil des Autrichiens, de leurs imprudents mensonges, et même du succès momentané qu'ils n'avaient dû qu'à l'inégalité de nos forces, et plus encore à la perfidie avec laquelle ils nous avaient attaqués. Elle avait besoin, surtout, de se montrer digne d'appartenir au héros qui conduit la grande armée, de prodiges en prodiges. Notre bonheur a arrêté l'armée autrichienne sur la rive gauche de la Piave. Sa grosse artillerie et ses nombreux bagages étaient encombrés sur les routes par lesquelles elle devait se retirer, et elle a cru pouvoir attendre

qu'elle fussent débarrassées derrière ce fleuve, dont elle avait brûlé le pont.

« Le 7, au soir, les troupes françaises étaient réunies sur la rive droite de la Piave, et elles eurent l'ordre de la passer le lendemain. Le 8, à la pointe du jour, les bords opposés étaient garnis de vedettes ennemies. On voyait, à quelque distance en arrière, tour à tour paraître des têtes de colonnes de cavalerie, et des escadrons se déployer, et, plus loin, on apercevait aussi leur infanterie se mouvant de toutes parts. L'obstacle d'un fleuve rapide et profond pouvait être quelque chose; mais l'ennemi que l'on brûlait d'atteindre était de l'autre côté, et cet obstacle devint un aiguillon de plus pour l'armée d'Italie.

« J'avais fait assembler, dès la veille au soir, six bataillons de voltigeurs, le 9e de chasseurs à cheval, et quatre pièces d'artillerie, pour former l'avant-garde, sous les ordres du général Dessaix. A cinq heures du matin, ces troupes avaient passé la Piave, au gué de Lovadina, et étaient en bataille sur la rive gauche. Les vedettes, et même les escadrons ennemis, étonnés de ce mouvement audacieux, se replièrent aussitôt et semblèrent se mettre en retraite. L'artillerie de l'avant-garde commença à les inquiéter, et tout le corps du général Dessaix se porta en avant. L'ennemi déploya alors une partie de ses forces, et une vive canonnade s'engagea de part et d'autre. Cependant j'avais fait passer la division de cavalerie légère, commandée par le général Sahuc, au gué de Saint-Nichiol, à deux milles au-dessus de Lovadina, et je lui avais

ordonné de se porter rapidement pour soutenir l'avant-garde. Il arriva à propos, car l'ennemi, sous la protection du feu de ses batteries, avait déployé toute sa cavalerie, et une ligne d'infanterie se montrait derrière en bataille, tandis que d'autre infanterie, marchant en colonne par la droite et la gauche, semblait vouloir tourner l'avant-garde, que les dragons ennemis se mirent en devoir de charger. Le général Dessaix fit aussitôt former un carré, pendant que le régiment de chasseurs fit sur la cavalerie ennemie plusieurs charges consécutives. Ce régiment s'est montré digne de son ancienne réputation. Il arrêta le mouvement de l'ennemi et se porta ensuite à la gauche du carré. Les dragons autrichiens voulurent alors profiter de ce moment, et recommencèrent à charger le carré; mais la contenance ferme des voltigeurs, leur feu vif et nourri, joint à celui de l'artillerie, qui s'était aussitôt rapprochée de l'ennemi, le décida promptement à rebrousser chemin, après avoir perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux. Cependant le général Macdonald faisait exécuter le passage aux deux divisions Broussier et Lamarque, au même gué de Lovadina, et chacune d'elles commençait à se former en arrière de l'avant-garde, sur le bord du fleuve. La division des chasseurs du général Sahuc flanquant la gauche du général Dessaix, et les trois autres régiments de dragons du général Pully, qui avait traversé la Piave au gué de Saint-Nichiol, s'avançant pour couvrir sa droite, l'artillerie de cette dernière division s'était jointe à celle de l'avant-garde du général Sahuc, ainsi qu'une partie

de celle du général Broussier. La bonne contenance de nos troupes parut ébranler l'ennemi, et j'ordonnai la charge. Les dragons du général Pully reçurent cet ordre avec transport et l'exécutèrent avec un succès égal à leur ardeur. Ils furent parfaitement secondés par la division de chasseurs du général Sahuc. La cavalerie de l'ennemi fut dispersée en un clin d'œil, leurs canons enlevés, et on en fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels le général commandant en chef l'artillerie autrichienne, le général Hages, qui commandait leur brigade de dragons, et plusieurs officiers supérieurs, officiers du génie et officiers d'artillerie. Un fossé profond derrière lequel était placée l'infanterie ennemie la sauva de cette charge aussi heureuse que brillante.

« Le général Grenier avait reçu l'ordre de passer à Saint-Nichiol avec sa division et celle du général Durutte. Le général Grenier exécuta ce mouvement avec ordre et promptitude. Les Autrichiens, revenus de leur première frayeur, avaient fait avancer leur armée, qui, presque tout entière, était encore entre Conégliano et la Piave. Ils portèrent sur leur gauche cinq régiments d'infanterie et du canon pour s'opposer au passage du général Grenier et menacer la droite de la division Broussier, pendant que le général Macdonald faisait ses dispositions pour les bien recevoir, et même les faisait attaquer par l'artillerie de sa droite. Le général Grenier les chargea, les délogea du village de Cimadolmo, où ils s'étaient établis avec du canon, leur tua et prit près de 1,200 hommes, et les poursuivit ensuite, sans s'arrêter, jusqu'à

la nuit. Le corps du général Grenier formait la droite de l'armée, ayant à sa gauche les régiments de dragons des généraux Grouchy et Pully. Le corps du général Macdonald était au centre, ayant un peu en arrière et à sa gauche les chasseurs du général Sahuc et le 9e régiment de hussards. L'extrême gauche était occupée par l'avant-garde. A six heures du soir, l'ennemi semblait faire encore bonne contenance sur son front; mais je fis réunir 24 bouches à feu, dont le feu vif et soutenu l'ébranla. De nouvelles charges de cavalerie décidèrent la victoire, et bientôt l'ennemi fut mis dans le plus grand désordre : nos troupes le poursuivirent jusqu'aux portes de Conégliano, faisant et prenant toujours beaucoup de monde.

« Les résultats de cette glorieuse journée sont dignes du courage que les troupes ont montré : on a passé, à la vue d'un ennemi supérieur en forces, un fleuve large, profond et rapide; on a fait plus de 5,000 prisonniers, parmi lesquels deux généraux et un grand nombre d'officiers de tous grades; on compte parmi les morts de l'ennemi le feld-maréchal Wolfskehl, un des frères Giulay, et plusieurs colonels et officiers supérieurs : leur perte en blessés est également considérable. Les deux régiments de dragons hohenloë et savoie sont presque entièrement détruits, 14 pièces de canon, 25 à 30 caissons, des voitures, plusieurs pontons et une grande quantité de chevaux ont été pris.

« Cette affaire fait le plus grand honneur aux troupes, aux officiers de tous grades et de toute

arme, et aux généraux qui ont dirigé ou exécuté les divers mouvements ; mais l'avant-garde, la cavalerie et l'artillerie se sont particulièrement distinguées. Une si belle victoire ne nous a coûté qu'une centaine de morts et environ 600 blessés, parmi lesquels sont le général Darancey qui a eu la cuisse emportée, et le général Poinsot, blessé légèrement de deux balles; le colonel Vallin, du 6e de hussards, et le chef d'escadron du génie sont aussi parmi les blessés.

« Plus de trois divisions de l'armée n'ont pas tiré un coup de fusil.

« Je ferai connaître, dans un rapport séparé, les noms des officiers et soldats qui se sont particulièrement distingués et qui méritent les bontés de Votre Majesté. »

Eugène à la vice-reine. Pordenone, 10 mai 1809.

« Je t'annonce mon arrivée à Pordenone, ma bonne Auguste. Une partie de mon armée est déjà sur le Tagliamento ; l'ennemi fuit à toutes jambes, nous ramassons à chaque instant un bon nombre de prisonniers; j'espère que demain 11, jour de leur passage de l'Isonzo, ils l'auront tous repassé.

« La chaleur commence déjà à être très-forte, je me porte bien et t'aime.... »

Nap. à Eug. Schœn brunn, 12 mai 1809.

« Mon fils, je reçois votre lettre de Vicence, du 5 mai. Je sais que vous avez pris l'intendant de l'armée ennemie, et les papiers qu'il avait avec lui; envoyez-moi la copie de ce qu'ils contiennent d'important. Nous sommes maîtres de Vienne, des faubourgs depuis le 10, et de la ville aujourd'hui, après un

bombardement; votre aide de camp, qui s'est trouvé ici, vous donnera des détails. Je vous envoie mon ordre du jour, que vous pourrez faire imprimer et envoyer partout. Je suppose que l'ennemi est aujourd'hui chassé de toute l'Italie, et que vous l'aurez poursuivi dans toutes les directions. Il paraît que ce qu'il y a d'ennemis ici se rallie dans la Moravie.

« *P. S.* Envoyez l'ordre du jour à Naples, à Rome, en Toscane, en Piémont. »

Eug. à Nap. Saint-Daniel, 12 mai 1809.

« Sire, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté que son armée d'Italie a passé le Tagliamento; hier matin, toute la cavalerie a balayé la plaine jusqu'au delà d'Udine. Palma a été débloquée; et l'avant-garde, de grand matin, s'est dirigée à la poursuite de l'ennemi, dont la plus grande partie des forces se retire décidément par la Pontéba. Nous avons encore eu le bonheur de joindre l'armée autrichienne à Saint-Daniel vers 3 heures après-midi. Le général Giulay était resté avec plusieurs régiments d'infanterie, quelques escadrons et plusieurs pièces d'artillerie. Le prince Jean y était même de sa personne et avait ordonné à son arrière-garde de défendre le plus longtemps possible les hauteurs de Saint-Daniel, afin de donner le temps au reste de son armée de défiler dans la longue vallée de la Fella. J'avais joint notre avant-garde à 2 heures et demie, et, voyant que l'ennemi occupait des positions, j'ai ordonné qu'il fût attaqué sans délai. Quelques compagnies de tirailleurs, soutenues par 4 bataillons, attaquaient de front, pendant que 2 autres batail-

cherchaient à gagner la droite et la gauche de
iemi. La fusillade fut très-vive, mais nous par-
ies à enlever la position. L'ennemi se retira de
eurs en hauteurs, mais je le fis poursuivre sans
:he. La charge à la baïonnette, de quelques pe-
is d'infanterie, soutenus par quelques pelotons
e de chasseurs et du 23e de dragons, mit le dés-
e dans les rangs ennemis. L'avant-garde, à la
, prit position sur la Lédra

Les résultats de ce combat sont 1,500 prison-
s et le drapeau du régiment de Rieski. Parmi
lessés, il y a 22 officiers, dont un colonel, un
r et 6 capitaines. L'ennemi a perdu, en outre,
hommes en tués ou blessés; cette journée nous
environ 200 hommes. Le général Dessaix, le
iel Nagle et le major Vautré se sont parfaite-
conduits.

Nos troupes sont un peu fatiguées. Les passa-
onsécutifs (à gué) de 5 torrents : Brenta, Piave,
amento, ont beaucoup attendri les pieds. Voici
ispositions que j'ai prises pour la poursuite de
emi. Je suis l'armée du prince Jean par la Pon-
avec l'avant-garde, les divisions Grenier, Du-
, Fontanelli et la garde; le général Séras par
retto et Cividale, pour nous joindre à Tarvis.
is passer par Goritzia et Laybach, le général
onald avec les divisions Broussier et Lamarque.
énéral Rusca était, le 9, à Bellune, et avait ordre
asser, s'il lui était possible, dans la vallée de la
e. Je désire que Votre Majesté approuve ces dis-
ions dans ces différentes vallées; il était néces-

[illegible] divisions. d'autant plus que [illegible] »

[illegible] compte à Votre [illegible] à qui j'avais or- [illegible] di- [illegible] jusqu'au delà [illegible] cette partie que [illegible] de Landwher. [illegible] a fait, [illegible] s'est em- [illegible] a pris des [illegible]

[illegible] hussards, et [illegible] les ordres du [illegible] à la poursuite [illegible] ont pris 800 [illegible] régiment de Jellachich [illegible]

« Nous [illegible] Auguste, un com- bat très-[illegible] arrière-garde ennemie [illegible] de cette [illegible] lle. [illegible] arrivai à notre as[illegible] été vive et a bien [illegible] prisonniers, dont 22 [illegible] régiment Rieski. L'ennemi [illegible] tués ou bles- sés; notre [illegible] 250 hommes. Les autres [illegible] lorsque tout [illegible]

« L'ennemi, frappé de terreur depuis la journée du 8, si fatale à son armée, n'a plus songé qu'à rallier ses soldats jetés dans le désordre, et accélérer sa fuite; mais notre avant-garde, suivie de l'armée, ne lui donnait pas même le temps de célébrer les funérailles du feld-maréchal Wolfskehl, qu'il emportait avec lui de ville en ville, ne lui permettait pas non plus de rassembler son monde, et lui prenait, de côté et d'autre, des pelotons épars et égarés. Ces prises partielles font monter à plus de 12,000 hommes la perte de l'ennemi à la journée de la Piave. Eugène au ministre de la guerre, Saint-Daniel, 12 mai 1809.

« Cependant notre avant-garde a passé hier, à la pointe du jour, le Tagliamento. Elle était suivie de la cavalerie et de plusieurs divisions. Ce passage s'est fait au gué, en face de Valvasone, avec ordre et célérité, et sans accident. L'ennemi, encore plein du triste souvenir de la journée du 8, n'avait garde de se trouver là pour nous disputer le passage. La cavalerie s'est mise aussitôt en devoir de balayer la plaine jusqu'à Udine, et Palmanova a été débloquée. Pendant ce temps l'avant-garde marchait, dès le matin, à la poursuite de l'ennemi qui dirigeait la retraite d'une grande partie de ses forces par la Pontéba.

« Encore une fois nous avons eu le bonheur de joindre l'armée autrichienne, à Saint-Daniel, vers trois heures après midi. Le général Giulay y était resté avec plusieurs régiments d'infanterie, quelques escadrons de cavalerie, et avec 5 pièces d'artillerie. Le prince Jean y était même de sa personne, et avait

ordonné à son arrière-garde de défendre le plus longtemps possible les hauteurs de Saint-Daniel, afin de donner le temps au reste de son armée de défiler dans la longue vallée de la Fella; mais, dès les deux heures et demie, j'avais joint notre avant-garde, et, voyant que l'ennemi occupait ces positions, j'ai ordonné qu'il fût attaqué sans délai. Quelques compagnies de tirailleurs, soutenus par 4 bataillons, attaquaient de front, pendant que les 2 autres bataillons cherchaient à gagner la droite et la gauche de l'ennemi. La fusillade fut très-vive; mais nous ne tardâmes pas à enlever la position. L'ennemi se retira de hauteurs en hauteurs; je le fis poursuivre sans relâche, et la charge à la baïonnette de quelques pelotons d'infanterie, soutenus par quelques pelotons du 9e de chasseurs et du 23e de dragons, mirent le désordre et la confusion dans ses rangs. L'avant-garde, à la nuit, prit position.

« Les résultats de ce combat sont : 1,500 prisonniers et un drapeau du régiment de Reiski. Parmi les prisonniers, il y a un colonel, un major, 6 capitaines; en tout, 26 officiers. L'ennemi a perdu, en outre, 600 hommes tués ou blessés.

« Cette journée nous coûte environ 200 hommes hors de combat.

« Nos troupes sont un peu fatiguées. Le passage consécutif et à gué, des trois torrents, la Brenta, la Piave et le Tagliamento, a beaucoup fait souffrir le pied du soldat. Cependant l'armée n'en poursuivra pas moins l'ennemi, après un léger repos, et son courage et son dévouement me répondent du reste.

« Généraux, officiers et soldats se sont parfaitement conduits. Je ferai connaître, par un rapport détaillé, les noms de ceux qui se sont particulièrement distingués.

« Au moment où je terminais ma lettre, j'apprends qu'un escadron du 6e de hussards et un escadron de dragons de la Reine, sous les ordres du colonel Gifflingua, que j'avais envoyés, cette nuit, à la poursuite de l'ennemi, ont pu rejoindre, à la pointe du jour, l'arrière-garde de la colonne qui se retirait par Gemona. L'ennemi fut aussitôt chargé et culbuté, et 700 hommes, dont 8 officiers, ainsi qu'un drapeau du régiment François Jellachich, sont tombés en notre pouvoir. Je recommande aux bontés de Sa Majesté le colonel Gifflingua, qui sert avec la plus grande distinction depuis le commencement de la campagne. »

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté une dépêche du général Marmont, qui vient de m'arriver. Je ne donne aucun détail à Votre Majesté, parce que je suis assuré que le général Marmont ne laisse rien ignorer à Votre Majesté. J'ai eu soin d'informer ce général du jour où j'ai repris l'offensive, le 30 avril dernier, et je lui ai successivement fait part et des victoires de Votre Majesté, et des avantages de l'armée d'Italie. Je ne doute point, d'après cela, qu'il n'ait marché de l'avant, et qu'il n'ait fait tous ses efforts pour se faire jour et gagner du terrain. » Eug. à Nap. Venzone, 14 mai 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté Eug. à Nap. Pontebba, 14 mai 1809.

la situation des divisions actives de son armée d'Italie à l'époque du 5 mai. Je la prie de vouloir bien m'excuser si je ne la lui ai pas envoyée dans la dernière semaine d'avril, mais les mouvements de l'armée ont empêché les divers chefs d'état-major d'avoir eux-mêmes la situation exacte des corps et de les transmettre à l'état-major général. J'ose cependant assurer à Votre Majesté qu'à l'avenir elle les recevra exactement. »

ng. à Nap. Venzone, mai 1809.

« Sire, j'arrive à l'instant de la Pontéba : notre avant-garde est à trois milles au delà; nous n'avons pu mener aucune pièce d'artillerie. Les ponts de la Fella ont été tellement abîmés par l'ennemi, qu'on demande quatre jours avec 1,200 ouvriers, et les matériaux sur les lieux. Justement les matériaux manquent, car il faut des bois de longueur qui n'existent pas à plusieurs lieues à la ronde. J'ai fait fabriquer des petits ponts pour l'infanterie : les chevaux, à force de soins et de peines, ont pu passer, et j'espère que nous gagnerons ainsi Tarvis. Notre artillerie nous joindrait par Cividale et Caporetto, en suivant la route que fait en ce moment la division Séras. Cependant, comme nous avons encore l'ennemi à Malborghetto, et que, d'après les rapports, il y tiendrait, j'ai ordonné qu'à force de bras, et sur des traîneaux, on fasse passer quatre ou six pièces. J'informerai Votre Majesté de la marche de l'ennemi; mais, lorsque mes lettres lui arrivent, il y a déjà dix jours écoulés. Je crains bien que les ruptures de ponts ne nous occasionnent du retard, surtout si,

sans canons, nous ne pouvons emporter les positions de l'ennemi. Le général Séras doit être, ce soir, très-près de Caporetto, et le général Macdonald, avec ses deux divisions, a dû passer l'Isonzo à la pointe du jour. Dans la soirée d'avant-hier, et dans la journée d'hier, nous avons fait encore 450 prisonniers. A Venzone, l'arrière-garde ennemie fit mine de vouloir tenir, mais elle fut bientôt culbutée : le général Collorédo, qui commandait, a été blessé à la cuisse d'un coup de feu, un lieutenant-colonel de son état-major a été tué, deux autres officiers, aussi de l'état-major, ont été faits prisonniers. Notre perte consiste en 2 tués et 45 blessés. Dans le nombre des tués, se trouve un chef de bataillon du 23e. »

Le ministre à Napoléon. Paris, 15 mai 1809

« Sire, M. le capitaine Zœpffel, l'un de vos officiers d'ordonnance, était arrivé à Lovadina, près de la Piave, le 7 mai. Il a accompagné le vice-roi d'Italie à l'affaire du 8, jour où on a passé la Piave de vive force et à gué. L'ennemi a eu 2,000 tués, parmi lesquels était le feld-maréchal lieutenant Wolfskehl, et, à ce qu'on prétend, le général de Frimont. Un aide de camp du prince Jean devait aussi avoir été blessé. On avait pris 3,000 hommes et beaucoup d'officiers, dont 2 généraux; 14 canons, beaucoup de caissons et de bagages. Le combat a été terminé par une charge de dragons commandés par le général Grouchy, qui venait d'arriver au milieu de l'affaire, et par une charge d'infanterie commandée par le général Grenier. L'ennemi avait été poussé ce jour-là jusqu'à Conégliano. Nous avons perdu environ 700 hommes,

tant tués que blessés ou prisonniers; parmi les premiers, on compte le général Davenay.

« M. Zœpffel a dû partir le 9 pour porter à Votre Majesté la nouvelle de cette victoire.

« Le 6 mai, cependant, il y avait encore un corps d'Autrichiens à Trente, et la Valteline était insurgée.

« Le duc de Valmy était le 11 à Mayence, et ne mande rien, si ce n'est qu'il part pour Hanau. »

« L'ennemi, en repassant la Piave, avait brûlé trois arches du nouveau pont; comme il aurait fallu beaucoup de temps pour le réparer, le prince vice-roi d'Italie se décida à faire passer son armée au gué, à l'endroit où se trouvait l'ancien pont, sur la route de Lovadina à Conégliano. Pour protéger ce passage, Son Altesse Impériale réunit cinq bataillons de voltigeurs, le 9e régiment de chasseurs à cheval et quatre pièces d'artillerie, dont il donna le commandement au général Dessaix. Ce général était accompagné du capitaine Bataille, aide de camp du vice-roi. Le 8, à la petite pointe du jour, ces troupes traversèrent la Piave, l'infanterie ayant de l'eau jusqu'au-dessous des bras. Elles repoussèrent plusieurs charges de cavalerie et souffrirent pendant quelques heures le feu de vingt-quatre pièces de canon avec une rare intrépidité. A mesure que l'armée passait, les régiments se formaient, et l'artillerie jouait. Vers midi, le prince Eugène, voyant qu'il était assez fort pour attaquer l'ennemi, ordonna à la cavalerie de charger, ce qui fut si bien exécuté, qu'on s'empara de huit pièces de canon, et qu'on fit un grand nombre de prisonniers,

parmi lesquels se trouvèrent plusieurs officiers de marque, entre autres le général Reisinger, directeur en chef de l'artillerie de l'armée, et le baron de Hayer, général-major de cavalerie. On venait de trouver un autre gué, à une demi-lieue plus bas que le premier. Le prince le fit passer à une partie de l'artillerie de la garde, qui, après avoir canonné pendant une demi-heure celle de l'ennemi, la força à se retirer; une division de dragons, commandés par le général Grouchy, qui venait d'arriver sur le champ de bataille, passa au même gué, chargea l'ennemi et le poursuivit jusque près de Conégliano, en lui faisant un grand nombre de prisonniers; le général Grenier, avec une division d'infanterie, qui avait aussi passé la Piave à gué, rencontra l'infanterie autrichienne, l'attaqua à la baïonnette et la culbuta. La dernière charge de cavalerie avait eu lieu le soleil étant déjà couché; on canonna l'ennemi jusqu'à neuf heures du soir; il se retirait avec tant de précipitation, qu'il ne répondait plus à notre feu. Le vice-roi ne quitta le champ de bataille que vers onze heures du soir. Les Autrichiens profitèrent de la nuit pour se sauver, abandonnant un grand nombre de leurs blessés que nous trouvâmes à Conégliano. Le 9, notre cavalerie continua de poursuivre l'ennemi, qu'elle n'avait pas encore atteint à deux heures après-midi; au moment de mon départ, le prince monta à cheval pour se porter vers Sacile. Les résultats de l'affaire du 8, connus à cette époque, étaient que l'ennemi avait eu 2,000 tués, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs et le feld-maréchal lieutenant Volfskehl; on disait le gé-

néral Frimont mort : nous avions 3,000 prisonniers, dont 2 généraux et 16 pièces de canon, avec un bon nombre de caissons et de chariots de bagages; notre perte se montait en tout à 700 hommes, dont une trentaine emportés par la force du courant du fleuve. Le général Darançey a eu la cuisse emportée au moment où il allait charger; on le dit mort des suites de sa blessure. »

Eugène à la vice-reine. La Pontéba 15 mai 1809, midi.

« Me voici à la Pontéba, ma très-chère Auguste, c'est-à-dire sur la frontière du royaume; nos avant-postes sont dans Malborghetto, que les ennemis ont retranché; j'ai été déjà ce matin reconnaître leurs ouvrages, et, comme on perdait inutilement du monde en les attaquant de front, je les fais tourner par les montagnes. Je n'ai pu faire suivre l'artillerie, j'ai même dû de Dogna la renvoyer à Udine, pour reprendre l'autre route quand elle sera libre. Ces coquins d'Autrichiens, pour fuir plus à leur aise, ont coupé tous les ponts, et il y en a deux tellement escarpés, qu'il faudrait un mois pour que les voitures y passassent; juge comme ces contrariétés me font enrager! Je suis cependant parvenu, à force de peine, à faire passer deux petites pièces de 3 qu'on a démontées et portées à bras; je les attends ici pour ce soir. Ma santé est très-bonne, je fatigue beaucoup; mais tout sera bien compensé si l'Empereur peut être content. Adieu ma bonne Auguste; aime-moi toujours bien; je t'embrasse ainsi que nos deux petits anges, un souvenir aimable aux dames de ta société, et particulièrement à M. Wurmbs. Que devient la

duchesse de Lita? Je serais bien curieux de savoir ceux ou celles de ta société qui se sont distingués par leurs bons sentiments dans cette circonstance, comme la liste des visages allongés. Adieu. »

« Sire, j'ai déjà eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté des obstacles que j'ai rencontrés pour me porter en avant. La destruction des ponts de la Fella, qui m'a privé de mon artillerie, m'a fait un tort considérable Le fort de Malborghetto tient encore, quoique je l'aie fait sommer; mais je n'avais point de canons, et ce n'est qu'avec des peines infinies que j'ai pu faire passer deux pièces de 3 et un obusier que je fais mettre en batterie cette nuit. Demain matin j'espère avoir, en outre, deux pièces de 6, et au moyen de l'effet que le feu de cette artillerie produira sur les blockhaus de l'ennemi, je pense pouvoir monter avec succès quelques compagnies de grenadiers dans le fort. Je n'ai point encore de nouvelles du général Macdonald. Le général Séras, dont la division avait été dirigée par Cividale, Caporetto, la Chiusa di Pletz, me mande, d'hier soir, qu'après avoir emporté les positions de Caporetto et de la Chiusa, il s'est vu forcé de s'arrêter devant le mont de Predel, dont les fortifications lui ont paru imposantes et dans une situation qui ne lui permet pas de se développer. Le général Séras attend, dans cette position, de nouveaux ordres. Eug. à Nap. Malborghetto. 16 mai 1809.

« J'ai fait tourner par les vallées de Roccolona et de Dogna, le mont Predel, et j'ordonne de faire sommer le fort de se rendre. Malgré tout ce qui a empêché

ma marche, j'ai cependant mon avant-garde, une partie de la division Pachtod, une partie de celle du général Fontanelli à Tarvis, mais sans artillerie ni cavalerie. J'ai fait passer une partie de ces troupes par le canal de Dogna, et le reste a tourné la position de Malborghetto, dans la montagne, presque sous le feu même du fort, mais sans perdre un seul homme. Ces troupes ont rencontré l'ennemi près de Tarvis, et ont emporté cette ville au pas de charge. Cette affaire a été brillante, et nous aurait donné beaucoup de prisonniers, si nous avions eu de la cavalerie.

« Votre Majesté voit, par ce rapport, que la marche de l'infanterie n'a, pour ainsi dire, pas été retardée, et j'espère que demain la cavalerie et l'artillerie arriveront à Tarvis. Je sais d'une manière positive que l'ennemi s'était retranché sur la rive gauche du Gailitz, en deçà de Villach, après avoir rompu le pont de ce torrent : il paraît avoir une forte artillerie sur ce point, et j'ai ordonné aux troupes qui sont à Tarvis de ne rien engager imprudemment. Tous ces retards me peinent extrêmement, les ordres de Votre Majesté étant que je poursuive l'ennemi avec la plus grande promptitude, et même qu'une fois arrivés à Villach je pousse des détachements sur Spital et sur Radstadt, et voici déjà un jour de perdu; sans doute les retranchements de l'ennemi en avant de Villach m'en feront perdre un autre, car je ne pourrai probablement pas le débusquer sans artillerie. Je ne saurais précisément informer Votre Majesté de la valeur de ces ouvrages, car les rapports des espions sont si mal rédigés, si peu clairs, qu'on

peut, d'après eux, rien statuer de positif à cet
ard. »

« Voilà trois jours passés sans avoir l'honneur de
us écrire, monsieur le duc. Nous marchons avec
pidité et nous avons fait des mouvements qui m'ont
npêché de le faire. Après avoir passé le Taglia-
ento, les divisions Séras, Broussier et Lamarque se
nt dirigées, les deux premières, sur Udine, la troi-
ème sur Palma; le corps du général Grenier et
lui du général Baraguey-d'Hilliers sur la Pontéba;
ont été suivis d'une partie de la cavalerie légère et
la division de dragons du général Grouchy; celle
général Pully a suivi les divisions Broussier et La-
rque, et le tout est sous les ordres du général
donald. Les troupes dirigées sur la Pontéba ont
s à Osopo des vivres pour quatre jours, et les au-
s les ont pris à Palma.

Le général Caffarelli à Duroc. Santa-Croce, 16 mai 1809.

« Le 13, le prince a porté son quartier général à
nzone; le même jour le corps du général Macdo-
s'est porté sur l'Isonzo. De l'autre côté, le prince
t établi à la Pontéba. Les 14 et 15, il marchait sur
borghetto et Tarvis; la division du général Séras
ris, le 14, la route de Cividale, et se porte sur
oretto et la Chiusa de Pletz.

Son Altesse Impériale ayant ordonné que j'irais
ndre possession de Trieste au nom de Sa Majesté,
eiller à l'exécution des dispositions qu'elle a pri-
our l'administration de ce pays, j'ai dû m'éloigner
le, le 14, à une heure après midi, et je me suis
lu au corps du général Macdonald qui manœuvre

pour tourner la position de Préwald, marche sur Laybach, et de là se porte sur Klagenfurth. J'ai été fort étonné de le trouver hier à Gradisca; je le croyais à Vippach; mais j'appris que le pont de Goritzia était coupé, qu'on n'avait pas pu trouver une barque, que la cavalerie avait trouvé un gué, mais que l'infanterie avait eu de l'eau jusqu'aux aisselles, et que la chaleur excessive qu'il fait depuis quelques jours faisait fondre la neige; la rivière grossissait à chaque instant. L'on fut obligé de perdre un jour; et j'ai connu par moi-même le danger du gué, l'ayant passé deux fois sur un grand cheval qui avait de l'eau jusqu'aux quartiers de la selle, et le courant étant d'une rapidité extrême. Enfin, deux paysans passèrent l'Isonzo et vinrent indiquer deux barques qui se trouvaient sur la rive gauche; des nageurs allèrent les chercher. On en découvrit trois autres, mais deux furent hors de service par leur vétusté, presque dans l'instant. Ainsi, on fut réduit à trois barques pour passer deux divisions d'infanterie et l'artillerie. Malgré ce peu de moyen, on y mit une telle activité, que le passage fut effectué hier dans la matinée, au village de Fava. La division Lamarque eut ordre de remonter la rive gauche de l'Isonzo, jusqu'à Goritzia, et de prendre position en avant; le général Broussier s'est porté en avant jusqu'à ce qu'il trouvât le chemin de Goritzia à Trieste, qu'il a eu ordre de remonter jusqu'à Goritzia, et est venu prendre position en avant de la division Lamarque; on n'a point pour ainsi dire trouvé de résistance. La cavalerie rencontra hier matin une troupe ennemie qui voulait cou-

ser le pont de Budia ; les dragons mirent pied à terre et l'empêchèrent d'effectuer ce projet et de brûler les affûts de 13 pièces de canon qui avaient été conduites devant Palma, et qui sont tombées en notre pouvoir.

« Le gros de l'armée s'est rètiré par la Pontéba avec presque tous les bagages; on nous dit qu'il est passé par ici 25,000 hommes, presque tous en mauvais état, et qu'il y a parmi eux 8 ou 10,000 landwehrs; on nous dit aussi qu'ils tiennent Préwald; c'est ce que nous saurons demain. Nous serons en état de faire une forte journée.

« Je ne peux vous rien dire de ce qui se passe aux environs de Tarvis; depuis avant-hier je n'en ai pas eu de nouvelles, non plus que de la division Séras, et, comme nous nous éloignons tous les jours, il est probable que nous n'en aurons qu'à notre jonction à Klagenfurth.

« Notre arrivée à Goritzia nous a fait connaître combien ce pays a été tenaillé; la régence avait perdu la tête, la crainte lui ôtait la faculté de faire la moindre chose; on a appris que le 14 l'ordre lui avait été donné de faire la levée en masse. Elle a eu le bon esprit de ne pas l'exécuter, et, en effet, elle n'avait point d'armes à donner à ces malheureux paysans; les caisses publiques ont été enlevées.

« Je vais faire armer le port de Trieste. Le général Schilt a été nommé commandant supérieur; on lui a donné deux bataillons, et par Montfalcone il se rend à Opschena où il attendra que le général Macdonald ait enlevé Préwald et se soit assuré que la place est évacuée. Vous pouvez être assuré que la police sera

bien faite dans cette ville, qu'on n'y volera point, que les marchandises anglaises seront séquestrées, qu'il n'y sera point fait de vilenie pendant mon séjour, qui ne durera qu'autant qu'il sera nécessaire pour mettre tout en état. J'aime mieux être à l'avance pour mille raisons, et puis je voudrais être propre à autre chose; mais, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai fait abnégation de tout ce qui m'est personnel; pourvu que je serve Sa Majesté, je suis satisfait; mais, si je pouvais la satisfaire, je serais heureux. »

Nap. à Eug. Vienne, 17 mai 1809.

« Mon fils, vous trouverez ci-joint des pièces qui ont été publiées ici. Faites-les imprimer en français et en italien, et répandre dans la presqu'île. — On n'a ici aucune nouvelle du général Marmont. — Le duc de Dantzig a battu le 13 le général Chasteler entre Kieffstein et Inspruck, et est entré le 15 à Inspruck. Votre aide de camp d'Anthouard vous aura fait connaître les événements qui se sont passés à la prise de Vienne. J'ai donné ordre au duc de Dantzig de marcher sur Léoben, par Salzbourg. Le général Lauriston, parti de Vienne, est arrivé sur les hauteurs qui séparent Léoben de Vienne; du moment que vous serez arrivé à Klagenfurth, la jonction pourra se faire promptement. Envoyez-moi donc un officier ou un courrier tous les jours. Vous pouvez m'envoyer des officiers des corps. Envoyez-moi des détails, des états de situation de mon armée, et faites-moi connaître les lieux où se trouvent tous les corps. —L'archiduc Ferdinand, commandant l'armée autrichienne de Galicie, s'était d'abord emparé de Var-

sovie par capitulation; mais depuis, ayant battu en retraite, les Polonais ont tout repris. Le 29, ils lui ont enlevé un pont sur la Vistule et fait 2,000 prisonniers. L'ennemi est donc battu de tous côtés. — Les immenses matériaux qu'il faut pour faire un pont sur le Danube sont rassemblés; j'espère passer le 18 ou le 19 et dissiper les armées qui se sont réunies entre le Danube et la Moravie.

« *P. S.* Faites passer des exemplaires de ma proclamation aux Hongrois en Hongrie. »

Eug. à Na
Malborghet
17 mai 18

« Sire, Votre Majesté était convaincue d'avance, j'en suis sûr, de la nécessité qu'il y avait pour moi à m'emparer du fort de Malborghetto, qui fermait à mon artillerie, à mes munitions, et enfin à toutes mes voitures la route de Tarvis, et par conséquent de Villach. Déjà nous avions été arrêtés trop longtemps par la destruction des ponts du canal; la résistance des fortifications du mont Predel empêchait le passage de tout ce qui avait pu être dirigé par Cividale et Caporetto. L'infanterie et la cavalerie, que j'étais déjà parvenu à porter à Tarvis, retournaient dans une position embarrassante pour l'artillerie, ayant en avant de soi l'ennemi fort près et décidé à tenir sur le Gailitz, et, en arrière, les forts de Malborghetto et du mont Predel, qui leur fermaient les deux grandes routes qui, du Frioul, communiquent avec la Carinthie. Il fallait s'ouvrir un de ces chemins; j'étais à Malborghetto et je sentais vivement le désir de me rapprocher de Votre Majesté, en exécution de ses ordres. J'avais enfin, à la pointe du jour, comme

j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Majesté, un obusier, 3 pièces de 6 et 2 pièces de 5 en batterie, et je résolus d'enlever le fort. Je fis tirer constamment cette artillerie depuis cinq heures jusqu'à neuf heures et demie du matin, heure que j'avais fixée pour l'assaut. Le général Pachtod, qui commande maintenant la division Grenier, avait reçu ordre de se porter avec la brigade qui lui restait, en passant par la montagne, entre le fort et Tarvis, et d'attaquer, de ce côté, tandis que le général Durutte, qui était à Malborghetto, attaquerait en même temps, avec 5 bataillons, quelques compagnies de grenadiers et de voltigeurs. A neuf heures et demie, en faisant feu de toutes ses pièces à la fois, l'artillerie sembla donner le signal. Tout partit et s'élança en même temps. La tête du fort, tous les blockhaus, les palissades à toutes les hauteurs, malgré la mitraille, les boulets et la fusillade, et sur tout l'escarpement de toutes les rapproches, tout fut assailli et franchi à la foi. L'ennemi se réfugia vainement dans les blockhaus; il fut poursuivi, fusillé et forcé jusque dans les derniers retranchements. Les cris répétés de *Vive l'Empereur!* lui annonçaient de toutes parts l'approche des soldats de Votre Majesté. Dans les premiers moments, ils ne firent point de grâce; mais ensuite 350 prisonniers qu'ils ont ramenés ont prouvé leur générosité, comme l'enlèvement des forts atteste leur audace et leur intrépidité. L'ennemi a eu, à peu près, 300 hommes tués dans le fort. Nous y avons pris 2 obusiers, 2 pièces de 12, 5 pièces de 3, 1 de 6, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers de toute

espèce. La conquête de ce fort que les Autrichiens appelaient l'Osopo de la Carinthie ne nous a coûté que 80 hommes hors de combat et une demi-heure. Le chef de bataillon Amoretti est du nombre des blessés. Le général de division Pachtod est entré le premier dans les retranchements ennemis. Le général de division Durutte a conduit également ses bataillons avec autant d'audace que de fermeté, et le général Grenier, commandant des deux divisions, qui a tout dirigé sous mes ordres, a montré un sang-froid et un zèle qui ont dû contribuer beaucoup au succès de cette entreprise. Voyant dans un endroit un moment d'indécision, il s'y lança avec deux compagnies de grenadiers, et tout fut entraîné. Les compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 62ᵉ, du 52ᵉ, du 102ᵉ et du 1ᵉʳ de ligne se sont particulièrement distingués. Parmi les officiers qui ont montré le plus d'intrépidité, je dois citer le chef de bataillon Colas, du 102ᵉ, le lieutenant Bourgeois, du 102ᵉ, le capitaine des grenadiers du 102ᵉ, et plusieurs autres dont je ferai connaître successivement les noms. J'ai été très-satisfait, en général, du service de l'artillerie, et particulièrement du capitaine Gérin, aide de camp du général Sorbier. On doit principalement le petit nombre de blessés que nous avons eus à la rapidité avec laquelle les troupes se sont élancées. »

« Sire, j'ai déjà eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de la prise du fort de Malborghetto : ce fait d'armes, que nos ennemis se refusent à croire

Eug. à Nap. Tarvis, 17 mai 1809.

et que nous-mêmes nous commençons à regarder comme difficile, en nous éloignant de l'instant où il a été opéré, n'a pas seul suffi pour la journée du 17; une nouvelle victoire, remportée sur les ennemis de Votre Majesté, vient de couronner ce beau jour.

« Aussitôt après avoir ordonné à Malborghetto toutes les dispositions convenables à la suite de l'enlèvement du fort, et avoir dirigé sur Tarvis les 4 pièces d'artillerie à cheval de l'avant-garde qui avaient servi à préparer cet événement, je m'étais rendu à Tarvis et je me portai aussitôt en avant pour reconnaître notre position et celle de l'ennemi, qui paraissait en force vis-à-vis de nous.

« Je trouvai l'avant-garde que commande le général Dessaix, établie en avant et tout près du bourg, sur la route de Villach, occupant une partie du vallon de la Schlitza, sur le front de Tarvis, et un pont sur cette rivière. La brigade du général Valentin et celle du général Abbé étaient un peu en arrière, et sur les flancs de cette position : notre droite était formée par la division Fontanelli, qui était à cheval sur le val de Schlitza, et la route qui conduit à Raïbel, et, pour ainsi dire, en potence avec le reste de nos troupes. Cette division avait débouché par les vallées de Boccolana et de Dogna.

« L'ennemi était établi de l'autre côté du vallon étroit et profond où coule la Schlitza, occupant avec cinq régiments de ligne et plusieurs bataillons de Croates et de landwehr une double ligne de redoutes élevées les unes au-dessus des autres et garnies de plus de 24 pièces de canon. Il laissait voir sur ses derrières

me cavalerie assez nombreuse. Ces forces étaient commandées par les généraux Giulay et Frimont.

« Je m'aperçus aussitôt, aux dispositions de l'ennemi, que, nous croyant à Tarvis, sans canon, et seulement avec les troupes qui l'en avaient délogé hier, son intention était de nous attaquer pour couper tout ce qui était du côté du mont Predel. Je résolus à l'instant même de le prévenir, et j'ordonnai toutes les dispositions pour l'attaque. J'envoyai l'ordre au général Fontanelli, qui n'était pas fort éloigné, de se mettre en mouvement sur-le-champ et d'attaquer la gauche de l'ennemi, tandis que l'avant-garde l'attaquerait sur son front, et serait soutenue par les brigades Abbé et Valentin et le feu des quatre pièces que je savais devoir arriver au moment où elles pourraient être utilisées.

« La division Fontanelli, à laquelle se trouvait le général Baraguey-d'Hilliers, exécuta l'ordre d'attaque avec la plus grande rapidité : le feu des batteries ennemies, dont les premiers coups tombèrent dans ses rangs, ne l'arrêta pas un instant, elle n'avait point d'artillerie et elle ne répondit qu'en battant la charge et en culbutant à la baïonnette tout ce qui tentait de s'opposer à sa marche. Le désordre fut bientôt dans les rangs des Autrichiens, et toute leur gauche se mit en pleine retraite. Le feu de nos pièces, qu'ils étaient loin d'attendre, étonna et ébranla leur droite, malgré l'énorme supériorité de leur artillerie; et la marche de la division Fontanelli, que rien n'avait pu arrêter, rendit bientôt la déroute des ennemis complète. L'avant-garde même, qui avait été retardée

par le passage du vallon à pic et profond qui le séparait des Autrichiens, ne put arriver que pour les poursuivre. Je ne puis encore faire connaître à Votre Majesté tous les résultats de cette belle affaire, mais ils sont aussi heureux qu'on pouvait l'espérer. L'ennemi a perdu beaucoup de monde, et nous lui avons fait environ 5,000 prisonniers; de son aveu, il a laissé 17 pièces de canon sur le champ de bataille. Nous n'en connaissons encore que 12 que nous lui avons enlevées, mais, demain sans doute, les autres se retrouveront, la nuit ayant empêché de les compter. Nous n'avons pas plus de 200 hommes hors de combat.

« Les généraux Fontanelli et Bonfanti se sont distingués; le major Grenier, du 60e de ligne, et le colonel Zucchi, du 1er de ligne italien, méritent des éloges.

« Demain, l'armée ne se portera probablement pas en avant. Toute mon artillerie se borne encore à l'obusier et aux trois pièces de 6 de l'avant-garde: j'ai envoyé, il est vrai, chercher des chevaux pour atteler quelques-unes des pièces que j'ai trouvées à Malborghetto, mais tout cela ne peut arriver que demain soir, au plus tôt, et le reste de l'artillerie de l'armée est arrêté, ainsi que la division Séras, par le fort de Predel. J'ai ordonné au général Séras d'attaquer demain ce fort de son côté, tandis que je le ferai attaquer de ce côté-ci, et sans doute ce passage sera aussi bientôt libre pour les troupes de Votre Majesté. L'avant-garde poursuit cependant toujours l'ennemi.

« Cette lettre sera portée à Votre Majesté par le colonel Gifflinga; cet officier, qui a servi avec beau-

coup d'activité depuis le commencement de la campagne, peut répondre à toutes les questions que Votre Majesté daignera lui adresser. Cet officier a des talents, et il a déployé dans toutes les circonstances un zèle et une bravoure bien dignes de louanges. Je prie Votre Majesté de lui accorder le grade de général de brigade.

« *P. S.* Je réclame l'indulgence de Votre Majesté pour le format du papier que j'emploie aujourd'hui, mais tous mes équipages sont restés en arrière, et il m'a été impossible de me procurer de plus grand papier. »

Eugène à la vice-reine. 17 mai 1809, minuit.

« Je m'empresse, ma bonne Auguste, de t'annoncer de belles nouvelles; la journée du 17 mai est pour l'armée d'Italie une des plus belles journées militaires : ce matin, nous avons enlevé un fort, très-difficile à prendre, et pourtant nos grenadiers l'ont enlevé à la baïonnette; presque toute la garnison a été passée au fil de l'épée, on n'a fait que 300 prisonniers. Je suis parti de suite pour rejoindre l'avant-garde, je l'ai trouvée à Tarvis; j'ai aussitôt reconnu l'ennemi, et j'ai pu juger qu'il se préparait à nous attaquer cette nuit ou demain matin. Quoiqu'il ne me restât que deux heures de jour, j'ordonnai l'attaque, et elle a été faite par ma droite, où était la division italienne commandée par Fontanelli. L'attaque a été si vive et a si bien réussi, que le reste de l'armée a à peine pu tirer un coup de fusil. L'ennemi a été mené six milles l'épée dans les reins et dans le plus grand désordre; je ne puis dire au total le résultat

de cette journée, mais certainement nous aurons de 2 à 3,000 prisonniers, 20 à 25 pièces de canon, et Dieu sait tout ce que nous ramasserons encore demain ; l'affaire a été chaude : nous avons eu environ 300 hommes hors de combat, et les boulets ennemis sillonnaient le terrain où nous étions de la belle manière.

« J'espère que l'Empereur sera content, et je suis bien satisfait. Je te dirai, pour toi seule, que je suis d'autant plus content de moi, que personne n'était de l'avis d'attaquer, parce que l'ennemi avait plusieurs lignes de retranchements ; mais j'ai tenu bon pour les ordres donnés, et le résultat a prouvé que j'avais grandement raison : quelques heures plus tard, et nous eussions été nous-mêmes battus. Je me porte bien ; voilà plusieurs nuits que je ne dors pas, mais tout va le mieux du monde. Adieu, ma bonne Auguste, donne ces bonnes nouvelles à ta société et aime-moi comme je t'aime. »

Eug. à Nap. Villach. 19 mai 1809.

« Sire, j'avais ordonné ainsi que j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté, que le fort de Predel fût attaqué hier. Cet ordre a été exécuté hier dans l'après-midi. Voici les dispositions que j'avais faites pour cette affaire. J'avais envoyé le major Grenier du 60e régiment avec deux bataillons de ce régiment, un bataillon de voltigeurs, et deux pièces de canon, sur la route de Predel, avec l'ordre d'attaquer le fort par derrière aussitôt son arrivée, tandis que le général Séras, que j'avais fait prévenir de la marche de ces troupes, attaquerait de front, au mo-

ment même où il entendrait commencer l'attaque de l'autre côté. Ces ordres ont été exécutés avec un ensemble parfait et une grande rapidité. En moins d'un quart d'heure les troupes de Sa Majesté étaient maîtresses du fort : aucun de ses défenseurs n'a pu éviter la mort. Les hommes qu'on a trouvés dans les palissades y ont été égorgés ; ceux qui s'étaient rétirés dans les blockhaus qui servaient de réduit au fort ont été la proie des flammes, ou chassés par le feu de leur dernier asile, sont venus tomber sous les baïonnettes. Nous y avons trouvé 10 pièces de canon, desquelles deux seulement avaient pu tirer sur nous, tant notre marche avait été rapide. Cette prise ne coûte pas à Votre Majesté plus de 150 hommes hors de combat. L'ennemi, qui s'était retiré dans le blockhaus, formé de très-grosses pièces de bois, où nos coups de fusil ne pouvaient pas atteindre, et d'où il tirait sur nous, nous a forcés à y mettre le feu. L'incendie, qui en est résulté, n'a été fatal à aucun des nôtres, mais il a fait sauter les magasins ennemis, et, le fort étant situé absolument sur la route, l'explosion a longtemps suspendu la marche de la division Séras, qui n'a pu venir coucher qu'à 5 milles en arrière de Tarvis, et éprouvera encore probablement quelques retards au passage de l'artillerie, des équipages et des dragons, qui étaient restés dans les vallées du Natisone et de l'Isonzo.

« Voici quelle est en ce moment la position de l'armée d'Italie. Le général Macdonald, qui commande l'aile droite, a passé l'Isonzo, le 14, sur les points de Goritzia et de Sagrano, avec les divisions

Lamarque et Broussier: il se dirigeait sur Laybach; il a dû se trouver, le 16, en présence de l'ennemi que l'on disait être retranché sur les hauteurs de Frewald avec 7 à 8,000 hommes. J'espère qu'il sera parvenu à en déloger les Autrichiens, et qu'il sera entré aujourd'hui à Laybach. Il aura porté sur Trieste deux bataillons et deux pièces de canon, et cent chevaux, pour s'emparer de cette ville dans laquelle je ferai exécuter les ordres de Sa Majesté à la lettre, ainsi qu'elle me l'a recommandé.

« Mes partis, que j'avais poussés en avant, étaient parvenus, dès hier matin, sur le Gailitz; ils y avaient trouvé le pont de Federaun, brûlé par l'ennemi qui avait abandonné les retranchements qu'il avait élevés de l'autre côté de la rivière, et dans une position très-avantageuse pour lui. Le Gailitz n'est point guéable en ce moment, et il fallait beaucoup de temps pour raccommoder ce pont; mais heureusement ils ont trouvé deux autres petits ponts seulement bons pour l'infanterie et la cavalerie, et ils sont entrés, hier soir, à Villach. Aujourd'hui, le centre de l'armée, sous les ordres du général Grenier, composé des divisions Pachtod et Durutte, a pris position autour de cette ville, la division Pachtod, en avant, sur la route de Saint-Veit et de Klagenfurth, et la division Durutte en arrière. Cette dernière division était arrivée fort tard, à cause des obstacles que met à notre marche la rupture du grand pont du Gailitz, qui arrête encore le peu d'artillerie que j'étais parvenu à amener à Tarvis, et qui ne lui permettra d'arriver que demain soir;

j'ai envoyé des partis sur la route de Laybach, par Assling et Niemburg, à la poursuite de quelques fuyards ennemis qui, dit-on, s'étaient jetés sur cette route après l'affaire du 17. Le général Baraguey-d'Hilliers est, avec la division Fontanelli, et cinq bataillons, sur la route de Saint-Paternion; la division Séras ne pourra arriver que ce soir, sur le Gailitz; mais je vois avec peine que la journée de demain sera presque perdue, puisque notre artillerie ne peut encore nous rejoindre.

« Je crains toujours de ne pas remplir entièrement les espérances de Sa Majesté, malgré le vif désir que j'éprouve d'exécuter complétement toutes ses volontés. J'ai pensé, cependant, que, si Sa Majesté daigne réfléchir à tous les obstacles qui ont arrêté ma marche, elle pensera qu'il eût été difficile qu'elle fût plus rapide. J'ai toujours des partis en avant sur la route de Klagenfurth, qui, ce soir, auront été jusqu'à Welden; et demain on poussera de fortes reconnaissances dans tous les sens en poussant en avant.

« Je laisserai à Villach, avec le général Baraguey-d'Hilliers, 10 bataillons et 10 pièces de canon, parce que tous les rapports s'accordent à assurer que le général Jellachich était encore à Radstadt, le 18, avec un corps de 8 à 9,000 hommes, et le général Chasteler, vers la même époque, avec 5 à 6,000 hommes, entre Brixen et Lientz. Le général Baraguey-d'Hilliers aura, entre outre, à observer un corps de 2 à 3,000 hommes, dont la moitié sans armes, qui se sont jetés dans les montagnes le jour

de la bataille de la Piave, et sont parvenus à Moten, où l'on dit qu'ils étaient hier soir : je lui ordonnerai même de marcher sur Spital et au delà, jusqu'à ce qu'enfin il ait opéré ou appris la destruction de ces corps dont l'existence est toujours inquiétante, mais qui, ayant maintenant perdu tout espoir, doivent facilement tomber entre nos mains, surtout si le corps que Sa Majesté a à Salzbourg y coopère. Ce n'est qu'à Klagenfurth que je pourrai rendre compte à Sa Majesté d'une manière décisive du parti que je prendrai en me portant en avant, car j'ignore encore quelle route l'ennemi aura suivie. Mais cependant je crois pouvoir dire à Sa Majesté, dès à présent, que, d'après ce qu'elle m'a fait l'honneur de me mander, il fallait opérer le plus tôt possible ma réunion avec son flanc droit, une fois arrivé à Klagenfurth, quand même l'ennemi aurait pris la route de Marburg, je me bornerai à le faire suivre dans cette direction par une bonne division, et je me porterai avec trois divisions, à marches forcées, sur Léoben et Bruck, afin de me rapprocher le plus près possible de la droite de Sa Majesté et de mettre le plus promptement qu'il se pourra le plus grand nombre de troupes possible à sa disposition immédiate. Je me ferai suivre, de plus, par une des deux divisions du général Macdonald, en laissant seulement à Laybach ce général avec son autre division et un régiment de cavalerie pour couvrir Trieste et l'Italie, et surtout pour opérer la jonction avec le général Marmont. J'espère que ce général aura fait son mouvement avec promptitude, et, quand il ar-

rivera, si Sa Majesté le permet, je lui donnerai l'ordre de se porter sur Marburg et de se réunir avec la division à laquelle j'aurai d'abord fait prendre cette direction.

« Je désire que ces dispositions méritent l'approbation de Votre Majesté; mais je ne saurais lui exprimer tout le plaisir que j'éprouve à penser que j'aurai bientôt le bonheur de me rapprocher d'elle, et de recevoir plus directement et plus promptement tous ses ordres. »

Eugène à la vice-reine. Villach, 19 mai 18[illegible] midi.

« Nous sommes fort heureux ce mois-ci, ma très-chère Auguste. J'avais hier ordonné la prise du fort de Prédel, et la division Séras l'a enlevé d'assaut en ne perdant que 150 à 200 hommes; l'ennemi n'a pu sauver un seul individu, car, le réduit du fort n'ayant pas voulu capituler, nos soldats n'ont pu faire autre chose pour le prendre que d'y mettre le feu, et tout ce qui était dedans a été totalement grillé; on m'assure que ce spectacle était déchirant. Celui de Malborghetto n'était pas moins affreux, car au moment que l'on allait monter à l'assaut, le village dans lequel étaient les troupes prit feu, et, pendant tout le carnage qui suit naturellement un assaut, les flammes fermaient la vallée, et nous en sentions la chaleur au pied du fort.

« J'ai visité hier le champ de bataille du 17, devant Tarvis, et tout prouvait bien que l'ennemi avait été mis dans la plus grande déroute. Ce matin, je me suis porté ici, où je passerai peut-être demain pour attendre notre artillerie, car à chaque pas elle

est retardée par les ponts que rompt l'ennemi ou par mille autres obstacles.

« Cela me fait bien enrager, je t'assure. Adieu, ma bonne Auguste, je t'aime et t'embrasse. »

Eug. à Nap. Villach, 20 mai 1809.

« Sire, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté, chaque jour, par des officiers et des courriers, des marches de l'armée d'Italie et de ses succès, malgré les obstacles sans nombre que l'ennemi nous a opposés.

« Les forts de Malborghetto et de Prédel enlevés d'assaut ; la prise de vive force des retranchements de Tarvis, où le 8e corps de l'armée autrichienne a été entièrement détruit, la prise de 15 pièces de campagne sont le fruit des journées des 17 et 18 mai, et nous ont coûté à peine 400 hommes hors de combat.

« Mes troupes légères sont arrivées ce matin à Klagenfurth, comme les derniers hussards ennemis en sortaient. Demain, l'armée de Votre Majesté sera à Klagenfurth, et je ne m'occuperai plus que de l'exécution des instructions de Votre Majesté. Ainsi elle peut compter que le 28 elle pourra m'adresser ses ordres au point qu'elle m'avait désigné dans une de ses lettres. J'y serai avec 3 divisions d'infanterie et 5 régiments de cavalerie; une 4e division viendra m'y joindre. Je crains de m'expliquer davantage dans une lettre que je confie à un habitant d'ici qui m'a promis de la porter à Vienne ou au quartier général, moyennant la récompense de cent louis, s'il me rapporte une réponse. J'ai laissé une garde

dans ses propriétés qui me servent de caution. »

« Me voici arrivé à Klagenfurth avec une partie de l'armée, ma bonne Auguste, et déjà, à quatre lieues plus avant, du côté de Marburg, j'ai mes troupes légères. Nous allons marcher probablement sept à huit jours sans trouver l'ennemi, car il se retire en toute hâte, et moi je vais manœuvrer pour me rapprocher de l'Empereur. Je n'ai pu t'écrire hier, car j'ai beaucoup travaillé et très-peu dormi ; mais j'ai fait écrire à madame de Wurmbs par Bataille. Je reçois tous les jours tes jolies petites lettres, et tu penses, j'espère, à tout le plaisir qu'elles me font éprouver. Il a plu excessivement aujourd'hui ; et je n'ai pas de quoi changer, car tous mes équipages sont à deux journées en arrière de moi, et je crois qu'ils ne me rejoindront que demain ; je suis comme un petit saint Jean, avec un seul habit sur le corps, car on m'a perdu ma capote. Ces diables de ponts rompus par l'ennemi nous ont bien dérangé. » Eugène à la vice-reine. Klagenfurth, 21 mai 1809. 6 h. du soir.

« Je ne t'écris qu'un mot d'ici, ma bonne Auguste. Je me presse d'arriver, avec le plus de monde possible, à la droite de l'Empereur ; tu verras par la date de cette lettre, la route que je prends ; mais je désire qu'on ne le sache à Milan que dans quelques jours. Aussi, dans la journée, je mettrai un ou deux articles de Klagenfurth, et pourtant dans quatre jours e serai à Léoben. » Eugène à la vice-reine. Saint-Veit, 22 mai 1809

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Eug. à Nap. Friesach, 23 mai 1809.

Majesté que je lui adresse, par le chemin direct d'ici à Vienne, mon aide de camp, le capitaine Bataille, qui fera protéger par nos postes un individu de Vienne, lequel a répondu, de son côté, de faire passer mon aide de camp, en supposant qu'il vînt à rencontrer des postes ennemis. Je n'ai pas voulu, pour plus de sûreté, donner une dépêche à mon aide de camp : mais je l'ai chargé de rendre compte à Votre Majesté de tout ce qui s'est passé à son armée d'Italie depuis que j'ai eu l'honneur de lui écrire. Cependant, pour donner suite à mes précédents rapports, je m'empresse d'informer Votre Majesté des opérations de l'aile droite de son armée d'Italie, du 14 au 21 mai, dont j'ai reçu hier le rapport. L'aile droite de l'armée, composée des divisions Broussier et Lamarque, et de la division du général Pully, que j'avais dirigée sur Goritzia, forçait, dès le 14, le passage de l'Isonzo, et, le 15, elle avait pris position au delà de Goritzia, malgré les obtacles présentés par l'ennemi.

« Nous avons trouvé dans Goritzia 11 pièces de gros calibre, 2 mortiers et environ 4,000 boulets, bombes et obus.

« Le 17, la division Broussier se présenta devant Préwald et fit aussitôt replier les avant-postes ennemis dans leurs retranchements. Le général fit ensuite attaquer et déborder l'ennemi, et l'obligea à se retirer précipitamment sur Laybach, lui donnant à peine le temps de jeter des garnisons dans les forts.

« Pendant ce mouvement, le général Macdonald faisait passer la division Lamarque par les routes si

difficiles de Podwel et de Poderay, afin de joindre la route de Laybach, en tournant la position de Préwald. Tous les postes ennemis qui défendaient ces gorges furent culbutés, et la 1re brigade de la division, commandée par le général Huart, enleva, dans cette circonstance, 400 prisonniers, dont un colonel et 15 officiers, et s'empara d'une pièce de canon, au moment où l'ennemi, sortant de ces défilés, put être atteint sur la grande route. Le 18, un détachement de nos troupes, commandé par le général Schilt, entrait à Trieste, et se liait, par ses postes et ses détachements, avec les autres divisions. Le nombre des prisonniers faits dans ces premières journées est de 8 à 900 hommes. Le 18 et le 19, le général Broussier resserra l'ennemi dans ses forts, et parvint, après de grands travaux, à faire mettre en batterie quelques pièces de canon.

« Le 20, pendant que la division Lamarque se portait sur Laybach, et avait quelque engagement avec l'ennemi, le général Broussier fit sommer le commandant des forts de Préwald, avant de l'attaquer. L'ennemi, étonné de ce que nos troupes eussent pu surmonter toutes les difficultés qui leur étaient opposées, et épouvanté des préparatifs d'attaque, s'empressa de capituler.

« 45 officiers retournent, sur leur parole, dans leurs foyers; 2,000 hommes ont mis bas les armes, et seront conduits prisonniers dans l'intérieur; 15 pièces de canon, et une quantité considérable de munitions de guerre et d'approvisionnements de bouche sont tombés en notre pouvoir.

« La journée du 21 a été employée par le général Macdonald à la reconnaissance des ouvrages de Laybach, et il a fait les dispositions nécessaires pour y resserrer l'ennemi et l'investir entièrement. Ce mouvement a été exécuté avec beaucoup de précision et d'ensemble par les divisions Lamarque et Pully.

« Le général Macdonald se loue de la conduite des divisions Broussier, Lamarque et Pully, ainsi que de celle des généraux de brigade Huart et Parisot qui ont concouru au succès de ces diverses opérations.

« Quant à moi, Sire, je me dirige, de ma personne, avec trois divisions et cinq régiments de cavalerie sur Léoben et Bruck, pour m'appuyer, suivant les ordres de Votre Majesté, au flanc droit de la grande armée. J'ai dû renoncer à suivre le prince Jean, ayant appris à Klagenfurth qu'il se dirigeait, avec le reste de l'armée, c'est-à-dire avec 12 ou 15,000 hommes, sur Marburg, et qu'il avait gagné trois jours sur nous. Cela lui a été facile, par tous les obstacles qu'il nous a apportés, tels que la destruction de tous les ponts et la ruine totale de quelques autres; la prise d'assaut qu'il nous a fallu faire des deux forts de Malborghetto, et enfin le sacrifice qu'il a fait à l'affaire de Tarvis de plusieurs voitures et de partie de son artillerie. J'ai donc cru devoir me diriger sur Bruck où l'armée ne sera guère réunie que le 28, à cause de l'artillerie et des mauvais chemins. Mais les têtes de colonne y seront dès le 27, ainsi que je l'ai marqué à Votre Majesté. Je me suis

contenté d'envoyer le général Grouchy avec 8 bataillons d'infanterie sur Marburg, à la poursuite de l'ennemi, pour le tourner, et lui faire, s'il est possible, des prisonniers. J'espère qu'il sera à Marburg le 25; il doit, de là, se réunir à moi par Gratz et Bruck.

« J'ai ordonné au général Macdonald de presser la reddition de Laybach et des garnisons qui s'y sont jetées, et il n'y a environ que 2,500 hommes; il devra se porter de suite par Marburg sur Gratz, où je pense qu'il pourra arriver du 1er au 3 juin. Tous les rapports annoncent que l'ennemi réunit toutes les forces de la monarchie sur Comorn, et que tous les postes en deçà de la Hongrie ne se sont point défendus.

« Quant au général Marmont, il m'écrit, à la date du 11, qu'il se mettra en mouvement, pour prendre l'offensive, le 13; il lui faut trois jours pour arriver à la frontière, et sa marche dépendra du monde qu'il a devant lui et qui est le ramassis de troupes. Je ne pense pas qu'il puisse arriver à Laybach avant le 31 du courant; il me tarde bien que tous ces corps réunis puissent, sous les ordres de Votre Majesté, lui donner de nouvelles preuves de dévouement et d'attachement. »

« Sire, j'ai reçu les ordres de Votre Majesté relativement à l'archevêque d'Udine. Je ne les aurais point attendus, si ce prélat eût été aussi coupable qu'on l'avait dit dans les premiers moments. Il a reçu l'ordre, *par écrit*, de chanter un *Te*

Eug. à Nap. Friesach, 24 mai 1809.

Deum, et de faire faire des prières *pour le succès des armes autrichiennes.*

« Il a chanté le *Te Deum;* mais, dans l'invitation à ses diocésains qu'il a fait imprimer, il n'a pas dit de prier pour les armes autrichiennes, il a dit seulement : *Pour implorer la protection et le secours du ciel dans les circonstances actuelles.*

« C'est là, sans doute, une petite tournure italienne; mais enfin c'est la preuve, ce me semble, que les prières n'étaient pas ordonnées par l'archevêque dans une intention criminelle, mais seulement pour *céder à la force.*

« J'ajoute que la conduite de l'archevêque, antérieurement à cette époque, m'a toujours autorisé à le considérer comme un homme pusillanime, mais cependant comme un homme véritablement attaché à ses devoirs de sujet et de prêtre.

« Même dans cette circonstances il a un peu prouvé qu'il ne s'était pas écarté des principes que je lui supposais. En effet, j'ai su qu'appelé à une audience du prince Jean, il s'y était rendu, *portant sa décoration de la Couronne de fer*, et que, dans le peu de paroles qu'il lui a dites, il s'est glorifié de devoir à Votre Majesté la dignité dont il est revêtu.

« J'ai sévèrement admonesté ce prélat pour son acte de faiblesse, et si sévèrement qu'il en a été accablé, et que je sais qu'il l'est encore.

« J'en suis demeuré là, et j'en demeurerai là jusqu'à ce que je reçoive d'autres ordres de Votre Majesté.

« Sire, quoique mon temps appartienne presque

tout entier aux devoirs militaires, je n'ai rien négligé de mes devoirs de surveillance dans l'intérieur.

« Je le dis à Votre Majesté avec assurance, tous les départements de votre royaume d'Italie se sont bien conduits.

« Il y a cependant eu, dans plusieurs, quelques mauvais sujets, même quelques fonctionnaires, qui, les uns par faiblesse, certains par ambition, et quelques autres par sentiment, ont manifesté de l'enthousiasme pour les Autrichiens, mais le nombre de ces infidèles a partout été très-petit.

« J'en ai fait arrêter 14 ou 15 à Padoue, 3 ou 4 à Trévise, quelques-uns à Venise, 4 à Udine. Je donne même, à l'instant, des ordres pour l'arrestation de plusieurs dans le département d'Istrie.

« Tous ces individus seront examinés avec attention, et je promets à Votre Majesté que les véritables coupables seront traités sans miséricorde.

« Je mets quelque soin à l'examen des individus arrêtés : je crois le devoir. Votre Majesté sait mieux que moi que dans des circonstances semblables à celles-ci il est beaucoup d'Italiens qui ne manqueraient pas d'exercer des vengeances personnelles, en se donnant l'air de servir la chose publique.

« Sire, il y a eu, dans toutes les parties de votre royaume d'Italie, des hommes faibles, peureux; mais il y a eu bien peu de traîtres, et point ni parmi les propriétaires ni parmi les hommes aisés.

« J'ajoute qu'au moment où le royaume tout entier craignait d'être envahi, l'immense majorité de la

nation plaçait toute sa confiance en vous, et qu'au premier moment où les nouvelles de vos victoires sont arrivées, il y a eu partout des démonstrations de respect et d'amour pour votre personne, si vives, si générales, que, certes, il n'était pas permis de douter de leur sincérité.

« Je fais faire à présent un rapport général de tout ce qui s'est passé dans l'intérieur pendant la courte occupation ennemie. Je me ferai un devoir d'en mettre sous vos yeux les résultats principaux, et j'ose assurer d'avance à Votre Majesté que si elle a à se plaindre de quelques individus, elle sera satisfaite de la presque unanimité. »

Eug. à Nap. Saint-Michel, 5 mai 1809.

« Sire, j'ai le bonheur de pouvoir annoncer à Votre Majesté de nouveaux succès de son armée d'Italie. Je n'avais d'autre but que l'exécution des ordres de Votre Majesté, et tous mes efforts tendaient à joindre d'autant plus promptement la droite de la grande armée, que j'avais connaissance de la marche du corps du général Jellachich, qui se portait sur Léoben, tandis que, suivant tous les rapports, le prince Jean se dirigeait, par la route de Gratz, sur Bruck : le reste du corps du général Jellachich, échappé à la grande armée, avait été joint à Rotterman par divers bataillons venant de l'intérieur, et formait, en total, un corps de 7 à 8,000 hommes. Je pressai vivement la marche des troupes pour arriver le plus tôt possible à ces divers embranchements de chemin. Ce matin, à neuf heures, l'avant-garde de la division Séras rencontra, en arrivant près de

Saint-Michel, la colonne du général Jellachich, qui débouchait en ce moment par la route de Motern. Le général Séras arriva bientôt avec la division, et trouva l'ennemi déjà formé sur la position avantageuse de Saint-Michel. La droite des Autrichiens était appuyée à des montagnes assez escarpées où ils avaient placé cinq bataillons ; leur gauche était appuyée à la Murh, où ils avaient établi deux bataillons dans un bois qui était sur le bord de la rivière, afin d'inquiéter notre droite : leur centre occupait le plateau, où ils avaient deux lignes d'infanterie et quelques pelotons de cavalerie : 7 pièces de canon étaient en batterie et couvraient leur front : le plateau occupé par l'ennemi était d'un accès difficile partout ailleurs que par la grande route. Le général Séras prit position en face de l'ennemi, et tout se borna jusqu'à onze heures à une fusillade et à quelques coups de canon, de part et d'autre, sans aucun résultat.

« J'arrivai vers cette heure, et, après avoir examiné la position de l'ennemi, j'ordonnai au général Grenier de faire presser l'arrivée de la division du général Durutte, qui était aussi sous ses ordres, et j'ordonnai en même temps les dispositions pour l'attaque. 5 bataillons, sous les ordres du général Roussel, furent envoyés sur la gauche pour attaquer la droite de l'ennemi; et l'adjudant-commandant Forestier, chef de l'état-major du général Grenier, avec deux bataillons, eut ordre de gagner l'extrême droite de l'ennemi, afin de tourner sa position. Un bataillon passa sur la rive droite de la Murh, au

moyen du pont qui était en arrière de nous, et ce bataillon devait inquiéter la gauche de l'ennemi établi dans le bois. Le général Séras était chargé de l'attaque de front avec une brigade de sa division, et une de la division Durutte, commandée par le général Valentin. Le général Durutte, avec le reste de sa division, était en réserve, prêt à se porter partout au besoin. J'avais fait disposer, en arrière de la ligne du général Séras, les 9e et 6e régiments de chasseurs, à la tête desquels se plaçaient mes aides de camp, les colonels Triaire et Delacroix, avec ordre de pénétrer dans les lignes ennemies dès que notre infanterie les aurait abordées. Vers deux heures, l'attaque commença sur toute la ligne : elle se fit avec la plus grande impétuosité. L'ennemi voulut résister partout, et partout il fut culbuté. A peine arrivée sur le plateau, notre cavalerie s'élança sur l'ennemi, et acheva sa déroute. Le corps du général Jellachich est entièrement détruit : 800 Autrichiens tués, plus de 1,200 blessés, 4,200 prisonniers, dont 70 officiers, 2 pièces de canon enlevées, un drapeau pris par le 9e régiment de chasseurs, sont les résultats de cette belle affaire. Le général Jellachich, avec deux autres généraux, s'est sauvé à toute bride, avec environ 60 dragons. Le général Séras a continué la poursuite de l'ennemi, et est entré à Léoben à sept heures du soir. Il y a pris 600 hommes, dernier reste de ce corps d'armée : un nombre d'hommes, à peu près égal, s'est sauvé dans les montagnes, après avoir jeté leurs armes. J'aurai l'honneur de faire connaître à Votre Majesté les officiers et soldats qui

se sont particulièrement distingués dans cette affaire. Je puis d'avance les citer : le général Séras, qui a attaqué avec intrépidité le front de la ligne ennemie ; les colonels Triaire et Delacroix, qui ont fait plusieurs charges extrêmement brillantes ; l'adjudant-commandant Forestier, qui a conduit habilement sa colonne sur les montagnes qui sont en avant de l'ennemi ; le capitaine Chiné, adjudant-major du 9e de chasseurs, qui a pris un drapeau ; le lieutenant Bourgeois, du 102e, qui, avec 4 chasseurs à cheval et 7 à 8 hommes à pied, a fait mettre bas les armes à 600 hommes ; le maréchal des logis Privoine, du 6e de chasseurs, qui a pris une pièce de canon, après avoir tué les 4 canonniers sur leur pièce. Les généraux Roussel et Valentin ont puissamment concouru au succès de cette journée. Nous n'avons que 5 ou 600 hommes hors de combat. Enfin je ne puis donner que des éloges à toutes les troupes de Votre Majesté qui ont participé à cette action. Demain les troupes se dirigent sur Bruck, où nous arriverons, je l'espère, avant le prince Jean, et, par ce moyen, j'aurai enfin opéré cette jonction que je désire si vivement, pour être plus à portée de recevoir et d'exécuter les ordres de Votre Majesté. J'ose assurer à Votre Majesté qu'elle peut être satisfaite de son armée d'Italie. Il est impossible de marcher plus vite qu'elle ne l'a fait, et je serai même forcé de m'arrêter un jour à Bruck, pour y attendre l'arrivée de l'artillerie de deux divisions, et de nos munitions qui sont encore en arrière, et dont nous avons besoin avant d'avoir une nouvelle affaire.

Cette lettre, ainsi que plusieurs autres, seront remises à Votre Majesté par mon aide de camp, le capitaine Bataille; je l'avais expédié avant-hier de Freisach, pour annoncer mon arrivée à Votre Majesté, mais le passage du corps de Jellachich a arrêté sa marche.

« Je prie Votre Majesté de vouloir bien me faire connaître ses ordres le plus tôt possible. Je les attends avec autant d'impatience que je mettrai d'ardeur à les exécuter. »

pp. 100. « Sire, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté que la réunion s'est effectuée, ce matin vers midi, entre les troupes de l'armée d'Italie et la grande armée. Le général Lauriston est venu ici vers quatre heures du soir. La division Séras n'est arrivée ici que ce matin à dix heures. Nos avant-postes ne sont qu'à deux lieues de nous dans tous les sens. Demain arrivent la division Durutte et la division de dragons. Après-demain, la 3e division, la garde royale et 24 bouches à feu pourront arriver ici, mais très-fatiguées. Enfin, ainsi que j'ai eu l'honneur de le faire annoncer à Votre Majesté par mon aide de camp Bataille, dès le 29 nous serons prêts à exécuter les ordres qu'il lui plaira de nous donner.

« Le prince Jean était encore à Gratz hier soir. Il ne lui reste plus de son armée d'Italie que 12 à 15,000 hommes d'infanterie. Ceci est positif. On prétend cependant qu'il a reçu, à Gratz, 5 à 6 bataillons de réserve, ce qui pourrait porter son corps de réserve à près de 20,000 hommes.

« Il attendait ici le général Jellachich; mais Votre Majesté sait que déjà nous l'avons totalement détruit, et qu'il ne s'est échappé qu'avec environ 200 hommes.

« J'attends avec impatience des ordres de Votre Majesté. J'aurais été moi-même les chercher si je n'avais craint de lui déplaire en m'éloignant un seul instant de mon poste. »

Eugène à la vice-reine. Saint-Michel, 26 mai 1809, 6 heures du matin.

« Encore de bonnes nouvelles, ma tendre Auguste; mais celles-ci sont réellement excellentes ! J'ai eu le bonheur, après trois jours de marches extraordinaires, de pouvoir joindre le corps d'armée du général Jellachich, qui avait été battu par les Bavarois à Salzbourg, puis qui avait eu ensuite quelques légers succès. Ce corps, renforcé de quelques bataillons venus de l'intérieur, s'est présenté hier devant nous dans la position de Saint-Michel (c'est une superbe position), après avoir fait 40 milles dans la matinée. J'arrivai à l'avant garde à onze heures. Je fis de suite les dispositions d'attaque. Je pressai l'arrivée d'une seconde division, et ce corps de Jellachich, fort de 7 à 8,000 hommes, a été en deux heures de temps totalement détruit, à peine 600 hommes auront pu gagner les montagnes. Le général Jellachich s'est sauvé avec 60 dragons seulement : les Autrichiens ont eu 800 tués au moins, 1,200 blessés, et nous avons déjà compté 4,500 prisonniers, dont 70 officiers. Tu liras quelques détails de plus dans le journal, et tu verras avec plaisir sans doute les noms de Triaire et de Lacroix. Ils ont fait des charges su-

perbes. Je suis très-content, parce que j'espère que l'Empereur le sera. C'est joli à nous d'être venus détruire un des corps de la grande armée. On m'assure que le général Jean est à Gratz; s'il vient à Bruck, nous le rencontrerons ce soir ou demain. Il n'a plus guère que 12 à 15,000 de cette fameuse armée de 50,000 hommes. C'est une affaire bien plus importante que d'avoir empêché la réunion de Jellachich avec le prince Jean. Voilà depuis un mois près de 20,000 prisonniers et 140 pièces de canon prises sur l'ennemi. Donne, je te prie, toutes ces bonnes nouvelles à ma sœur et à ma mère, ainsi qu'au roi (de Bavière); je n'ai pas le temps de leur écrire : dis ces nouvelles dans tes petits cercles; j'aime à croire qu'elles feront plaisir à Milan. Adieu, ma bonne Auguste; tu connais ma tendresse pour toi, elle ne changera jamais. »

Nap. à Eug. Ebersdorf, 27 mai 1809.

« Mon fils, votre aide de camp Bataille arrive. La proclamation ci-jointe que vous ferez imprimer et distribuer à l'armée vous fera connaître ma satisfaction. Réunissez toutes vos troupes à Bruck et occupez Sigmeringberg. Dites à Lauriston de faire retourner toutes ses troupes sur Neustadt. Comme je suppose que j'aurai de vos nouvelles dans la journée, et que vous m'enverrez des états de situation, je vous enverrai des ordres. J'espère que Macdonald est arrivé à Gratz. Organisez provisoirement les provinces de Carniole et de Carinthie, comme elles l'ont été dans mes premières campagnes, en y nommant un commissaire du gouvernement, pris dans les États.

Envoyez à la rencontre du duc de Dantzig, qui arrive avec les Bavarois, de Salzbourg, sur Léoben. Faites-lui connaître votre arrivée : mon intention est que de la position où il se trouvera il se dirige par le plus court chemin sur Vienne. — J'ai un grand désir de vous voir; je suis toujours à me battre avec le Danube, qui m'a encore enlevé mes ponts ce matin. Aussitôt que je les aurais consolidés, je détruirai le prince Charles, qui est de l'autre côté du fleuve. Faites-moi connaître la situation de votre artillerie et de vos approvisionnements. Nommez des commandants pour chacune des provinces de Carniole et de Carinthie : vous trouverez ci-joint différentes pièces que vous ferez réimprimer et répandre partout. (De la main de l'Empereur). Je vous embrasse. »

« Mon fils, un aide de camp de Lauriston m'apporte votre lettre du 26 à onze heures du soir. Reposez-vous et procurez-vous du pain. Je vous prie de m'envoyer l'état de situation de toute votre armée et les lieux où elle est. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient à ce que vous vous rendiez près de moi, venez, ce sera le plus court moyen de me mettre au fait de tout. Je pense que si le prince Jean est parti de Gratz, il n'y a pas d'inconvénient. Vous aurez vu par la proclamation que je vous ai envoyée combien je suis content de vous et de mon armée. Le Tyrol et le Voralberg sont pacifiés. Le duc de Dantzig est arrivé à Inspruck le 20. Il doit être en marche sur Léoben à Rastadt. Je pense vous avoir écrit ce matin de lui mander de se diriger sur Vienne par le

Nap. à Eug. Ebersdorf, 27 mai 1809.

plus court chemin. Je suppose que vous aurez fait prendre les lettres à Bruck et à Gratz. »

« Je t'ai fait écrire hier, ma chère Auguste, car j'étais trop occupé moi-même. La réunion avec la grande armée s'est opérée hier soir. Lauriston est venu ici, ne sachant pas encore où il rencontrerait l'armée, et il a appris avec plaisir nos brillantes affaires. J'ai envoyé hier Bataille à Vienne, où est l'Empereur, et ce soir Tascher part. J'attends avec impatience des ordres, et, pendant ces deux jours-ci, nous nous reposons et nous nous nettoyons. Nous en avions tous grand besoin, je t'assure. Tu sais sans doute que j'ai perdu le pauvre Sorbier : c'est la fièvre qui l'a emporté, car sa blessure allait fort bien; c'est une grande perte pour moi : demain ou après-demain nous allons nous porter probablement sur le Danube. Adieu, ma bonne et tendre épouse. Ton fidèle époux et ami. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que les reconnaissances que j'ai envoyées, ce matin, à Fronleiten, m'ont rapporté que le pont y avait été coupé par le général Jellachich dans sa fuite. Les rapports de Gratz, de la journée, confirment que le prince Jean serait parti hier de cette ville, ainsi que son armée, pour se rendre à Furstenfeld, et il n'a laissé à Gratz que quelques bataillons dans le château, où il a fait monter 10 à 12 pièces d'artillerie; il a fait une proclamation à toute la milice du pays pour qu'elle prenne les armes et

enne concourir, sinon à la défense du pays, au oins à retarder de quelques jours la marche des ›upes françaises, ce sont ses propres expressions. rupture du pont de Fronleiten est une raison de us de croire que le prince Jean se retire en Hon- ie et n'a aucun projet de se porter de ce côté. En nséquence, j'ai cru bien faire d'ordonner que, main matin, une des divisions que j'ai à Bruck se rte à quelques lieues d'ici, sur la route de Neus- lt, en attendant les ordres de Votre Majesté.

« J'ai fait ici et à Judemburg une réquisition de evaux pour compléter les attelages de notre artil- ie, qui ont considérablement souffert par nos mar- es rapides; je ne pense pas même qu'elle puisse us rejoindre avant après-demain 29.

« Le général Macdonald avait déjà fait passer la 'e à la division Broussier, le 24. Le 25, la divi- n Lamarque suivra le mouvement de la première. m'assure qu'à moins d'obstacles extraordinaires ;era le 1er juin à Gratz. J'ai donné ordre au gé- 'al Grouchy, qui avait poursuivi l'ennemi sur la te de Marburg, de rétablir les ponts que l'en- ni pourrait avoir coupés pour retarder le passage général Macdonald, et de venir à grandes mar- s; il pourra arriver du 1er au 3 juin. Tous les ports annoncent que l'ennemi réunit toutes les :es de la monarchie sur Comorn, et que tous postes en deçà de la Hongrie ne se sont pas endus.

« Quant au général Marmont, il m'écrit, à la date 11, qu'il se mettra en mouvement pour prendre

l'offensive le 15. Il lui faut trois jours pour a
à la frontière, et sa marche dépendra du
qu'il a devant lui; et qui est le ramassis des tr

« Je ne pense pas qu'il puisse arriver à L
le 31 du courant; il me tarde bien que to
corps réunis puissent, sous les ordres de Vo
jesté, lui donner de nouvelles preuves de dévo
et d'attachement.»

« Sire, j'ai l'honneur de présenter à Votre
les trois drapeaux pris sur l'ennemi ; 4 autr
encore à me parvenir, et je les adresserai de
Sa Majesté. Nous aurions dû en prendre au m
dans la journée de Saint-Michel ; mais l'enne
en grande partie dans les montagnes, et il le
sûrement jetés dans les ravins, puisque 200 h
seulement se sont sauvés. Je charge Tascher d
ter à Votre Majesté le nouvel hommage de to
sentiments. J'ai été très-content de lui dans t
campagne.»

« Mon fils, Tascher me porte des drape
votre lettre du 27. J'ai donné ordre à Lauristo
porter avec une brigade de cavalerie et 2 rég
d'infanterie badois, qui forment son petit corp
servation sur OEdenburg, d'où il poussera de
sur les flancs du prince Jean, qui, probablem
rend à Raab. Attirez à vous tout le général Bar
d'Hilliers, tout le général Grouchy. Retirez aus
ce qui est inutile sur vos derrières. Ordonnez
fortifie Klagenfurth, qu'on mette de l'eau d

fossés, et qu'on y forme un grand magasin. J'y avais déjà fait ces dispositions il y a seize ans. Faites venir le plus d'artillerie possible; il faut en faire venir non-seulement attelée, mais encore par réquisition sur Klagenfurth. Je compte que votre armée, en en ôtant un ou deux bataillons italiens tout au plus, que vous laisserez à Klagenfurth, sera sur Bruck demain et après, et que le corps de Macdonald sera à Gratz. Il me tarde que Marmont soit arrivé à Laybach, et qu'il envoie sur Gratz les détachements que Macdonald aurait laissés à Laybach. La situation des choses dans le Midi me décidera sur le parti que je prendrai pour l'armée de Dalmatie. J'attends l'état des situations de tous vos corps, avec les lieux où ils se trouvent, et des détails sur votre artillerie. La division que vous avez envoyée dans la direction de Neustadt peut continuer sa route pour occuper le Simering, et partir sur Neukirchen, et se mettre en correspondance avec Lauriston pour se lier. Envoyez la lettre ci-jointe à Borghèse par votre premier courrier. — Je lui mande d'envoyer sur Osopo tout ce qu'il a de disponible, appartenant aux 7 régiments des divisions Molitor et Boudet, aux 4 régiments de cuirassiers et aux 5 régiments de cavalerie légère. Je vous envoie cette lettre sous cachet volant, pour que vous en fassiez autant dans tout le royaume, et que vous fassiez fournir, soit par l'armée italienne, soit par l'armée française, tout ce qu'elles ont de disponible pour renforcer les cadres. Je suppose que vous aurez formé sur la Livenza, ou sur le Tagliamento, un dépôt de cavalerie, et que vous n'en avez laissé

qu'un à la tête pour vous alimenter. Ayez à Osopo un homme marquant pour mettre à la tête de vos dépôts, c'est là qu'il faut tout diriger. Donnez ordre qu'on ne laisse partir aucun homme isolé, mais qu'on fasse des bataillons de marche de 5 à 600 hommes d'infanterie et de cavalerie. — J'ai donné ordre que les États du pape feraient partie de *l'armée* de Naples, et j'ai chargé le Roi d'en prendre possession. *Les Etats du pape feront partie de la France*, ayant pris un décret pour détruire le gouvernement temporel du pape. Écrivez au roi de Naples pour l'instruire de notre jonction; envoyez lui la lettre ci-jointe. Vous trouverez aussi une lettre pour la Grande-Duchesse, dans laquelle je lui donne l'ordre de faire partir pour Osopo tout ce qu'il y aura à Florence de disponible du 23e léger, 62e, 13e et 112e. Je suppose que vous avez pourvu à ce qu'il soit laissé de petites garnisons à Palma-Nova et à Osopo. Si Miollis est retourné à Rome, et que Lemarois n'y soit plus nécessaire, il faut le diriger sur Osopo, où il aura le commandement du Frioul; il surveillera les dépôts, tiendra la main à ce que tout en parte en bon état, et servira d'intermédiaire entre vous et le royaume d'Italie.»

Nap. à Eug. Ebersdorf, 28 mai 1809.

« Mon fils, je vous renvoie votre aide de camp. Je désirerais avoir l'état de situation de votre corps d'armée. — Je suppose que la division Durutte est composée de 2 bataillons du 22e, de 4 bataillons du 23e, et de 4 bataillons du 62e. Je suppose que ces dix bataillons forment au moins 6,000 hommes pré-

sents sous les armes. — Je suppose que la division Séras est composée d'un bataillon du 35e, de 3 bataillons du 53e, de 4 bataillons du 106e, et de 2 bataillons du 79e. Je la suppose également de 6,000 hommes. Je ne sais ce que c'est que la 3e division. Je suppose que c'est une division italienne, qui est avec le 112e, et qu'elle est également de 6,000 hommes. Je suppose que la division Pacthod vous a rejoint avec la division Grouchy. La division Pacthod doit être composée de 2 bataillons du 8e léger, de 4 bataillons du 52e, de 4 bataillons du 102e, et de 4 bataillons du 1er de ligne, que je suppose former 6,000 hommes, sans comprendre le corps détaché du général Macdonald ; vous devez avoir aujourd'hui à Bruck 24,000 hommes d'infanterie, 4,000 hommes de cavalerie et 2,000 hommes de la garde, ce qui ferait 30,000 hommes, et 60 pièces de canon. Le général Macdonald, que je suppose sur le point d'arriver à Gratz, vous renforcera de 15,000 hommes; ainsi votre arrivée me renforce de 45,000 hommes, non compris le corps du général Marmont. Rectifiez mes idées là-dessus, et occupez-vous de l'artillerie et des munitions, cela est extrêmement important. Faites avancer vos pontonniers, vos sapeurs à l'avant-garde. Faites venir d'Italie tout le personnel d'artillerie que vous pourrez, nous en avons besoin, et l'Italie est le pays où j'en ai le plus. — Faites avancer le bataillon du 95e, celui du 67e, et toute la cavalerie et l'infanterie appartenant aux divisions Molitor et Boudet, de l'ancienne colonne qui a essuyé un échec dans le Tyrol. Faites-les diri-

ger à grandes marches pour compléter ces divisions. Il doit y avoir aussi un bataillon du 36e et un du 57e. Les corps doivent avoir leur artillerie complète. Donnez-leur des pièces de 3 autrichiennes. Les régiments se procureront des hommes, des charretiers et des chevaux. Au delà du Danube, où je me suis battu pendant deux jours, l'ennemi m'a présenté près de 400 pièces de canon. J'aurais anéanti l'armée du prince Charles, sans le Danube, qui a rompu mes ponts, ce qui m'a décidé à ne pas m'aventurer et m'a privé de mes parcs d'une partie de l'armée. Vous trouverez le bulletin qui vous mettra au fait de tout cela. — Voici la position de ma cavalerie légère aujourd'hui. Le général Lasalle est sur Haimburg, ayant des postes sous Presbourg; le général Montbrun est à OEdenburg, poussant des postes du côté de Gratz. — Je suis occupé à établir mes ponts sur le Danube, qui ont été enlevés une seconde fois, et à les consolider avec des chaînes et des pilotis. La grande affaire, dans ce moment-ci, est que Macdonald arrive à Gratz, que votre artillerie, vos parcs, vos traînards, soient arrivés, que vous soyez bien organisé. — J'avais jadis fait mettre Klagenfurth à l'abri d'un coup de main; faites refaire les mêmes ouvrages, si l'enceinte a été conservée. Ce sera toujours un dépôt de vivres et de munitions que l'ennemi ne pourra pas enlever. »

Nap. à Eug. Ebersdorf, 28 mai 1809.

« Mon fils, je vous envoie deux décrets que vous ferez exécuter rigoureusement. Je sais qu'il y a des individus de Padoue qui se sont mal comportés;

rendez-m'en un compte pour que j'en fasse un exemple éclatant. Je sais que le maire d'Udine a eu la lâcheté d'ôter sa décoration, tandis que l'évêque et d'autres ne l'ont pas fait, et sans que ce fût une obligation. J'attends votre rapport. — Quant à Padoue, s'il y a quelque grande famille qui se soit mal comportée, je veux la détruire de fond en comble, père, frères, cousins, pour qu'elle serve d'exemple dans les Annales de Padoue. — Faites exécuter avec plus de rigueur que jamais le décret contre les Italiens qui ont pris les armes contre vous, et faites mettre le séquestre sur leurs biens, qui doivent être confisqués et vendus.»

« Sire, je reçois à l'instant la proclamation de Votre Majesté à son armée d'Italie. Je ne puis rendre comme nous sommes heureux de son contenu, et combien, en mon particulier, je ressens vivement ces nouvelles marques de bienveillance. Votre Majesté vient de doubler nos forces en nous témoignant sa satisfaction. Nous avons bien peu fait jusqu'à ce moment ; mais, au moins, nous avons le plus grand désir d'exécuter ses ordres et de nous rendre dignes de ses bontés. » Eug. à Nap. Bruck, 28 mai 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'informer Votre Majesté qu'après la défaite du corps de Jellachich je me suis empressé d'envoyer un officier d'état-major sur la route de Saltzbourg, à la découverte des postes des armées de Votre Majesté qui pouvaient se trouver de ce côté. Cet adjoint, en arrivant dans les environs Eug. à Nap. Bruck, 28 mai 1809.

de Rottenmann, y a rencontré un bataillon de volontaires ennemis avec 2 pièces de trois attelées. Il ne s'est point déconcerté, et, profitant des ordres du jour dont il était porteur, et qui annonçaient la défaite totale du corps de Jellachich, il les a sommés de capituler, ce qui a eu lieu de suite. Les officiers conservent leurs armes et bagages, et les soldats seront conduits dans l'intérieur. Ensuite, ayant appris par ces mêmes officiers que 2,000 landwerh se trouvaient plus loin sur la route, il s'y est rendu, accompagné de son dragon d'ordonnance, et il a réussi, par les mêmes moyens, à faire mettre bas les armes à ces troupes, aux mêmes conditions que les précédentes. Cette circonstance nous donne 2,500 prisonniers de plus et 2 pièces de canon. Cet officier est le capitaine Mathieu, adjoint à l'état-major. »

ıg. à Nap. Bruk, mai 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté divers états d'avancement et de récompense pour les généraux, officiers et soldats de son armée d'Italie que je crois dignes de ses bontés. J'ose assurer à Votre Majesté que ces récompenses sont méritées. »

Eugène à la vice-reine. Bruck, mai 1809, dı et demi.

« Je suis au comble de la joie, ma tendre Auguste, l'Empereur m'a écrit une lettre charmante dès qu'il a appris notre jonction. Il en a paru très-satisfait, et il m'a ordonné de publier dans l'armée d'Italie la proclamation ci-jointe : tu verras qu'il témoigne hautement combien il est content de nous. Réellement nous avons fait des marches incroyables, mal-

gré les combats et les obstacles sans nombre que l'ennemi nous a présentés. J'espère que toutes ces bonnes nouvelles feront plaisir à Milan. Le roi (de Bavière) apprendra aussi avec joie que nous avons détruit le corps d'armée qui lui a fait tant de mal. »

Eugène à la vice-reine Ebersdorf, 29 mai 1809, minuit.

« Je suis arrivé à Vienne aujourd'hui à midi, ma chère Auguste, et je me suis porté au quartier général de l'Empereur. Il a été extrêmement bon et aimable pour moi, et il m'a répété qu'il était satisfait de moi et de l'armée d'Italie. »

Macdonald à Eugène. Gratz, 30 mai 1809.

« Monseigneur, la date de cette lettre annonce à Votre Altesse Impériale que ses vues sont remplies et ses ordres exécutés.

« Grouchy marchait en tête jusqu'à Vildon, qu'il a tourné, tandis que Broussier, qui suivait, attaquait de front : en un quart d'heure tout fut balayé et le passage rendu libre. Le soir du 27, nous prîmes position à Vildon, et nos troupes légères au relais de Karsdorf dès la pointe du jour : ce matin, toute ma cavalerie et 6 pièces d'artillerie légère, suivies de deux divisions d'infanterie, se mirent en marche; nous trouvâmes Grouchy établi dans le faubourg de la ville et occupé à parlementer pour la reddition du fort et de la ville et des ponts. A l'exception du fort, nous avons tout occupé dès que le pont principal a été rétabli : une brigade de Broussier occupe la ville et le débouché de Gleizdorf; la seconde brigade, avec la division Lamarque et Pully, est en position sur la rive droite en arrière du fleuve. Demain matin le fort sera investi.

« Grouchy a rendu compte à Votre Altesse de la marche du prince Jean : nous ne sommes point d'accord sur sa direction à partir de Gleizdorf. Je persiste à croire que, si l'Empereur a marché au delà de Vienne sur Presbourg, le prince Jean marche sur Furstenfeld pour entrer en Hongrie. Au reste, demain, dans la journée, j'aurai de meilleurs renseignements, que je me hâterai de transmettre à Votre Altesse Impériale. Ce qui est surprenant, c'est la position des postes ennemis : il y en a à Pettaro, Radkesbourg, Ehremhausen, enfin à tous les ponts coupés et bacs de toute la ligne de la Muhr; j'en ai laissé de mon côté en position depuis Ehremhausen jusqu'ici. »

Grouchy à Eugène. Faubourg de Gratz, 30 mai 1809, 5 heures du matin.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que je tiens le faubourg de Gratz depuis hier soir; quelques coups de canon et de fusil ont suffi pour repousser les Autrichiens de l'autre côté de la Muhr : ces deux ponts sont coupés, l'archiduc est de l'autre côté de la rivière avec son armée; il en était parti il y a deux jours, mais il y est revenu avant-hier 28. Il paraît que le succès du prince Charles, que Frimont m'a fait annoncer par un parlementaire, a occasionné ce mouvement en avant des troupes en face de nous; Macdonald m'a joint, et est à Vildon.

« Je pousse des partis sur Bruck, afin de me lier avec Votre Altesse, et aurai l'honneur de vous récrire plus tard. »

Le général Grouchy à Eugène. Gratz, 30 mai 1809.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que le corps de troupes dont elle m'a confié le commandement s'est porté de Marburg, dont il s'était emparé le 27 mai, et où il a opéré sa jonction avec le général Macdonald, sur Ehremhausen. L'ennemi occupait ce point, et avait coupé le pont sur la Muhr : deux de ses bataillons étaient placés sur la rive droite de la rivière pour en défendre le passage et s'opposer au rétablissement du pont.

« Sous le feu des Autrichiens, le pont a été rétabli par les grenadiers du 52e et les voltigeurs du 8e léger, qui ont chassé l'ennemi de la rive opposée et lui ont tué nombre d'hommes.

« Ce passage de vive force fait le plus grand honneur aux grenadiers et voltigeurs, et notamment au lieutenant qui a passé le premier sur un fragile fragment de bois.

« Le 29, je me suis porté sur Gratz; l'ennemi avait coupé le pont de la Muhr et celui de la Kasnach à Vildon : marchant par ma gauche, j'ai dirigé les troupes par Leibnitz, à un gué de la Kasnach, et, trompant l'ennemi par une fausse démonstration sur Vildon, j'ai tourné sa position, reployé les troupes légères qu'il avait sur les rives de la Kasnach, et passé cette rivière à un gué entre Vildon et Waring.

« Marchant vivement par Unter-Premstaller sur Gratz, j'ai trouvé l'ennemi à Feldkirken, et, le faisant attaquer à l'instant, je l'ai reployé sur le faubourg de Gratz, d'où quelques coups de canon et des tirailleurs l'ont chassé.

« La colonne que j'avais dirigée par Eibeswald, sur Gratz, débouchait au même moment, et l'heureux accord de son mouvement avec celui des troupes que je conduisais n'a pas peu contribué à la retraite de l'ennemi.

« Maître du faubourg, j'ai fait sommer la ville et le fort de Echlsberg, qui la commande, de se rendre: les deux ponts qui conduisent du faubourg en ville étaient coupés, et les Autrichiens fortement retranchés sur l'autre rive.

« L'approche des obusiers, et les démonstrations d'un passage de vive force, ont déterminé le commandant à me remettre la ville.

« Je l'ai fait occuper sur-le-champ; la capitulation du fort n'a pu avoir lieu : l'ennemi sent sa force et sait qu'il est à l'abri d'un assaut.

« L'occupation de la capitale de la Styrie met au pouvoir de l'armée des magasins et des ressources immenses, et frappe de consternation toutes les provinces environnantes. Gratz va fournir à l'armée 25,000 paires de souliers, 6,000 paires de bottes, 25,000 pantalons, et des vivres en abondance.

« L'archiduc Jean a quitté Gratz hier 29, à cinq heures du soir, et s'est retiré par Gleizdorf, route de Furstenfeld.

« D'après divers rapports, il fait prendre aux débris de son armée, qui ne s'élèvent pas à plus de 15,000 hommes, la route de Neustadt, par Steinamanger; il paraît avoir le dessein de redéboucher sur Murzzuchlag ou, s'il n'est plus temps de le faire, d'arriver le plus promptement possible à Wieu-Neustadt.

« Il y a cependant aussi quelques probabilités qu'il pourrait se porter, par Furstenfeld, vers la Hongrie.

« Les troupes légères que j'ai dirigées dès hier sur la route de Bruck s'étant mises en communication avec les postes de Votre Altesse, sur cette même route, je reçois à l'instant l'ordre d'opérer ma jonction avec son armée.

« Je remets, en conséquence, au général Macdonald la ville et le faubourg de Gratz. Demain le corps que je commande prendra position à Festrie, et après-demain à Bruck, si la réparation des ponts, qui tous sont coupés, ne retarde pas mon mouvement.

« Je ne puis assez me louer, Monseigneur, du zèle, de la vigueur et de l'excellente conduite des troupes que Votre Altesse a daigné me confier, et j'ai été parfaitement secondé dans toutes mes opérations par les généraux Pacthod et Sahuc.

« *P. S.* Les prisonniers que j'ai faits depuis Marburg s'élèvent à environ 500. »

Caffarelli à Duroc. Trieste, 31 mai 1809.

« J'ai eu l'honneur de vous annoncer, monsieur le duc, mon départ pour Trieste; j'y suis encore depuis cette époque, mais j'en pars après-demain pour rejoindre Son Altesse Impériale. J'ai reçu hier, à la fois, les deux lettres que vous m'avez écrites le 14 et le 18. Elles m'ont bien soulagé, et, d'un autre côté, ce que vous m'avez annoncé est si beau, si brillant, si extraordinaire, que j'en suis hors de moi. Je vous en remercie, mais je vous remercie bien de tout ce que vous avez la bonté de me dire de personnel.

« J'ai espéré avoir ici une bien bonne occasion. Lorsque les Autrichiens ont évacué, ils ont tout emporté, hors une centaine de boulets de 18. Je ne pouvais tirer des canons de Palma ; ceux de Prévald et de Laybach étaient en trop petit nombre pour les gros calibres. Je me suis adressé à l'escadre russe, et aussitôt le capitaine Bitcheuski, qui la commande, m'a donné 24 pièces de 36 et 16 de 24, pour armer les batteries, avec les affûts, accessoires et munitions. A peine était-ce débarqué et avait-on commencé à en établir quelques-unes, que le 27, à trois heures du matin, 3 vaisseaux, 3 frégates et 1 brick anglais ont paru à la vue du port. Chacun s'est rendu à son poste; j'ai fait rassembler des ouvriers de toute espèce, et le soir j'avais 20 pièces montées sur des plates-formes qu'il a fallu élever de près de six pieds, à cause du peu de hauteur des affûts. Je me suis concerté avec le commandant russe ; il a formé une ligne d'embossage, et j'ai été très-satisfait des dispositions qu'il avait prises et surtout de la contenance des officiers et des équipages. Les Anglais se sont approchés, et, soit qu'ils aient vu les préparatifs des Russes et les nôtres, soit qu'ils ne fussent venus que pour reconnaître, après avoir louvoyé tout le jour et s'être approchés, mais hors de la portée du canon, ils se sont retirés à la nuit tombante ; j'ai fait continuer l'armement, et nous avons à présent 43 pièces en batterie.

« Les gens de ce pays-ci ont perdu la tête ; le payement de la contribution, imposé par l'Empereur, les a atterrés d'autant plus que beaucoup de per-

sonnes riches, ceux qui avaient le plus de reproches à se faire, se sont en allés avec les Anglais et ont emporté beaucoup de marchandises.

« Il se trouve ici, en Russes, M. Jateschoff, M. d'Italinski, qui attendent des ordres de leur cour, et le général Loumine, retiré, voyageant avec sa famille pour sa santé. Ces messieurs se conduisent fort bien, du moins en apparence; je n'ai qu'à me louer de leurs procédés.

« Il arrive à l'instant un officier de la marine russe, le comte de Rosemberg, qui vient en courrier, et a passé par Lanberg, Bude, Gratz, Marburg et Laybach. Voici ce qu'il m'a dit: — Les Russes ne sont point encore entrés en Galicie; l'armée d'insurrection hongroise est organisée; la cavalerie, au nombre de 20 à 25,000 hommes, a rejoint; l'infanterie, forte de 50,000, se met en marche; du 20 au 22, ou 23, vous auriez passé le Danube de vive force; mais l'archiduc Charles a résisté, et pendant la bataille, qui a été très-vive, a passé lui-même sur la rive gauche, et est resté maître du champ de bataille. Ses six aides de camp ont été blessés, ayant chargé trois fois à la tête de la cavalerie. L'archiduc Jean était à Gratz avec environ 10,000 hommes. Le 29, à deux heures après midi, il faisait filer ses troupes sur la Hongrie. Voilà le résumé de ma conversation; le général Macdonald m'écrit par cet officier, de Vildon sur la Muhr, qu'il marche sur Gratz; il doit y être depuis hier. L'aide de camp du général Marmont, qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre, vous donnera les détails de sa marche, et vous

annoncera qu'il prend aussi la route de Marburg. Il paraît qu'il y a des partis de Croates qui chercheront à tourmenter notre droite.

« J'attendrai de vos nouvelles, mon cher duc, avec d'autant plus d'impatience que, quoique M. de Rosemberg n'ait fait que me répéter ce qu'il a entendu dans les quartiers généraux autrichiens, c'est cependant de nature à donner de l'inquiétude ; j'en ai sur la santé de Sa Majesté; je sais bien, quant aux affaires, que si elles ne vont pas comme elle le veut, l'Empereur sait facilement les amener au point où il le désire. »

LIVRE XIV

DU 15 JUIN A JUILLET 1809

§I. — Emplacement, composition et force de l'armée d'Italie à la fin de mai 1809. — Rôle du vice-roi. — Difficultés de sa position. — Coup d'œil sur les événements en Tyrol depuis la fin d'avril. — Concentration de l'armée d'Italie à Neustadt. — Lettre du prince Eugène aux magistrats du comté d'Oldemburg. — Réponse. — Commencement des opérations en Hongrie, le 5 juin 1809. — Plans proposés par le prince à l'Empereur. — Le 7, l'archiduc Jean se rapproche de la Raab. — Mouvement de Macdonald sur la Hongrie (le 9). — Il a ordre de laisser Broussier à Gratz. — Affaire du pont de Karaco (le 11). — Passage de la Marczala. — L'archiduc Jean évacue Tuskevar et se porte sur Papa (le 12). — Combat de Papa (le 12). — Combat de Czanak (le 13). — Bataille de Raab (le 14). — Réflexions sur cette bataille et examen des appréciations contenues dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (Thiers). Sur les opérations du vice-roi, du 1er au 14 juin 1809.

II. — Coup d'œil sur les affaires du Tyrol. — Investissement de Raab (15 juin), — Prise des moulins retirés sur la rive gauche du Danube (17 juin). — Reconnaissance de Comorn (18 juin). — Siége et prise de Raab par Lauriston. — Macdonald poussé sur Comorn (27 juin). — Affaires de Broussier devant Gratz. — Mouvements de l'armée d'Italie en prévision de la bataille que prépare l'Empereur. — Coup d'œil sur l'invasion de l'Italie. — Prise de possession des États de Rome. — Satisfaction témoignée par l'Empereur à la vice-reine sur sa belle conduite. — Lettres de l'Empereur à cette princesse.

I

Nous avons laissé l'armée d'Italie dans les positions suivantes, à la fin de mai 1809 :

Le quartier général à Bruck, les troupes de Grouchy à Gratz, occupant la ville et en position devant la citadelle, le centre autour de Bruck, l'aile gauche de Baraguey-d'Hilliers à Léoben, l'aile droite de Macdonald de Marburg à Gratz, la réserve avec le vice-roi[1].

A cette époque, la composition des armées d'Italie et d'Autriche, en dehors des deux grandes armées de Napoléon et de l'archiduc Charles, était la suivante:

Armée d'Italie, aux ordres du vice-roi : aile droite (Macdonald), divisions Broussier, Lamarque et Pully, 12,500 fantassins, 1,500 chevaux; centre (Grenier), divisions Séras et Durutte, 13,000 fantassins, 800 chevaux; aile gauche (Baraguey-d'Hilliers), division Rusca, 5,000 fantassins et 300 chevaux, à Spital dans le Tyrol; division italienne, Sévéroli, 5,500 fantassins, 150 chevaux, à Léoben; corps de Grouchy, divisions Pacthod et Sahuc, 5,000 fantassins, 800 chevaux; réserve, garde royale (général Fontanelli), brigade Grenier, 1,500 fantassins et 1,600 chevaux.

Total général : 40,000 fantassins et 5,000 cavaliers.

Armée autrichienne, corps de l'archiduc Jean, divisions Frimont, Jellachich et Giulay (Albert), 20,000 fantassins et 2,700 chevaux; corps du ban Giulay (vers Graan), 16,800 fantassins et 1,400 chevaux; corps venant de Dalmatie (en retraite devant

[1] La Bavière était chargée de contenir le pays de Salzbourg et de réduire le Tyrol.

Marmont), Stoïchevich, 9,000 fantassins et 100 chevaux; corps de Chasteler (en marche pour rejoindre l'archiduc), 10,000 fantassins, 500 chevaux; division Marschall (en Tyrol), 4,600 fantassins.

Total général : 60 à 62,000 hommes et 4 à 5,000 chevaux.

Ainsi, dans les derniers jours de mai, et après la jonction de la grande armée avec l'armée d'Italie, cette dernière se trouvait échelonnée de Marburg à Léoben et Bruck sur la Muhr, se liant par sa gauche avec les corps de la grande armée, au moyen de la cavalerie de Lauriston, prête à donner la main, par la droite, au corps de Dalmatie du général Marmont, qu'on attendait, venant de Fiume, et à recueillir la division Rusca en retraite du Tyrol sur Laybach et Klagenfurth, se repliant devant les forces trop considérables de Chasteler.

La mission du vice-roi était encore assez difficile. Il devait : 1° se tenir toujours en mesure d'apporter à la grande armée l'appoint de ses meilleures troupes, pour le jour de la bataille que Napoléon préparait depuis qu'il avait pris position dans l'île Lobau; 2° chercher à empêcher la réunion de Chasteler, du ban Giulay avec l'archiduc Jean; 3° deviner les projets de ce dernier, le joindre, le combattre lui et l'insurrection hongroise; 4° s'opposer à ce que le général autrichien pût exécuter, à l'égard de l'armée de l'archiduc Charles, ce que lui-même, prince Eugène, devait exécuter à l'égard de l'armée de Napoléon; 5° on verra enfin que plus tard et pendant quelques jours, l'Empereur le chargea de tirer des

pays occupés par les troupes d'Italie des ressources bien précieuses pour sa nombreuse armée.

La grande difficulté n'était pas pour le prince de vaincre l'ennemi, mais de le trouver et de l'atteindre. La Hongrie, soulevée par ordre de la maison d'Autriche, sans se montrer bien hostile aux troupes françaises, ne lui était pas favorable. Il était à peu près impossible d'avoir par les habitants des nouvelles certaines de la marche des colonnes ennemies. La cavalerie légère seule pouvait en donner en faisant des prisonniers, qui, soit à dessein, soit par ignorance des choses, laissaient dans l'incertitude le vice-roi et ses lieutenants.

Tantôt le prince recevait la nouvelle de la marche de l'archiduc Jean sur Kormond et sur Pesth, tantôt on venait le prévenir que les Autrichiens se retiraient par Papa sur Raab. L'Empereur lui-même cherchait à découvrir et dans les rapports des généraux de cavalerie lancée aux avant-postes, et dans la situation de l'ennemi, quels pouvaient être les projets de l'archiduc Jean.

Cette incertitude constante donnait donc lieu à des ordres, à des modifications dans ces ordres, à des projets, à des contre-projets du prince Eugène, de l'Empereur, et, en résumé, à la correspondance, aussi curieuse qu'instructive, qu'on trouvera à la suite de ce livre.

Dès le 30 mai, les ponts sur la Mulr ayant été rétablis et Macdonald devant entrer à Gratz avec le 6ᵉ de hussards, les 84ᵉ et 92ᵉ de la division Broussier, le blocus de la citadelle fut complété. La divi-

sion Lamarque vint s'établir en face du faubourg de la Muhr, sa droite à la division Pacthod, et les dragons de Pully au faubourg de Pettau.

La veille au soir (29 mai), l'archiduc Jean s'était replié par Gleisdorf sur Furstenfeld avec les débris de son armée qu'il voulait rallier derrière la Raab, du côté de Kormond.

Le 1er juin, le vice-roi, qui avait passé quelques jours avec l'Empereur, ayant reçu des instructions pour pénétrer en Hongrie, prescrivit la concentration de l'armée d'Italie sur Neustadt.

Le corps de Macdonald eut ordre de rester à Gratz pour attendre l'arrivée de Marmont, qu'on supposait en pleine marche sur ce point et déjà fort avancé[1]. Il était d'ailleurs indispensable d'occuper

[1] Voici comment le général de Vandoncourt apprécie la marche de Marmont, marche prônée par M. Thiers : « Le général Marmont, averti, dès les premiers jours du mois de mai, de la retraite des Autrichiens, par le prince Eugène, ne s'était cependant mis en mouvement que le 14. Il marcha même avec une telle lenteur et avec une telle apparence de mauvaise volonté, que, quoiqu'il n'y ait que 4 à 5 lieues de Benkovatz, où son corps était réuni, jusqu'à Gradacz, il n'arriva dans ce dernier endroit que le 18, après avoir battu les Autrichiens au mont Kitta, et fait prisonnier le général Stoichevich. Le 21, Marmont était devant Gospicz, qu'occupait le général Knesewich, qui avait remplacé Stoichevich. L'ennemi fut battu, et mis en déroute, après avoir perdu 3 canons. Le 25 seulement, le corps de Marmont était à Ottochacz, où il eut un léger combat à soutenir. Les Autrichiens se retirèrent sur Carlstadt, laissant ouvert le chemin de Fiume au général Marmont, qui y entra le 28, et s'y arrêta deux jours. Il arriva enfin le 3 à Laybach, où nous lui verrons perdre encore douze jours de temps et laisser échapper Chasteler ; et le ban Giulay se sauver comme il l'entendit. L'amour-propre excessif du général Marmont était blessé de se voir sous les ordres du prince Eugène, auquel ses illusions lui faisaient croire qu'il était bien supérieur ; et sa

fortement la capitale de la Styrie et de presser la reddition du château. La cavalerie de ce corps dut chercher à se lier avec les convois du corps de Dalmatie par la route de Marburg. Puis, afin de faire concourir l'aile droite à l'ensemble des opérations sur la Hongrie, le prince Eugène décida qu'un fort détachement de 5,000 hommes des troupes de Macdonald serait dirigé sur Gleisdorf et sur Furstenfeld pour surveiller le cours de la Raab, assurer les communications avec l'Italie d'une part, avec le Tyrol d'une autre, et éclairer la marche de Chasteler et de Giulay, dans le cas où ils chercheraient à déboucher de ce côté. Ce détachement, composé de 5 bataillons, de 6 escadrons de dragons et de 2 bouches à feu, fut confié au général de brigade Poinsot.

Le général Rusca, chargé du gouvernement de la Carinthie, eut pour instruction de s'établir à Klagenfurth, en laissant toutefois à Villach les troupes suffisantes pour s'opposer aux excursions de Chasteler et des Tyroliens. Nous verrons plus loin les combats que cette division eut à livrer de ce côté.

Le corps de Dalmatie, mis sous le commandement en chef du vice-roi, eut pour mission, dans le cas où Chasteler chercherait à sortir du Tyrol pour rallier l'archiduc Jean, de le repousser, et en tous cas, d'observer les routes de Villach à Klagenfurth et à Marburg; de Villach à Krainburg, Laybach et Marburg; de Villach à Tarvis. Une fois Chasteler battu, Marmont devait se porter sur Gratz.

capacité n'arrivait pas à juger militairement des mouvements de l'ennemi. »

Tandis que le prince Eugène prenait les dispositions que nous venons d'indiquer, l'archiduc Jean s'établissait le long de la rive droite de la Raab, avec des postes à Saint-Gothard. Avant de continuer notre récit, il n'est pas sans intérêt de dire, le plus succinctement possible, ce qui avait eu lieu en Tyrol jusqu'au 1er juin.

Lorsqu'à la fin d'avril le général Chasteler apprit les désastres de l'armée autrichienne en Bavière, il envoya son aide de camp auprès de l'archiduc Jean, pour prendre ses ordres. A cette époque, ses troupes étaient en position d'effectuer leur jonction avec celles de l'archiduc, le général Marschall se trouvait en avant de Roveredo, le général Ferner à Roveredo et le général Buol à Inspruck. Au lieu d'attendre la réponse qu'il avait envoyé demander par son aide de camp, Chasteler prit la brigade de Ferner et se dirigea sur Inspruck, puis il appela à lui le général Marschall. Les intrigues de l'intendant Hormayer déterminèrent alors la complète insurrection du Tyrol. Le maréchal Lefebvre reçut ordre de soumettre ce pays. Le 17 mai, à la suite de marches et de combats, Chasteler, qui s'était retiré sur le Brenner, reçut l'injonction de l'archiduc d'évacuer le Tyrol et de le rejoindre avec ses troupes. Après plusieurs jours d'hésitation, Chasteler se mit en marche sur Villach le 21 mai, avec 11 bataillons et 4 escadrons (brigades Ferner et Schmidt), donnant un total de près de 10,000 hommes, dont 500 cavaliers. Le général Buol, avec 4 bataillons et 6 canons, fut laissé sur le Brenner, et un détachement d'un bataillon et

de 50 chevaux à Ala. Le maréchal Lefebvre, auquel il avait été prescrit de marcher sur Salzburg pour aider à la jonction de l'armée d'Italie, se dirigea le 23 sur cette ville, ne laissant à Inspruck que quelques troupes de la division bavaroise de Deroi. Le général Buol tenta aussitôt un coup de main sur Inspruck, avec 2 bataillons et 6,000 paysans. Il fut battu et repoussé; mais, l'insurrection s'étant ranimée et étendue par les soins de l'infatigable Hormayer, une levée en masse eut lieu dans l'Engadine; et, le 28 mai, 3,000 Autrichiens, soutenus par 18,000 paysans, menacèrent de nouveau Inspruck. La ville attaquée fut bien défendue. Toutefois le général de Deroi, se voyant enveloppé par une insurrection formidable, se retira pendant la nuit, et les insurgés occupèrent la place le 30 mai.

Les choses étaient dans cet état dans le Tyrol, lorsque le 4 juin, le prince Eugène, ayant concentré son armée à Neustadt, ainsi que nous l'avons dit plus haut, vint en prendre le commandement, fort indécis encore sur les mouvements qu'il allait faire, puisqu'ils dépendraient de ceux de l'archiduc Jean, dont les projets n'étaient pas entièrement dessinés.

Au moment où il envoyait son fils adoptif en Hongrie, Napoléon crut devoir adresser quelques proclamations aux habitants, dont la levée en masse avait eu pour résultat de mettre aux mains du frère de l'archiduc Jean, l'archiduc palatin, une trentaine de mille hommes de troupes assez médiocres. Le prince Eugène s'empressa, suivant les instructions qu'il avait reçues à Vérone, de l'Empereur d'adresser

le 6, d'OEdenburg, aux magistrats de ce comté la lettre ci-dessous.

« Monsieur le président et messieurs les magistrats du comté d'OEdenburg. L'insurrection de votre comté a été levée, elle ne l'a été, sans doute, que pour la défense intérieure, et, dans cette supposition, elle n'aurait point dû sortir de votre comté; cependant elle est réunie, en ce moment, à celle des autres comtés, elle fait partie d'un corps armé contre nous; je vous demande une déclaration franche et précise qu'elle n'a été levée que pour la défense intérieure, et je vous engage à faire connaître à ceux qui la composent que, pour leur tranquillité et celle du comté auquel ils appartiennent, ils doivent y rentrer sur-le-champ.

« La proclamation de l'empereur Napoléon, mon auguste père, qui contient l'expression de ses bonnes intentions pour les Hongrois, vous est assez connue, pour que vous n'hésitiez pas à m'adresser sur-le-champ une réponse franche et à faire exécuter promptement les mesures que je réclame. »

La députation du comtat d'OEdenburg répondit au prince :

« Sérénissime prince impérial et royal, vice-roi d'Italie et prince de Venise, seigneur très-gracieux! La députation du comtat de OEdenburg a reçu aujourd'hui avec respect les ordres de Votre Altesse Impériale et Royale; désirant y satisfaire promptement et avec zèle, elle présente humblement et avec franchise la déclaration suivante à Votre Altesse Impériale et Royale : que l'insurrection du royaume de

Hongrie n'est ordonnée pour la défense du royaume, suivant la voie légale, que par la diète générale, par conséquent, la levée de cette insurrection ne dépend pas de la volonté d'un seul comtat; ainsi donc la députation a la confiance que Votre Altesse Impériale et Royale reconnaîtra, dans sa sagesse, que, d'après la constitution du royaume, un comtat n'a pas le pouvoir d'exercer aucune juridiction sur la milice insurrectionnelle de ce comtat, levée par l'autorité publique du royaume, et qui, liée par le serment prescrit par les lois, ne dépend plus de la juridiction du comtat en particulier, mais seulement de ses supérieurs légaux.

« Cependant, afin de satisfaire autant qu'il nous est possible aux intentions de Votre Altesse Impériale et Royale, nous ne manquons pas de les faire connaître aux commandants légaux de l'insurrection.

« Que Votre Altesse Impériale et Royale daigne recevoir, dans sa bienveillance et sa grâce, la députation royale du comtat, ainsi que le comtat tout entier. »

Le 5, les opérations commencèrent. L'Empereur mit à la disposition du vice-roi, pour l'expédition de Hongrie, un corps de 3,000 fantassins badois et de 500 chasseurs, commandé par le général Lauriston; la division de cavalerie Montbrun (1er et 2e de chasseurs et 7e de hussards, brigade Jacquinot; 9e de hussards, 7e et 20e de chasseurs, brigade Colbert): 3,500 chevaux. Ces troupes rejoignirent l'armée d'Italie dans sa marche; ce même jour, 5 juin, le

prince porta son quartier général à Œdenburg. L'aile gauche fut laissée à Neustadt; le 7, toutes les troupes, sous la main du vice-roi, occupèrent Guns.

Grouchy, détaché en avant, pour avoir des nouvelles de l'archiduc Jean, rencontra l'ennemi et le poussa jusqu'à Steinamanger, en lui faisant des prisonniers; le général s'établit à Steinamanger, où le centre de Grenier vint prendre position le lendemain, ainsi que la garde royale, ayant en avant de lui la division Pacthod (corps de Baraguey-d'Hilliers), et la brigade Colbert à Sarvar.

Le prince avait proposé, le 4, à l'Empereur de faire un mouvement sur Raab, supposant que l'archiduc prendrait cette direction; mais, le 6, informé que l'ennemi était à Saint-Gothard, il combina un autre mouvement avec Macdonald, qui reçut l'ordre de laisser à Gratz la division Broussier et de marcher sur Kormond.

Le 8, le général Grouchy se mit en communication avec l'aile droite, par Furstenfeld, et occupa Kormond. Le jour suivant, le quartier général fut porté à Sarvar, et la division Sahuc, du corps de Macdonald, poursuivit les Autrichiens jusqu'auprès du village de Goganyfa.

L'avant-veille, 7 juin, l'archiduc, se voyant suivi de près par les troupes du vice-roi, avait cru devoir commencer l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu de se rapprocher de Raab. Ne pouvant plus suivre la route de Sarvar, à la droite de Raab, par suite de la présence de Lauriston vers Sarvar, il avait résolu de tenir la grande route de Gratz, par Baltavar et Va-

sarherly, mouvement de retraite qu'il prononça dans la nuit du 7 au 8. Il vint camper sur la Marczal.

Nous avons vu que l'armée d'Italie avait occupé Sarvar le 9 ; le 10, la division de cavalerie légère du général Montbrun, détachée de la grande armée sur la Hongrie, pour coopérer aux opérations du vice-roi, occupa Papocz, gardant le pont et la route de Guns à Papa, observant le cours de la Marczal. Le 1er de chasseurs reçut ordre de pousser une reconnaissance sur Papa et sur la Marczal, jusqu'à son confluent avec la Raab, puis de remonter cette rivière, tandis que Macdonald s'avançait sur Kormond, qu'il occupa le 11, envoyant des partis sur les routes de Guns, de Sarvar et de Varasdin. Ce même jour, le prince Eugène prescrivit aux troupes qu'il avait concentrées sur la rive gauche de la Marczal d'opérer le passage au pont de Karaco.

Le général Grouchy, prévenu de l'attaque du pont de Karaco par la brigade Colbert soutenue par l'infanterie, déboucha au même moment par Uck pour tâcher de joindre l'ennemi à la sortie du bois qui domine les deux villages. Le général Guérin d'Étoquigny devait traverser au gué de Sarvar avec la 1re division de dragons, pour opérer sa jonction au pont de Karaco avec la division Sahuc. La division Pacthod se dirigea sur Kisczell, la division Sévéroli sur Janoshaza.

Toutes ces troupes se mirent en mouvement le 11 juin, au point du jour. Le prince ne tarda pas à être informé que le général Colbert était arrêté au pont de Karaco par une forte colonne d'infanterie autri-

chienne. Il prescrivit aussitôt à la division Durutte de presser sa marche par Janoshaza ; lui-même rejoignit la brigade Colbert, reconnut les positions de l'ennemi, fit replier les postes autrichiens derrière la rivière et le village, et attendit l'arrivée de son infanterie. Dès que parut le général Durutte et le 23e léger, le vice-roi fit enlever le pont et le village par ce brave régiment. Toutefois l'ennemi avait eu le temps de démolir le tablier du pont. Il fallut que la brigade Colbert cherchât un gué; elle traversa la rivière avec deux pièces, repoussa avec le 9e de hussards une charge des plus vives d'un régiment ennemi et déboucha dans la plaine. Bientôt le pont fut rétabli, et le 23e léger se déploya en avant du défilé.

Tandis que ceci se passait au pont de Karaco, le général Grouchy chassait les Autrichiens de Carnissan et de Uck, et les forçait à se replier sur leurs masses en position en avant de Tuskevar ; puis, franchissant les marais qui le séparaient de la brigade Colbert, il donnait la main à cette brigade.

L'archiduc Jean, se croyant hors d'état de tenir à Tuskevar, évacua cette ville à neuf heures, et se mit en marche sur Papa, suivi de près par le vice-roi, qui, le jour suivant (12 juin), vint établir son quartier général à Kisczell. La brigade Colbert se dirigea par Uck, Alazony et Dacka, la division du centre par Kersla, et le prince par le pont de la Marczal, avec le reste de ses troupes. La position de l'archiduc à Papa se trouvait ainsi menacée de front par le corps de Grenier et la cavalerie Grouchy.

L'avant-garde de Montbrun, qui s'était avancé par

Veth, rencontra l'ennemi en avant du village de Szolosh. Le 7e de hussards s'élança sur les hussards de Ott soutenus par la cavalerie de l'insurrection, les sabra, fit des prisonniers, et ne s'arrêta qu'en face de l'armée de l'archiduc, en bataille en avant de Papa.

A ce moment le général Grouchy avec la brigade Colbert, mise sous son commandement, et une brigade de la division Sahuc, débouchait de Daka. Voyant le général Montbrun engagé, et l'armée autrichienne en position, il se jeta sur le flanc gauche de la cavalerie de l'archiduc, la fit charger par les 7e et 20e de chasseurs à cheval, l'accula au ruisseau près de Papa, la sabra, et lui fit encore un grand nombre de prisonniers. Le prince, ne voulant rien hasarder, ordonna à cette brave cavalerie d'attendre l'arrivée de l'infanterie, pour forcer l'ennemi à évacuer sa position. En même temps, il fit passer la brigade Colbert et une de celles du général Sahuc à un gué sur la gauche de la ville, pour couper l'ennemi, dans le cas où l'archiduc tenterait de tenir. Bientôt les divisions du centre, le corps des Badois et la garde royale, débouchant par la route de Tuskevar, se portèrent directement sur les positions des Autrichiens. Le prince prescrivit aussitôt au général Montbrun d'attaquer et de marcher droit sur la ville. Les marais qui couvrent Papa forcèrent Montbrun à se ployer en colonne pour suivre la grande route. L'ennemi en profita pour commencer sa retraite, ne laissant dans la place que les troupes indispensables pour protéger son mouvement. Montbrun lança le 1er de chasseurs

sur la ville; ces hardis cavaliers, culbutant tout ce qui s'opposait à leur passage, parvinrent jusqu'aux portes; là, des forces trop considérables les obligèrent à se replier sur la division, mais le général de brigade Jacquinot, prenant à son tour la charge, entra pêle-mêle dans Papa avec la cavalerie autrichienne, sabrant ou faisant prisonnier tout ce qui se trouvait dans la place. La brigade Jacquinot, ne s'arrêtant pas à ce brillant succès, dépassa la ville et vint sabrer un carré qui s'était formé au delà. Le général Montbrun, arrivant à son tour, déploya sa cavalerie dans la plaine, mit en batterie son artillerie et força l'archiduc à précipiter la retraite de ses troupes sur Raab. Les corps qui manœuvraient sur la droite, s'apercevant de ce brillant avantage, traversèrent aussi la ville et vinrent prendre position sur la route de Raab. Alors les généraux Montbrun, Grouchy, Colbert, ayant leurs forces réunies, harcelèrent jusqu'au delà de Takatschy l'arrière-garde autrichienne.

Le soir, l'armée prit position de Papa à Takatschy, à l'exception de la 1re division de dragons du général Guérin, qui resta en arrière, n'ayant pas reçu ses ordres.

Cette brillante journée coûta à l'ennemi plus de 600 cavaliers prisonniers et le double d'hommes mis hors de combat.

Le même jour, le corps de Macdonald prit position à quelques lieues au-dessous de Papa, à Vasharely. Ce corps devait prolonger son mouvement avec celui de l'aile gauche et du centre; mais le vice-roi, ayant

reçu la lettre du 10 de l'Empereur, par laquelle ce dernier lui recommandait *de ne pas trop engager Macdonald, afin que lorsqu'on aurait des nouvelles positives de l'ennemi, s'il avait des craintes à avoir pour Klagenfurth et pour le derrière de l'armée d'Italie, le général Macdonald puisse s'y porter et rétablir l'ordre*[1], le vice-roi, disons-nous, donna l'ordre à l'aile gauche de ne pas dépasser Papa.

Le 13, la cavalerie du général Montbrun, soutenue par la division de chasseurs Grouchy, se porta sur Takatschy, poursuivant l'arrière-garde ennemie, et la poussant jusque près de Raab.

L'armée s'avança à la suite de ces deux divisions. Montbrun rencontra d'abord la cavalerie autrichienne en avant de Menfo : elle était en bataille sur le front de ce village, appuyant sa gauche aux vignes, où se trouvaient embusqués trois bataillons; le général Montbrun, sentant qu'il ne pourrait l'attaquer avec avantage, résolut de la tourner. Il marcha entre Menfo et Czanack, mais il eut à peine débordé ses lignes que les Autrichiens se retirèrent sur Raab; il les poursuivit jusque près de cette place, à la droite de laquelle l'armée de l'archiduc Jean, réunie aux troupes de l'archiduc palatin son frère, était en position.

L'archiduc Jean avait un camp retranché à l'ouest de Raab; mais, décidé à livrer ou à recevoir une bataille, il ne voulut pas s'exposer, en cas de revers, à être acculé à la Raab, entre l'armée d'Italie et le corps de Davout, et coupé de Comorn. Il avait donc

[1] *Voir à la Correspondance.*

établi ses troupes sur les hauteurs de Szabadhegy, sa droite à la rivière. L'arrière-garde occupait les environs de Czanack, la cavalerie Kis-Barati. C'est là que Montbrun trouva le gros des forces de l'ennemi. Ce dernier, s'apercevant bientôt qu'il n'avait affaire qu'à une avant-garde, et désireux d'occuper plus fortement la position de Czanack, laissée à découvert et au delà de laquelle le général Montbrun l'avait déjà rejeté, fit marcher contre lui trois fortes colonnes de cavalerie, soutenues par un corps d'infanterie et par une partie de son artillerie.

Le vice-roi venait de rejoindre sa cavalerie. Sentant tous les avantages de la position de Czanack, ce prince ordonna aux généraux Montbrun et Grouchy de disputer le terrain pied à pied dans la plaine, afin de donner le temps à l'infanterie et à l'artillerie, qui devaient occuper cette position, d'entrer en ligne. Il envoya prévenir Grenier de marcher le plus rapidement qu'il pourrait : Grouchy et Montbrun exécutèrent l'ordre avec autant d'habileté que de zèle, et leur cavalerie manœuvra pendant longtemps avec le plus grand sang-froid sous un feu d'artillerie des plus vifs, et bien que les pièces de l'artillerie badoise qui avaient suivi la division Montbrun eussent été démontées et forcées de se retirer. L'ennemi avança avec rapidité sous la protection de son feu, et les troupes du prince, vivement pressées, commençaient à perdre de leur aplomb, lorsque le vice-roi prescrivit au général Sorbier de se porter en avant de Czanack avec les pièces de la garde royale et avec une division d'artillerie légère qui venait d'arriver.

Ce général fait aussitôt mettre le sabre à la main à ses canonniers, s'élance vers la position qu'il doit occuper et chasse quelques pelotons autrichiens. Pendant ce temps, son artillerie se met en batterie, ses canonniers se portent rapidement à leurs pièces et commencent à l'instant même un feu si terrible que l'ennemi est obligé de s'arrêter et de se replier.

Montbrun et Grouchy profitent de ce mouvement rétrograde ; le premier exécute à la droite plusieurs belles charges et parvient à tenir les Autrichiens éloignés des hauteurs dont ils voulaient s'emparer, tandis que le général Grouchy, s'apercevant qu'une colonne d'infanterie de l'insurrection cherchait à déborder le flanc gauche par le village de Gyrmont, l'attaque et l'oblige à se rendre : 500 hommes et 7 officiers déposent les armes.

Cependant la division Durutte paraît sur les hauteurs de Czanack. L'ennemi comprend désormais l'inutilité de ses efforts pour s'emparer de cette position; il se retire, et la nuit met entièrement fin à l'action.

Les deux divisions de cavalerie légère avaient déployé dans cette journée une brillante valeur. Elles avaient eu beaucoup à souffrir du feu auquel elles étaient restées exposées pendant plus de quatre heures. Elles eurent plus de 300 hommes hors de combat.

Le soir (15 juin), la division Sahuc prit position; la gauche à la Raab, et la droite au village de Menfo; la division Montbrun s'établit en avant de Kis-Barati; la division Durutte, sur les hauteurs de Cza-

nack, ainsi que la division Séras; les divisions Pacthod et Sévéroli, et la garde royale à la gauche de Czanack. La 1re division de dragons vint bivaquer en avant de Nagy-Barati. Le général Macdonald ayant marché le soir sur Papa, la 2e division de dragons se porta en arrière de Menfo, et la division Lamarque en avant du canal sur la route de Raab; la division badoise du général Lauriston à la gauche de Menfo, se liant aux troupes du général Sâhuc.

Le 14 juin, le vice-roi résolut de célébrer, par une victoire, les anniversaires de Marengo et de Friedland. Cette pensée du jeune général en chef semblait être celle de toute l'armée; l'ardeur des troupes était extrême; aussi le prince, pour profiter de cet enthousiasme, se décida à marcher sur les Autrichiens, sans attendre le corps de Macdonald. Toutefois, pendant la nuit, des officiers furent expédiés à Macdonald pour lui dire de marcher sur Raab. Macdonald se trouvait de sa personne, non à Papa, mais à deux lieues sur la droite, dans un château. Ce fut là que M. Mejan, un des officiers d'ordonnance du vice-roi, lui donna les ordres du prince, dans la matinée du 14. Macdonald s'empressa de les exécuter; mais le temps qu'il fallait pour réunir les troupes de l'aile gauche et pour arriver jusqu'au champ de bataille de Raab ne permit pas à la division Lamarque de se trouver à l'affaire. Après avoir examiné la position de l'ennemi de Czanack, où il s'était rendu le 14, à quatre heures du matin, le prince Eugène régla la marche des colonnes, et assigna à chaque général sa position dans l'ordre de bataille.

La division Montbrun devait seule se mettre en mouvement à onze heures; le reste de l'armée ne devait commencer le sien qu'à midi. Les troupes eurent ainsi le temps de se reposer et de faire la soupe.

L'armée autrichienne, composée des troupes réunies de l'archiduc palatin, était forte de 50,000 hommes environ [1].

Son infanterie, formée sur trois lignes, appuyait sa droite au village de Shabadhegy, et sa gauche à la ferme de Kismegyer. Cette ferme était retranchée et défendue par 1,200 hommes de ses meilleures troupes.

Le centre de sa ligne était établi au village de Kismegyer. Un ruisseau, qui mouillait les murs de la ferme, coulait au bas de la position, et ajoutait à la difficulté de ses approches. Une partie de sa cavalerie couvrait le front, le reste était disposé sur les ailes. La plus grande partie était déployée à gauche, en avant de la route de Raab à Wezprim, la droite appuyée au mamelon de Kismegyer, et la gauche couverte par les marais qui sont au delà de l'intersection des routes de Kis-Barati et de Raab à Wezprim. La cavalerie

[1] A la droite, Frimont, 5,600 cavaliers; centre, Jellachich et Colloredo, 22,000 fantassins; aile gauche, Meczery, 6,000 cavaliers; réserve Merziany, 9,000 fantassins. Dans le camp retranché, Merka, 5,500 fantassins et 1,000 cavaliers.

Le vice-roi disposait de 29 à 30,000 combattants. Droite, Montbrun et Grouchy, 3,000 cavaliers; centre, divisions Séras, Durutte, Severoli, Pacthod, 21,000 fantassins; gauche, Sahuc et Pully, 3,000 cavaliers; Badois, 3,500 fantassins; réserve, garde royale, 2,000 hommes.

de l'aile droite était peu nombreuse et semblait destinée seulement à conserver la communication de l'armée avec la ville de Raab et le camp retranché.

A onze heures et demie, Montbrun eut l'ordre de se porter en avant, de repousser les avant-postes ennemis, de se déployer en face de leurs lignes et de couvrir les mouvements qu'allait faire derrière lui l'armée du vice-roi. Le prince se porta de sa personne avec la division Montbrun pour mieux reconnaître l'ordre de bataille de l'archiduc, puis il prescrivit à ses troupes de commencer les mouvements. Il avait adopté les dispositions suivantes :

Grenier, avec la division Séras, formée en colonne sur deux lignes, devait attaquer la ferme de Kismegyer et diriger la division Durutte, disposée dans le même ordre, sur le centre de l'armée autrichienne entre cette ferme et Szabadhegy; Barague-d'Hilliers, marcher sur Szabadhegy avec la division Sévéroli, également sur deux lignes; prendre son rang de bataille à la gauche de la division Durutte; attaquer le village au point où il touche aux routes de Wezprim et de Weisemburg, et établir la division Pacthod en réserve sur le front des lignes ennemies en face de Kismegyer et en arrière de la division Durutte.

La division Montbrun devait, après avoir couvert le mouvement de l'armée, se porter à la droite du général Séras, seconder son attaque, contenir la nombreuse cavalerie ennemie, et manœuvrer sur son flanc gauche de manière à l'éloigner de son infanterie. Grouchy avait ordre de gagner la droite de la

ligne avec la 1re division de dragons, où, de concert avec le général Montbrun, il manœuvrerait ensuite de façon à déborder et à tourner la cavalerie que l'ennemi déployait en avant. La division Sahuc fut placée à la gauche et en arrière de la division Sévéroli, se liant par sa gauche aux Badois formant l'extrême gauche de la ligne chargée d'observer la ville de Raab. La division de dragons du général Pully, dès qu'elle déboucherait de Menfo, devait soutenir la division Sahuc. La garde royale, en arrière de la division Pacthod, forma la 2e réserve de l'armée.

Les divisions Sévéroli et Durutte étant prêtes, Montbrun fit appuyer sa cavalerie à droite et couvrit le flanc droit de Durutte jusqu'à ce que Séras, dont le mouvement avait été plus long, vînt prendre son rang de bataille. L'ennemi couvrit ces troupes de boulets; mais néanmoins le 9e régiment de hussards, qui avait beaucoup à souffrir de ce feu, fut inébranlable.

Lorsque Montbrun vit approcher la division Séras, il démasqua son front, se porta sur la droite et se mit en devoir d'exécuter ses instructions.

L'infanterie commença alors son attaque; le général Séras aborda vigoureusement les troupes légères ennemies, encore en avant de la ferme de Kismegyer, et les obligea de se jeter précipitamment sur la gauche de leur ligne, que Montbrun menaçait; ce dernier prescrivit au général Colbert de se tenir toujours prêt à charger, tandis que le général Jacquinot marcherait en colonnes serrées avec sa brigade pour le soutenir. Avant d'arriver à la ferme de Kismegyer,

le général Séras se trouva arrêté par un feu très-vif partant des fossés et de tout le terrain coupé et accidenté en avant de cette ferme. Il était difficile de débusquer l'ennemi, qui se battait avec une grande opiniâtreté.

Pendant ce temps, le général de brigade Valentin attaquait, avec le 23e léger (division Durutte), le village de Kismegyer, et le général Durutte se portait avec 3 bataillons (2 du 60e et 1 du 62e) entre ce village et celui de Szabadhegy, sur lequel marchait la division Sévéroli.

En débouchant sur ce dernier village, le général Baraguey-d'Hilliers fit former ses troupes en colonnes d'attaque et marcha droit à l'ennemi. Les Autrichiens, embusqués en arrière des retranchements naturels qui couvrent Szabadhegy, et soutenus par leur artillerie, arrêtent alors par leur feu la marche de la 1re brigade de la division Sévéroli. Fiers de cet avantage, ils se jettent sur les 3 bataillons de la division Durutte parvenus à se loger sur la droite du village, et les contraignent à se replier; ce que voyant le général Grenier fait avancer 2 bataillons du 62e, qui sont à sa réserve; la 2e brigade de la division Sévéroli se porte aussitôt en avant avec la plus grande intrépidité. La charge est battue, les 2 divisions se rallient, suivent l'impulsion de leur gauche; l'ennemi déconcerté regagne le village avec précipitation.

Tandis que ces 2 divisions poursuivent l'ennemi, le général Séras attaque avec beaucoup de vivacité et parvient à repousser les troupes en position en avant

de la ferme. Le 9e régiment de hussards, qui tient la droite de la division Montbrun, culbute les hussards de Ott, réunis à ceux de l'insurrection. L'ennemi envoie aussitôt 2 régiments sur le 9e, qui se rallie et les reçoit sans s'ébranler. Le 7e de chasseurs se porte à la hauteur du 9e de hussards. Toute la cavalerie autrichienne s'ébranle pour se jeter sur ces deux braves régiments. Le général Grouchy les rejoint avec la 1re division de dragons. Montbrun enlève le reste de sa ligne pour prévenir l'ennemi; mais les Autrichiens s'arrêtent brusquement et n'achèvent pas la charge.

Débarrassé de la cavalerie autrichienne, Montbrun songe à protéger le mouvement du général Séras; il fait un à gauche pour menacer l'infanterie ennemie qui est en position derrière la ferme de Kismegyer. Cette infanterie, s'étant aperçue de ce mouvement, commence à se replier, et le général Séras, qui s'est porté sur la droite de la ferme, la poursuit aussitôt et la chasse de ses positions. Arrivé en face de la ferme, fortement retranchée, qui sert d'appui à la gauche de la ligne ennemie, il est arrêté par cet obstacle, qu'il reçoit ordre d'emporter d'assaut.

La ferme de Kismegyer était environnée d'une double enceinte de murailles crénelées, et le terrain coupé qu'elle avait en avant d'elle en rendait l'approche difficile. Le général de brigade Roussel dut l'attaquer de front pendant que le général Séras, qui l'avait débordé, l'attaquerait sur la droite. Les efforts des deux généraux furent sans effet; en vain 36 offi-

ciers et 649 soldats prodiguèrent leur sang et furent mis hors de combat. Le général, ralliant alors sur la droite les troupes du général Roussel, rassembla toutes les troupes disponibles de sa division et les lança comme un torrent sur la ferme. Les portes sont enfoncées à coups de hache, et on y pénètre enfin, passant au fil de l'épée tout ce qui ose encore résister; puis les grenadiers du 106e y mettent le feu, et tout ce qui n'est pas tué devient la proie des flammes. Pendant ce temps, la bataille continuait sur la gauche avec la plus grande vivacité. L'ennemi, repoussé sur la droite de Kismegyer, avait tourné tous ses efforts sur Szabadhegy. Il était parvenu à réoccuper le village.

Le général Durutte avait appelé pour le soutenir le 102e, laissé en réserve au bas de la position. Ce régiment, ayant déjà passé le ruisseau, fut bientôt en mesure de le seconder. L'artillerie de cette division attendit avec calme les masses que l'ennemi dirigeait contre elle, et fit une décharge à mitraille si à propos, qu'elles parurent chanceler un instant; mais elles reprirent leur audace et se jetèrent avec impétuosité sur la division Durutte, qu'elles parvinrent à culbuter. Cette division abandonna la droite de Szabadhegy au même moment où le général Sévéroli se voyait aussi repoussé. 2 bataillons, l'un du 112e de ligne et l'autre du 1er de ligne italien, étaient seuls parvenus à se maintenir à la dernière maison du village, dont l'ennemi venait de chasser le centre du vice-roi. Les Autrichiens avaient sur ce point une telle supériorité de forces, que le désordre s'ac-

croissait à chaque instant dans les rangs de l'armée d'Italie.

Le prince, qui prodiguait sa vie en soldat, voyant le danger, ordonne à la division Pacthod, alors en réserve, de se porter en avant avec sa 1re brigade pour soutenir la division Durutte; en même temps lui-même se jette en avant de la division Sévéroli, l'arrête, la reforme avec rapidité, lorsque le général Pacthod s'avance en colonnes serrées à la rencontre de l'ennemi; les 2 divisions Durutte et Sévéroli, ralliées comme par enchantement, atteignent de nouveau la hauteur au pas de charge. Dans ce moment, la division Séras, victorieuse à la droite, s'avançait à grands pas; l'ennemi, que ce mouvement inquiète, hésite, et bientôt il est totalement enfoncé, culbuté; il perd tout le terrain qu'il avait regagné, et abandonne enfin, après quatre heures d'un combat terrible, les villages de Szabadhegy et de Kismegyer.

Le prince Eugène ordonne aussitôt à la cavalerie placée à sa gauche et en réserve de poursuivre vivement les Autrichiens, dont la déroute devient complète. Une partie de la cavalerie ennemie, placée sur le flanc droit, entre Szabadhegy et Raab, se jette dans cette place, et l'autre partie se retire, avec le reste de l'armée de l'archiduc, dans la direction de Comorn. Montbrun tient constamment cette cavalerie éloignée de son infanterie; Grouchy se rapproche de la gauche pour couper la retraite à l'infanterie qui se retire sur la route de Gonyo. Cette infanterie se rejette alors sur la route de Comorn, et, protégée par le terrain difficile et marécageux dans lequel elle se

trouve, elle parvient a opérer sa retraite avec moins de pertes qu'elle n'avait lieu de le penser. Toutefois, malgré les obstacles qu'opposait la nature du sol, les carrés qu'elle est obligée de former sont plusieurs fois chargés et rompus; le 8e de chasseurs exécute seul une charge audacieuse, qui aurait eu de grands résultats s'il eût été soutenu par les autres régiments de la division Sahuc.

La nuit seule mit fin à la poursuite.

Cette bataille coûta à l'ennemi près de 4,000 hommes tués ou blessés, plus de 2,500 prisonniers, 2 drapeaux et 2 pièces de canon, etc. On comptait parmi les prisonniers le général Marziany et un grand nombre d'officiers de marque.

La perte de l'armée d'Italie s'éleva à 600 morts et 2,300 blessés; les colonels du 23e d'infanterie légère, et Bohn, du 7e de chasseurs à cheval, furent du nombre des premiers. Parmi les blessés, se trouvèrent le général Sévéroli, le général d'Anthouard, l'adjudant-commandant Forestier, les colonels Expert, du 102e; Triaire et Delacroix, et beaucoup d'autres officiers supérieurs et d'état-major.

Le récit que nous venons de faire des opérations du vice-roi est tiré des documents officiels et de la correspondance de cette époque. Ces opérations, dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, donnent lieu à des appréciations que nous croyons devoir examiner impartialement.

1° page 375, M. Thiers, sans doute pour donner un certain relief à Macdonald, dont la brillante réputation peut se passer de panégyrique, dit : « Le

général Macdonald, en recevant les *communications* du prince Eugène, se hâta, dans l'espérance de participer aux opérations qui se préparaient, de se mettre en route avec la division Lamarque et les dragons de Pully, » etc. Ceci tendrait à faire croire aux hommes qui ne sont pas militaires que Macdonald était libre de venir rejoindre le prince Eugène, en laissant Broussier à Gratz, ou de rester lui-même à Gratz avec tout son corps d'armée. C'est une erreur qu'il est bon de détruire. Macdonald, ne commandant pas l'armée d'Italie, mais seulement l'aile droite de cette armée, n'était pas libre de marcher en Hongrie ou de rester en Styrie. Il avait reçu, non pas des *communications*, mais bien des *ordres* très-formels auxquels il fut sans nul doute très-désireux d'obéir, ce qu'il fit immédiatement.

2° page 376, on lit : « Le plus simple (après la jonction de l'aile droite avec les autres corps de l'armée d'Italie), le plus simple eût été de marcher désormais ensemble pour combattre l'archiduc Jean, et, en lui faisant essuyer un dernier revers, d'apporter aux généraux Broussier et Marmont le secours puissant, quoique indirect, d'une bataille gagnée à côté d'eux; mais le prince Eugène, *sentant confusément* l'inconvénient de laisser le général Broussier seul à Gratz, crut y parer en laissant le général Macdonald seul à Papa, pour que celui-ci fût *à portée* des généraux Broussier et Marmont, ce qui, loin d'être une *atténuation*, était une *aggravation* de la faute commise, » etc.

Macdonald avait dû laisser Broussier seul à Gratz,

en vertu des ordres du prince Eugène, *ordres émanant de l'Empereur lui-même*, qui, d'après la correspondance qu'on trouvera à la suite de ce livre, est souvent en désaccord avec M. Thiers.

Macdonald fut laissé à Papa, parce que Napoléon prescrivit à son fils adoptif, par sa lettre *du* 10 *juin*, de ne pas trop attirer à lui le corps de ce général, afin qu'il pût se porter au secours de Broussier et de Marmont, si la chose devenait nécessaire, ce qu'on saurait lorsque les mouvements de Chasteler et de Giulay seraient mieux connus.

Papa n'est qu'à une petite marche de Raab, et à six de Gratz : la bataille gagnée, dont parle M. Thiers, n'eût pas été gagnée près de Marmont et de Broussier, mais assez loin d'eux.

La faute, si *faute* il y a, d'avoir laissé Macdonald à Papa le 12 et le 13 juin, doit donc être attribuée à Napoléon et nullement au prince Eugène, auquel M. Thiers ne semble pas vouloir accorder des idées bien nettes sur la guerre que le vice-roi fit cependant d'une façon assez brillante.

3° page 376 : « Le général Macdonald *fut donc renvoyé* vers Papa. » Comment, renvoyé? On croirait d'après cela que Macdonald arriva jusqu'à Raab, et reçut, de là, l'ordre de rétrograder sur Papa. Il n'en est rien. Macdonald eut ordre de ne pas laisser dépasser Papa à la division Lamarque, et de se lier avec l'armée d'Italie en poussant les dragons de Pully un peu en avant de cette ville.

4° page 379 : « Heureusement pour eux (les Autrichiens), le prince Eugène, quoiqu'il eût marché

avec une grande bonne volonté de les atteindre, n'était pas lui-même en mesure de les aborder avant onze heures ou midi » (le 14, jour de la bataille de Raab). Le prince Eugène, dont les troupes se battaient depuis *trois jours*, voulut donner le temps à ses soldats de se reposer, de faire la soupe, et à Macdonald celui d'arriver sur le champ de bataille de Raab avec les dragons de Pully et la division Lamarque. Pourquoi ne pas expliquer les choses?

5° page 380 : « Le prince Eugène, après s'être concerté avec les généraux Grouchy, Montbrun, Grenier, Séras, Durutte, convint des dispositions suivantes. » Nous trouvons bien dans les documents que le vice-roi donna des ordres à ses généraux et des instructions pour la bataille, mais non pas qu'il se concerta avec eux. Il est probable que s'il se fût, en effet, *concerté* avec eux, le prince, très-modeste de sa nature, l'eût écrit à l'Empereur.

6° page 381 : « Heureusement que Macdonald, prévoyant qu'il pourrait être utile à Raab, tandis qu'à Papa il ne faisait rien ni pour Broussier ni pour Marmont, s'était mis *spontanément* en route, et déjà se montrait dans le lointain, précédé par les dragons de Pully, » etc.

M. Thiers, sans s'en douter peut-être, fait commettre ici une énormité militaire à Macdonald, qui était trop bon soldat pour en avoir jamais eu l'idée. Si Macdonald, *sans ordres*, *spontanément*, eût abandonné une position que son général en chef, dont les plans pouvaient ne pas lui être connus, lui avait prescrit de garder, se faisant juge de l'opportunité

de son action, il eût commis, nous le répétons, une faute des plus graves et qui pouvait, en beaucoup d'occasions, entraîner les conséquences les plus fâcheuses. Mais Macdonald ne se mit pas en route *spontanément*. Lorsque, le 13 au soir, après le combat de Raab, le prince Eugène fut décidé à livrer bataille le lendemain 14, il envoya des aides de camp à son lieutenant, qu'il croyait à Papa, pour lui donner l'ordre de venir le joindre à Raab. Un de ces officiers, M. Mejan, après quelque temps perdu en recherches, trouva le général non pas à Papa, mais à deux lieues sur la droite, dans un château. Les troupes de Macdonald, retardées par cette circonstance que le général n'était pas à Papa même, n'arrivèrent sur le champ de bataille que pour assister au triomphe des autres corps de l'armée d'Italie. Voilà la vérité pure et simple sur ce fait[1].

[1] M. Thiers n'est pas le seul auteur qui ait cherché à attribuer à Macdonald la gloire revenant tout entière au prince Eugène dans cette campagne. M. de Ségur, prononçant, en 1841, à la Chambre des pairs, l'éloge funèbre du duc de Tarente, voulut déshériter le vice-roi de la victoire de Raab, au profit de son ancien lieutenant. Dans un passage de son brillant discours, M. de Ségur s'écrie en parlant de Macdonald : « De là ce long intervalle entre les lauriers du Splugen et ceux de *Raab* et de Wagram; et au paragraphe plus bas : « Et bientôt commence une suite non interrompue de prises de villes et de victoires que couronne celle de *Raab*. »

Le général comte Tascher, qui avait fait la campagne de 1809 avec le vice-roi, étonné de cette erreur singulière commise par M. de Ségur, écrivit à ce dernier pour la lui faire observer. M. de Ségur s'empressa de modifier dans son discours *imprimé en brochure* les deux passages cités ci-dessus, mais qui subsistent dans l'inflexible *Moniteur*, tels qu'ils ont été prononcés. Ainsi, au lieu des lauriers du Splugen et de *Raab*, on imprima dans les brochures : les lauriers du Splugen et

II

Nous avons laissé le général Rusca chargé, avec sa division, de se maintenir en Tyrol et de s'opposer aux projets de Chasteler, qui se trouvait à Bleyberg, entre lui et Marmont, et pouvait le couper sur Villach et Klagenfurth. N'étant pas de force à lutter contre le corps de Chasteler, qui avait, outre des landwehrs et des paysans insurgés, quelques bataillons réguliers de bonnes troupes, il s'était replié de Spital sur Villach, puis de Villach sur Klagenfurth, où il avait ordre de tenir. Il s'empressa d'entrer dans cette ville le 4 juin et de la mettre à l'abri d'un coup de main. Le jour suivant, en effet, l'ennemi montra ses têtes de colonnes sur la route de Villach et de Saint-Veit.

Chasteler avait l'injonction de l'archiduc Jean, non pas de chercher à attaquer et à battre la division Rusca, mais bien de joindre le plus promptement possible en Hongrie l'armée autrichienne. Peu désireux de s'emparer de Klagenfurth, mais voulant avant tout masquer son mouvement sur Volkermarcht, Chasteler feignit d'attaquer la place. Il fit toutes les dispositions qui pouvaient annoncer ce projet, mais pendant la nuit ses principales forces filèrent sur la Drave, pour se rapprocher de la Muhr.

ceux d'*Italie*; au lieu des victoires qu'il couronne par celle de ***Raab***, on mit : *que le prince Eugène* couronna par celle de Raab.

Le général Rusca prit d'abord le change, fit élever des barricades, plaça son artillerie sur les remparts de Klagenfurth. Devinant enfin le but de l'ennemi, il se mit à la tête de toute sa division, le 6 au matin, pour joindre Chasteler. Malgré la rapidité de son mouvement, il ne put atteindre que l'arrière-garde de son adversaire, à trois quarts de lieue de la ville. Cette arrière-garde de Chasteler, vigoureusement pressée par le général Bertoletti, se replia en désordre sur la route de Villach, poursuivie et séparée du corps principal. Le général Schmidt, qui la commandait, regagna Villach, incendia les ponts de la Drave, et se rejeta dans le Tyrol par Paternion et Sachsenburg. De son côté, Chasteler, coupé de son arrière-garde, craignant d'être poursuivi, se hâta de passer la Drave au pont de Stein, qu'il brûla.

Le général Rusca fit rentrer sa division à Klagenfurth, et le 7, de grand matin, il se mit de nouveau à la poursuite de Chasteler, tandis qu'il chargeait le général Bertoletti de s'établir à Villach avec trois bataillons pour assurer les communications avec l'Italie et surveiller les routes de cette place à Klagenfurth. Le général Bertoletti se maintint dans sa position jusqu'au 30 juin, livrant de fréquents combats d'avant-postes, ayant souvent à faire des marches et des opérations de petite guerre pour protéger le passage des convois.

Le général Rusca, n'ayant pas assez de troupes, d'une part, pour contenir, sur la gauche, le général Schmidt et les Tyroliens insurgés, de l'autre, pour se mettre sur la droite aux trousses de Chasteler et

« Le convoi des 1,500,000 cartouches part demain de cette place, et arrivera le 15 à Bruck, où vous voudrez bien lui donner une destination. Le détachement d'escortes est composé de traînards et de sortants des hôpitaux appartenant à plusieurs corps, commandés par un officier.

« Il paraît que les prisonniers qui sont conduits en Italie sont peu gardés, puisqu'ils filent continuellement sur le Tyrol, et vont grossir les bandes.

« Les postes sont ici bien réglés, et aucun maraudeur n'infeste la campagne.

« L'évêque, qui règle ici le tout, n'a pas laissé que de faire une visite au général Chasteler; c'est celui qui avec Chasteler fut en Tyrol prêcher l'insurrection; cet homme est dangereux. »

Revenons aux opérations dirigées par le vice-roi en personne.

Après la bataille de Raab, si glorieuse pour l'armée d'Italie et pour son jeune général en chef, le prince Eugène résolut, en vertu des instructions de l'Empereur, d'investir la place de Raab et de poursuivre les débris de l'armée des archiducs Jean et palatin.

Le 15, la place fut, en effet, entourée de toute part, sur la rive droite de la Raab, par les troupes de Lauriston, sur la rive gauche, par celles du général Lasalle. Les bateaux chargés de grains furent pris, on travailla à l'emplacement des batteries d'attaque, et tout fut poussé avec vigueur pour amener la reddition.

Dès le 16, le prince Eugène avait lancé la cavalerie de Montbrun aux trousses de l'archiduc, qui s'é-

tait hâté après sa défaite du 14, de franchir le Danube à Comorn. Le vice-roi établit son quartier général à Gonyo, tandis que la division Lamarque, du corps de Macdonald, arrivée trop tard, le 14, pour prendre part à la bataille, et par conséquent intacte, gagnait Bana, poussant les dragons de Pully en avant d'elle.

L'aile gauche de l'armée fut destinée à seconder Lauriston devant Raab.

Le même jour, 16 juin, les troupes légères du général Montbrun vinrent jusqu'auprès de Comorn et échangèrent quelques coups de canon avec l'ennemi en position sur la rive gauche du Danube. Le soir, vers huit heures, l'archiduc Jean, qui tenait le pont de Comorn, fit passer une forte colonne sur la rive droite. Les postes de Montbrun furent d'abord repliés jusqu'à Acs, mais un de ses régiments (le 20e de chasseurs) étant monté à cheval, rejeta les Autrichiens jusqu'à Comorn. L'intention de l'archiduc était d'essayer de dégager Raab. Il avait reçu le matin de son frère, l'archiduc Charles, l'ordre de reprendre l'offensive, ordre qu'il n'était plus en mesure de pouvoir exécuter. Ainsi, trois jours après la bataille de Raab les Autrichiens étaient en position sur la rive gauche du Danube, à hauteur des principales forces du vice-roi, dont la cavalerie couvrait l'espace entre Raab et Comorn, et dont l'infanterie, partie devant Raab, partie en avant, se tenait prête à enlever la ville ou à se replier jusqu'à l'île Lobau, pour donner à l'Empereur l'appoint de 30,000 bons soldats.

Napoléon, très-satisfait de la victoire de Raab, qu'il appela la petite-fille de Marengo et de Friedland, mais qui n'appréciait les faits de guerre qu'en raison de leur utilité dans les opérations définitives, prescrivit à son fils adoptif de s'emparer de Raab, d'écrire à Broussier de pousser le siége de Gratz, et de se tenir prêt à venir le joindre avec ses meilleures troupes. En outre, il lui ordonna de faire tout son possible pour jeter bas le pont de Comorn, en lançant des moulins, de grosses barques sur ce pont. Le général Sorbier fut chargé de cette difficile mission; mais d'abord on dut s'emparer des moulins que l'ennemi avait retirés sur la rive gauche du Danube. En conséquence, la division Durutte reçut l'ordre, le 17 au soir, de les enlever. Cent nageurs intrépides de cette division, furent mis, sous les ordres de l'adjudant commandant Lacontamine, et s'élancèrent la nuit sur de petits batelets. Ils parvinrent, après avoir bravé les plus grands périls, à capturer sept moulins. Six furent menés à la rive droite; la corde qui servait à remorquer le septième ayant cassé, le courant le jeta sur la rive gauche. L'adjudant commandant Lacontamine, qui le montait, s'élança sur une nacelle, mais ce bateau, n'ayant qu'une rame, fut jeté par le courant sur un poste ennemi, où cet adjudant commandant fut fait prisonnier; le moulin, qu'il avait abandonné, suivit le courant; le général Durutte envoya des barques pour en retirer les 15 hommes qui s'y trouvaient, et il fut ramené sur la rive droite.

Dès que l'ennemi s'aperçut, au point du jour, de

l'enlèvement de ces moulins, il fit pour les couler un feu très-vif; il s'ensuivit une lutte d'artillerie qui se termina par deux pièces autrichiennes démontées.

Le général Sorbier, commandant en chef l'artillerie du prince Eugène, chargé, comme nous l'avons dit, de rompre le pont de Comorn, essaya, le 19 juin, au moyen des moulins pris par la division Durutte, de faire son opération. Le 20, il adressa au vice-roi le rapport suivant:

« Dans l'après-midi d'hier, 19, je pris, devant le front du camp du général Séras, trois nacelles pouvant contenir chacune quatre hommes, avec lesquels je descendis jusqu'au point de Lewald, où étaient situés les bateaux qu'on destinait à être lancés sur le pont de Comorn; je n'ai trouvé que quatre moulins en état d'être manœuvrés. Un était engravé, et l'autre, ayant brisé son amarre, s'était éloigné; mais je m'en consolai facilement, car, n'ayant que quatre petites nacelles, y compris les trois que j'avais emmenées, et ayant absolument besoin d'une nacelle pour diriger chaque moulin et les porter sur le point le plus rapide du courant, je n'aurais pu employer un plus grand nombre de ces moulins. Tout fut disposé pendant le reste de la soirée; un officier du 42e, employé avec les travailleurs et autrefois officier de marine, donna aux hommes embarqués dans les nacelles les instructions nécessaires, et à dix heures du soir le signal fut donné pour se mettre en route; mais le vent, qui avait été très-fort pendant toute la journée, ayant encore augmenté, et les eaux du Danube étant

très-agitées, je reconnus qu'on ne pourrait pas, sans un danger imminent, lancer des hommes dans des nacelles aussi fragiles, garnies de mauvais avirons et montées par un si petit nombre de soldats, qui, d'ailleurs, n'étant pas exercés, ne pourraient se diriger dans la conduite de masses si énormes que celles de ces moulins en y employant une grande quantité d'hommes; mais, comme le vent amenait à notre rive et qu'ils n'auraient pas tardé à s'y échouer, après les avoir fait pousser au large autant que possible à l'aide des nacelles, je fis couper les amarres en les abandonnant au courant; ils marchaient avec une assez grande vitesse, et j'en concevais quelque espérance, lorsqu'un banc de sable, situé à environ une demi-lieue au-dessous du point de départ, et qui occupe environ le tiers de la largeur du Danube, arrêta ces quatre bateaux qui s'y échouèrent avec violence.

« Les officiers et les soldats qui ont été employés sur cette rive à la manœuvre de ces bateaux pendant environ trente heures ont fait preuve d'un grand zèle; mais je crois que l'opération de lancer des corps flottants contre un objet qu'on veut entraîner ne peut réussir qu'en prenant son point de départ assez près pour être assuré qu'ils ne se jetteraient ni sur l'une ni sur l'autre rive, et pour agir contre le pont de Comorn, je crois qu'il faudrait que ces corps flottants fussent lancés de la hauteur du village d'où votre Altesse Impériale a pu reconnaître ce pont lors de sa reconnaissance sur Comorn [1]. »

[1] Le vice-roi avait fait la veille, en personne, une reconnaissance sur ce point.

L'Empereur, mécontent, songea à charger Montbrun de cette opération difficile; mais ce dernier ne fut pas plus heureux que le général Sorbier.

Du 19 au 22, l'armée d'Italie ne fit aucun mouvement de quelque importance. Il y eut, dans la journée du 19 et du 21, des coups de canon échangés d'une rive à l'autre, puis l'ennemi essaya d'envoyer les projectiles aux troupes du blocus de Raab. Tout cela n'entrava en rien le siége dont la conduite était confiée au général Lauriston.

Cet officier général fit construire un pont volant sur la Kisduna, pendant que de son côté le général Lasalle faisait lancer dans la Raab tous les bateaux qu'il avait trouvés sur la Rabnitz pour établir un pont de communication avec le faubourg de Weissemburg, afin de lier ses postes à ceux du général Lauriston, et bloquer plus étroitement la place.

6 obusiers, 8 pièces de 6 ou de 12, avec toutes les munitions nécessaires pour pousser le siége avec vigueur furent envoyés par ordre de l'Empereur; 2 batteries, la première à la gauche de la route de Raab à Comorn, à la tête de la tranchée et à 140 toises du corps de la place; la seconde sur la droite de la même route, furent élevées et ouvrirent leur feu le 20 à la pointe du jour; au bout de deux heures on ralentit le tir, le général Lauriston, se bornant à faire protéger les travailleurs; de son côté, le général Lasalle avait fait élever au point opposé à la tranchée une batterie de 4 mortiers, qui commença à jouer le soir et tira avec beaucoup de vigueur pendant la nuit.

Dans la matinée du 21, le général Lauriston mit encore en batterie 4 obusiers entre la rive droite de la Raab et le faubourg. Ces obusiers tirèrent depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après-midi, et pendant toute la nuit du 21 au 22. Le 21 juin, à quatre heures, les troupes étaient logées dans les ouvrages extérieurs, et on commença la batterie de brèche.

Le 22, les généraux Lasalle et Lauriston reçurent du grand parc de la grande armée des pièces de 18, pour presser la reddition de la place. Après deux jours de travaux et plusieurs incendies à Raab, cette place capitula le 22 juin.

Le général Lauriston dicta la capitulation d'après laquelle la place fut remise le 24.

La garnison, forte de 2;500 hommes, fut rendue sur parole. Elle s'engagea à ne pas porter les armes dans cette guerre contre la France et ses alliés jusqu'à parfait échange; elle fut envoyée à Comorn sous l'escorte d'un escadron de dragons.

On trouva dans la ville 18 pièces d'artillerie de siége, des magasins d'effets d'habillement et de vivres assez considérables; toutes les munitions avaient été consommées.

Les troupes du général Lasalle et la division badoise, devenues inutiles à Raab, quittèrent le 23 leurs positions et se dirigèrent sur le 3e corps de la grande armée, dont elles faisaient partie. Elle furent relevées par la division Sévéroli, qui occupa le 22, le faubourg de Raab dit de Vienne et celui de Weissemburg.

Les deux divisions du corps du centre et celle du général Pacthod prirent position le 22 en avant de Shabadhegy; la garde royale occupa Raab.

Le général Macdonald vint relever à Gonyo, avec la division Lamarque, le corps du centre, et fit occuper Bana, après le départ de la division Pacthold, par la 2e division de dragons.

Le même jour, le vice-roi fit rétrograder son quartier général jusqu'au faubourg de Raab dit de Vienne, afin d'être plus à portée d'exécuter les ordres de l'Empereur, qui le prévenait d'une marche prochaine de l'armée d'Italie. Le général Montbrun continua à occuper Acs.

On a vu que le 6 Chasteler avait passé la Drave au pont de Stein. Il était parvenu à gagner les frontières de la Hongrie, dans l'intention de se réunir à l'armée de l'archiduc Jean. Informé de cette circonstance et de la marche de Chasteler par le sud, entre la Drave et le Danube, le vice-roi détacha de ce côté la division Sahuc avec ordre d'observer les débouchés.

Les autres divisions de l'armée ne firent aucun mouvement jusqu'au 27.

Le général Sahuc reçut l'ordre, se trouvant le 25 sur Teth, non loin de Papa, de s'établir de façon à surveiller les cours de la Raab et de la Marczal. Le 26, il détacha deux escadrons de la brigade Gerard à Papa, et s'y rendit avec une de ses brigades.

Le général Gerard, chargé de pousser jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'ennemi, se trouva enfin en face des Autrichiens avec deux escadrons, à Vasharely.

Tandis que ceci avait lieu entre la Raab et la Drave, le maréchal Davout, en vertu des ordres de l'Empereur qui rappelait à lui non-seulement son corps, mais tous ceux un peu éloignés, le maréchal Davout quittait son camp de Presbourg, remplacé dans cette position par le général Baraguey-d'Hilliers, chargé d'observer cette place et d'empêcher l'ennemi de déboucher sur ce point. Baraguey-d'Hilliers avait 3,000 hommes d'infanterie, 8 canons et un régiment de cavalerie. S'il venait à être forcé, il devait se replier en conservant ses communications avec Ébersdof, et ne se retirer que pas à pas.

La division Pacthod cessait de faire partie du corps du général Baraguey-d'Hilliers, et se portait le 1er juillet à Ènèse, d'où elle détacha deux bataillons à Bodonchy pour défendre la tête du pont de Raab. Le général Sahuc se lia avec ces troupes, établissant des postes sur tous les débouchés de Papa pour éclairer le pays, et les troupes de Macdonald commencèrent dès le 1er juillet à se replier par Raab sur la grande armée.

Ainsi s'effectuait petit à petit, avec une prudence extrême, sans donner l'éveil à l'ennemi, la grande concentration qui devait mettre, pour la bataille, entre les mains de Napoléon, toutes les bonnes troupes dont il pouvait disposer.

Pendant que tout ceci se passait en Hongrie, le général Broussier, à Gratz, se trouvait tout à coup menacé par le corps du ban Giulay.

On a vu que le 9, obéissant aux *ordres formels* du vice-roi, son général en chef, Macdonald avait com-

mencé son mouvement pour rallier l'armée d'Italie, laissant dans les faubourgs de Gratz la division Broussier, moins deux bataillons. Le général Broussier resserra le blocus du château, et l'ennemi, de son côté, s'efforça d'augmenter sa défense. Le 13, le commandant du fort reçut l'offre d'une capitulation honorable, mais il la rejeta. Aussitôt la convention passée avec le général Grouchy fut considérée comme n'existant plus, les postes extérieurs furent retirés par les Autrichiens, et trois batteries d'attaque commencèrent le feu, mais sans nul effet. Dans la nuit, une démonstration fut faite sur le pourtour des ouvrages, pour forcer l'ennemi à démasquer ses moyens de résistance. Cette guerre de chicane recommença le 14. Le 15, le commandant demanda à envoyer un officier à l'archiduc Jean pour avoir de nouvelles instructions. On refusa, et le feu reprit de part et d'autre.

Les choses en étaient là vers le milieu de juin. Broussier attendait avec impatience des nouvelles de la marche du corps de Dalmatie; l'Empereur voulait qu'on pressât la reddition ou la prise du fort de Gratz, et ne pouvait concevoir ce qui retardait Marmont. Pour livrer bataille à l'archiduc Charles, il fallait qu'il fût rassuré sur sa gauche, vers la Styrie, sur sa droite par la prise de Raab, sur ses derrières par la destruction des corps de Chasteler et de Giulay; il fallait enfin qu'il pût augmenter la force de sa grande armée du corps de Marmont et des troupes du prince Eugène. Tout retard dans les affaires de Gratz, de Raab, et surtout dans la marche du corps de Dal-

matie, avait un effet direct et pernicieux sur les opérations principales. De là le mécontentement qu'on remarque dans la correspondance de Napoléon ; de là les lettres dures qu'il écrivit sur Marmont et à Marmont lui-même en lui reprochant la lenteur de sa marche.

Le général Broussier, cependant, commençait à se trouver à court de munitions. Voulant absolument avoir des nouvelles du corps de Dalmatie, il poussa le 15 le 6e de hussards sur la route de Marburg; mais ce régiment, arrêté le lendemain par des forces considérables, se replia sur Vildon, et déjà il se disposait à rentrer à Gratz, lorsque le général Broussier, informé que Giulay s'avançait sur cette ville avec des forces imposantes, prescrivit à ce régiment de se maintenir à Vildon pour y observer l'ennemi.

Dans la journée du 16, le feu fut très-vif contre le château; on fit une fausse attaque et l'on remarqua des signaux partant de la place, auxquels on répondait des montagnes voisines.

En vertu des instructions qu'il avait reçues, le 6e de hussards était resté à Vildon. Le 18, vers deux heures du matin, ce brave régiment fut attaqué par des forces très-supérieures, et comme il n'avait pas reçu un ordre expédié le 17 par le général Broussier, ordre de se replier, intercepté par l'ennemi, il se trouva complétement enveloppé. Il ne lui restait qu'un parti, celui de se faire jour à travers les Autrichiens, c'est ce qu'il fit avec une audace qui lui réussit; car il parvint à rentrer à Gratz, après avoir essuyé une perte de 60 hommes et de 40 chevaux tués ou blessés.

Broussier était toujours sans nouvelles de Marmont; on était au 20 juin; les projectiles lui manquaient; ceux qu'il avait jetés sur le fort de Gratz avaient produit peu d'effet. Pour s'emparer d'une position aussi bonne, défendue par une garnison de 900 hommes bien approvisionnés, disposant de 22 bouches à feu, s'attendant à être secourus par un corps considérable, il fallait battre d'abord les troupes de secours et faire venir ensuite de l'artillerie de siége. Ces considérations l'engagèrent à abandonner momentanément le siége du château, pour concentrer toutes ses forces et se porter au devant de Giulay, afin de le combattre et de donner la main au corps de Dalmatie.

Giulay, que nous avons laissé, le 3 juin, à Raan, chercha d'abord à savoir où se trouvaient les troupes du duc de Raguse, qu'il supposait à Laybach. Inquiet de la présence de Marmont de ce côté, il se décida, le 5, à pousser vers Warasdin et Marburg, et à remonter la Muhr. Son avant-garde, commandée par le général Spleny, occupa Ehrenhausen le 15. Lui-même occupa Marburg, le 13, tandis que Chasteler, qui l'avait rejoint, fut dirigé sur Warasdin. Ce dernier avait ordre de rallier l'archiduc Jean, Giulay reçut celui de contenir Marmont.

En conséquence, le 19, le ban de Croatie, ayant été informé de la présence du duc de Raguse à Cilly, se mit en marche pour l'attaquer de front, tandis que le général Zach l'attaquerait en flanc. La brigade Spleny, d'avant-garde, continua à marcher vers Gratz. Marmont évita l'engagement en se portant sur

Weitenstein, et passa la Drave au pont de Volkermarkt, préparé par Rusca. Giulay, n'ayant pu le joindre, remonta vers la Muhr, afin de rallier la brigade de Spleny qui s'était arrêté à Vildon, et au travers de laquelle le 6e de hussards s'était fait jour. Le général Spleny attendait à Vildon le résultat de la pointe de son général en chef contre le corps de Dalmatie.

Telle était la situation de Giulay, de Chasteler d'un côté, de Marmont, de Broussier de l'autre, lorsque ce dernier leva le siége du château de Gratz pour combattre Giulay et rallier le duc de Raguse.

Le 20, à la pointe du jour, la division française rencontra les courriers du ban de Croatie sur la route de Vildon. Giulay, ne se croyant pas en force pour lutter contre Broussier, se replia pour opérer sa jonction avec la brigade Spleny, puis il menaça à son tour son adversaire, qui évacua Gratz, le 24, pour se concentrer à Gœsting. Il y était à peine, qu'il fut informé que Marmont occupait Voitsberg, sur la gauche de Gratz, avec la division Clausel.

Il marcha aussitôt de ce côté, eut un combat brillant contre Giulay à Kalsdorf, et revint à Gœsting. Marmont, se figurant que Giulay rassemblait toutes ses forces dans la plaine, au-dessous de Vildon, écrivit à Broussier, mis momentanément sous ses ordres, de venir le joindre, après avoir laissé dans Gratz quelques troupes pour maintenir cette ville. En conséquence de ces dispositions basées sur la supposition toute gratuite faite par le duc de Raguse de la présence de l'ennemi vers Vildon, le général Broussier plaça trois compagnies du 9e ligne au pont de

Weinzettel, envoya deux bataillons du 84e avec le colonel Gambin à Gratz, et se mit en marche le 25 juin, à huit heures du soir, pour renforcer Marmont.

Tandis qu'il faisait ce mouvement, Giulay, qui ne s'était nullement concentré au-dessous de Vildon, comme l'avait imaginé le duc de Raguse, s'était au contraire porté sur Gratz, et une fusillade des plus vives fit comprendre à Broussier que le colonel Gambin était aux prises d'une manière sérieuse avec l'ennemi. Il avait trouvé Marmont à Liboé avec la division Lamarque. Il demanda au commandant du corps de Dalmatie de marcher avec lui sur Gratz, le duc de Raguse voulut attendre pour cela l'arrivée de son autre division, celle du général Montrichard, qui, sans ordre, ou parce que ses ordres étaient mal formulés, chose plus probable, s'était arrêté à une marche en arrière. Marmont engagea seulement Broussier à revenir avec ses troupes sur Gratz pour dégager le 84e. Ce brave régiment et les trois compagnies du 9e de ligne luttaient depuis quatorze heures contre tout le corps de Giulay (20,000 hommes, dont 12,000 de troupes de ligne); ces héroïques soldats avaient tué 1,200 ennemis, avaient enlevé deux drapeaux. Ils maintenaient leurs positions, résolus à se faire tuer plutôt que de céder, lorsque enfin les troupes de Broussier vinrent les dégager (1).

[1] Le 7 juillet, à la tête de la division Broussier, sur le champ de bataille de Wagram, Napoléon combla ce régiment d'éloges, de récompenses, et il lui donna la plus belle de toutes, en faisant graver sur son aigle ces mots : *Un contre dix.*

Napoléon, fort mécontent de la façon de manœuvrer du duc de Raguse, lui fit écrire et lui écrivit lui-même pour lui témoigner son peu de satisfaction. Nous ne relaterons pas ici les lettres de l'Empereur et celles du major général, elles sont dans les *Mémoires* de Marmont, qui a eu le bon esprit de ne pas les dissimuler, non plus que celle par laquelle il s'excuse auprès de l'Empereur et de Berthier. Si nous parlons de cette circonstance, c'est pour prouver une fois de plus que le grand capitaine et le grand historien ne sont pas toujours d'accord sur les opérations stratégiques. M. Thiers donne des éloges à la marche du duc de Raguse, qu'il qualifie d'audacieuse et de prudente; Napoléon la qualifie *de la plus grande faute militaire qu'un général puisse faire.*

Quoi qu'il en soit, Chasteler et Giulay, qui devaient tomber sous les coups du corps de Dalmatie, de la division Broussier et de la division Rusca, parvinrent à s'échapper. Le prince Eugène avait été plus heureux. Il avait anéanti Jellachich à Saint-Michel, battu complétement l'archiduc à Raab, et débarrassé la grande armée de ces corps ennemis. Cela n'empêche pas le duc de Raguse de vanter dans ses propres *Mémoires* ses propres opérations, et de n'accorder au prince Eugène qu'une fort médiocre entente de la guerre.

Avant de terminer le récit de la campagne de 1809 en Italie, en Hongrie, en Allemagne et dans le Tyrol, nous croyons devoir jeter un coup d'œil sur la situation du royaume, dont le gouvernement était

[illegible] à la vice-reine. La princesse Auguste [illegible] d'un mérite réel, d'un esprit ferme [illegible] de n'avoir pu avoir [illegible] une énergie, montra [illegible] l'admiration de l'Empereur [illegible] par les lettres [illegible] Napoléon, voulant [illegible] général en état de con[illegible] du royaume, afin [illegible] part, de conserver [illegible] avec l'armée, ou du [illegible] à être intercep[illegible] perpétuellement [illegible] ses dépôts. Napoléon se [illegible] à Milan le général Caffarelli.

[illegible] dans la capitale du royaume, [illegible] les mesures pour être mis au fait de tous les [illegible] du Tyrol. Il [illegible] les vaisseaux [illegible] de Trieste. [illegible] adressa plusieurs rapports [illegible] parmi lesquels nous [illegible] comme indiquant [illegible] à cette époque. Les deux [illegible] le troisième, du [illegible]

« Sire, [illegible] compte hier à Votre Majesté [illegible] à Milan et de l'ordre que j'avais [illegible] que j'ai rencontrés sur [illegible] à Osopo. J'ai depuis [illegible] généraux, à tous les commandants [illegible] sur ce

point tous les détachements destinés pour la grande armée et tous les hommes sortant des hôpitaux. J'ai chargé le général Bisson de l'organisation des bataillons et escadrons et de tous les détails qui doivent précéder la marche de ce corps, qui ne partira qu'en parfaitement bon état, et dont le commandant aura des instructions bien précises et bien détaillées. J'ignore encore l'époque précise de la réunion de tous les détachements, et j'ai été obligé d'écrire pour en avoir l'itinéraire, n'en ayant point trouvé de trace ici. Votre Majesté peut être assurée que ses ordres seront très-exactement remplis.

« L'Italie est tranquille; les insurgés tyroliens inquiètent un peu les frontières, mais je crois que les inquiétudes sont exagérées et qu'on les suppose plus nombreux et plus déterminés qu'ils ne le sont réellement. Ils se sont portés à Roveredo, et de là ont poussé des partis sur Rivoli; mais ils se sont bornés à se montrer. Je n'ai pu recueillir dans deux jours des rapports assez certains pour les mettre sous les yeux de Votre Majesté.

« J'attends également des états de situation et d'emplacement des troupes, que j'ai demandés depuis le moment de mon arrivée à Venise, et je m'empresserai de les lui soumettre. »

« Sire, je reçois à l'instant la dépêche que Votre Majesté Impériale m'a fait l'honneur de m'adresser le 20 relativement à l'apparition des révoltés tyroliens du côté de Feltre et de Bellune. J'ai appris qu'à l'approche d'un détachement, fort de 900 à 1,000 hommes, commandé par le général d'Azémar et ensuite par

le général Castella, que le général Vial y avait envoyé, ces rebelles s'étaient retirés après avoir fait quelque mal. J'attends un rapport de cette affaire, que j'ai demandé au général Vial, et qu'il m'a annoncé par une lettre que j'ai reçue ce soir.

« Votre Majesté m'ordonne de réunir des troupes et de marcher contre ces brigands. Je ne pouvais pas mieux prévoir ses intentions, car déjà je m'occupais de former un corps afin de le porter partout où le besoin l'exigerait. Je vais organiser un petit équipage de montagne et un de campagne, en tout de 12 ou 14 pièces, de manière à pouvoir les transporter selon les lieux et les circonstances.

« Le nombre des officiers disponibles, surtout des officiers supérieurs et d'état-major, est extrêmement petit; mais j'espère, à force d'activité, et en mettant à profit le zèle et le dévouement dont ils sont animés, suppléer au défaut du nombre dans les cadres. »

« Sire, les rapports que je reçois depuis trois jours m'annoncent que les rebelles du Tyrol ont pris le parti de se retirer chez eux, excepté dans la haute partie du département de la Piave, d'où ils vont être chassés et où je vais me rendre; la division commence à s'élever parmi eux. Le Tyrol italien refuse de prendre part à la révolte aussi activement que ce que l'on appelait le Tyrol autrichien, et souvent s'élèvent entre eux des voies de fait.

« J'ai trouvé à mon arrivée les troupes tellement disséminées, qu'il faut du temps pour les rassembler et rappeler tous ces petits détachements, qui

étaient faibles partout, et ôtaient les moyens de résister efficacement ou d'attaquer.

« Les divers détachements venus des 27e et 28e divisions militaires se rassemblent à Osopo. Ils seront conduits par le général Roise, auquel je remettrai une instruction détaillée, sur sa marche. J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de son départ et de son itinéraire jour par jour.

« Il n'est rien que les ennemis n'imaginent pour exciter les têtes; ils répandent les nouvelles les plus fausses et les plus absurdes.

« La landwehr de l'Istrie était rentrée chez elle, les armes avaient été déposées à Pisino; depuis quelque temps tous ces hommes ont été rappelés, et l'on en a formé un bataillon sous le nom de bataillon national d'Istrie.

« Le château de Trieste continue à s'armer et à s'approvisionner; le général Schilt met le plus grand zèle à bien remplir ses devoirs, et son activité et sa fermeté le rendent très-utile dans un poste difficile comme Trieste. Il avait besoin d'avoir à sa disposition un peu de cavalerie, mais les dépôts ont fait partir pour l'armée tout ce qui était disponible. »

Le prince Eugène, ainsi que nous l'avons dit, tout en ayant pour le saint-père une vénération profonde et une amitié véritable, avait cru de son devoir de ne pas laisser ignorer à l'Empereur les menées de la cour du Vatican, ses espérances à l'approche d'une nouvelle guerre contre l'Autriche, et ses relations avec les ennemis de la France et du royaume d'Italie. La conduite du pape, comme on a pu le voir par

la correspondance de Napoléon et du vice-roi, avait blessé et même courroucé l'homme sur lequel reposaient alors les destinées du monde. Pour punir un gouvernement faible, mais dont on se défiait avec raison, trois provinces avaient été ajoutées au royaume d'Italie. Le pape avait fait aussitôt distribuer une instruction adressée aux évêques des provinces réunies au royaume, pour leur enjoindre de ne pas prêter serment *dans des termes illimités*, de ne pas accepter d'emplois ou de commissions ayant une tendance à reconnaître, à appuyer, à aider, à consolider le nouveau gouvernement; de ne pas se prêter au chant du *Te Deum*, etc.; enfin le saint-père terminait cette instruction par ces mots : « Mais, quelque grande que puisse être la rigueur qu'on voudra exercer sur eux, les sujets de Sa Sainteté se rappelleront qu'ils sont chrétiens, et par conséquent disciples de ce divin Maître qui, en promettant de grandes récompenses éternelles dans la vie à venir, n'a annoncé et n'a prédit, pour cette vie mortelle, que des tribulations et des persécutions, » etc.

Le 17 mai 1809, Napoléon ordonna d'en finir avec la puissance temporelle du pape, puissance, du reste, qui n'existait plus que pour la forme. Un décret réunit les États du saint-père à l'Empire français, et nomma une consulte pour les régir, Rome restant ville *impériale et libre*.

La prise de possession eut lieu le 10 juin 1809.

Sallicetti en rendit compte par le rapport suivant à l'Empereur, à la date du 16 juin :

« Sire, le général Miollis a dû rendre compte à

Votre Majesté de la prise de possession des États romains, conformément au décret du 17 mai dernier.

« Elle a eu lieu le 10 de ce mois avec toute la solennité qu'exigeait un si grand événement. En général, la réunion fait plaisir à tout le monde, excepté aux prêtres, aux moines et à quelques familles nobles qui ont des cardinaux.

« Le décret a été publié dans toutes les provinces, et nulle part la tranquillité publique n'a été troublée.

« La nuit qui a suivi la prise de possession, le pape a fait la folie de faire afficher dans l'intérieur de l'église de Saint-Pierre une espèce d'excommunication; elle a été arrachée aussitôt, et, quoiqu'on en ait beaucoup parlé, elle n'a produit aucune sensation; la plupart des prêtres même ont blâmé le pape, parce qu'il a livré la seule arme qui lui restait au ridicule et au mépris public.

« La consulte extraordinaire, informée que les moines se donnaient beaucoup de mouvement, a cru devoir faire arrêter tous les généraux et supérieurs des ordres religieux qui se trouvaient ici, en les rendant responsables de la conduite de leurs subordonnés. Depuis cette arrestation, les moines ont été moins actifs, et tout va bien.

« Sa Majesté le roi de Naples me mande que les Anglais et les Siciliens ont effectué un débarquement en Calabre à la hauteur de Cosenza, qu'on suppose être de 15,000 hommes. Elle a dû partir aujourd'hui avec toutes ses forces pour chercher à les rejeter à la mer, en laissant en ville un seul bataillon de police et les forts gardés.

« Dans cet état de choses ma présence pouvant être utile à Naples, je pars aujourd'hui pour m'y rendre dans le plus bref délai.

« Je laisse à Rome une police organisée, des gardes nationales qui se forment, et beaucoup de personnes qui, dans toutes les chances possibles, sont déterminées, et particulièrement intéressées à faire respecter le décret qui assure leur bonheur en les associant à l'empire français.

« MM. Degerando et del Pozo ne sont pas encore arrivés; il serait nécessaire qu'ils se rendissent à leur poste, ou qu'ils fussent remplacés sur-le-champ; car j'ai la douleur d'observer à Votre Majesté qu'en administration on ne fait jusqu'à présent rien ou peu. »

Le pape répondit le même jour par une bulle d'excommunication. C'était la dernière ressource, le dernier effort de la politique du cabinet du Vatican. Nous verrons bientôt que cet acte attira sur le saint-père une représaille violente, qu'on peut aussi attribuer à un autre motif.

Napoléon, pendant le mois de juin, écrivit les trois lettres suivantes à la princesse Auguste. (Schœnbrunn, 15 juin.) « Ma fille, j'ai reçu votre lettre du 2 juin, je vous remercie de ce que vous m'y dites. J'ai été instruit de la bonne conduite que vous avez tenue pendant les affaires d'Italie, et du courage que vous avez montré. Je suis bien aise de ces nouveaux titres que vous avez acquis à mon estime. Eugène est en Hongrie où il bat l'ennemi.

« *P. S.* Au moment même, je reçois la nouvelle

qu'Eugène à remporté le 14, anniversaire de la bataille de Marengo, une bataille à Raab, en Hongrie, contre l'archiduc Jean et l'archiduc palatin, leur a pris 3,000 hommes, plusieurs pièces de canon et 4 drapeaux. »

(Schœnbrunn, 19 juin.) « Ma fille, Caffarelli vous aura donné des nouvelles d'Eugène et de la bataille de Raab. J'ai eu de ses nouvelles hier, il était devant Comorn. Les armées des princes Jean et palatin, après leur défaite, ont repassé le Danube à Comorn. L'alarme était à Bude, et l'impératrice avait déjà évacué cette ville. Si vous restez quelques jours sans avoir de ses nouvelles, vous ne devez donc avoir aucune inquiétude. »

(Schœnbrunn, 21 juin). « Ma fille, je vous écris cette lettre pour qu'en cas que vous n'ayez pas de nouvelles d'Eugène vous ne soyez pas inquiète. Il est entre Raab et Comorn, bien portant. N'ajoutez aucune foi à tous les mauvais bruits qu'on pourrait répandre, les affaires ici vont bien. »

[illegible]

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE XIV

DE JUIN A JUILLET 1809.

« Bonjour, ma bonne et très-chère Auguste, je me porte fort bien et suis très-content; je reste encore ici un ou deux jours avec l'Empereur, et après cela, je vais établir mon quartier général à Neustadt, à douze lieues de Vienne, où mes troupes se réunissent. J'espère que nous ferons de la bonne besogne. »

Eugène à la vice-reine. Ebersdorf, 1er juin 1809.

« Demain ou après-demain je retourne à Neustadt où mon armée se rassemble. Dans quelques jours il y aura de grands événements. J'espère avoir le plaisir d'embrasser ton frère bientôt. Il vient aussi ici. »

Eugène à la vice-reine. Ebersdorf, 1er juin 1809.

« Monseigneur, je m'empresse d'avoir l'honneur d'informer Votre Altesse que, par une lettre du 29, de Trieste, le général Caffarelli me prévient que la veille, 28, le général Marmont est entré à Fiume,

Macdonald à Eugène. Gratz. 1er juin 1809. 5 h. du soir.

après avoir battu, pris et dispersé l'armée autrichienne, pris son général en chef et une partie de son artillerie. Le général Caffarelli ignore la marche que le général Marmont doit suivre, mais il ne tardera pas de m'en instruire.

« Le fort est complétement investi, suivant le compte que m'en rend le général Broussier; je n'ai pu rien voir par mes yeux, étant alité avec la fièvre depuis deux jours.

« J'ai porté une avant-garde sur Gleisdorf, à l'effet de suivre la marche de l'archiduc Jean. Elle y est établie, et pousse des reconnaissances sur Fürstenfeld; l'archiduc continue à se retirer sur la Hongrie.

« A son entrée à Gratz, le général Grouchy a frappé cette ville, indépendamment des subsistances, pour 25,000 paires de souliers, autant de pantalons de toile et chemises, 6,000 paires de bottes, 1,500 à 2,000 aunes de drap fin pour les officiers, des chevaux sans que j'en connaisse le nombre; il a fait prendre une partie de ces objets pour son corps, et nous sommes à la suite pour le surplus, mais il faudra bien du temps pour la confection.

« Le commandant de l'artillerie m'a demandé 160 chevaux, pour remplacer ceux perdus et hors de service, et 40 pour les équipages. Enfin, une centaine m'est demandée pour des remontes; Dieu sait ce que nous obtiendrons de tout cela, mais Votre Altesse ne trouvera sans doute pas mauvais que, le général Grouchy ayant pris l'initiative, j'aie donné suite à sa réquisition.

« Je prie Votre Altesse d'agréer avec bonté l'hommage de mon profond respect. »

Eugène à la vice-reine. (Œdenburg, 4 juin 1809. 10 h. du soir.

« J'étais ce matin au quartier général de l'Empereur. J'en suis parti pour Neustadt, et me voilà avec une partie de mon armée déjà à OEdenburg, en Hongrie. On croyait que Lauriston, qui était à Güns avec 4,000 hommes, serait attaqué demain, et j'avais l'ordre de le soutenir; mais il paraît que nous n'aurons pas grand'chose à faire jusqu'au grand coup qui va se porter bientôt, c'est-à-dire dans quatre à cinq jours.

« Quant à la langue allemande, j'ai beau me casser la tête, je retiens à peine trois ou quatre phrases... Du reste, quoique au milieu des fiers et superbes Hongrois, je ne désire pas non plus parler leur langue. Je m'en tiens à la mienne et à l'italienne, et c'en est bien assez... Adieu, mon amie, je me console de mes fatigues en pensant que je contente l'Empereur, que tu penses toujours à moi, et qu'on ne m'oublie pas à Milan. Ton fidèle époux. »

Nap. à Eug. Ebersdorf, 4 juin 1809.

« Mon fils, le général Lauriston mande que l'avant-garde du prince Jean paraît se diriger sur OEdenburg, ou, du moins, qu'au lieu de passer par Kormond il s'est dirigé entre Kormond et OEdenburg, par Reschuitz, ce qui ferait supposer que ce corps veut se rallier sur Raab, et qu'alors, voulant prendre la route de Kormond, il se fait éclairer sur sa gauche à sept ou huit lieues de Kormond. Il n'y a rien d'impossible même que, instruit par les habitants du

pays du peu de troupes qu'il y a à OEdenburg, il veuille tenter un coup de main sur cette ville. Je ne vois pas d'inconvénient que vous portiez votre quartier général à OEdenburg (le général Grouchy peut s'y porter sans passer par Neustadt), et que vous vous mettiez à la poursuite du prince Jean pour lui couper la retraite, avec la seule condition de veiller à ce qu'il ne passe pas sur votre droite; c'est-à-dire entre vous, à Bruck, ou entre OEdenburg et Neustadt. Le général Lauriston, qui a trois beaux régiments de cavalerie, pourra rester avec vous, et le général Montbrun, qui est à Bruck avec une division de cavalerie, pourra combiner son mouvement avec le vôtre. Je vous laisse le maître de vous porter à OEdenburg, sans vous donner d'ordre précis, parce que je suppose que vous avez reçu de Gratz, par le général Grouchy, et des postes que vous avez sur la droite, des nouvelles qui vous mettent à même d'agir selon mes intentions, qui sont renfermées dans cette idée : que vous tâchiez de faire du mal au prince Jean. Vous le pouvez, s'il se retire sur Raab; vous ne pouvez rien, sans être obligé à de trop grands mouvements qui vous éloigneraient de l'armée, s'il se retire sur Pesth. Enfin, d'OEdenburg, vous ne serez pas plus éloigné de l'armée que de Neustadt. Encore un coup, il suffit que rien ne passe sur votre droite, et ne vous coupe d'avec Bruck et le général Macdonald; vous devez savoir ce qu'il y a à Friedberg et à Hartberg. »

Nap. à Eug. Ebersdorf, juin 1809.

« Mon fils, un individu est arrivé à Vienne, se di-

sant congédié par l'archiduc Jean; il faisait partie de son imprimerie; voici ce qu'il dit : « L'archiduc « Jean, ayant appris qu'un corps de Français allait « au-devant de lui, sur Gratz, a fait un mouvement « rétrograde vers Kormond, où il était le 1er juin. « Ce jour-là, il nous a tous licenciés. Un garçon « imprimeur, venant hier de Trieste, a fait une des- « cription de l'armée autrichienne, qu'il présente « comme étant dans l'état le plus pitoyable. »

« Mon fils, je vois, par votre lettre du 4, que vous êtes arrivé de bonne heure à Œdenburg. Votre corps sera beaucoup mieux établi là, étant dans un pays de ressources. Prenez vos mesures pour avoir huit jours de pain en réserve. Faites construire des fours à Œdenburg, si cela est nécessaire, pour faire faire du pain biscuité, afin que, lorsque vous rejoindrez l'armée, vous n'ayez pas besoin de nos magasins. Faites-moi connaître où vous avez placé votre grand parc. Vous trouverez ci-joint une lettre du général Montbrun, qui vous fera connaître le lieu où il est. Je lui ai laissé carte blanche pour faire du mal à l'ennemi. Faites replier les postes de cavalerie de la brigade Colbert, et les postes d'infanterie du général Lauriston sur Œdenburg; mon intention étant de rappeler cette division, il suffit que ce repliement soit terminé le 6. Je préfère que les 6e et 9e régiments de chasseurs forment une brigade de cavalerie légère. Je vous enverrai un général de brigade pour la commander. Par ce moyen, vous aurez deux brigades de cavalerie légère et une division de dragons; Nap. à Eug. Ebersdorf, 4 juin 1809.

en cas de réunion, le général Grouchy peut commander tout cela. Cette organisation est celle de l'armée pour la cavalerie; les divisions n'en ont jamais.»

Le général Montbrun au duc d'Istrie.

« Monseigneur, d'après votre autorisation, je me mets en marche de suite, et prendrai position aujourd'hui ainsi qu'il suit [1]. — Le terrain de la Hongrie est plat, et très-découvert, rempli de prairies et de grains et très-peuplés. Le pays est rempli de bestiaux et offre toutes les ressources possibles; avec de l'argent on pourrait trouver de quoi garnir les magasins en tous genres. Nous ne pouvons pas nous tromper sur l'esprit des habitants, ils sont contre nous, et les bonnes intentions de Sa Majesté, exprimées dans sa proclamation, n'ont produit jusqu'à présent aucun effet. La noblesse a toujours gouverné ce pays. Elle a pris en entier les armes, et paraît décidée à se défendre contre nous. Le reste du peuple ne sera pas pour nous, car il tient beaucoup à ses propriétés, il ne voudrait pas même nous donner à boire et à manger, et, comme nous ne pouvons nous passer de ces objets, raison de plus pour qu'ils deviennent nos ennemis en les leur prenant. Il reste encore, parmi eux, des marchands et quelques propriétaires rusés qui voudraient nous endormir avec leurs raisonnements. En un mot, je n'ai vu aucun habitant qui soit porté pour nous, malgré la bonne conduite de nos troupes. Il est impossible,

[1] Dix lignes sans intérêt.

en employant même les moyens usités aux avant-postes, de faire parler un seul paysan, et d'avoir de lui le moindre renseignement sur les mouvements de l'ennemi. Ils ont réellement un caractère différent du reste de la nation allemande.

« Voilà tout ce que je puis vous dire pour le moment. Je désirerais avoir un peu d'infanterie que je garderais réunie, et pour laquelle je répondrais qu'il n'arrivera aucun accident, mais elle me servirait pour rallier toutes mes troupes, que je suis obligé de disperser dans ce vaste pays. Je serai beaucoup plus tranquille sur le compte de chacun de mes détachements, car je n'aime pas à perdre un seul homme mal à propos, et j'aime à leur donner la confiance en les soutenant bien. »

Nap. à Eug. Ebersdorf, 4 juin 1809.

« Mon fils, envoyez vos caissons de 6, vos 8 d'obusiers et vos caissons vides d'infanterie à Vienne, pour les remplir, à moins que vous ne les fassiez remplir à Neustadt, où il y avait un établissement d'artillerie ; vous n'avez pas assez de deux caissons de 12, car vos deux pièces de 12, n'ont que 50 coups à tirer; il vous faudrait au moins quatre caissons. »

Eug. à Nap. Neustadt, 4 juin 1809.

« Sire, j'ai reçu, ce matin, à six heures, les ordres de Votre Majesté, relativement à mon mouvement sur Œdenburg. Les divisions Séras et Durutte, sous les ordres du général Grenier, et la division des dragons du général Grouchy seront en mouvement, et seront, ainsi que la garde royale, ce soir, à Œdenburg. Je n'ai pu faire partir plus de monde, puisque,

[illegible] les divisions Séveroli et [illegible], et les 2 régiments de chasseurs de Sahuc, [illegible] à Neustadt : ils recevront l'ordre de [illegible] mouvements. [illegible] à mon arrivée à [illegible] [illegible] de plus po[illegible] sur [illegible] le corps du prince Jean, [illegible]

[illegible] général [illegible] pour lui annoncer [illegible] de mes [illegible], et je [illegible] que je serai [illegible] ma [illegible], à Eisenburg. [illegible] général Macdonald pour le pré[illegible] de se lier, [illegible] mes postes de [illegible], de ma[illegible] si l'ennemi vou[illegible]

[illegible] Eisenburg. [illegible] Majesté [illegible]

[illegible] à Votre Majesté [illegible] les di[illegible] à Neustadt, [illegible] de l'artillerie. [illegible] Le général Macdonald [illegible]

[illegible]

[illegible] Votre Majesté [illegible]

Raab. J'attends avec impatience des nouvelles des partis que j'ai dirigés sur Friedberg.»

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je suis arrivé ici vers quatre heures après midi. La division Séras a pris position, à huit heures du soir, en avant d'Œdenburg, et la tête de la division Durutte entre en ce moment. Il est huit heures et demie. Eug. à Nap. Œdenburg, 4 juin 1809.

« Le général Lauriston, que j'ai vu, à mon arrivée ici, n'avait aucun nouveau renseignement ni sur la marche du prince Jean ni sur l'existence d'aucun corps de troupes de l'insurrection. Les partis qu'il a envoyés n'ont rien rencontré. Le général Macdonald, ainsi que Votre Majesté le verra par l'extrait ci-joint, a poussé une reconnaissance jusqu'à Ilz, qui n'a rien vu ni rien entendu sur l'existence de l'ennemi. Tout cela semble prouver qu'il n'y a point de troupes rassemblées dans les environs; mais j'en serai encore plus sûr demain, par les rapports que j'attends des reconnaissances qu'on aura faites sur Friedberg et sur Hartberg.

« Sentant combien il est important que Votre Majesté sache ce qu'est devenu le prince Jean et son corps d'armée, j'ai ordonné au général Lauriston de faire pousser, par le général Colbert, avec sa cavalerie légère et un bataillon badois, jusqu'à Kormond. Il aura, à Steinamanger et à Güns, d'autres bataillons en échelons pour le soutenir. Le même général Colbert a envoyé un parti à Sarvar, pour se lier avec le général Lauriston, qui est parti d'ici.

aussitôt après mon arrivée, pour aller coucher à Miklos, et qui, demain, doit, par Kapuvar et Egyed, pousser des partis jusque sur la Raab. Ainsi, demain soir, nos troupes occuperont tout le pays de Hongrie, à la rive gauche de cette rivière, et, si demain je ne suis pas plus avancé en nouvelles du prince Jean, je ferai passer la Raab sur différents points, et ces partis pousseraient jusqu'aux grandes routes qui aboutissent à la ville de Raab.

« Le général Montbrun, qui a reçu directement de Votre Majesté des ordres de mouvements, est venu jusqu'à Saint-André, près des marais, et marchera demain également sur la Raab en se liant, par sa droite, avec le général Lauriston.

« D'après ce que j'ai appris ici, j'ai cru devoir ordonner à la division Pachtod et aux deux régiments de chasseurs du général Sahuc de rester demain à Neustadt, où ils ne sont arrivés que ce soir, 4 juin. Je les y laisserai même jusqu'à ce que j'aie des nouvelles certaines des mouvements qu'aura pu faire le prince Jean, et je désire que Votre Majesté approuve ces différentes dispositions.

« Dans le peu de pays de la Hongrie que j'ai parcouru, le peuple m'a paru tranquille, et de la plus profonde ignorance sur tout ce qui se passe. Votre Majesté croirait-elle qu'il a fallu que les troupes de l'armée d'Italie soient arrivées à Œdenburg, pour faire croire, même aux habitants de cette ville, que le prince Jean n'était point à Mantoue? Je me suis arrêté à causer longtemps avec le juge de paix d'un village qui m'a paru être affecté de quelques excès

commis par des soldats d'avant-garde. Il m'a dit que nous n'étions point en guerre avec les Hongrois, et que ce qu'il était bien de faire en Autriche ne devrait point se faire chez eux. Il connaît fort bien les victoires de Votre Majesté, et, lorsque je lui eus remis un double napoléon comme médaille, il me baisa les mains avec beaucoup d'affection.

« Malgré les ordres que j'ai donnés à la troupe de respecter, dans ce pays, les personnes et les propriétés plus scrupuleusement encore que partout ailleurs, il serait nécessaire qu'un ordre du jour de l'état-major général de la grande armée l'enjoignît à tous sévèrement.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté un extrait d'une lettre du général Caffarelli, et j'attendrai ici les ordres qu'il plaira à Votre Majesté de me donner. »

Macdonald à Eugène. Gratz, 4 juin 1809.

« Monseigneur, je reçois la lettre dont Votre Altesse Impériale a daigné m'honorer le 2 de ce mois. Suivant ses ordres, je vais augmenter le petit corps que j'ai établi à Gleisdorf, de manière à pouvoir le mettre, sans trop me dégarnir, en communication avec le détachement que Votre Altesse a porté à Friedberg, et pour en faire de nouveaux sur Reigenburg, Feldbach et Fehring, tandis que mes postes d'observations à Vildon en feront sur Saint-Georges et Gnaff, enfin Ehrenhausen sur Strafs et Mureck.

« Suivant divers rapports, tant généraux que particuliers, le prince Jean était encore le 1er juin en arrière de la Rabnitz, et de sa personne à Saint-Gotthard,

lieu qui me paraît pourtant peu central, à moins qu'il ne serve de réunion aux deux corps des généraux Giulay, soit pour se mettre en défense contre celui de Marmont et le mien, soit pour se mettre entre ce général et moi; mais je ne donne cette idée à Votre Altesse que comme simple conjecture, pourtant possible, quoique, suivant toutes probabilités, et sur lesquelles je penche tout à fait, l'attention du prince Jean doit se porter entièrement sur la droite. Dans ces deux cas, son camp doit ou devait être établi sur la croisière des routes de Raab, Güns et Friédau; c'est ce que j'annoncerai bientôt, et d'une manière certaine, à Votre Altesse : les lieux sont si éloignés, les commandants de détachements et reconnaissances si peu intelligents, les gens du pays de si mauvaise volonté et si peu sûrs, que ce n'est qu'avec une extrême circonspection que je forme ces rapports. Dans cette ville surtout, nous n'y trouverions pas un ami, parce qu'il est publiquement connu qu'un individu, partisan des Français, qui avait rendu de signalés services à l'armée de Marmont, il y a trois ans, a été découvert, sa famille emprisonnée, ruinée; et lui, s'étant heureusement échappé, n'avait pas trouvé en France la récompense qui lui avait été promise par le général Marmont.

« Des fuyards du corps battu et dispersé par le général Marmont sont arrivés du côté de Feldbach et Fehring, et pillent le pays; ils sont Esclavons pour la plupart.

« Je vais, suivant que Votre Altesse me le pres-

crit, faire suivre le prince Jean. Quatre escadrons de dragons, autant de bataillons et de pièces d'artillerie, rempliront l'objet de Votre Altesse, puisqu'il ne s'agit que d'avoir des nouvelles; et, par là, nous seront en mesure partout, soit pour nous réunir en avant, soit pour nous opposer aux premières tentatives qui se feraient sur mon flanc droit, soit enfin pour la reddition du fort et tenir cette ville et les alentours en respect.

« Par la lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser hier à Votre Altesse, je lui demandais de réunir le 6e hussards; mais un ordre que je reçois du général Charpentier, au nom de Votre Altesse, d'envoyer à Laybach ce qui se trouve de ce corps avec moi, rend inutile cette demande; ce régiment sera relevé demain des avant-postes, et se mettra immédiatement en marche pour sa nouvelle destination.

« Le commissaire Collin vient d'arriver, chargé d'imposer les contributions en nature. Parmi celles déjà faites, il n'en est rentré que peu en magasin, mais rien de distribué. Dans le nombre, se trouvent 1,500 aunes de drap fin pour les officiers. Votre Altesse trouve-t-elle convenable que j'autorise, en son nom, cette livraison?

« Votre Altesse a été trompée sur les magasins existants à Gratz. J'ai l'honneur de lui joindre l'état qui en a été dressé le jour même de notre entrée; il s'est trouvé environ 100,000 boulets de tout calibre, mais ni poudre dans les magasins, ni armes dans les arsenaux. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 4 juin 1809.

« Mon fils, le Tyrol s'étant de nouveau insurgé et le général bavarois ne se croyant pas assez fort à Inspruck, s'étant retiré sur Kufstein, il est nécessaire d'en prévenir le général Rusca, pour qu'il se tienne en force au débouché de Spital, et que vos derrières ne soient pas occupés par ces brigands. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 4 juin 1809.

« Mon fils, je reçois votre lettre du 4 à neuf heures du soir, j'approuve le mouvement que vous avez fait sur Kormond, mais la cavalerie n'aurait pas dû y aller sans l'infanterie? Je crains que ce bataillon badois, si loin des forces, ne soit compromis. Comme il paraît, par la lettre du général Macdonald, que l'ennemi est toujours vis-à-vis Vildon, et que le corps de Giulay est du côté de Ratzkerbfurg, une forte division de cavalerie sur Kormond, poussée sur les derrières de l'ennemi, pourrait protéger vos communications, surtout si elle est soutenue par un fort détachement du général Macdonald sur le même point. Écrivez-lui dans ce sens. Il ne faut pas que le général Macdonald envoie seulement une reconnaissance, mais une forte avant-garde sur Fürstenfeld et de là sur Kormond. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 5 juin 1809.

« Mon fils, il faut punir les principaux auteurs de l'attentat de Mulhof, et, en cas qu'on ne veuille pas vous les livrer, faites brûler le village. Il est tout simple que le général Lariboissière ait écrit pour demander des munitions, mais nous n'en sommes pas à ce point de pénurie. Nos pièces ont 450 coups à tirer, et les vôtres n'en ont que 60. Vous demandez

quelle doit être votre conduite envers le pays : elle est très-simple; celle d'amis ou d'ennemis. Ou le Comtat s'insurge, rappelle sa noblesse et s'abstient de toute hostilité contre moi, ou il est ennemi, alors il faut le traiter comme tel, mais en le ménageant. Voilà la manière de traiter le pays. Qu'ils déclarent donc que l'insurrection qui s'est levée était pour se défendre, mais non pour me faire la guerre, que la première diète qui a été tenue est nulle, et qu'ils en demandent une seconde. OEdenburg est une ville de 12,000 âmes; si vous ne vous y procurez pas des vivres, et tout ce dont vous avez besoin, c'est que vous ne savez pas prendre des mesures rigoureuses. Quant aux gardes nationales, il faut faire prendre des otages, et faire quelques exemples, s'ils se comportent mal. Maintenez la discipline parmi vos troupes, et faites fusiller quelques pillards, car le désordre ne sert à rien. Faites construire des fours. Je me suis rendu ici pour passer la revue de ma garde qui est superbe : elle a 60 pièces de canon, 4,000 hommes de cavalerie, et 12,000 hommes de la meilleure infanterie de l'Europe.

« *P. S.* Réunissez tout votre corps d'armée à OEdenburg, afin que si, comme on le dit, l'ennemi était entre Kormond et Raab, vous l'empêchiez de se porter sur Presbourg, devant lequel est le maréchal Davout. J'ai nommé pour commander le 6e et le 9e de chasseurs le général de brigade Gerard, qui est un excellent officier de cavalerie légère. »

« Sire, j'ai reçu ce matin les trois lettres de Votre

Eug. à Nap. Œdenburg. 5 juin 1809.

Majesté, datées d'hier au soir. J'avais déjà prévu ses intentions, relativement aux caissons vides, et j'avais, dès hier, donné les ordres à cet égard au général Sorbier. Il m'a écrit que le général Lariboissière lui avait lui-même écrit pour lui demander des munitions et de la poudre. Nous avons fait remettre en activité une des poudrières de Neustadt, qui pourra travailler quinze ou vingt jours avec ce qu'il y a de matière en magasin; quant aux projectiles, nous n'avons rien pu trouver par ici.

« Le grand parc de l'armée d'Italie est établi à Neustadt, et je viens d'écrire au général Sorbier pour lui recommander d'avoir beaucoup de munitions de 12. Je viens d'adresser au général Lauriston la lettre de Votre Majesté pour lui, et j'ai donné, en même temps, les ordres de mouvement au général Colbert, suivant les intentions de Votre Majesté. Si, comme il paraît, ses premières troupes sont ce matin à Kormond, il aura de la peine à être entièrement reployé sur OEdenburg, demain 6, comme le désire Votre Majesté.

« Si Votre Majesté l'approuve, je donnerai la brigade du 6e et du 9e de chasseurs au général Debroc, et je le dirigerai demain, de grand matin, sur ce point, où, d'après les rapports d'aujourd'hui de toute la ligne, je pourrais présumer que se trouvent des corps ennemis. Si ces rapports confirmaient l'existence du prince Jean, je ferai venir de Neustadt la 2e brigade de chasseurs, afin de courir plus de pays, et je les ferai soutenir suivant le besoin.

« J'adresse ci-joint à Votre Majesté les rapports de

l'officier qui avait été envoyé à Friedberg; je joins également à la présente quelques renseignements pris ici sur le prince Jean. Les habitants commencent à témoigner de la mauvaise volonté pour les grandes fournitures qu'ils sont obligés de faire à la grande quantité de troupes qui se trouvent ici : ils n'avaient eu, jusqu'à ce jour, que 1,000 à 1,200 rations à fournir, et aujourd'hui il y en a près de 18,000. Le paysan paraît vouloir rester tranquille, s'il n'est pas molesté; mais il n'y a plus aujourd'hui aucun doute que la noblesse hongroise a pris les armes; toute celle de ce pays a été appelée et est partie. Les moins aisés ont tout sacrifié pour acheter un cheval, parce qu'on leur a promis, après la campagne, le titre de comtes. Les habitants du pays prétendent ne pas savoir où est leur insurrection. Depuis plus de dix jours, il n'est arrivé aucun courrier de lettres : je m'en suis assuré en envoyant à la poste. Je crois devoir prévenir Votre Majesté que cette mesure a fait une grande sensation dans tout le pays. »

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté les copies de deux lettres que je viens de recevoir, l'une du général Lauriston, l'autre du général Colbert : la première ne m'apprend rien que d'incertain et de vague; la deuxième, ainsi que Votre Majesté pourra le voir, contient des renseignements plus positifs, relativement à l'existence du corps du prince Jean. J'ai beaucoup questionné le prisonnier que m'a envoyé le général Colbert, et il résulte de ses réponses que le prince Jean et le général Fri-

Eug. à Nap. Œdenburg, 5 juin 1809.

mont étaient, avant-hier, à Kormond, avec quatre faibles régiments de cavalerie, dont un de dragons et un de hussards, trois régiments d'infanterie, dont un de Croates et quelques pièces de canon. Je pense que ce corps est l'arrière-garde du prince Jean, et qu'il continue sa retraite sur Raab, en faisant couvrir sa marche par de la cavalerie. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas cru que ces nouvelles dussent empêcher l'exécution des ordres que Votre Majesté a donnés pour le mouvement rétrograde du général Lauriston et du général Colbert; mais cependant j'ai pensé devoir écrire au premier de pousser demain quelques reconnaissances en avant du point où il se trouvera, et de ne se retirer demain au soir que jusqu'à Saint-Micklos, où, sans doute, je pourrai lui faire parvenir de nouveaux ordres de Votre Majesté. J'ai écrit au général Colbert de ne point quitter Güns que je ne l'y aie fait relever. Je fais partir à cet effet, demain, dès avant le jour, le général Grouchy, avec trois régiments de dragons et deux de chasseurs à cheval. Je ne ferai point de mouvement avec mon infanterie vers Kormond, parce que, cette ville étant à trois journées de marche d'ici, les troupes se trouveraient bientôt à cinq grandes journées de Votre Majesté, et trop éloignées pour exécuter promptement les ordres qu'elle pourrait leur donner, et je me contente d'avoir à Güns cette cavalerie pour observer les mouvements de l'ennemi. Je le répète à Votre Majesté, je n'ose faire aucun mouvement d'infanterie en avant, dans la crainte de m'éloigner trop du point où Votre Majesté peut avoir à me rappeler; mais, si Votre

Majesté m'accorde jusqu'au 13 ou 14 du courant, inclusivement, j'oserai lui faire la proposition suivante :

« 1° Je me porterai directement d'ici sur Raab, avec deux divisions d'infanterie et 20 pièces de canon ; je me ferai joindre par le général Grouchy avec ses trois régiments de dragons, et les 6e et 9e de chasseurs.

« 2° Je masquerai le mouvement avec la brigade du général Colbert et les deux bataillons badois qu'il a avec lui, et je lui ordonnerai d'occuper l'ennemi sur la route de Kormond à Steinamanger.

« 3° Je prendrai avec moi les troupes qu'a le général Lauriston, et qui sont déjà sur la route de Kapuvar.

« 4° J'aurai toujours, de la Raab, la facilité de joindre Votre Majesté, par Altenburg et Bruck, surtout si le faubourg de Presbourg et Steinberg sont occupés par le maréchal Davout. Je ferais venir à Rakendorff les deux bataillons qu'a sous ses ordres le général Baraguey-d'Hilliers, ainsi que les deux régiments de chasseurs, ce qui serait bien suffisant pour garder ce point.

« Je prie seulement Votre Majesté d'observer que, près de Raab, je me trouverais à quatre grandes journées d'elle, mais ce mouvement me semble préférable; car, ne pouvant arriver avec mon infanterie que le 8 à Kormond, le prince Jean pourrait être le même jour à Raab, c'est-à-dire qu'il aurait déjà gagné trois marches.

« Je supplie Votre Majesté de me faire passer des

ordres sans délai, afin que je sache si elle tient toujours au mouvement rétrograde du général Lauriston, et si elle veut que je reste ici seulement en observation, ou si elle approuve les mouvements que j'ai l'honneur de lui proposer.

« *P. S.* Je joins ici à Votre Majesté la copie d'une lettre du général Macdonald avec l'état de ce qui a été trouvé dans les magasins de Gratz; il paraît qu'il n'y a réellement de considérable que les projectiles, et il y a 100,000 boulets. Quant aux renseignements sur le prince Jean, ils s'accordent assez avec les réponses des prisonniers, puisque Saint-Gotthard et Furstenfeld sont sur les deux routes qui, de Gratz, conduisent à Kormond. »

Eug. à Nap. Œdenburg, 5 juin 1809.

« Sire, je retarde un instant le départ de votre officier d'ordonnance, pour annoncer à Votre Majesté que je viens de recevoir une députation des membres du comité; le vicomte était à la tête. Ils m'ont fait différentes réclamations sur les subsistances : ils m'ont dit qu'il était vrai que toute leur noblesse était partie, parce qu'elle avait été appelée, et que, depuis la dernière diète, elle avait été mise à la disposition de l'Empereur. Toute cette noblesse est à cheval. Le seul comte d'OEdenburg a fourni environ 400 hommes. Ils sont en ce moment à Raab; le vicomte me l'a certifié. Les députés m'ont dit que toute la noblesse de la Hongrie était également armée, et que, quant au reste de l'insurrection, ils ne pensaient pas que rien pût bouger, car il faudrait, disent-ils, une nouvelle diète.

« Je désirerais que Votre Majesté me fît connaître *premières intentions* sur la Hongrie. Doit-on les garder comme ne devant point prendre part à la erre? et leur noblesse armée doit-elle être consirée comme nation hongroise? car ils ont réelleent déclaré la guerre, puisqu'ils ont pris les arres, et cependant le reste de la nation paraît tranuille.

« Il serait, je crois, nécessaire de sabrer quelques ntaines de nobles armés, et, si Votre Majesté nous nnait huit jours libres, on pourrait essayer de leur nner sur le nez vers un point quelconque. Je pense e cela pourrait furieusement rabattre de leur arur.

« Nous avons ici de grandes difficultés pour prérer des vivres d'avance. Il n'y existe aucun masin : dans chaque village, on pourrait faire vivre ou deux bataillons chez l'habitant, parce que c'est sage; mais ils sont fort embarrassés pour les corps troupe. »

« Sire, j'ai l'honneur de prier Votre Majesté de loir bien m'accorder quelques aides de camp. Sur sept que j'avais, un a été tué, et deux sont depuis gtemps en Espagne avec leurs régiments; il ne en reste donc ici que quatre, et ce n'est pas assez.

Eug. à Nap. Œdenburg, 5 juin 1809.

« J'ose lui demander les trois officiers ci-après : capitaine Tascher, envoyé auprès de moi par Votre jesté; le capitaine Labédoyère, aide de camp du réchal Lannes; le lieutenant Desere, aide de camp r général Caffarelli. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 6 juin 1809.

« Mon fils, je reçois votre lettre du 5, à dix heures du soir, où je vois que Colbert a enfin rencontré l'archiduc Jean. La première de toutes les choses que vous avez à faire est de marcher ensemble et réunis. Je n'estime pas que les divisions Séras et Durutte et les cinq régiments de cavalerie du général Grouchy soient suffisants. Il faut que le corps de Barague-d'Hilliers et la garde soient avec vous, de sorte que vous ayez dans la main 30,000 hommes qui marchent réunis, de manière à donner ensemble et à se trouver sur le même champ de bataille en trois heures de temps[1]. Je laisse à votre disposition le corps de Lauriston, ce qui vous renforcera de 5,000 hommes d'infanterie et des trois régiments de cavalerie de Colbert. Je laisse à votre disposition également la division Montbrun, qui est de quatre régiments de cavalerie; par ce moyen, vous aurez onze régiments de cavalerie légère et trois régiments de dragons, et un corps de près de 36,000 hommes; envoyez la moitié au moins de ces 36,000 hommes en avant-garde pour marcher sur Kormond. Le duc d'Auerstaedt est vis-à-vis Presbourg avec la division Gudin et la division de cavalerie légère du général Lasalle. Vous ne recevrez pas cette lettre avant midi, il est impossible que vous n'ayez pas alors des nouvelles du général Lauriston, du général Montbrun, du général Colbert, et même du général Macdonald, qui vous donneront des notions claires sur la situation du prince Jean.

[1] Il n'est pas question du général Macdonald, l'Empereur pense évidemment que les forces détaillées sont suffisantes au vice-roi.

« Dans des plaines comme la Hongrie, il faut manœuvrer d'une autre manière que dans les gorges de la Carinthie et de la Styrie. Dans les gorges de la Styrie et de la Carinthie, si l'on gagne l'ennemi de vitesse sur un point d'interjection comme Saint-Michel, par exemple, on coupe une colonne ennemie; mais dans la Hongrie, au contraire, l'ennemi, aussitôt qu'il sera gagné de vitesse sur un point, se portera sur un autre. Ainsi je suppose que l'ennemi se dirige sur Raab, et que vous arriviez avant lui dans cette ville, l'ennemi, l'apprenant en route, changera de direction, et se portera sur Pesth. Dans la situation où se trouve l'ennemi, que doit-il faire? doit-il abandonner la Styrie, la Carinthie, le corps de Giulay et tout le midi de la Hongrie, mettre à découvert Pesth, les mouvements de Macdonald et de Marmont pour passer sur la rive gauche du Danube? ou doit-il, au contraire, servir de noyau pour réunir toute l'insurrection hongroise, rallier les troupes qui ont fui devant le général Marmont, inquiéter votre ligne de communication à Laybach, et couvrir Pesth, qui, après tout, est la capitale de la Hongrie? Dans ce dernier cas, il serait possible que l'ennemi manœuvrât sur Kormond derrière la Raab, inquiétant la communication de Gratz à Laybach, et se tînt toujours en mesure de couvrir Pesth. Alors votre mouvement sur Raab vous éloignerait de lui, et pourrait même lui faire naître l'idée (car l'ennemi n'est pas comme nous, étant chez lui il est bien informé) d'attaquer Macdonald et de le culbuter. Je pense donc que le mouvement d'abord sur Güns, ensuite sur

Steinamanger, ensuite sur Kormond ou de Güns sur Sarvar, est le mouvement le plus sage, si toutefois vous n'avez pas d'autres renseignements que ceux que j'ai dans ce moment-ci. Ce soir vous pourrez marcher sur Güns avec la brigade Colbert, les régiments de la division Grouchy et beaucoup d'artillerie (il faut mettre votre artillerie légère, au moins douze pièces avec votre cavalerie), et les divisions Séras et Durutte. Le corps de Baraguey-d'Hilliers peut arriver ce soir à OEdenburg ou même arriver jusqu'à Güns ou marcher à l'intersection de la route de Sarvar et de Raab sur Zinkendorf. Selon les renseignements que vous recevrez, vous pourrez combiner demain le mouvement de vos deux colonnes sur Sarvar ou sur Kormond. Le général Montbrun a dû être hier au soir, 5, à Gols, et, comme il doit se lier avec le général Lauriston, vous ne manquerez pas d'avoir des nouvelles. Pour moi, il ne me paraît pas encore prouvé que l'ennemi se retire sur Raab ni sur Comorn. Je pense qu'il restera en observation, et qu'il se conduira selon ce qu'il verra des manœuvres qu'on fait contre lui, en se ménageant toujours la retraite de Pesth, et que, s'il se retirait sur Raab, il vaut mieux le déborder par son flanc gauche que par son flanc droit; puisque par ce moyen vous passeriez la rivière du côté de Sarvar, et le jetteriez dans le Danube, car, à Raab et à Comorn, il lui faut au moins trois jours pour passer le Danube. Et enfin, dans cette manœuvre, vous protégez le général Macdonald et le général Marmont, et vous pouvez vous faire réunir par ceux-ci. Quant à la crainte qu'il puisse

marcher sur Presbourg, le duc d'Auerstaedt est vis-à-vis. Il suffit que, si vous vous aperceviez de ce mouvement, vous le poussiez vivement. La seule précaution à prendre serait de laisser le général Montbrun reculer devant lui sur Bruck, tandis que vous le poursuivrez vivement ; mais cette combinaison me paraît extravagante. »

« Sire, j'ai reçu, il y a une heure et demie, les ordres de Votre Majesté, en réponse à ma lettre de la nuit dernière. Les derniers rapports du général Colbert et ceux que j'ai reçus postérieurement lèvent tous les doutes qui pourraient encore exister, et Votre Majesté a pressenti ce qui a effectivement lieu. Le prince Jean est derrière la Raab, qui réorganise son armée et qui cherche à rallier les corps égarés, car un aide de camp, qui arrive à l'instant, du général Marmont m'assure également que le prince Jean avait son quartier général à Saint-Gotthard, qu'il y attendait le général Giulay, qui se trouvait encore, le 3, à Agram et Warasdin. Il avait même porté deux régiments de cavalerie à Neustadt, sur la route de Laybach. Le général Giulay a renforcé ce qu'il a pu sauver de son ancien corps, environ 900 Croates, qui sont le reste de l'armée battue par le général Marmont : c'est ce que m'écrit aussi le général Marmont lui-même. Enfin, ce même aide de camp a passé à Klagenfurth, comme le général Rusca y allait entrer. Cet officier général se retirait de Villach, où cet officier prétend qu'il a été forcé par le général Chasteler, qui, étant enfin débouché du

Eug. à Nap. Œdenburg, 6 juin 1809.

Tyrol, cherche à tourner notre armée et à se retirer avec le moins de pertes possible. Ce serait le 4 que le général Rusca serait entré à Klagenfurth, et il aurait écrit (toujours suivant le rapport de l'aide de camp) dès le 3, au général Marmont, à Laybach, pour le prier de lui envoyer du monde. Je n'ai pas reçu de lettre du général Rusca dans cette occasion, si ce n'est une du 1er juin, datée de Villach, et que j'ai reçue seulement ce matin. Ayant appris que le général Chasteler, fort d'environ 6,000 hommes, débouchait du Tyrol en trois colonnes, et se dirigeait sur Villach, il avait cru devoir se concentrer dans cette ville, et il espérait y faire bonne contenance. Le rapport de l'aide de camp est postérieur de deux jours, n'est que verbal, mais n'en est pas moins certain. Un de mes courriers, arrivé hier soir de Milan, m'avait dit aussi qu'il avait trouvé, le 3 au matin, les troupes du général Rusca, en avant de Villach, qui attendaient l'ennemi d'un moment à l'autre.

« Le prince Jean devait donc, tout naturellement, chercher à rallier tous ces corps-là, avant de chercher à se porter sur le Danube, s'il en avait eu l'intention ; mais tout me fait espérer que nous nous joindrons nous-mêmes, avant aucun de ces corps-là, car, si je ne me trompe, le corps du général Giulay, qui était, le 3, à Agram, ne pourrait arriver à Kormond que le 10 ou le 12, et, en supposant tout le bonheur possible au général Chasteler, il ne pourrait pas arriver avant le 15 ou le 16. Ainsi, au moyen des instructions très-claires que m'a données Votre Majesté, j'espère que nous pourrons les avoir en dé-

tail, et, si le malheur arrive qu'ils se rallient, je rallierai aussi à moi le général Macdonald, auquel j'ai déjà écrit à ce sujet. Ainsi nous serons toujours en mesure vis-à-vis d'eux; enfin, si Votre Majesté approuve que le général Marmont coopère à cette opération, je la prie de faire donner cours aux ordres ci-joints que je lui adresse, que je prierai Votre Majesté de faire remettre à l'aide de camp de ce général, qui se présentera demain matin à Schœnbrunn pour recevoir les ordres de Votre Majesté.

« J'aurai soin de rendre journellement compte à Votre Majesté de toutes mes opérations : demain je serai de ma personne à Güns, et après-demain nous serons tous réunis en avant de Steinamanger, pour de là nous diriger sur le point où nous aurons l'espoir de rencontrer l'ennemi. J'ai déjà écrit en conséquence au général Macdonald, et j'espère que, demain au soir, nous serons liés fortement par nos postes. »

Eug. à Nap. (Edenburg, 6 juin 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la copie d'un rapport que je reçois à l'instant du général Colbert. La reconnaissance dont il me rend compte, qui a été faite par un officier distingué, paraît aujourd'hui ne plus laisser de doute sur l'existence du corps du prince Jean, à Kormond, Furstenfeld, Saint-Gotthard. Il paraît donc qu'il refait là son armée d'Italie, et qu'il organise l'insurrection hongroise sur laquelle doit naturellement influer sa présence et celle de ses troupes. D'après des données qui paraissent si probables et si positives, j'ai cru devoir ordonner de suite les dispositions suivantes,

pensant que ce serait remplir les intentions de Votre Majesté que de marcher sur le prince Jean, et comptant d'ailleurs que demain soir Votre Majesté pourrait arrêter mon mouvement vers Güns, si elle le désapprouvait.

« Cette nuit, les quatre divisions se mettent en mouvement des diverses positions qu'elles occupent depuis Neustadt jusqu'ici, et seront réunies après-demain en avant de Steinamanger. Le corps du général Lauriston, y compris le général Colbert, se portera à Sarvar, et sera chargé d'observer l'ennemi, afin de me prévenir s'il fait des mouvements sur Raab, et ce corps devra coopérer à l'affaire qui pourra avoir lieu, en tournant toujours l'ennemi par sa droite.

« Je vais écrire en même temps au général Macdonald de se porter avec le plus de forces possible sur Furstenfeld, et de régler sa marche de manière à pouvoir arriver le 9 à Kormond, puisque ce sera ce même jour-là de bonne heure que je compte attaquer l'ennemi sur ce point.

« Le mouvement sur Raab que j'avais eu l'honneur de proposer à Votre Majesté hier serait à présent sans objet, puisqu'il est certain que le prince Jean occupe depuis huit jours les mêmes emplacements, et que, si je me portais sur Raab, il pourrait tomber sur le général Macdonald, et manœuvrer toujours pour me couper de ma droite. Je prierai Votre Majesté de me faire connaître promptement ses volontés, et, à moins que, dans la réponse que j'attends d'elle par le retour de mon aide de camp, il n'y eût des

dispositions bien contraires à mon éloignement d'OEdenburg, je continuerai jusqu'à nouvel ordre le mouvement que j'ai eu l'honneur de détailler plus haut. »

« Mon fils, je reçois votre lettre du 5, à six heures du soir; je suis surpris que vous n'ayez point reçu celle que je vous ai écrite à neuf heures du matin. Vous y verrez que j'avais pressenti les nouveaux renseignements que vous venez d'obtenir sur les projets de l'archiduc Jean. Ce qui me confirme surtout dans ces idées, c'était le renseignement que donne Macdonald, que des hommes battus par le général Marmont s'étaient laissé voir par ses avant-postes, ce qui suppose une concentration sur Saint-Gotthard. Le général Macdonald doit marcher sur le prince Jean avec toutes ses forces, en ne laissant que ce qui est strictement nécessaire pour bloquer la citadelle, qui tombera par la bataille que perdra le prince Jean. Il faut manœuvrer de manière que la brigade Colbert et Lauriston soit tout entière à la bataille. Écrivez au général Montbrun pour qu'il s'y trouve aussi : ce n'est point une chose à dédaigner, que cinq à six régiments de cavalerie légère de plus. Faites suivre votre parc, sans quoi vous manquerez de munitions. Aussitôt que j'aurai de vos nouvelles, je ferai occuper OEdenburg par un autre corps d'observation. Je voulais vous faire connaître ce matin que dans votre poursuite du prince Jean, depuis le Tagliamento, vous n'aviez pas marché assez réuni, et il pouvait vous arriver des malheurs. En effet, si

Nap. à Eug. Schœnbrunn 7 juin 1809

[illegible] à Tarente. [illegible] Vous [illegible] un [illegible] qu'il fallait [illegible] Voici le principe général de la guerre. Un corps de 25 à 30,000 hommes peut être isolé; bien conduit, il peut se battre ou éviter la bataille, et manœuvrer selon les circonstances, sans qu'il lui arrive malheur, parce qu'on ne peut le forcer à un engagement, et qu'enfin il doit se battre longtemps. Une division de 9 à 12,000 hommes peut être sans inconvénient laissée pendant une heure isolée, elle contiendra l'ennemi, quelque nombreux qu'il soit, et donnera le temps à l'armée d'arriver. Aussi est-il d'usage de ne pas former une avant-garde de moins de 9,000 hommes, d'en faire camper l'infanterie bien réunie, et de la placer au plus à une heure de distance de l'armée. Vous avez perdu le 55e, parce que vous avez méconnu ce principe, vous avez formé une arrière-garde composée d'un seul régiment qui a été tourné. S'il y avait eu quatre régiments, ils auraient formé une masse de résistance telle, que l'armée serait arrivée à temps à leur secours. Sans doute que dans des corps d'observations, comme

était Lauriston, on peut mettre un détachement d'infanterie avec beaucoup de cavalerie; mais c'est qu'alors on suppose que l'ennemi n'est point en opération réglée, qu'on va à sa découverte, que la cavalerie couvrira au loin, et qu'enfin cette infanterie formée pourra imposer à la cavalerie ennemie, aux paysans et à quelques compagnies de chasseurs ennemies. En général, dans les pays de plaine, la cavalerie doit être seule, parce que, seule, à moins qu'il ne soit question d'un pont, d'un défilé ou d'une position donnée, elle pourra se retirer avant que l'infanterie ennemie puisse arriver. Aujourd'hui, vous allez entrer en opérations réglées, vous devez marcher avec une avant-garde composée de beaucoup de cavalerie, d'une douzaine de pièces d'artillerie, et d'une bonne division d'infanterie. Tout le reste de vos corps doit bivaquer à une heure derrière, la cavalerie légère couvrant comme de raison autant que possible. Vous devez penser qu'il est dans l'esprit du colonel Nugent, qui dirige le prince Jean, qu'aussitôt qu'il verra que vous marchez à lui d'un côté et Macdonald de l'autre il marchera, sur l'un de vous, et, comme il a l'avantage d'avoir les gens du pays, il marchera réuni, sans se faire éclairer par sa cavalerie légère, et peut tomber sur vous sans que vous vous en doutiez. Il faut par conséquent bien organiser votre marche, que l'artillerie soit dans les divisions, et chacun à son poste, en marche comme au bivac; que l'on bivaque comme en temps de guerre, et de manière à prendre les armes et se battre au point du jour. Il ne

serait pas impossible que le prince Jean eût choisi une bonne position et vous attende ; dans ce cas, je vous recommande de la bien reconnaître et de bien établir votre système avant de l'attaquer. Un mouvement en avant sans forte combinaison peut réussir quand l'ennemi est en retraite, mais il ne réussit jamais quand l'ennemi est en position et décidé à se défendre ; alors, c'est un système et une combinaison qui fait gagner une bataille. Je suppose qu'avec Macdonald, Lauriston et Montbrun, vous aurez 45,000 hommes. Si Marmont était arrivé à Marburg, comme on veut me le faire croire, faites-le marcher à l'ennemi ; il peut alors marcher en se réunissant par sa gauche au général Macdonald. Je crois vous avoir mandé qu'il fallait ordonner au général Rusca de se renforcer à Klagenfurth et Villach, d'observer le Tyrol, qui s'est de nouveau insurgé, et de protéger votre ligne de communication. Faites-moi connaître combien vous aurez de pièces de canon et de coups à tirer. De votre avant-garde à la queue de votre parc, il ne doit pas y avoir plus de trois à quatre lieues. Quant à l'artillerie, voici l'attention qu'il faut avoir : aussitôt que vous aurez décidé votre attaque, faites-la soutenir par une batterie de 30 à 36 pièces de canon, rien ne résistera ; tandis que le même nombre de canons disséminés sur la ligne ne donnerait pas les mêmes résultats. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn 7 juin 1809.

« Mon fils, je vous envoie la copie d'un rapport du général Montbrun. Le duc d'Auerstaedt, qui connaît mes intentions, lui a écrit de ne faire aucun mou-

vement rétrograde, mais, au contraire, qu'il ait à s'appuyer sur vous. L'aide de camp du général Marmont est parti : j'ordonne à ce général de poursuivre Chasteler, qui peut-être voudrait établir un foyer d'insurrection à Villach. Il faut que vous écriviez en double à Marmont par Macdonald. Marmont doit marcher sur Chasteler, s'il séjourne sur mes derrières ; et, s'il est passé, s'éloigner en marchant sur Saint-Gotthard, se liant avec Macdonald. Il n'est pas impossible que le prince Jean descende encore en se rapprochant de Macdonald. Il faut faire connaître les événements par des officiers que vous instruirez d'avance, plutôt que par des lettres qui peuvent être interceptées et donner des renseignements utiles à l'ennemi. Je suppose que vous préviendrez votre cavalerie et votre infanterie qu'il est possible qu'ils voient beaucoup d'hommes à cheval, mais que c'est la levée hongroise, qu'il ne faut pas confondre avec des troupes réglées. Vous trouverez ci-joint un décret qui ordonne le séquestre des biens de la maison d'Autriche dans le royaume d'Italie. Veillez à ce qu'il soit bien exécuté.

« Napoléon, Empereur des Français, roi d'Italie,
« protecteur de la confédération du Rhin, etc., etc.,
« Nous avons décrété ce qui suit :

« Tous les biens et domaines appartenant à
« des princes et princesses de la maison d'Autriche
« dans notre royaume d'Italie, dans nos départe-
« ments français, et notamment dans ceux formés
« des États de Toscane, seront mis sans délai sous
« le séquestre. Nos ministres d'Italie et de France

« sont chargés de l'exécution du présent décret. »

Montbrun au major général.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous rendre compte que je pars de suite, pour aller prendre position sur la Raabnitz. Mon quartier général sera ce soir à Saint-Johann, près de Saint-Peter. J'aurai des postes à Tatten, Walerm et Pamhackem, et une reconnaissance sur Saint-Miklos, pour communiquer avec le général Colbert, et avoir des nouvelles du prince vice-roi, qui doit partir d'OEdenburg et marcher sur Raab. Un de mes hommes, qui a été à quelque distance de Hoffen, me rapporte qu'il y avait dans les environs de cette ville, il y a quelques jours, 12 à 14,000 hommes, dont un régiment de grenadiers hongrois, trois bataillons au service de l'Autriche, et les autres sont de la cavalerie des insurgés. Le reste des troupes de l'insurrection se trouve dans chaque comité, où elles attendent des ordres du prince palatin pour se réunir. On dit que le prince Charles est toujours entre Vienne et Presbourg; on attendait l'arrivée du prince Jean. Il n'a pas su me dire sur quelle route il marchait; il n'a pas osé passer à Raab, et il ne peut dire non plus ce qu'on y fait. »

Montbrun au major général.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de rendre compte hier de grand matin à Votre Excellence que je prendrai position sur la Raabnitz; sachant que j'avais environ 1,000 chevaux des insurgés devant moi, j'ai dû traverser la plaine avec précaution, j'ai donc réuni tout mon monde et marché serré de manière à pou-

voir leur tomber dessus. Je fis longer le marais pour arriver sur la route de Raab avant eux ; notre marche se fit si bien, que nous les avons joints à très-peu de distance du défilé, qui est formé par le tournant de la Raabnitz et la Vieseilbuger-Donau. Je fis faire une charge au 1er régiment de chasseurs, pendant que le général Jaquinot longeait la rivière avec le 7e de hussards et un escadron du 2e de chasseurs, pour aller s'emparer entièrement du défilé ; et, si la charge du 1er de chasseurs n'eût pas si bien réussi, je crois, d'après la connaissance que j'ai à présent de la conduite de messieurs les nobles hongrois, qui ne sont que des fanfarons, que nous faisions mettre pied à terre à 800 hommes ; mais le 1er de chasseurs les a tellement poussés, que je n'ai pu engager que la tête de la colonne, avec laquelle marchait le général Jaquinot. Nous avons fait galoper ces messieurs pendant quatre mortelles lieues, je leur ai fait donner quelques bons coups de sabre, et nous avons fait dix prisonniers ; je crois que nous aurions été jusqu'à Raab, si je n'avais pas craint de me casser le nez contre leurs ouvrages, mais j'ai cru prudent de me retirer le soir derrière les marais de la Raabnitz. Tous les renseignements que j'ai obtenus pendant la journée disent qu'il y a à Raab environ 3,000 chevaux et 8 à 9,000 hommes à pied, et que le prince palatin y est depuis trois jours. Mes sabres ne pouvant plus rien sur Raab, et ne voulant cependant rien compromettre, et ensuite le général Lauriston me mandant avoir reçu l'ordre de Sa Majesté de retourner à OEdenburg, et ayant, par conséquent, mon flanc droit à

découvert, je ne puis rester dans la position que j'occupe. J'irai donc prendre position à Hall-Turn, où sera mon quartier général ce soir (à moins qu'il ne plaise à ces messieurs de paraître dans la plaine, où je les attendrai toute la journée), ayant mes postes à la hauteur de ceux du général Lasalle, dont la division est à Altenburg, et gardera ces plaines depuis ce dernier endroit jusqu'au lac de Neusiedel. Demain je compte retourner de ma personne à Bruck, à moins d'ordres contraires.

« *P. S.* Les prisonniers disent que le prince palatin est arrivé à Raab, mardi de la semaine dernière, et en est reparti le lendemain après midi, après avoir passé la revue des troupes de l'insurrection. On travaille nuit et jour aux fortifications avec un grand nombre de paysans. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 7 juin 1809.

« Mon fils, les intendants que vous avez nommés ne valent rien. Les intendants sont chargés, non-seulement de la perception des contributions, mais encore de l'administration des provinces. Il faut donc pour cela des hommes d'un caractère reconnu, tels que des auditeurs au conseil d'État et des inspecteurs aux revues. Si dans mon conseil d'État du royaume d'Italie il y a des auditeurs qui soient capables de remplir ces fonctions, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous les fassiez venir; mais des contrôleurs des vivres que vous avez mis dans ces places ne me conviennent pas. Boisnod portera le titre d'ordonnateur en chef de l'armée d'Italie et Joubert celui d'intendant des provinces de Trieste, de Carniole et

« D'après l'autorisation de Votre Majesté, j'ai écrit au général Montbrun pour lui ordonner de me rejoindre à marches forcées.

« J'irai moi-même reconnaître ce pays en avant de Steinamanger, afin d'être aussi près des renseignements que j'attends.

« Nos rapports, aujourd'hui, sont que l'ennemi a été rencontré à Steinamanger ce matin, qu'il y a eu quelques coups de sabre de donnés, et le général Grouchy m'écrit, d'une heure après midi, qu'il n'avait devant lui que 3 à 400 hussards, qu'il les poursuivrait jusqu'au delà de Steinamanger. J'attends le rapport de ce soir pour savoir le point où il sera établi. La reconnaissance envoyée sur Furstenfeld n'est point encore rentrée. Nos postes de gauche seront liés, ce soir, avec le général Lauriston.

« Demain, dès que je serai de retour de Steinamanger, j'aurai l'honneur d'informer Votre Majesté de tout ce qu'on aura pu savoir ce soir, cette nuit, et demain matin. »

Eug. à Nap. Steinamanger, 8 juin 1809.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que notre cavalerie légère est arrivée, à une heure après midi, à Radocz. J'ai été moi-même, ce matin, jusqu'à Baloghfa. Les rapports des paysans et des prisonniers sont tellement différents, qu'il est bien difficile d'établir, jusqu'à ce moment, avec certitude, la position de l'ennemi.

« Le général Grouchy me mande de Radocz qu'on lui assure que le prince Jean serait parti, hier, de Kormond, pour se porter avec 15 à 20,000

hommes sur Vasvar; les mêmes paysans disaient qu'il était resté, cependant, quelque mille hommes à Kormond. Cependant un prisonnier, fait hier soir, assurait avoir laissé, hier matin, le prince Jean à Kormond, où, disait-il, il nous attendait avec une partie de son armée. Le général Macdonald m'écrit, de Gratz, du 6 juin. Il me mande que, le 5 au soir, les troupes qu'il avait confiées au général Poinsot, c'est-à-dire, 4 escadrons, 4 bataillons, et 4 pièces d'artillerie, étaient arrivées à Ilz. Le général Macdonald n'avait pas encore reçu mes lettres, qui lui enjoignaient de marcher avec la plus grande partie de ses forces sur Furstenfeld. Il n'a pu tarder de les recevoir; il m'écrit que l'ennemi n'avait plus qu'un poste de 50 hommes à Furstenfeld, dont le pont aurait été rompu; les paysans disaient que l'arrière-garde était à Saint-Gotthard.

« Dans l'état d'incertitude où je me trouve, je n'ai pas cru devoir partir de Steinamanger avant de savoir positivement où est l'ennemi, et j'ai réuni l'armée autour de ce point; mes incertitudes seront, sans doute, levées cette nuit : car 1° je serai lié immanquablement, ce soir, par Furstenfeld, avec des troupes du général Macdonald; 2° les troupes légères du général Grouchy reconnaîtront ce soir Kormond; 3° enfin le général Lauriston a poussé la brigade du général Colbert à Vasvar. Il est difficile que les divers renseignements que j'aurai de tous ces points ne me fassent pas connaître la position de l'ennemi, mais je ne puis encore rien dire à Votre Majesté sur ma marche de demain. Je reçois une let-

tre du général Montbrun, datée de Saint-Jean, le 7. Il faisait ses dispositions pour se porter sur Egyhazos. J'espère donc, demain, pouvoir éclairer Votre Majesté sur la marche de l'ennemi. »

« Sire, enfin je puis donner avec certitude des nouvelles du prince Jean à Votre Majesté. Tous nos éclaireurs de droite avaient rencontré les postes ennemis qui se retiraient sur Kormond ; ce soir, nos troupes légères sont arrivées sous Kormond, à sept heures, et l'ont trouvé évacué par l'armée ennemie. Il n'y restait plus que quatre escadrons et un bataillon qui n'attendaient que la nuit pour se mettre en mouvement ; mais, mieux que tout cela, le général Lauriston, que j'avais dirigé sur Vasvar, s'est emparé de ce poste, a fait rétablir le pont qui avait été coupé, et, ayant fait passer la Raab au 20e régiment de chasseurs, il a fait quelques prisonniers ennemis, on a enlevé un convoi de 30 blessés, et on a pris un commissaire que l'on m'a envoyé, et dont j'ai tiré les renseignements suivants[1] :

Eug. à Nap. Steinamanger, 8 juin 1809.

« Toute l'armée du prince Jean a été réunie ces « cinq à six jours derniers à Kormond et villages « environnants : elle est forte de 35,000 hommes

[1] Lorsqu'on lit avec attention les lettres du vice-roi, et qu'on se donne la peine d'étudier avec soin les mouvements qu'il fait faire à ses troupes, il est impossible de ne pas admirer la prudence, la modestie, le dévouement, la sagesse et l'entente de la guerre de ce prince si jeune encore. Nous croyons donc que, si les historiens qui lui adressent des reproches, souvent peu mérités, avaient eu entre les mains cette correspondance et avaient voulu l'étudier comme nous l'avons fait, ils n'eussent pas porté des jugements si à la légère.

« dont 4,000 chevaux. Le général Giulay est encore « à Agram avec 7 à 8,000 hommes, se renforçant « de bataillons frontières, et paraît destiné à tenir en « échec l'armée de Dalmatie. L'armée du prince Jean « se porte sur Papa, où l'on prétend que l'archiduc « Palatin l'attend avec 7 à 8,000 hommes de l'in- « surrection. Son armée s'est retirée, la nuit der- « nière, de Kormond, et a dû arriver ce matin de « bonne heure à Egerzeg; elle doit en partir cette « nuit. Sa cavalerie légère s'est en partie retirée par « Vasvar. »

« D'après ces nouvelles, aussi positives que vraisemblables, j'ai envoyé l'ordre au général Macdonald de se rendre à marches forcées à Kormond pour se mettre à la poursuite de l'ennemi. Je me porte, demain, avec toute l'armée à Sarvar, et je masque mon mouvement à l'ennemi, en envoyant sur Vasvar quatre régiments de cavalerie légère. Je prendrai demain des mesures pour être bien informé de la marche du prince Jean. Je ne pense pas à prévenir l'ennemi à Papa, mais Sarvar est, ce me semble, un point convenable tant pour me diriger sur la tête que sur la queue de l'ennemi. S'il était possible au général Macdonald d'arriver demain soir, ne fût-ce qu'avec les premières troupes, à Kormond, ce serait fort heureux. Je suis cependant bien satisfait d'avoir enfin des données positives sur l'ennemi et de conserver l'espoir de le rencontrer. Il me tarde d'apprendre que Votre Majesté approuve le parti que j'ai pris.

« *P. S.* Je joins ici une proclamation du prince Jean, relative à l'affaire du 22.

« Nous avons fait, dans toute la journée, 80 prisonniers environ sur différents points. »

« Mon fils, Marbœuf m'apporte votre lettre du 8 à onze heures du soir. Le général Lasalle est à Altenburg, poussant des postes jusque près de Raab. Vous trouverez ci-joint une lettre du général Montbrun, vous verrez qu'il doit se trouver sur Izany. Le prince Jean se retire-t-il sur Raab ou sur Pesth, c'est ce qui me paraît douteux. S'il se retire sur Raab, il est évident que vous arriverez sur ses flancs. Il paraît que l'embranchement de la route de Raab et de Pesth est à Shumeg, où vous supposez que le prince Jean sera rendu le 9. Toutefois, je pense que le parti que vous avez pris d'aller sur Sarvar est fort raisonnable, puisque de Sarvar à Shumeg il n'y a guère plus loin que de Kormond à Shumeg. S'il se retire sur Papa, vous arriverez avant lui à cette position; si vous vous battez à Papa ou à Raab, vous aurez le général Lauriston, le général Montbrun, et vous pourrez appeler à vous une partie de la division Lasalle, qui est du côté d'Altenburg. Je suppose que vous aurez fait venir le maître de poste et le bailly pour avoir des renseignements. Si le général Lauriston de Sarvar a envoyé non pas seulement le 20e régiment de chasseurs, mais toute la brigade Colbert, il aura atteint la queue de l'ennemi, et aura fait un bon nombre de prisonniers qui éclaireront tous les mouvements. J'attends avec intérêt les nouvelles que vous aurez eues dans la nuit. Nap. à Eug. Schœnbrunn, 9 juin 1809.

« *P. S.* Si le prince Jean se retire réellement sur

Raab, le général Montbrun pourra longer son flanc gauche, l'inquiéter, et lui faire bon nombre de prisonniers. »

à Nap. var. 1809. « Sire, ainsi que j'avais eu l'honneur de l'annoncer hier à Votre Majesté, je me suis porté avec toute l'armée sur Sarvar. Nous y avons pris position, je n'ai fait passer de l'autre côté de la Raab que la division Séras, et le général Lauriston; le corps est couvert 1° par la brigade du général Colbert qui est à Janoshaza, poussant des reconnaissances sur Turgya et Shumeg, ainsi que sur Tuskevar; 2° par le 2° chasseurs qui est à Czell, éclairant et allant aux nouvelles sur la route de Papa. Les dragons sont en réserve à Ikervar. Je n'ai point encore des rapports des quatre régiments de cavalerie légère qui doivent suivre le mouvement de l'ennemi, et nous donner des nouvelles; j'en attends pourtant, ce soir; quant au général Montbrun, il me mande qu'il a forcé la Rabnitz au pont de Sovenyhaza; il a fait faire une charge dans ce dernier village sur 300 cavaliers de l'insurrection, trois ont été tués, et beaucoup d'autres sabrés, le reste s'est enfui sur Raab. J'ai écrit au général Montbrun de se retirer vers Papoty, de se diriger en partie sur Papa, et de faire tout ce qu'il pourra pour m'avoir des nouvelles de l'ennemi.

« J'ai appris de Furstenfeld que 1,500 hommes y étaient arrivés de Gratz, hier dans la matinée : je ne sais pas encore si le général Macdonald suivait de près cette avant-garde.

« Je ne puis encore dire à Votre Majesté ce que je ferai demain ; je ferai aller aux nouvelles de tous les côtés, et si, comme je le présume, j'apprenais l'arrivée positive de l'ennemi à Papa ou son départ certain de Vasarhely pour Raab, je me porterais sur Papa pour tâcher de le combattre, ou du moins de l'écorner.

« Pour or ni pour argent on ne peut trouver un homme du pays qui veuille aller à tel ou tel point pour savoir si l'ennemi y est. Si le prince Jean dépasse Papa et se retire à Raab, je compte m'y présenter, et y jeter au moins des obus, si je puis en approcher. Comme cependant l'ennemi se trouverait entre moi et Votre Majesté, je ne pourrais rester longtemps dans cette position, et j'ai besoin de savoir d'avance quelles seraient, dans ce cas, les intentions de Votre Majesté.

« A l'instant où je termine cette lettre, j'en reçois une du général Macdonald du 7. Il me marque que des postes ennemis se sont présentés à Marburg, où quelques éclopés du 23e de dragons ont été enlevés. Il m'annonce également que, d'après l'avis qu'il reçoit de Léoben, du général Garreau, le général Chasteler devait être à Neustadt le 6. Je ne conçois rien à ce mouvement du général Chasteler, et je n'ai reçu aucun rapport du général Garreau ni du général Rusca, et il paraît que les courriers sont arrêtés pour passer à Klagenfurth. Le général envoyait de tous côtés pour savoir à quoi s'en tenir ; il n'avait pas encore reçu les ordres que je lui ai expédiés, le 6, par suite de ceux de Votre Majesté pour son mouvement

sur le prince Jean, à l'effet de se réunir à moi; suivant mes calculs, il ne devait les recevoir que dans la nuit du 7 au 8. A l'instant même, neuf heures du soir, je reçois une dépêche du général Grouchy, de Vasvar; il a rencontré les derniers hussards ennemis, il poussait sur Baltavar. »

Eugène au ministre. Sarvar, 9 juin 1809.

« Je m'empresse, monsieur le comte d'Hunebourg, de vous rendre compte des mouvements de l'armée, depuis le 6. Ayant su positivement que le prince Jean était à Kormond, où il réunissait les débris de son armée, j'ai dû marcher sur lui pour le combattre, détruire ce qu'il aurait réuni, et rendre ensuite nulle la jonction qu'il aurait pu chercher à opérer avec le prince Charles. Je trouvai également dans ce mouvement l'avantage d'empêcher sa jonction avec le général Giulay, qui est à Agram, et le général Chasteler qui, suivant les rapports, devait chercher à sortir du Tyrol, passer entre nos corps, et se réunir au prince Jean; je m'étais porté, le 5, de Neustadt à Œdenburg.

« Je suis parti, le 7, d'Œdenburg. L'armée a campé, le même jour, à Guns, le 8, à Steinamanger. Là, ayant appris que le prince Jean avait évacué Kormond pour se porter sur Raab, je me suis dirigé aujourd'hui à Sarvar. Les avant-postes ont rencontré l'ennemi sur divers points : il y a eu quelques coups de sabre de donnés; on a fait quelques prisonniers, entre autres un commissaire.

« J'envoie sur tous les points en reconnaissance, pour savoir au juste la direction de l'ennemi, et me

conduire en conséquence. J'ai été joint par le général de brigade Colbert, commandant le 7e de chasseurs et le 9e de hussards. Le général de division Montbrun opère également sa jonction par ma gauche, il est aujourd'hui à Papocz; le général Macdonald devait concourir à cette opération, en se dirigeant de Gratz sur Kormond, mais je crains qu'il ne puisse le faire, parce que le château de Gratz n'était pas encore pris le 7. J'apprends à l'instant que le général Chasteler doit être débouché du Tyrol sur Villach, le 4, et que le général Rusca a dû se replier sur Klagenfurth, et peut-être sur le général Marmont à Laybach. On m'ajoute que le général Chasteler devait être, le 6, à Neustadt; je ne conçois rien à ce mouvement; le fait est que la correspondance est arrêtée. Le général Macdonald, qui avait reçu cet avis, le 7, me marque qu'il envoie en reconnaissance pour s'assurer de ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce rapport; quelques partis se sont présentés à Marburg. Nous occupons ce pays immense, ce qui oblige à morceler l'armée, et notre marche a été tellement rapide, pour opérer la jonction avec la grande armée, que nous n'avons pu poursuivre et détruire plusieurs débris de corps qui, ayant pu se rallier en divers points, gênent nos communications. »

« Je crains, ma bonne Auguste, que tu ne sois inquiète, car je n'ai pas eu le temps de t'écrire ces deux derniers jours, et je sais que mes autres lettres auront été prises ou retardées par Chasteler, qui est sorti du Tyrol sur nos derrières, et qui nous gêne

Eugène à la vicereine. Sarvar, 9 juin 1809, 6 h. du soir.

beaucoup, puisqu'il nous prive de nouvelles. Je prends le parti de t'envoyer celle-ci par Vienne et Strasbourg... Tu sauras que j'ai quitté l'Empereur il y a cinq jours, et que je suis venu avec mon armée à la recherche de l'archiduc Jean; nous désirons tous bien vivement de le rencontrer encore avant qu'il ne passe le Danube. L'Empereur m'a si bien traité, que j'ai pris goût à le contenter, et que je fais tout ce que je puis pour cela.

« Adieu, ma bonne Auguste, sois sans inquiétude, nous nous portons très-bien, malgré nos grandes marches... »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 10 juin 1809.

« Mon fils, je reçois votre lettre datée de Sarvar, le 9 juin, à neuf heures du soir. Il faut bien recommander au général Grouchy et à vos généraux de cavalerie de vous faire connaître quelle cavalerie ils suivent; si c'est de la cavalerie de l'insurrection, de la cavalerie du prince Jean, ou des régiments de ligne qui ne feraient point partie du corps du prince Jean. Tout porte à penser que vous ne devez pas tarder à avoir des nouvelles positives de l'ennemi. Si vous vous approchez de Raab, vous prendrez cette ville. Il n'y a pas d'inconvénient que l'ennemi soit entre vous et moi : le général Montbrun assure votre communication de gauche, le général Lasalle a ses avant-postes à Vieselburg; je lui envoie Marulaz pour le renforcer. Le duc d'Auerstaedt est avec un bon corps d'armée devant Presbourg. Au point de Bayka, à trois lieues de Presbourg, le Danube détache un bras qui va jusqu'à Raab, et forme une île de huit ou dix

lieues de long sur trois de large. Ce matin, l'ennemi avait des postes à l'extrémité du village de Bakendorf, j'ai ordonné au duc d'Auerstaedt de l'attaquer. Lorsque vous marcherez sur Raab, le général Montbrun peut maintenir votre communication avec le général Lasalle, et, par ce moyen, nous ne serons jamais séparés. Je ne sais pas ce qui se passe sur vos derrières ; il n'y a pas de nouvelles du général Rusca. J'ai fait dire au général Marmont de se porter sur Klagenfurth pour chasser Chasteler. *Comme il est possible que les courriers n'arrivent pas, il est nécessaire de ne pas trop engager Macdonald, afin, que lorsqu'on aura des nouvelles positives de l'ennemi, s'il y a des craintes pour Klagenfurth et pour les derrières de l'armée d'Italie, le général Macdonald puisse s'y porter pour rétablir l'ordre*[1]. J'ai envoyé un escadron de chevau-légers polonais sur le Simmering pour avoir des nouvelles. Il faut obliger les gens à parler; il faut faire enfermer les maîtres de poste, et ceux dont on croit pouvoir tirer des nouvelles, s'ils ne veulent rien dire, et, quand on les a forcés à dire ce qu'ils savent, les retenir jusqu'à ce que leurs avis soient vérifiés. Répandez les proclamations que je vous envoie.

[1] Nous appelons l'attention sur ce passage de cette lettre du 10 juin. L'Empereur ne veut pas qu'on engage trop Macdonald à la poursuite de l'archiduc Jean avec les autres corps de l'armée du vice-roi. Ce dernier n'a donc pas tort, comme le dit M. Thiers, d'avoir laissé Macdonald à Papa, à une marche en arrière, lorsque, le 12 et le 13, il s'avance sur Raab ? M. Thiers blâme avec une grande facilité les opérations du prince Eugène, chaque fois qu'il peut le faire, mais il ne dit pas les motifs qui ont fait agir le prince.

« *P. S.* Il ne faut cependant pas se presser de donner une autre direction à Macdonald, mais il ne faut pas trop l'engager, si on continue à avoir des inquiétudes pour les derrières. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 10 juin 1809.

« Mon fils, un officier qui arrive de Neustadt rend compte qu'un aide de camp de Rusca a passé ce soir se rendant à votre quartier général, avec la nouvelle que Rusca a fait 600 prisonniers, et que Chasteler, après les avoir investis deux jours à Klagenfurth, s'était retiré, le 7, du côté de Marburg. Il paraîtrait donc que les communications sont rétablies avec l'Italie; mais Macdonald a dû partir, le 9, pour se rendre du côté de Kormond, il serait convenable de s'assurer qu'il a laissé assez de monde devant Gratz pour résister à ce qui pourrait se porter contre lui, du côté de Marburg ou de Pettau. Les dernières nouvelles que j'ai de vous sont de neuf à dix heures du soir. Il me tarde de savoir ce que vous avez fait aujourd'hui, et d'avoir des nouvelles de l'ennemi. Je verrai aussi avec plaisir la relation que vous a portée l'aide de camp du général Rusca. Écrivez à Marmont comme instruction générale de s'approcher de Gratz et de balayer tout ce qui inquiéterait la communication de Marburg. Instruisez-le que Chasteler n'a avec lui que 4 à 5,000 landwehrs, qui ne peuvent pas soutenir les regards d'un corps organisé[1].

[1] L'Empereur, trois jours après cette lettre au prince Eugène, apprit que le marquis de Chasteler avait avec lui une brigade de fort bonnes troupes. Cette assurance lui fut donnée par le fils du général de Grouchy, alors fort jeune, officier de cavalerie, fait prisonnier par

« Sire, j'ai eu l'honneur de rendre compte, hier soir, à Votre Majesté de la position de l'armée et des rapports qui m'étaient parvenus de différents points. Les rapports que j'ai reçus depuis me laissent dans l'incertitude sur la direction que peut avoir prise l'ennemi, et je ne puis faire de mouvement avant le résultat des reconnaissances que j'ai ordonnées et que j'attends. J'ai seulement fait porter la division Durutte en avant de Sarvar, en échelons avec la division Séras.

Eug. à Nap. Sarvar, 10 juin 1809.

« Le général Grouchy m'écrit de Vasvar, le 9 juin, à dix heures du soir, que tous les renseignements qu'il a eus confirment le passage par Vasvar de l'armée de l'archiduc Jean, qui a dû coucher, le 8, à

les Tyroliens, mené à Chasteler, et qui était parvenu à s'échapper avec quelques prisonniers français, en grisant le détachement chargé de l'escorter. M. de Grouchy, aujourd'hui général et sénateur, avait non sans beaucoup de peine gagné le quartier impérial. Napoléon l'avait très-bien reçu et longuement interrogé. Il rédigea le rapport ci-dessous qu'il soumit à l'Empereur :

« Le général Chasteler a passé, le 9 juin, entre Klagenfurth et Saint-Veit : sa force est de 5 à 6,000 hommes d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie et 5 pièces de canon; son but est d'opérer sa jonction avec l'archiduc Jean.

« Le général Schmidt, battu à Klagenfurth, est rentré dans le Tyrol avec 1,500 hommes de troupes réglées, beaucoup de paysans et deux pièces de canon.

« Il a dû se joindre, à Sachsembourg, au général Debray, qui a sous ses ordres 3,000 hommes et quelques pièces de petit calibre; ces deux corps réunis n'ont pas plus de deux escadrons de cavalerie.

« Le 8 au soir, 4,000 prisonniers de guerre échappés sont arrivés à Villach et Paternon, ils ont été dirigés sur Sachsembourg, ils doivent être armés.

« Ces corps, dans tous les endroits où ils passent, arment les paysans et les emmènent de gré ou de force.

« Les prisonniers de guerre sont bien traités par le général Chasteler, mais indignement par ses officiers et soldats. »

Baltavar. Il n'a rencontré que de l'infanterie et point de cavalerie; ce qu'il attribue à ce que le pays est très-boisé. Son avant-garde était, hier soir, à Olyko, poussant des partis sur Baltavar; il se proposait d'envoyer jusqu'à Turgye et Saint-Groth. Je lui ai ordonné de se porter à Shumeg, et de pousser des partis sur toutes les routes, et de ne pas perdre de vue l'arrière-garde ennemie. Je lui ai enjoint de m'écrire quatre fois par jour, afin que je sache toujours à quelle hauteur il est.

« Le général de brigade Colbert m'écrit, de son bivac de Janoshaza, d'hier soir, à dix heures, qu'à son arrivée il a chassé quelques postes de hussards de l'archiduc Jean et de l'insurrection, et qu'une heure après avoir établi ses postes, 7 à 800 hussards sont venus le tâter; qu'étant resté en position, les hussards se sont retirés. Il apercevait, à deux lieues environ dans la direction de Papa, des feux annonçant un bivac assez considérable.

« Le général Lauriston a observé, à vue, tout le pays en avant de Czell, au moyen de la hauteur de Sag; il n'a rien découvert. Il a interrogé un homme, parti, le 9, de Papa. Cet homme assure qu'il n'y avait qu'un hôpital. On ne parlait même pas des troupes de l'archiduc Jean; on attendait les troupes françaises.

« Le général Montbrun, avec sa division, a fait, depuis hier, sa jonction avec nous; il est à Papocz.

« Je reçois à l'instant l'avis que le général Macdonald arrive aujourd'hui à Kormond avec la division Lamarque, et deux régiments de dragons; il a

laissé, pour l'attaque du fort de Gratz, le général Broussier avec sa division, moins deux bataillons qui ont passé à l'avant-garde.

« Les forces du général Broussier sont disposées, savoir : 3 bataillons du 84e pour l'investissement du fort; 2 bataillons du 9e sont répartis sur les places de ce bourg, 2 bataillons du 92e; de la ville à la rive gauche de la Muhr. Le 3e bataillon du 9e est en position à l'entrée du faubourg de Gratz, pour observer les partis que Chasteler pourrait jeter des montagnes sur la ville de Gratz.

« Le général Broussier a reçu les instructions pour continuer l'attaque du fort, et, aussitôt pris, il doit rejoindre le général Macdonald.

« Les rapports de ce soir semblaient annoncer que l'ennemi était à Vasarhely et à Uk; il est très-certain que rien n'a paru du côté de Papa; nos coureurs en ont été à une demi-lieue, chassant devant eux quelques hussards de l'insurrection; mais aucune nouvelle du prince Jean de ce côté. Je me porte donc, demain, à Janoshaza, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Majesté, et je ferai en sorte de m'emparer dans la journée du pont de Karaco, qu'occupait encore l'ennemi ce soir. J'agirai ensuite suivant le mouvement de l'ennemi, et suivant ce que j'apprendrai.

« Je donne ordre au général Grouchy de ne pas perdre l'ennemi de vue, et l'ordre au général Macdonald de se porter demain à Baltavar. Il ne pourra y arriver que tard, sans doute; mais, après demain, il pourrait être en ligne, et sa présence opérera

toujours une bonne diversion. Je ne manquerai pas de rendre compte à Votre Majesté de tout ce qui se passera.

« Ci-joint la situation des corps que j'ai ici.

« Au moment où je termine cette lettre, je reçois un rapport du général Macdonald, qui a reçu mon ordre, du 6, pour se porter en avant, mais qui n'avait pas pu encore l'exécuter. Il paraissait inquiet des mouvements de Chasteler sur ses derrières, et du mauvais esprit de la ville et de tout le pays; quelques partis ennemis, qui se sont présentés à Marburg et Erenhausen, avaient achevé de monter toutes les têtes. Je lui écris cependant de se porter en avant, parce que, si je m'avance davantage dans la Hongrie, je serais bien aise d'avoir quelques mille hommes de plus; et je lui ordonne de faire arrêter 40 à 50 individus, à prendre parmi les plus notables, pour répondre de la tranquillité du pays.

« Au moment où je termine ma lettre, je reçois un rapport du général Grouchy, qui annonce que, d'après tous les renseignements qu'il se procure, le mouvement de l'archiduc Jean paraît tout à fait prononcé sur Pesth. Si les rapports de ce soir confirment ce mouvement, je me porterai demain à Janoshaza, faisant cependant occuper le pont de Merse par le général Lauriston, le cours de la Marczal n'étant pas guéable à cause des marais qui l'entourent. Je dirigerai le général Montbrun sur Papa, et de là il jettera des partis sur Raab et sur Wesprim, reliant avec moi par Vasarhely. »

« Sire, j'ai reçu les ordres de Votre Majesté relativement aux intendants pour l'administration des provinces. J'avais provisoirement établi des administrateurs français, et je n'ai pas placé de sujets italiens, parce que c'eût été, ce me semble, vouloir pressentir les intentions de Votre Majesté sur les provinces conquises. Si Votre Majesté consent à employer des auditeurs de son conseil d'État du royaume, j'aurai l'honneur de lui proposer le conseiller d'État Scapoli pour intendant de Carinthie, et le conseiller d'État Agucchi pour la province de Styrie. » Eug. à Nap. Sarvar. 10 juin 1809.

« Mon fils, je reçois votre lettre, du 10, à six heures du soir, datée de Sarvar. Si le prince Jean se retire décidément sur Pesth, il faut vous emparer de Raab. L'occupation de cette place sera d'un bon effet. Vous couvrirez, d'ailleurs, toute la ligne depuis Raab jusqu'au lac Balaton, et vous serez à Raab à mi-chemin de Bude à Vienne. Donnez ordre au général Marmont de battre le corps qui est du côté de Pettau, et de le jeter sur vous. Réitérez vos ordres pour l'armement de Klagenfurth ; cette enceinte nous a été déjà très-utile, et le sera encore plus dans cette guerre; qu'on y fasse passer tous les canons nécessaires. Il faut redoubler d'efforts pour prendre la citadelle de Gratz. J'attends avec intérêt de vos nouvelles de ce matin. » Nap. à Eug. Schœnbrunn, 11 juin 1809.

« Sire, depuis trois heures du matin, je suis à cheval, et c'est ce qui explique ce qui m'a empêché Eug. à Nap. 11 juin 1809.

toute la journée d'écrire à Votre Majesté Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en informer Votre Majesté, j'avais mis en mouvement toute l'armée sur Janoshaza, mais je l'avais précédée de ma personne, impatient d'avoir des nouvelles de l'ennemi.

« A mon arrivée, j'appris que le pont de Karaco n'était occupé que par 20 à 30 hommes, et je distinguai dans la pleine 22 à 25 chevaux. Les prisonniers faits de ce côté, comme de celui de Lauriston, annonçaient tous que le prince Jean et son armée étaient partis, hier à cinq heures du soir, de Tuskevar pour Papa. La crainte de le manquer me fit arrêter le mouvement sur Janoshaza, et je fis, par ma gauche, porter les deux divisions Baraguey-d'Hillers sur Czell.

« Le corps de Grenier était déjà trop près de Janoshaza pour le faire rétrograder; d'ailleurs, il était essentiel de s'emparer du pont Karaco. Le général Lauriston était maître à ma gauche du pont de Merse, et, dès lors, je me trouvai maître des deux seuls débouchés par lesquels il m'était possible de marcher à eux, car la Marczal est environnée de marais, et n'est nullement guéable; j'ordonnai les dispositions pour le passage de vive force : deux bataillons du 25e léger passèrent, et s'établirent de l'autre côté du pont, sans presque tirer un coup de fusil. L'ennemi avait 4 pièce d'artillerie qui faisaient feu. J'ai fait passer de suite 4 pièces, et la division de cavalerie Colbert. Il y a eu dans la soirée une affaire de cavalerie qui fait le plus grand honneur à nos troupes, et particulièrement au régiment de hussards : il a fait des charges très-brillantes sur

le double de force de lui. Enfin, toute la plaine de Karaco a été complétement balayée, et nos avant-postes étaient à l'entrée de Tuskevar où l'ennemi paraissait avoir quelques bataillons d'infanterie. Vers six heures du soir, le général Grouchy, qui venait de Baltavar, a fait sa réunion; il me mande avoir battu l'ennemi, dont il a fait 80 à 100 prisonniers, et tué plus de 400 hommes. Le général de Broc a fait une charge sur un bataillon carré qui a été entièrement sabré; nous n'avions pu faire à Karaco que 50 prisonniers; nous avons perdu aujourd'hui 8 à 10 hommes tués, et 4 blessés. Le général Grenier à l'ordre de poursuivre l'ennemi avec ses divisions et les 6 régiments de cavalerie légère.

« Nous devons déboucher du pont de Merse vers neuf heures du matin.

« Nous marchons tous ensemble en deux colonnes sur Papa; je laisserai 2 bataillons et 2 pièces d'artillerie à Merse.

« Le général Macdonald arrivera demain à Tuskevar. L'officier qui aura l'honneur de remettre cette lettre à Votre Majesté lui donnera de vive voix tous les détails qu'elle pourra désirer. »

« Sire, pour rendre un compte exact à Votre Majesté des opérations du général Rusca, j'ai l'honneur de lui adresser la copie du rapport qu'il vient d'en faire au chef d'état-major général de son armée d'Italie. Eug. à Nap. Czelle. 12 juin 1809.

« J'ai également l'honneur d'adresser à Votre Majesté une lettre du général Marmont à ce sujet, ainsi

que l'état de situation de son armée au 1er de ce mois. En répondant au général Marmont par le retour de son aide de camp, je n'ai pas manqué de lui faire connaître les dernières instructions de Votre Majesté, en lui recommandant surtout de tenir nos communications libres autant que possible. »

...g. à Nap. Papa, ... juin 1809.

« Sire, je m'empresse d'avoir l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de mon arrivée à Papa. Le général Grenier s'y est porté hier par la route de Karaco avec deux divisions, et le général Grouchy qui avait sous ses ordres la division de cavalerie légère Sahuc et la brigade Colbert. Je suis parti, ce matin, du pont de la Marczal avec le corps de Baraguey-d'Hilliers, la division Montbrun, les Badois, la garde royale et la division de dragons. Le rendez-vous avec le général Grenier était à la hauteur du village de Nyarad pour dix heures du matin ; tous les renseignements nous annonçaient que l'ennemi était réuni à Papa.

« Le général Montbrun, qui éclairait ma marche, rencontra l'ennemi à Szalok : il le fit charger; on en sabra une bonne quantité, et une bonne quantité restèrent prisonniers. Les colonnes ne pouvaient pas aller très-vite, car le pays est boisé; il y avait plusieurs ponts à rétablir, et je n'arrivai que vers onze heures à Nyarad ; de là nous découvrîmes Papa dont une immense plaine nous séparait. Toutes les forces de l'ennemi en cavalerie étaient déployées dans cette plaine, sur plusieurs lignes. On distinguait aussi leur artillerie et leurs lignes d'infanterie ap-

puyées à Papa, et dans une assez bonne position. Le général Montbrun s'avança dans la plaine avec sa division; je lui donnai l'ordre d'amuser l'ennemi dans la plaine, en attendant que le général Grouchy pût déboucher dans la plaine avec sa cavalerie légère, ainsi que tout était convenu : j'envoyai sur la droite reconnaître la hauteur où devait se trouver le général Grenier, et il ne pouvait être à ma hauteur que vers deux heures après midi. Vers midi j'aperçus un mouvement de retraite bien décidé dans l'infanterie ennemie, mais je ne pouvais m'avancer dans la plaine qu'occupait en grande force leur cavalerie avant que la mienne arrivât. Enfin, vers les deux heures après midi, j'aperçus sur ma droite la brigade du général Colbert, suivie de la division Grouchy. Alors j'ordonnai les dispositions pour l'attaque de Papa, où j'espérais trouver encore l'infanterie de l'arrière-garde ennemie. Toute notre cavalerie se trouva en un moment sur l'ennemi; on manœuvra de part et d'autre avec beaucoup de précision et de courage. Notre cavalerie fit plusieurs charges très-brillantes en sabrant toujours une quantité d'ennemis, et ramenant des prisonniers; enfin on les força à une retraite complète, et à quatre heures notre cavalerie était dans les rues de Papa. Ils y avaient laissé 2 ou 300 hommes d'infanterie, quelques pièces d'artillerie, et tout était soutenu par leurs colonnes de cavalerie, car les rues sont très-larges.

« Je fis tourner la ville par la droite et par la gauche; la colonne de gauche, que dirigeait Montbrun, devait gagner la route de Raab avant tout ce

qui était dans le village; mais, plusieurs ruisseaux et les marais qui les bordaient nous empêchèrent de passer, et nous dûmes nous rapprocher du front de la ville. On échangea quelques coups de canon; mais l'ennemi, voyant arriver nos colonnes en bon ordre, se retira comme l'éclair, et alla gagner la plaine de l'autre côté de Papa, et où toute la cavalerie était encore en bataille. Le général Montbrun, qui ne perd pas une bonne occasion, fit charger en colonne le 1er de chasseurs, et leur infanterie fut impitoyablement sabrée. La cavalerie a de suite débouché dans la plaine qui conduit à Raab, et l'on s'est de nouveau formé, marchant toujours à l'ennemi, pour chercher à l'entraîner. Tous nos efforts ont été inutiles. Il est actuellement huit heures du soir, et le général Montbrun me fait dire qu'il désespère de les joindre aujourd'hui. L'armée a pris position ici : elle y est réunie. Demain, à cinq heures du matin, nous nous mettrons en mouvement pour marcher sur Raab. Voici les renseignements que je me suis procurés ici; le prince Jean est effectivement parti hier, de bonne heure, de Tuskevar avec son armée; il est arrivé hier soir, à cinq heures; le corps avec lequel nous avions eu affaire hier, près de Tuskevar, n'est arrivé ici qu'à la pointe du jour.

« Les bagages avaient filé depuis deux ou trois jours : le prince Jean, le général Frimont, Collorédo, Jellachich, ne sont partis d'ici que deux heures après midi, après avoir mis en mouvement toute leur infanterie. On prétend cependant qu'ils coucheront à Teth, et qu'ils n'arriveront à Raab que demain de

bonne heure. Nous tâcherons de les y suivre de près; mais il est impossible de marcher plus vite qu'ils ne le font. Les gens du pays assurent que le prince Jean va passer le Danube avec toute son armée, pour se rallier au prince Charles et reprendre, dit-on, l'offensive sur Votre Majesté. D'autres disent que toute l'armée autrichienne se portera sur Comorn, comme le seul point d'appui qu'ils aient en ce moment. Aussitôt que je serai arrivé à Raab, soit demain, soit après-demain matin, je compte m'emparer des faubourgs et jeter quelques obus dans la ville, pour l'obliger à se rendre. Je serai bien aise d'avoir des instructions de Votre Majesté. »

« Mon fils, je reçois votre lettre du 12, à huit heures du soir, datée de Papa. J'ai fait connaître votre position au duc d'Auerstaedt, pour qu'il donne l'ordre à Lasalle et Marulaz d'appuyer votre gauche, et pour que, lorsque vous serez du côté de Raab, les communications soient sur-le-champ établies par Saint-Miklos et Veiselburg. Ce mouvement, au lieu de vous éloigner d'ici, vous en rapprochera. La ville de Raab est une ancienne place forte, mais je la crois démolie. Je pense qu'on y a fait des travaux depuis quelques jours de ce côté-ci. Si vous la prenez, ce sera une chose utile. Je ne comprends pas bien encore quel est le projet de l'archiduc Jean. Je ne crois pas qu'il y ait de pont à Comorn, il n'y en a qu'à Pesth[1]. Il ne se risquera pas à passer le Danube et à

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 13 juin 1809.

[1] Napoléon était dans l'erreur, il existait un pont à Comorn.

s'affaiblir devant vous, à moins d'avoir un pont ou une place forte. Au reste, lui faire le plus de mal que vous pourrez, l'acculer au Danube, le couper de ses communications avec Chasteler et Giulay qui paraissent avoir le projet de le joindre, faire tomber la citadelle de Gratz par son isolement, et maintenir vos communications par votre gauche avec le duc d'Auerstaedt, faire construire des ponts sur la Raab, tel doit être votre but. Vous verrez, par la lettre que vous écrit le major général, que je fais donner l'ordre au général Marmont de marcher sur Giulay et Chasteler, et d'avancer même sur Gratz. »

Eug. à Nap. Szemere. 13 juin 1809.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de tout ce qui s'est passé dans la journée d'aujourd'hui.

« Je suis parti ce matin de Papa avec toute l'armée. Nous avons rencontré, à peu de distance des postes avancés, les postes ennemis, et l'on s'est tiraillé de part et d'autre jusqu'au village de Szemere, où, la plaine s'ouvrant davantage jusqu'à Raab, nous pûmes les poursuivre plus vigoureusement. La journée de Papa à Raab était beaucoup trop longue pour l'armée, surtout devant, en arrivant, ou avoir une affaire, ou attaquer des faubourgs, etc. Je laissai donc les ordres au village de Szemere pour que l'armée y prît position en arrivant, et je poussai en avant avec la cavalerie. Mon intention était de reconnaître le plus près possible la position de Raab, afin de savoir ce que nous pourrions entreprendre le lendemain. Nous dépassâmes sans beaucoup de difficultés

le village de Szanak. Dans cet endroit, la plaine se rétrécit un peu par les monticules qui arrivent tout près de ce village : je laissai dans cette position la cavalerie, et je m'avançai avec quelques peletons pour reconnaître l'ennemi. Nous vîmes bientôt toute la ligne d'infanterie et de cavalerie qui était en avant de Raab, et qui marcha sur nous avec assez d'assurance. J'ai pu juger leur cavalerie forte d'environ 5,000 chevaux, et leur infanterie semblait être de 20,000 hommes environ. L'ennemi, en marchant sur nous, démasqua une quinzaine de pièces d'artillerie contre les quatre seules pièces d'artillerie légère que nous avions; le feu fut assez vif : les tirailleurs s'engagèrent, quelques charges se succédèrent, mais notre cavalerie faisant toujours bonne contenance et ayant dans chaque mêlée fait beaucoup de mal à l'ennemi.

« Ayant pu juger moi-même de l'intérêt qu'il y avait pour nous de conserver la position de ces collines qui (quoiqu'à une lieue et demie de Raab) en dominent toute la place et devaient nous faciliter nos opérations de demain, j'ordonnai à la cavalerie de tenir ferme, en avant de ces collines, et j'envoyai de suite chercher une division d'infanterie pour y prendre position, et j'ordonnai que six pièces de réserve vinssent renforcer l'infanterie et la cavalerie. L'ennemi a toujours, dans la journée, continué son mouvement en avant, et toujours il a été arrêté par l'intrépidité de notre cavalerie. Enfin, la bonne contenance de nos troupes à cheval a facilité l'arrivée de la division Durutte dans la position, et lorsque nous

démasquâmes, le soir, les six pièces d'artillerie légère de renfort, le feu de la leur fut de suite ralenti, et notre cavalerie reprit ce soir la position du matin.

« En total, cette journée a été très-glorieuse pour les troupes à cheval. Elles ont manœuvré pendant plusieurs heures sous le feu de l'ennemi avec sang-froid, et ont montré beaucoup d'intrépidité dans les charges réelles qui ont eu lieu. Ce soir, le prince Jean avait sa droite à Raab et sa gauche à Kismegger, de manière qu'il couvrait les routes de Comorn, de Pesth et de Wesprim. J'ignore maintenant quelles sont les intentions de l'ennemi. S'il reste en position près de Raab, nous l'attaquerons demain ; s'il se retire sur Comorn, comme ses dispositions semblent le faire croire, nous le poursuivrons dans cette direction.

« Enfin, Sire, le combat de Raab peut passer pour une très-belle affaire de cavalerie. L'ennemi a eu environ 200 morts et 5 à 400 blessés. Nous lui avons fait 600 prisonniers, dont 450 formaient un bataillon d'insurgés hongrois qui a rendu les armes aussitôt qu'il a été abordé. Les officiers prisonniers autrichiens prétendent qu'ils ont eu un général tué. Cette journée nous coûte 300 chevaux tués et autant d'hommes hors de combat.

« L'officier d'ordonnance de Votre Majesté pourra lui donner les détails que le temps et la fatigue ne me permettent pas de lui écrire.

« *P. S.* Ce que je ferai demain dépendra de la position dans laquelle je trouverai l'ennemi à la pointe du jour. »

« Mon fils, donnez ordre que le chef de brigands, comte de Mascarelli, qui a été pris en Dalmatie, soit traduit à une commission militaire. » Nap. à Eug. Schœnbrunn, 14 juin 1809.

« Sire, je m'empresse de rendre compte à Votre Majesté que j'ai livré bataille aujourd'hui au prince Jean, et que j'ai eu le bonheur de la gagner. C'était l'anniversaire d'un trop beau jour pour qu'il pût nous arriver malheur. Eug. à Nap. Du quartier-général sous Raab, 14 juin 1809.

« Les positions de l'ennemi ont été enlevées après avoir été perdues et reprises sept fois. L'armée autrichienne a eu 2,000 tués ou blessés, et 1,500 prisonniers. Nous avons, en outre, 2 canons et 2 drapeaux. J'adresse ces derniers à Votre Majesté par le général Caffarelli, qui est arrivé, il est vrai, dans la soirée; mais j'envoie avec lui le colonel Rambourgh, qui a été témoin de toute l'action.

« Voici, depuis quatre jours, trois combats et une bataille, et toutes ces affaires ont été extrêmement glorieuses pour les armes de Votre Majesté.

« J'aurai l'honneur de lui adresser demain le rapport détaillé de cette journée.

« Notre perte peut s'évaluer à 1,500 tués ou blessés.

« *P. S.* L'ennemi se retire sur Comorn. Je le fais pousser demain par la cavalerie, et pendant que nous rétablissons nos munitions, relevons les blessés, etc., je ferai tâter les faubourgs de Raab et sommer la ville. Elle m'a cependant paru à l'abri d'un coup de main.

« Après-demain je poursuivrai l'ennemi. Je dois

dire à Votre Majesté que des renforts en cavalerie et infanterie sont certainement arrivés au prince Jean, car nous avons en tête, aujourd'hui, près de 40,000 hommes, dont au moins 6,000 chevaux, et il y a des régiments que nous ne connaissions pas. »

Imp. à Eug. Schœnbrunn, 5 juin 1809.

« Mon fils, l'officier d'ordonnance Montesquiou arrive, qui m'apporte votre lettre datée de Szemere, le 15, à minuit. Votre instruction générale est de poursuivre l'archiduc Jean, et de lui faire le plus de mal que vous pourrez, sans vous compromettre. Il est probable que Raab n'est pas suffisamment fortifiée pour que l'ennemi ose y mettre une garnison considérable de ses bonnes troupes. S'il n'y met que de mauvaises troupes, la ville étant investie, elle se rendra, ce qui nous donnera l'avantage de lui prendre du monde et d'avoir un bon poste. S'il y a là un camp retranché, et que toute l'armée veuille y tenir, vous le menacerez et vous le couperez de ses communications avec Comorn. Enfin, si l'archiduc fuit devant vous, vous le poursuivrez pour qu'il ne puisse pas passer le Danube à Comorn, où il n'y a pas, je crois, de pont, et pour qu'il soit obligé de se réfugier à Bude, sans vous éloigner davantage de moi. La ligne derrière la Raab me convient pour vous, puisque mes ponts sur le Danube vont s'achever et que je pourrai vous rappeler en quatre jours, en en dérobant au moins deux à l'ennemi, ce qui vous permettra de vous trouver à la bataille, tandis que l'ennemi ne pourra pas y être. Votre but est donc de l'empêcher de passer à Comorn, et alors de l'obliger

à se jeter sur Bude, ce qui l'éloigne de Vienne. Votre principale opération doit être de prendre Raab, s'il se peut, d'éloigner le prince Jean des frontières de la Styrie et de faire tomber la citadelle de Gratz. Il me tarde d'apprendre que Marmont soit arrivé à Gratz, afin d'être assuré que ce point important est à l'abri de toute attaque, et d'avoir cette mauvaise citadelle. »

« Sire, ce matin, à la pointe du jour, j'ai fait occuper les faubourgs de Raab par les Badois. Le général Lauriston a, d'après mes ordres, envoyé sommer la ville. Un colonel du génie, qui y commande, a refusé de se rendre, et j'ai fait mettre en batterie 6 obusiers et 2 pièces de 12. Le feu a commencé vers huit heures du matin, et à dix heures plusieurs maisons étaient en flammes. J'ai fait envoyer une seconde sommation qui n'a pas été plus heureuse que la première. Nous tâcherons de jeter encore quelques obus, mais je crains de me dégarnir du peu de munitions qui me restent, nous en avons beaucoup brûlé hier : il nous faut envoyer d'ici jusqu'à Vienne pour le remplacement, c'est-à-dire perdre huit jours. Eug. à Nap. Szabadhegy, 15 juin 1809.

« Le général Piré arrive à l'instant : il a passé le bras du Danube un peu au-dessous de Raab avec quelques hommes, et a communiqué, par ce moyen, avec nous. Je renvoie les lettres par le même chemin, espérant qu'elles gagneront quelques heures. Nos pertes de la journée d'hier sont plus fortes que je ne le croyais, elles approchent de 2,500 hommes.

Voilà nos régiments très-affaiblis; d'après les renseignements pris ce matin, voilà quelle aurait été la force du prince Jean : 18 à 20,000 hommes de son armée, plus 12 à 15,000 hommes d'insurgés, commandés par le prince palatin, je n'ai pu savoir au juste s'il était de sa personne à la bataille; plus le général Hadik, parti de Teiss avec 8,000 hommes, et arrivé le 11, à Saint-Jonni, passant par Comorn. Je ne sache pas qu'il soit venu des troupes du prince Charles; seulement, le général Marziany, que j'ai beaucoup retourné, m'a dit ces phrases :

« 1° Je nommais les régiments de son armée qui avaient été à telle ou telle affaire, leur uniforme, la perte de leurs dragons. Il m'a dit : « Mon prince, vous « avez encore devant vous plusieurs régiments que « vous ne connaissez pas, et qui n'ont point encore « fait la guerre avec vous. » Je n'ai pu en savoir davantage.

« 2° Je lui demandai si tous les généraux étaient d'avis de livrer bataille, et pourquoi ils ne nous avaient pas attendu à Kormond ou à Papa. Il me répondit : « A vous franchement parler, mon avis à « moi n'était pas qu'on se battit à Raab; puisque « nous devions nous retirer, il était inutile d'avoir « des engagements, et nous en avons trop eu depuis « la Piave. »

« Je le dirige sur Vienne, ainsi que les prisonniers; nous en avons fait 3,500 au moins, depuis dix jours que nous sommes en Hongrie. »

ène nistre. « Je m'empresse de vous rendre compte, mon-

nistre comte d'Hunebourg, que, d'après les a Majesté l'Empereur, je suis parti de son néral, le 3 de ce mois, pour me mettre à la poursuite du prince Jean qui effec- traite en Hongrie et qui ralliait toute on hongroise. J'ai dirigé l'armée par et Güns, et j'ai eu le bonheur de rencontrer ans la plaine de Karaco. Après avoir forcé de la Marczal avec la 1re brigade de la rutte, nous avons eu une affaire de ca- -brillante dans laquelle l'ennemi a perdu es en tués et blessés, et pareil nombre de . Les seuls 7e de chasseurs et 9e de hus- tenu tête à près de 2,000 chevaux. J'ai nsuite l'ennemi à Papa, où il faisait mine tenir ; mais bientôt il céda à la bravoure tuosité de nos troupes; il eut encore dans combat 4 à 500 hommes tués ou blessés nbre de prisonniers de Papa. Je continuai re l'ennemi avec vitesse, et Czanak fut le oint où je lui livrai un troisième combat. ns les deux premiers, il fut battu et mis et nous lui fîmes 5 à 600 prisonniers de e ligne et d'insurgés hongrois. La cava- re du général Montbrun, la brigade du olbert et le général Grouchy, avec la divi- c, ont tenu la plaine malgré des forces su- et une artillerie nombreuse, et par là ont temps à l'infanterie de prendre la position k, à laquelle j'attachais beaucoup d'impor- r, 14, jour mémorable de l'anniversaire

Au camp sous Raab, 15 juin 1809.

des batailles de Marengo et de Friedland, je résolus de livrer bataille à l'ennemi qui avait pris position à Szabadhegy, sous Raab. J'avais en face de moi les deux armées réunies du prince Jean et de l'archiduc palatin. L'ennemi était nombreux et avait des positions formidables; mais le souvenir des journées de Marengo et de Friedland nous présageait du bonheur. A onze heures du matin, la cavalerie monta à cheval et s'avança jusqu'à moitié de la plaine pour me faciliter la formation de mes colonnes. Je me disposai par échelons, par la droite, et par division; la division Séras formait le premier échelon de droite, ensuite la division Durutte, puis la division Séveroli; enfin, à l'extrême gauche, le corps des Badois, chargé particulièrement d'observer la ville de Raab. La division Pacthod était en arrière au centre, en réserve; chaque division était sur deux lignes et restait formée en colonne pour traverser la plaine, les premières lignes ne devant se déployer qu'auprès de la position. Toute la cavalerie légère du général Montbrun, y compris la brigade du général Colbert, soutenu par la division de dragons du général Grouchy, était chargée, avec 8 pièces d'artillerie légère, de couvrir notre droite et de maintenir la nombreuse cavalerie qui était devant nous. La division de cavalerie légère du général Sahuc était à la gauche, soutenant les Badois, et avait en tête un millier de chevaux ennemis. En réserve étaient les dragons du général Pully, qui arrivaient au moment même, et les dragons de la garde. L'armée, ainsi formée, se mit en marche, et on arriva à la portée

de l'ennemi. L'attaque commença par la droite; les seconds et troisièmes échelons arrivèrent successivement, et, en moins de trois quarts d'heure toute la ligne était déployée. Le combat fut très-opiniâtre de part et d'autre; les positions furent successivement, et jusqu'à trois fois, prises et reprises. Enfin, les derniers bataillons de chaque division furent mis en mouvement, ainsi que la 1re brigade de la division de réserve, et ce dernier effort décida la victoire en notre faveur. L'ennemi fut mis en pleine déroute, laissant sur le champ de bataille plus de 5,000 morts ou blessés; nous lui prîmes, en outre, environ 3,000 prisonniers, 5 canons, 2 drapeaux et un général.

« L'armée, dans cette bataille, s'est couverte de gloire. Le nombre de ceux qu'il faudra citer sera très-grand; l'ennemi était, sans contredit, bien supérieur à nous, il avait des positions formidables et a déployé beaucoup d'opiniâtreté. J'ai vu de nos bataillons repoussés cinq fois dans leur attaque et revenir cinq fois à la charge; j'ai vu des pièces d'artillerie légère ne vouloir point abandonner le plateau qu'elles avaient occupé, et se défendre avec le sabre contre les baïonnettes autrichiennes. J'ai vu un passage de ligne de la division italienne réellement étonnant; la première ligne, en déroute, a traversé la seconde, et pas un homme de la seconde n'a été ébranlé. Les généraux et officiers supérieurs ont réellement fait des prodiges en ramenant autant de fois les mêmes troupes à la charge; les généraux Baraguey-d'Hilliers, Grenier, Durutte, Seras, Bonfanti et Dessaix ont eu plusieurs chevaux tués ou

blessés sous eux. Le général Sévéroli a été atteint de deux balles, le général Valentin a été aussi blessé d'une balle, et tous deux sont restés à la tête de leurs troupes; quatre de mes aides de camp ont été également blessés. Nous avons eu plus de 2,000 hommes hors de combat, parmi lesquels nous avons à regretter le colonel Thierry, du 23e léger, qui a été tué, et le colonel Espert, du 102e, qui a été grièvement blessé. Cette bataille, si glorieuse pour les armes de Sa Majesté, a coûté plus de 6,000 hommes à l'armée ennemie, et les résultats en auraient été encore bien plus beaux si notre cavalerie, qui était occupée à contenir la nombreuse cavalerie ennemie, et qui a soutenu contre elle plusieurs charges brillantes, avait pu se trouver plus à notre portée. Notre armée a occupé la position de Szabadhegy, sous Raab, et déjà nos avant-postes sont sur la route de Comorn. Je porte aujourd'hui mon quartier général à Gonyo, sur la route directe de Comorn. L'état-major vous fera connaître les détails particuliers de cette bataille et les noms des généraux, officiers et soldats qui se sont distingués. »

Eugène à la vice-reine. Szabadhegy, près Raab, 15 juin 1809, 2 heures après midi.

« Je t'envoie Tascher, ma bonne et tendre Auguste, pour te porter de mes nouvelles et te rassurer. Voici plusieurs jours que je n'ai pu t'écrire, car j'ai été presque vingt heures par jour à cheval; j'ai gagné, les 11, 12 et 13 de ce mois, trois combats, et hier, 14, jour anniversaire des batailles de Marengo et de Friedland, j'ai remporté une brillante victoire sur l'armée du prince Jean. L'affaire a été une des plus

chaudes que j'aie vues de ma vie. Pour enlever la position qu'occupait l'ennemi, nous avons été repoussés six fois, et ce n'est qu'à la septième qu'on est parvenu au sommet du plateau. Nos pertes, sans être aussi fortes que celles de l'ennemi, sont cependant assez considérables. J'ai eu, pour ma part, D'Anthouard, Triaire et Delacroix blessés de balles; Debrême a eu un boulet qui lui a frisé le ventre. Ils en ont tous les quatre pour quelque temps. Plusieurs chevaux de mes officiers et de mon piquet ont été tués, et Petrus (mameluk) a été blessé à la tête d'une balle, étant derrière moi; tous ces détails sont maintenant passés, et je puis te les donner. Nous avons pris deux drapeaux, et l'insurrection hongroise mettra un peu d'eau dans son vin de cette aventure. Je crois que nous avions hier, devant nous, presque le double de nos forces; Tascher te donnera tous les détails de nos différentes affaires. L'Empereur me l'a accordé pour aide de camp, ainsi que Jules de Serres, qui était aide de camp du ministre de la guerre, et le jeune Labédoyère, qui était aide de camp de Lannes, et dont on dit le plus grand bien. Il m'en faudra bientôt d'autres, car ils ne sont pas heureux à notre jeu.... Adieu, ma bonne Auguste, je suis un peu fatigué, car, dans ces huit jours, je n'ai sûrement pas dormi six heures. »

« Mon fils, l'officier que vous avez fait partir le 15, à deux heures après-midi, est arrivé le premier; deux heures après est arrivé le général Caffarelli. Je vous félicite sur la bataille de Raab; *c'est une petite-*

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 16 juin 1809.

fille de Marengo et de Friedland. Je suppose que le 15 toute votre cavalerie et votre artillerie légère se sont mises à la poursuite de l'ennemi. Ou l'ennemi a un pont à Comorn, ou il n'en a pas: s'il en a un, il faut l'abattre, car il n'aura pas pu faire une estacade, ce qui est un travail long. Il faut l'abattre en jetlant dessus, au courant de l'eau, des moulins et des grands bateaux que vous ferez détacher, surtout pendant la nuit. Le général Macdonald et votre parc ont dû rafraîchir vos munitions. Vous avez dû jeter des ponts sur la Raab, afin de bien établir votre communication par ici avec le maréchal Davout : j'ai ordonné à ce maréchal de vous envoyer toutes les munitions qu'il pourrait; de faire passer des marins au général Lasalle, de lui envoyer 6 mortiers et 3 ou 4 obusiers, et d'en dresser des batteries contre Raab de son côté. Chargez le général Lauriston d'en faire autant de votre côté, et de bombarder la ville jusqu'à ce qu'elle se rende; faites même un simulacre de siége, si cela est nécessaire. Vous aurez sans doute mis Macdonald, qui est frais, à la poursuite de l'ennemi pour l'empêcher de se placer vis-à-vis de Comorn, et l'obliger à se réfugier sur Pesth. Je suppose que vous aurez fait filer tous vos caissons vides par la route de Presbourg; j'ai envoyé 30 caissons de 6, 10 de 12 et 30 obusiers de 24, qui remonteront vos caissons, les chargeront et s'en reviendront. Vous ne devez pas craindre de manquer de munitions. Le duc d'Auerstædt avait fait approcher de vous le général Gudin avec 6,000 hommes, mais il est nécessaire que le général Gudin ne passe pas Raab, et que

même, s'il n'y a rien de nouveau, il puisse joindre le duc d'Auerstædt. Cependant je n'en donne pas encore l'ordre; j'attends pour cela vos derniers renseignements. J'ai envoyé l'ordre à Marmont de venir à Gratz; aussitôt qu'il y sera arrivé, je vous ferai rejoindre par le reste du corps de Macdonald. Placez des partis sur votre droite, car, si Chasteler ou Giulay s'étaient dirigés par là, vous pourriez leur jouer quelque mauvais tour; cela est probable, ils ne doivent pas avoir beaucoup de cavalerie. J'ai envoyé 200 de mes chevau-légers polonais à OEdenburg, pour me tenir éclairé de ce côté. Puisque vous avez attaqué en échelons par la droite, pourquoi n'avoir pas mis mes 25 pièces de canon à la tête de vos échelons? Cela eût fortifié votre attaque et intimidé l'ennemi : le canon, comme toutes les autres armes, doit être réuni en masse, si l'on veut obtenir un résultat important. Je suppose que vous m'aurez envoyé, en poste, le général que vous avez fait prisonnier, et quelques officiers, afin que je puisse prendre des renseignements. Je suppose également que les prisonniers auront passé par les postes du duc d'Auerstædt. Vous trouverez une copie de l'ordre du jour. Témoignez ma satisfaction à l'armée. »

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la copie du rapport que j'ai reçu, cette nuit, du général Montbrun; j'avais eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'avais envoyé la cavalerie légère, soutenue des dragons du général Grouchy, à la poursuite de l'ennemi. Notre cavalerie a poussé hier jus- Eug. à N Raab, 16 juin 1

qu'à Aes : j'avais employé toute la journée d'hier à faire relever les blessés, à rétablir nos munitions et à tâcher de faire rendre Raab. Malgré le feu mis à la ville, à deux ou trois endroits, les cris déchirants des habitants, nous n'avons pu obtenir la reddition de la ville. Cette ville est fort à l'abri d'une insulte, puisqu'elle a des revêtements de 30 pieds d'élévation, avec des bastions à petits flancs et des demi-lunes. Le fossé paraît assez large, et, à cause des inondations, il peut avoir douze pieds d'eau.

« Aussitôt que j'ai reçu le rapport du général Montbrun, je lui ai ordonné de partir avec sa division, pour reconnaître et pousser jusqu'à Comorn, et je l'ai fait soutenir par les deux divisions de cavalerie que commande le général Grouchy. J'ai cru bien faire, en attendant le rapport de sa reconnaissance, d'ordonner les mouvements suivants : le général Macdonald, avec la division Lamarque et deux régiments de cavalerie, se rend à Bony; il sera couvert par des partis de cavalerie qui pousseront jusqu'à Igmond, et de cette manière il menace la route directe de Pesth. Le corps du général Grenier se rend à Gonyo, sur la route directe de Comorn; j'y porte moi-même mon quartier général; je recevrai là des nouvelles précises de l'armée du prince Jean et de l'archiduc prince palatin. Tout me porte à croire qu'ils passeront le Danube à Comorn, et, dans ce cas, j'attendrai impatiemment les ordres de Votre Majesté. J'ai écrit au général Broussier de pousser la reddition du fort de Gratz, de venir me rejoindre le plus tôt qu'il lui sera possible; je lui ai même or-

donné de se mettre de suite en mouvement, dans le cas où le général Marmont serait à Gratz. J'ai fait rétablir les différents ponts d'Arpas et de Raboth, sur la Raab, ce qui m'a mis en communication avec le général Marulaz, qui a cru bien faire de passer la Raab, et a poussé le soir jusqu'à Teth, et est venu ce matin à mon quartier général pour prendre mes ordres : je le laisse reposer aujourd'hui, et je ne l'emploierai avec moi que dans le cas où cette immense cavalerie resterait encore sur la rive droite du Danube. Il est si difficile d'être instruit dans ce pays, que j'ignore la marche qu'auront pu tenir les corps des généraux Giulay et Chasteler. Je me suis borné à envoyer des partis à plusieurs lieues sur ses derrières, afin d'être prévenu de ce qui pourrait y arriver.

« Aujourd'hui il est certain que la perte de l'ennemi est au moins du double de ce que je l'avais annoncé à Votre Majesté. En parcourant hier le champ de bataille, j'y ai vu presque partout cinq Autrichiens contre un Français. Nous avons presque autant de leurs blessés que des nôtres, et ils ont pu en évacuer encore beaucoup sur Comorn ; ainsi on peut raisonnablement évaluer leurs pertes, en tués, en blessés et en prisonniers, au moins à 6,000 hommes ; la nôtre, qui est considérable, ne va pas sûrement à la moitié. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de la reconnaissance que le général Montbrun a faite ce matin sur Comorn. Je joins, à cet effet, le rapport et le croquis qu'il a pu en faire prendre à vue d'œil. Demain matin, j'y enverrai un officier du gé- Eug. à Na Gonyo, 16 juin 18

nie, afin d'avoir quelque chose de plus exact; je joins également les papiers interceptés par le général Montbrun. Tous les rapports sont que le prince Jean et l'archiduc palatin ont passé le Danube à Comorn; d'après cela, il me tarde de recevoir de nouvelles instructions de Votre Majesté. S'il m'était permis d'émettre un avis, j'oserais demander à Votre Majesté l'autorisation de faire le siége de Raab : tous les moyens étant réunis, cette place ne peut pas tenir plus de quatre jours; j'entends par moyens réunis, douze pièces de 12 ou de 24, ayant surtout des munitions en quantité suffisante. Le général Lauriston a déjà reconnu les emplacements pour les pièces d'artillerie, mais il faudrait aussi, pour bien faire, qu'un corps attaquât de l'autre côté. Le maréchal Davout m'a envoyé la division Gudin, d'après les ordres de Votre Majesté, en me priant de la lui renvoyer si elle ne m'était pas nécessaire; je n'en ai certes pas besoin, à moins que Votre Majesté m'ordonne de m'enfoncer davantage dans la Hongrie; mais j'attendrai, où je suis, les instructions de Votre Majesté. J'ai répondu au maréchal Davout que je l'engageais à laisser la division Gudin jusqu'aux nouveaux ordres de Votre Majesté. J'attends, dans la position de Bienfeld : elle tient en échec un corps de 10 à 12,000 hommes, qui, suivant le général Piré, serait à Médré. J'ai, en même temps, engagé le général Gudin à ne pas quitter sa position jusqu'à nouvel ordre.

« Quant à l'armée, j'ai pensé qu'il n'était pas prudent de quitter les ponts par où nous pourrions rejoindre Votre Majesté dans ce moment où le prince

Jean et l'archiduc palatin ont repassé le Danube. Je le répète, il est bien malheureux que nous n'ayons pas Raab; c'eût été une bonne place pour nos opérations derrière et pour faciliter nos communications avec la grande armée; car déjà nos derrières sont infestés d'insurgés hongrois, par bandes de 300 cavaliers, et nos courriers, ainsi que les dépêches de Votre Majesté, courent le risque d'être arrêtés. J'enverrai demain à Votre Majesté l'état de situation de son armée d'Italie.

« Je n'ai reçu ni hier ni avant-hier de dépêches de Votre Majesté : si elles étaient égarées ou perdues, je la prierais de m'envoyer des duplicata par la route la plus sûre, qui est celle tenue par le général Lasalle. Le pays entre Raab et Comorn est un vrai désert; les villages et les arbres y sont très-rares, et l'armée est aujourd'hui campée comme sur les dunes de Dunkerque.

« Le Danube, ici, a 200 toises de large : sur toute la ligne opposée on aperçoit des patrouilles, et de la landwehr. Les gens du pays assurent qu'il s'est fait à Pesth un rassemblement de 12 à 15,000 insurgés hongrois, dont moitié à cheval. Si Raab était en notre pouvoir, et que la division Broussier m'eût rejoint, je proposerais à Votre Majesté de porter ses aigles dans la capitale de la Hongrie. »

Eugène à la vice-reine. (Sans date précise.)

« Ma très-chère Auguste, je calcule que ma lettre pourra justement t'arriver le jour de ton anniversaire, et, pour que cela soit plus certain, j'envoie mon courrier Fortis; je ne puis t'envoyer d'officiers, car

tous les miens sont sur le grabat; je t'offre pour le 21 ce que je t'offre chaque jour, l'expression de ma tendresse: elle est franche, vive et durable beaucoup plus que les serments ne pourraient l'affirmer. Voici deux mois et demi d'absence, c'est bien long! n'est-ce pas? mais aussi n'en suis-je pas bien récompensé par la manière dont l'Empereur me traite et dont me sourit la fortune? Avoue que je suis né bien heureux; tu sais si tu es pour quelque chose dans mon bonheur. La dernière bataille de Raab a été superbe, l'ennemi a perdu 10,000 hommes. L'Empereur a fait l'ordre du jour ci-joint; tu verras comme c'est aimable de faire tirer le canon dans sa grande armée pour des victoires de son armée d'Italie. Nous avons quitté le beau pays de la Hongie et nous voici dans son désert; depuis Raab jusqu'à Comorn, on ne voit qu'une immense plaine de sable et quelques huttes de paysans; je ne pense pas que nous puissions rester longtemps ainsi. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 17 juin 1809.

« Mon fils, vous trouverez ci-joint le rapport que me fait mon officier d'ordonnance. Ces 80 caissons arrivent aujourd'hui, 17, devant Presbourg. Je suppose que vous avez déjà fait filer vos caissons vides à leur rencontre, afin de charger les munitions. Ne laissez toucher à aucun caisson, à aucun cheval, à aucun homme, vu qu'ils appartiennent à d'autres corps; vous devez seulement prendre les munitions. — Prenez des mesures efficaces pour faire faire des ponts sur la Raab afin d'avoir votre communication directe. »

« Mon fils, je reçois votre lettre du 16 que m'apporte l'officier d'état-major Fontenilles. J'y remarque deux omissions : 1° vous ne mettez point l'heure; 2° vous ne relatez point celle de mes lettres à laquelle vous répondez. — Je désirerais connaître les régiments auxquels appartiennent les prisonniers que vous avez faits, la route que vous leur avez fait tenir. Vous devriez les faire passer par chez le duc d'Auerstædt. — J'apprends avec plaisir que les ponts sont établis sur la Raab. Désormais c'est par là qu'il faut communiquer. Je vous ai écrit hier, 16, à cinq heures du soir; j'insiste sur la nécessité de bombarder Raab, jusqu'à ce qu'elle se rende; mais il était naturel que le commandant ne se rendît que lorsqu'il saurait que les princes étaient battus et en fuite. Il faut lui envoyer un parlementaire ou lui faire part de ce qui se passe, et le rendre responsable des malheurs auxquels il exposerait une si grande ville et sa nombreuse population, et après cela commencer le bombardement des deux côtés. — Si l'ennemi a un pont à Comorn, j'espère que vous l'aurez abattu, en lançant dessus des moulins et des gros bateaux chargés de pierres. Hier soir, à huit heures, le major général vous a écrit pour vous demander des renseignements sur Raab et sur le système de défense pratiqué tout autour; faites-en faire la reconnaissance. — Je vous envoie les plans de Raab et de Comorn, tels qu'ils se sont trouvés au dépôt de la guerre. Ces plans sont très-anciens; depuis Raab avait été négligée et l'opinion était à Vienne qu'elle était en mauvais état. Je suppose que vous avez laissé Lauriston vis-à-vis Raab,

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 17 juin 1809.

envoyez-lui ce plan, il peut être bon à quelque chose. — Faites avancer vos blessés sur Bruck, chemin de Vienne, et sur Altenburg, de sorte que vous puissiez, si cela est nécessaire, vous reporter sur Vienne, à grandes marches, sans rien laisser derrière vous; si vous avez quelques embarras ou caissons non attelés, faites-les passer du côté de Bruck. Envoyez les caissons vides de votre parc pour les remplir. — Faites donner les deux pièces de canon que vous avez prises au régiment qui s'est le plus distingué, et qui les attellera et servira avec une escouade de canonniers volontaires. — Comme l'officier qui a apporté hier votre lettre est parti hier à deux heures après midi, et qu'il est actuellement quatre heures, qu'il a ainsi resté vingt-six heures en route, que je suppose que vous m'avez écrit hier soir, et que je dois recevoir une lettre de vous dans la journée, je ne vous donne aucune instruction. — Répandez à force, par des partis, les proclamations aux Hongrois que je vous envoie et tâchez d'avoir des nouvelles. — Si Raab se défend longtemps, assurez vos ponts et votre passage par une tête de pont. J'ai ordonné au duc d'Auerstædt de vous envoyer des pontonniers, et des marins, pour qu'on construise deux beaux ponts. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 17 juin 1809.

« Mon fils, j'envoie le général Caffarelli en Italie pour prendre le commandement supérieur de toutes les troupes qui se trouvent dans le royaume et pourvoir à la sûreté des provinces et des places. Je le charge de presser la réunion et l'organisation de

tous les détachements qui doivent partir des dépôts, qui doivent se former à Osopo et de là rejoindre les bataillons de guerre. Il vous rendra des comptes, comme au commandant en chef de mon armée d'Italie. »

« Sire, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté que nos derrières sont infestés plus que jamais de partisans ennemis. Je ne reçois plus d'officiers ni de courriers ; un corps de 5,000 hommes d'infanterie et 2,000 de cavalerie, parti le jour de la bataille, est venu brûler les ponts que j'avais établis sur la Raab, et s'est dirigé sur Czana. Une partie de la cavalerie a passé par Szany, et s'est dirigée sur Czell. Une première colonne de nos prisonniers a été délivrée, une autre colonne de 300 chevaux s'est dirigée sur Papa, et les équipages de 2 régiments et une centaine d'hommes du 13e de ligne ont été faits prisonniers. Eug. à Na Gomo, 17 juin 18

« Je sais toutes ces nouvelles par des fuyards qui ont avec peine échappé. Quant à la première colonne, sortie de Raab, les nouvelles sont plus certaines. Un de leurs maréchaux de logis, fait prisonnier, rapporte que cette colonne de 5,000 hommes d'infanterie et de 2,000 chevaux était commandée par le général de Keglevitz ; dans les 2,000 de cavalerie, il y avait 1 escadron de husssards de Ott et quelques cuirassiers, et le reste étaient des insurgés hongrois. Ils avaient dû entrer après la bataille, dans Raab, mais le commandant avait déjà rompu les ponts. Ce que j'ai peine à comprendre, c'est que les postes du

général Lasalle n'aient point eu connaissance de ce mouvement.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Majesté hier, ce pays-ci est un désert et n'offre aucune espèce de ressources à l'armée. Les partis ennemis empêchent l'arrivage de nos vivres : nous sommes réellement dans une position qui ne peut durer. Si je ne reçois pas d'ordres contraires de Votre Majesté, et si la faim nous presse un peu trop fort, je me rapprocherai de Papa, afin de rétablir nos communications sur la Raab. Je serais à portée de quelques ressources, et je recevrais plus promptement les ordres qu'il plairait à Votre Majesté de me donner. Je compte cependant laisser un petit corps d'observation sur Raab, et la plus grande partie de ma cavalerie dans la plaine.

« Dans la marche que nous avons faite hier, nous avons rencontré plus de 2,000 fusils autrichiens jetés et abandonnés pendant la nuit de leur retraite. Des reconnaissances envoyées sur la route de Ber ont rencontré beaucoup de landwehr ou de partisans de l'insurrection, à pied, qui cherchaient à rentrer dans leurs foyers.

« Je n'ai reçu aucune nouvelle du général Marmont ; il ne m'est parvenu, depuis huit jours, qu'un seul rapport de Gratz dont je joins ici la copie. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 18 juin 1809.

« Mon fils, l'officier de vos gardes d'honneur, Frangipani d'Udine, arrive et m'apporte votre lettre datée de Gonyo, à midi, sans indication du jour. Comme cet officier m'assure être parti hier à quatre

heures après midi, j'en conclus que votre lettre est du 17. Je fais sur cette lettre la même observation que sur les autres. Par les renseignements que me donne votre officier, je suppose que mon officier d'ordonnance Clapowsky, parti d'ici le 16, à cinq heures après midi, vous était arrivé. Il est bien important de commencer toujours vos lettres par m'accuser la réception de celles auxquelles vous répondez. Je vous ai fait écrire ce matin, par le major général, que votre principale route était par Raab, Abda, passant là la Rabnitz, Vieselburg, Bruck et Vienne; que c'est par là qu'il faut diriger vos blessés et tous vos embarras; que vous devez envoyer quelqu'un à Bruck commander, pour vous servir de poste intermédiaire et vous instruire. Vous pouvez également, ayant besoin de communiquer avec Œdenburg, passer par Egyed, Kapuvar, Saint-Miklos et Œdenburg, mais il faut tout à fait abandonner la route de Szany et Papa, qui est indéfendable, ainsi que toute autre communication avec Gratz que celle par Neuskirchen, Œdenburg, et de là sur vous. Dans toute opération, le premier soin est de bien établir sa ligne. Vous avez fait une faute en envoyant vos prisonniers par l'ancienne route; il y avait à parier un contre vingt qu'ils seraient délivrés; il faut désormais les faire passer par la route directe. Il fallait surtout faire passer par cette route les généraux et quelques officiers prisonniers, en les faisant voyager en poste et en toute diligence. Voici la note des lettres que j'ai reçues de vous depuis le 15. Si vous n'en avez écrit d'autres, je ne les ai pas reçues; s'il

y avait des lettres perdues, envoyez-m'en des copies. J'ignore donc si l'ennemi a un pont à Comorn, et s'il a pu passer sur la rive gauche. Il n'y a pas de difficultés que vous vous apportiez sur Raab, car c'est par Bruck que vous devez venir sur Vienne, et non par Papa. Je crois vous avoir mandé de faire jeter un pont sur la Rabnitz et de faire construire une tête de pont sur la Raab. Je vous ai aussi recommandé d'envoyer vos caissons vides, aussitôt que le pont sera terminé, sur la direction du duc d'Auerstædt. Si vous les aviez dirigés par votre ancienne route, ce serait un grand malheur. La chose importante aujourd'hui est de prendre Raab et de disperser les 5,000 hommes qui sont sur vos flancs, en continuant d'éclairer Comorn, de faire des ponts sur la Raab, afin que le duc d'Auerstædt puisse venir à votre secours, s'il était nécessaire, et vous-même passer de l'autre côté de la Raab, aussitôt que j'en aurai besoin. Je n'ai point d'autres instructions générales à vous donner : culbuter le pont de Comorn, battre le pays et répandre un grand nombre de proclamations; prendre Raab, avoir des ponts pour votre communication avec Vienne; envoyer des partis sur votre droite, et tâcher de culbuter les 5,000 hommes. Quant au pays à garder, évacuez vos blessés sur Altemburg par la route la plus près de vous, et sur Bruck. Il y a même une route qui va de Raab à Altemburg, que vous pourrez prendre, et qui part des faubourgs de Raab par la rive gauche de la Raab; cela vous évitera de descendre jusqu'à Abda. Toutefois il faut avoir des postes et vous maintenir

maître, et à l'abri de tout événement jusque-là.

« *P. S.* J'ai envoyé le général Vignolles [1] pour être employé auprès de vous en qualité de chef d'état-major. Le général Charpentier ne donne pas de ses nouvelles et ne prend pas les mesures qui regardent l'état-major. Vous pouvez le garder comme inspecteur ou sous tout autre titre. Faites lever toute la Raab : Metternich part d'ici aujourd'hui à midi, et couche à Bruck; le 19, il couchera à Altemburg. Vous ferez connaître aux avant-postes qu'il est arrivé avec sa légation, pour être échangé, selon ce qui a été convenu entre les deux états-majors, et vous demanderez si l'on a fait venir mon chargé d'affaires, Dodun [2], avec les personnes qui composent la légation française. M. de Metternich restera à Altemburg jusqu'à ce qu'on vous ait répondu, et, lorsque Dodun sera arrivé aux avant-postes, l'échange se fera en règle, selon les instructions données à l'officier d'état-

[1] Ce même général Vignolles, à qui M. Thiers attribue en partie la perte de la bataille de Sacile, où il n'était pas, et ne pouvait pas être.

[2] M. Dodun, qui devait être échangé contre M. de Metternich, était premier secrétaire d'ambassade à Vienne, où il avait été laissé par le général Andréossy comme chargé d'affaires, lors du départ du général. M. Dodun, depuis 1797 aux affaires étrangères, avait rendu de grands services à son pays en plusieurs circonstances, notamment en 1804 et 1805, à Vienne, en 1806 et 1807, pour la remise des bouches du Cattaro. Au commencement de 1809, et un peu avant cette campagne contre l'Autriche, une correspondance curieuse s'établit entre lui et le prince Eugène, auquel il fut ici assez heureux pour fournir de précieux renseignements. L'échange de ce diplomate avec M. de Metternich eut lieu en juillet, deux jours avant la bataille de Wagram. L'Empereur voulut donner un poste important à M. Dodun, *après la campagne de* 1809; mais M. Dodun, désireux de rester en France pour se consacrer à son fils, renonça définitivement à toute carrière publique.

major qui en est chargé. Vous ferez partir immédiatement Dodun pour venir en toute diligence me rendre compte de ce qu'il peut savoir. J'ai ordonné que de Neustadt on m'envoyât les courriers qui vous sont adressés. J'ai ouvert plusieurs paquets pour savoir ce qu'il y avait de nouveau en Italie. Je vous ai mandé que j'avais envoyé Caffarelli en Italie, pour commander les troupes, et, en cas d'événements imprévus, prendre les mesures nécessaires. J'ai écrit à Graz et à Marmont : je n'en ai point de nouvelles. »

[illegible]

« Mon fils, les bruits de Vienne sont que la conservation est à Pesth, et que tout déménage pour passer sur la rive gauche. Le prince de Teschen, qui est en Hongrie, s'est retiré du côté de la Silésie [illegible]. Si le pont de Comorn est abattu, [illegible] pas d'estacade il est impossible [illegible] barques que vous y lancerez [illegible] l'ennemi ne peut plus rien entreprendre sur vous. Vous pouvez laisser un corps d'observation pour observer Comorn et le [illegible], en incendiant la [illegible] de [illegible] et de proclamations, en cantonnant vos troupes entre Comorn et [illegible], en donnant tous vos soins à pousser vivement le siége de Raab, et [illegible] faire cela [illegible]ment, sans que cela puisse paraître être un mouvement rétrograde. Vous aurez soin alors de [illegible] les partis d'infanterie ennemie qui seraient sur votre droite, par la [illegible] des corps d'observation. »

« Mon fils, le chef d'escadron Desvaux arrive aujourd'hui, 18, à midi, il m'apporte votre lettre du 16, à dix heures du soir. Il m'assure qu'il n'est parti que le 17 au matin. Pourquoi le général Charpentier retarde-t-il ainsi vos dépêches? Vous aurez vu par mes dernières lettres que mon intention était que vous prissiez Raab et que vous établissiez votre communication d'une manière permanente avec le duc d'Auerstædt. Déjà quelques mortiers et obusiers vous ont été envoyés. La prise de Raab est importante. Tous les renseignements font connaître qu'il n'y a pas plus de 1,000 à 1,200 hommes dans cette ville; ainsi elle ne peut pas être défendue. Voici le rapport du chef d'escadron Desvaux; il a été pour passer à Gyrmoth, et il n'y avait pas de pont. Si le général Charpentier l'eût bien dirigé, il l'eût dirigé sur les faubourgs de Raab, où il eût passé au pont que fait construire le général Lasalle. N'ayant pas trouvé de pont à Gyrmoth, il est descendu à Teth; il a passé par Bodouhely, et par les villages de Pardoux et de Pastori, où il a rencontré un escadron du 3e de chasseurs qui lui a fait connaître qu'il ne pouvait pas passer à Kapuvar. Cet escadron observait 3 ou 400 insurgés qui, à ce qu'il paraît, étaient coupés. Il a donc passé par Czana, Saint-Janos, est descendu à Esterhasy, et de là a été à Œdenburg. Marulaz n'avait sans doute pas encore reçu votre ordre; je suppose que, lorsqu'il l'aura reçu, il se sera mis à la poursuite de cette colonne et vous en aura débarrassé, au moins sur la route directe qui conduit à Œdenburg. Les deux archiducs ayant passé Comorn,

Nap. à Eug. Schœnbrunn 18 juin 1809

laissez des troupes pour observer ce point; laissez des troupes sur votre droite pour corriger messieurs les insurgés, et poussez vivement le siége de Raab. Faites un grand nombre de ponts sur cette petite rivière, de manière à avoir votre double communication d'Œdenburg à Raab, d'Œdenburg à Neukirchen, et de là en Italie, de Raab à Bruck, et de Bruck à Vienne. Jetez à terre le pont de l'ennemi, à Comorn. Chargez Lauriston de commander ce siége. Quant à Bude, il n'y a rien à faire; c'est une place forte, et Pesth est de l'autre côté du Danube; il ne doit pas en être question. Ayez soin de chercher une bonne position pour couvrir le siége de Raab, et de vous éclairer très au loin. Je vous ai dit plusieurs fois, et je vous le répète, de diriger sur Bruck vos blessés, vos embarras, vos caissons vides, vos prisonniers, etc. Nous n'avons point ici l'usage des parlementaires, il ne faut point en recevoir; cela n'est bon à rien dans votre position; les lettres doivent être remises aux avant-postes de cavalerie : ainsi, pour l'échange du sieur Dodun, il faut qu'aucun Autrichien ne dépasse les vedettes du général Montbrun. Si un trompette autrichien se présente, un officier du général Montbrun doit aller à sa rencontre; mais je veux qu'aucun officier ni soldat français ne cause avec eux, hormis le général Montbrun ou l'officier qu'il désignera, et cela doit se faire hors la ligne de mes avant-postes. De même, si l'on a quelque chose à communiquer aux Autrichiens, il faut le faire remettre à leur avant-poste.

« *P. S.* J'écris au duc d'Auerstædt de renforcer

le bataillon hessois du général Lasalle par 1 ou 2 bataillons du général Gudin, en attendant que vous ayez pu faire investir la place de tous côtés. Mais, en général, je désire que le général Lauriston soit chargé de l'entier investissement : c'est le moyen d'avoir de l'ensemble et de l'ordre. Je laisserai la division Gudin en position de vous soutenir, jusqu'à ce que je sache si le pont de Comorn est détruit ou non, et quel est le parti définitif que prend l'ennemi, mais je n'en désire pas moins que la division Gudin tout entière soit prête à se porter sur Vienne, sans qu'aucun détachement soit retenu. Il doit être facile d'avoir des nouvelles de la rive gauche, en se servant de barques et en levant quelques bourgmestres en patrouilles ennemies. »

« Mon fils, ne donnez plus désormais aucun ordre ni en Carinthie ni en Styrie, hormis pour les détails relatifs à vos approvisionnements. Le général Broussier vient d'être attaqué. Je ne sais en vérité ce que fait le général Marmont [1]. Le général Broussier avait ordre de faire retraite de votre côté, je lui envoie l'ordre, s'il était forcé, de se retirer sur Bruck. Tout cela vient de ce que Broussier, Rusca et Mar- Nap. à Eug. Schœnbrunn 19 juin 1809.

[1] On sait que l'Empereur fut fort mécontent de la marche de Marmont, et le lui témoigna d'une façon assez dure, cependant M. Thiers dit (page 366, 10e volume) : Sur ces entrefaites, le général Marmont, qui s'était arrêté quelques jours en apprenant les revers de l'armée d'Italie, avait bientôt repris sa marche, s'était avancé jusque près de Gratz, *avec autant de prudence que de hardiesse*. On voit que tel n'est pas l'avis de l'Empereur sur cette marche de Marmont, dont la lenteur faillit compromettre la division Broussier.

mont ne rendent pas compte à l'état-major général. — J'ai réitéré l'ordre de ne rien laisser passer en Hongrie de Gratz, puisque votre route doit être de Gratz sur Bruck, Neukirchen et Altemburg. Réitérez cet ordre. Organisez votre ligne, comme je vous l'ai ordonné dans mes dépêches antérieures. »

Exp. 1809. « Mon fils, le projet que vous me présentez de passer sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis la position où vous êtes, est un projet impraticable. Je n'entrerais dans aucun détail, si je n'étais persuadé que vous lisez mes lettres avec attention, et que vous profitez de tout cela pour votre instruction. — Il y a, de l'endroit ou vous êtes, à Vienne, six marches de troupes; si j'avais un pont dans cette position où vous vous trouvez, je ne pourrais pas y passer le Danube, car pendant que j'y passerais, le prince Charles, avec la grande armée autrichienne, passerait le fleuve derrière moi à Vienne. En deux jours il aurait fait un pont; or Raab ne vaut pas Vienne. Mon centre et ma ligne de communication seraient bouleversés, et je me trouverais dans une fâcheuse position. — Si je voulais passer le Danube à une si grande distance de Vienne, qui m'empêcherait de le passer à Lintz, où j'ai un superbe pont, et où je me trouverais dans une position bien différente, car je couvrirais mes derrières, et je n'aurais rien à craindre devant moi, puisque les rivières de la Traun, de l'Ens, couvraient Lintz? — Ainsi je ne voudrais pas passer dans la position que vous m'indiquez, quand même j'y aurais un pont de pierre. Actuellement,

comment songer à passer en avant de Raab, n'ayant rien sur notre droite qui nous couvre de Bude et de toute la Hongrie, et qui garantisse ma ligne de communication, de l'endroit où vous êtes, avec Vienne? car vous n'avez de ce côté aucune position? mais, en supposant que je passe sur la rive gauche, où marcher ensuite? Contre la grande armée autrichienne? Je ne la trouverai plus; elle sera sur la rive droite, se sera rendue maîtresse de Vienne, et, d'accord avec les Hongrois de Bude, viendra attaquer ma tête de pont de la rive droite; et d'ailleurs il me faudrait un autre corps pour tenir en observation du côté de Comorn, ce qui serait un immense et terrible inconvénient. — Le projet que vous présentez est donc fondé sur un faux raisonnement, car passer le Danube n'est rien. J'ai un pont à passer, j'en ai un à Lintz. — Si on voulait jeter un pont sur la rive gauche de votre côté, il faudrait faire cette opération au-dessus de Raab, afin d'être protégé par cette ville qu'on supposerait occupée par nous. — Jusqu'ici j'ai supposé que j'avais un pont de pierre dans la position que vous m'indiquez, mais je ne pourrais y avoir qu'un pont de bateaux qui serait bientôt détruit par l'ennemi, comme l'ont été ceux de Vienne. Il faudrait donc y établir une estacade. J'en ai une enfin, mais voilà quinze jours qu'on y travaille. — Vous croyez que le Danube, vis-à-vis la position où vous êtes, n'est pas large : vous vous trompez; il doit avoir 260 toises au moins, et n'a qu'un seul courant, par conséquent très-rapide. — A la position d'Ebersdorf, j'ai aujourd'hui un pont sur pilotis où

trois voitures de front peuvent passer et qui est aussi solide qu'un pont de pierres ; j'ai donc des ponts où toute mon armée peut déboucher sur trois colonnes en huit heures, et manœuvrer sur les deux rives. — Enfin, j'ai deux superbes têtes de pont sur l'une et l'autre rive, qui me permettent également ces manœuvres. Il faut tâcher d'avoir quelques hauteurs, pour enlever sur la rive gauche quelques postes ennemis et quelques bourgmestres, qui vous donneront des nouvelles. Je crois cela très à-propos. — Votre seul but désormais doit être : 1° de faire croire que vous allez à Bude et que vous n'attendez que votre artillerie de siége pour vous y porter; 2° d'inonder la Hongrie des proclamations aux Hongrois et des autres écrits publiés à Vienne; 3° de prendre Raab; 4° de bien assurer, en attendant la la reddition de cette ville, votre retraite derrière la rivière de Raab, en cas de bataille; 5° de vous défaire de tous vos embarras, et d'évacuer tous vos blessés sur Vienne ; 6° de rappeler toutes les garnisons, commandants et hôpitaux, que vous avez sur différentes lignes, pour ne garder que ceux de la ligne de Raab à Œdenburg par Kapuvar et ceux de la ligne de Raab à Bruck. Enfin, ne conservez aucun embarras, car, aussitôt que Raab sera pris, et même sans attendre cette circonstance, je puis vous ordonner de venir à grandes journées sur Ébersdorf, et vous sentez que pour cela il faut que vous soyez allégé de tous vos embarras. »

« Mon fils, comme vous ne répondez pas à tous les

articles de mes lettres, je prends le parti de mettre les titres à la marge, afin que vous m'y répondiez article par article.

« *Prisonniers.*—On n'a pas encore reçu à OEdenburg un seul de vos prisonniers. Cependant les 400 que vous avez faits du côté de Kormond devraient y être arrivés depuis longtemps. L'état-major ici n'a pas encore le nom des régiments auxquels vos prisonniers appartiennent. Votre chef d'état-major ne fait rien; jespère que le nouveau fera mieux. Je crains qu'on ait dirigé ces prisonniers droit sur Gratz; si cela était ainsi, non-seulement ces prisonniers seront délivrés, mais même leur escorte sera faite prisonnière. En général, quand on fait des prisonniers, on envoie les principaux officiers en poste, et successivement au quartier général, pour avoir des nouvelles, et on ne les fait point marcher avec les troupes. S'il arrive qu'elles soient délivrés, les corps se trouvent en un moment réorganisés. Le général que vous avez fait prisonnier aurait dû être au quartier général vingt-quatre heures après la bataille.

« *Lignes d'opérations.* — Votre ligne d'opérations n'est point raisonnée; vous êtes parti d'Œdenburg et vous avez manœuvré selon les circonstances pour arriver à l'ennemi. Votre première ligne est une ligne qui doit être effacée. Donnez ordre que les garnisons, les commandants de place qui se trouvent de Raab à Gratz, d'OEdenburg à Kormond, de Papa à Gratz, rejoignent le quartier général et qu'il n'y reste pas un seul Français. Ce sera à la longue des hommes qui seront perdus. Organisez la ligne de Raab à OEden-

burg, en se rapprochant le plus possible du Danube; je crois que la route par Kapuvar est celle qui en est le plus près. Organisez également votre ligne de Raab à Bruck et de Bruck sur Vienne ; pour celle-là, il faut être bien sûr de vos ponts sur la Raab, et les faire promptement terminer. Envoyez des ingénieurs géographes en faire le tracé, relever la population et faire une reconnaissance en règle.

« *Blessés.* — On ne connaît pas la direction que vous avez donnée à vos blessés ; si tous ces gens-là ont passé par la ligne par laquelle vous êtes venu, les trois quarts sont perdus. Il faut donc avoir soin de les évacuer par nouvelle ligne ; il faut que le chef d'état-major n'ait jamais fait la guerre. La ligne d'opération ne peut jamais être celle par où on a marché, puisqu'on a marché selon les événements. C'est là le premier soin d'un général. Je réitère qu'on ne vous envoie de Gratz ni d'ailleurs aucun homme isolé, et qu'on réunisse tout en fortes colonnes. Faute de ces précautions, on fait en détail d'immenses pertes et les armées se fondent.

« *Parc d'artillerie.* — Vous avez des convois d'artillerie à Neustadt ; s'ils ne sont pas arrêtés à Œdenburg, et de là ne sont pas passés par la bonne route, ils seront tombés au pouvoir de l'ennemi. Vous ne m'avez pas fait connaître par où les caissons vides se sont dirigés. Je vous ai envoyé 100 caissons de munitions ; comme ces caissons appartiennent au corps d'armée, je suppose que vos caissons seront venus à la rencontre de ceux-ci, sur les bords de la Raab, et auront chargé les munitions que portent ces

caissons, qui seront revenus sur leurs pas. Faites partir tous vos caissons vides pour Vienne; envoyez-m'en la note, et j'enverrai à leur rencontre pour leur épargner la moitié du chemin. Veillez à ce que le général Sorbier ne garde rien de ce matériel; il doit prendre les munitions, et voilà tout. Je trouverais très-mauvais qu'on gardât un caisson, un cheval ou un homme.

« *Siége de Raab.* — Vous devez avoir 4 pièces de 12. Je vous ai envoyé des munitions. Le duc d'Auerstædt vous en a envoyé 3; cela fait 7. Le duc d'Auerstædt a envoyé au général Lauriston 2 mortiers et 6 obusiers; envoyez-lui des officiers et des canonniers de votre corps d'armée. Je lui envoie 4 pièces de 18 et 2 obusiers prussiens, afin de réduire promptement cette place. »

« Sire, Votre Majesté m'annonce, dans une de ses dernières lettres, qu'elle a désigné le général Vignolles pour remplacer le général Charpentier sous le titre qui me conviendrait. Je crois devoir appeler la justice de Votre Majesté sur cet officier général. Il a ruiné sa santé au service de Votre Majesté; il a constamment travaillé, depuis qu'il est auprès de moi, avec beaucoup d'activité, et j'ose demander à Votre Majesté, pour lui, qu'elle veuille bien prendre un décret qui le nomme inspecteur général d'infanterie, en voulant bien ajouter, comme seconde faveur, une dotation de quelques mille livres de rente. » Eug. à Nap. Gonyo, 19 juin 1809

« Sire, je reçois à l'instant même la lettre de Vo- Eug. à Nap. Gonyo. 19 juin 1809

tre Majesté, du 18 juin, neuf heures du matin, apportée par l'aide de camp Simon, et celle de même date, à trois heures après-midi, apporté par le lieutenant Fesonge. Je vois, par ce que me mande Votre Majesté, qu'il ne me manque qu'une seule de vos lettres, savoir, du 16, à dix heures du soir, datée de Gonyo, portée par l'officier Desvaux; j'ai l'honneur d'en joindre copie. Je ne puis envoyer le croquis dont il est parlé, ni des batteries ennemies, car, les recevant au moment où j'écrivais à Votre Majesté, je n'ai pas pris le temps d'en garder copie. J'avais bien précisément recommandé à l'officier Desvaux de passer par les postes du général Lasalle. Je n'ai point encore reçu les rapports de la rupture du pont de Comorn: j'ai fait encore attaquer à la pointe du jour, par les nageurs de la garde royale, quelques moulins qui étaient en face d'ici. On en a déjà ramené trois sur cette rive. Cependant, ainsi que je le faisais observer dans ma lettre d'hier soir à Votre Majesté, l'ennemi aura toujours ses ponts volants qui, à cause de leur dimension, leur passeront beaucoup de monde dans une nuit. Je crois avoir déjà rendu compte à Votre Majesté que, depuis le 16, tous les détachements ou convois suivent ou suivront la route de Vienne. Mais ce n'est que le 15 au soir que nous sommes entrés en communication réelle avec le général Lasalle, et dès la nuit du 14 au 15, tous les caissons et convois de prisonniers étaient déjà partis. J'apprends ce matin, par une lettre du général Marulaz, que le corps de 500 hommes, échappés de Raab, avait pris la direction de Tesprino par Janokaza : ils ont annoncé

se retirer sur Pesth. Il n'y a guère d'espérance pour nous de les joindre, et si le général Broussier avait pu partir le 15 de Gratz, comme il l'espérait, c'eût été le seul moyen de les avoir. Je reçois à l'instant un rapport du général Sorbier sur l'expédition de bateaux et de moulins, qui n'a pu avoir lieu la nuit dernière; car on n'avait pu parvenir à la charger de sable, n'ayant aucun moyen d'y mettre des pierres. Cette nuit, sans faute, on leur enverra dix gros moulins; la nuit suivante, on leur en enverra autant. J'ai écrit et j'écris encore au général Lauriston pour presser le plus possible la reddition de Raab; mais, je crois l'avoir marqué à Votre Majesté, l'officier exige que l'on fasse brèche, et si, par le moyen de quelques pièces de 18 ou de 24, on parvenait à enlever quelques pierres de revêtement, je crois que la ville serait à nous. Nous avons donc actuellement deux communications avec Vienne; l'une passe les convois par le pont de Raboth, seul point où il a été possible d'en établir le plus près au-dessus de Raab, à cause des inondations et des marais; cette route passe par Leberg, et va joindre la grande route un peu avant Veiselburg. La deuxième communication pour les détachements, officiers et ouvriers, par un bac que j'ai fait établir à deux portées de canon au-dessus de Raab, et qui va à Altenberg, soit par le général Piré, à Hadervas, soit par le général Lasalle, à Sarotffeld. »

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que nous avons maintenant en notre possession vingt moulins environ. Ces moulins, pris de force ce ma- Eug. à Nap Gonyo, 19 juin 180

tin, avaient été conduits ici au quartier général. L'ennemi fit arriver ici quatre pièces de canon vers les deux heures après-midi, et nous en tira environ 200 coups : trois grenadiers de la garde furent tués, et quelques chevaux dans une écurie furent blessés. J'ai fait mettre de suite en batterie les pièces de la garde et celles de la division Durutte qui se trouve ici : en un instant, deux pièces de l'ennemi furent démontées, trois canonniers et plusieurs chevaux de trait furent tués, et le reste se sauva à toute bride. Le général Durutte, qui a été chargé, ce matin, de l'expédition de la prise des bateaux et des moulins, l'avait confié à un officier, son chef d'état-major, l'adjudant commandant la Condamine. Cet officier, au lieu de rester dans les petites barquettes qui remorquaient les bateaux, eut l'imprudence de monter sur l'un des moulins dont il s'était emparé. Le moulin fut poussé par le courant sur l'autre rive, et cet officier et quatre soldats furent faits prisonniers. J'ai l'honneur de joindre ici un rapport sur les mouvements de l'ennemi, qui mérite l'attention de Votre Majesté. J'avais été prévenu ce matin, par nos postes du Danube, que quelques colonnes d'infanterie et de cavalerie étaient parties de Comorn, prenant la route de Presbourg ; je chargeai le général Gérard, qui commande cette partie, de rendre compte des observations qu'il devait faire lui-même, et voici son rapport.

« J'ai cru devoir prévenir le maréchal Davout, afin qu'il ordonne au général Piré de bien observer ce qui se passe en face de lui. On n'a pas encore com-

mencé le feu à Raab : les munitions n'étaient pas encore arrivées au général Lauriston ; il y a eu aussi une erreur que je prie Votre Majesté de rectifier. Le maréchal Davout a écrit au général Lasalle pour lui défendre expressément de faire passer aucune de ses pièces de notre côté ; c'est fort bien pour les mortiers et pour les obusiers, mais on a refusé aussi le passage de deux pièces de 12. Ainsi nous aurons deux pièces de 12 d'un côté, et deux pièces de l'autre. Le peu de moyens qu'il y a de faire se trouvera à les partager et nous n'aurons pas la place. J'écris aussi au maréchal Davout pour lui demander les deux pièces : mais je prie Votre Majesté de donner ses ordres à cet égard. Car le lieu le plus convenable a été reconnu, par le général Lauriston, être de notre côté, à cause des inondations qui sont sur la rive gauche. Je prie aussi Votre Majesté de vouloir bien nous alimenter en munitions de 12 et d'obus. »

« Mon fils, je reçois votre lettre du 18, à huit heures du soir; il n'est pas dit dans cette lettre à laquelle de mes lettres vous répondez. J'espère que les bateaux que vous aurez jetés contre le pont de Comorn l'auront brisé, ce qui est avantageux; il ne faut pas le laisser rétablir : aussitôt qu'ils l'auront refait, il faut le détruire de nouveau. Hier, à quatre heures après-midi, est parti de Vienne un convoi de 4 pièces de 18 et 2 obusiers prussiens, lesquels, marchant par relais, arriveront demain soir à Raab. Aujourd'hui 20, à huit heures du matin, partiront 2 pièces de 12 de siége en bronze, avec 600 coups à tirer,

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 20 juin 1809.

1,000 coups de canon de 12, 1,000 d'obusiers de 5 pouces 6 lignes, et 300 bombes pour les petits mortiers. J'attends avec impatience d'apprendre que les ponts du général Lasalle et du général Piré sont faits, et que, si Raab tarde à se rendre, il y a des têtes de pont, et que vous pouvez manœuvrer directement sur Vienne sans faire aucun détour et sans tourner le lac. Faites lever le croquis du champ de bataille de Raab, et envoyez-le-moi le plus tôt possible, afin que je fasse graver la bataille. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 20 juin 1809.

« Mon fils, par mes dernières lettres, vous aurez vu que j'avais reçu celle que vous m'avez écrite le 16, à dix heures du soir, par le chef d'escadron Desvaux. Ainsi il n'y en a eu aucune de prise. Des ponts volants et des bateaux n'ont rien de commun avec le pont. Si vous ôtez à l'ennemi le pont de Comorn, vous lui ôtez les moyens de reprendre l'offensive. Ce n'est pas avec des ponts volants qu'on peut faire passer une armée; mais avec un pont permanent, l'ennemi peut reprendre l'offensive. Votre correspondance n'est pas suffisante : vous ne faites qu'effleurer les matières, et vous ne donnez aucun détail. Vous me dites dans votre lettre du 15 que les caissons sont partis, mais vous ne me dites pas où vous les envoyez, combien il y en a, et ce qu'il faut faire pour les remplir promptement; les 100 caissons que je vous ai envoyés appartiennent aux corps de l'armée; si on ne les renvoie pas promptement, le service de l'artillerie va être désorganisé, et nous ne saurons plus où nous en sommes. Faites-moi connaître qu

nombre on en a envoyé, où on les a dirigés, quel est leur ordre de route, et où il faut leur envoyer des ordres. La direction des affaires militaires n'est que la moitié du travail d'un général; établir et assurer ses communications est un des objets les plus importants. Il ne fallait pas réfléchir longtemps sur la carte pour savoir que, devant recevoir des munitions de Vienne, elles viendraient même sans pont près de Raab, et que là l'échange s'en ferait. Je dis que votre correspondance est légère. Vous parlez des prisonniers, mais sans dire où vous les avez dirigés, en combien de colonnes ils sont, sous les ordres de qui. Il est inouï qu'un général de brigade, qui a été pris depuis six jours, ne soit pas encore arrivé près de moi. Vous croyez en avoir tiré tout le parti possible et l'avoir interrogé : vous vous trompez; l'art d'interroger les prisonniers est un des résultats de l'expérience et du tact de la guerre. Ce qu'il vous a dit vous a paru assez indifférent; si je l'avais interrogé, j'en aurais tiré les plus grands renseignements sur l'ennemi. On ne sait où se trouve ce général; on dit même que vous l'avez renvoyé sur parole. On ne sait rien de rien. Assurez bien vite votre communication. Si le pont de Comorn devait rester et que vous dussiez vous retirer devant des forces supérieures, c'est derrière la Raab et la Rabnitz qu'il faut faire votre mouvement, non par OEdenburg, mais par Kittsée et Haimburg. »

« Mon fils, vous ne m'avez encore rien écrit sur les prisonniers, mais j'apprends indirectement que

Nap. à Eu
Schœnbrun
20 juin 180

le général Marziany et les officiers autrichiens faits prisonniers sont libres sur parole J'ai peine à croire à une pareille folie. Tous les prisonniers qu'on nous a faits sont en Autriche, et nous ne pouvons pas en avoir un. Vous seriez bien coupable si vous aviez fait cela sans mon ordre. Écrivez-moi un mot là-dessus, ainsi que sur les prisonniers que vous avez faits en Italie. Il faut au moins envoyer l'état des officiers que vous avez ainsi relâchés sur parole, avec leur parole d'honneur signée. Je ne suis plus étonné que le général Rusca en ait fait de même à Klagenfurth. Faites arrêter le général Marziany, qu'on dit être à Papa, et faites-le conduire ici. En vérité, je suis bien mécontent de cela; c'est comme si l'on ne faisait pas de prisonniers, car ils vont tous resservir chez eux. Vous avez bien peu d'expérience, mais les personnes qui sont autour de vous devraient en avoir davantage et vous instruire. Ne savez-vous pas que les armées ne pèchent jamais par défaut d'hommes, mais par défaut d'officiers. Ordonnez à votre chef d'état-major de correspondre sur les détails plus fréquemment avec le major général. On me rend compte qu'une colonne de 400 prisonniers est enfin arrivée le 19 juin à Œdenburg. Je n'ai point de nouvelles d'Italie; en avez-vous reçu? »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 20 juin 1809.

« Mon fils, vous avez fait si peu de dispositions pour votre expédition, que vous aurez beaucoup de monde de pris. Où diable avez-vous été imaginer que la route de Raab à Gratz pouvait jamais être maintenue libre? Que cela vous serve pour l'avenir.

Vous avez perdu une forge, votre médecin et beaucoup de petits détachements. Les ordres à donner pour tracer sa route de communication, est une des grandes affaires d'un général. »

« Mon fils, je reçois votre lettre du 19, à onze heures du soir; il est fâcheux qu'un colonel chef d'état-major d'une division se soit exposé ainsi. La faute en est à ceux qui lui ont donné cet ordre. Cela fait du mal, parce que l'ennemi fait sonner cela très-haut, et que cela prive l'armée de bons officiers. Vous m'annoncez que l'ennemi fait filer deux divisions sur Presbourg. Faites-en autant. Rapprochez votre quartier général de Raab, afin de veiller vous-même à la construction des ponts et au siége de la place. Investissez-la avec vos troupes; renvoyez la division Gudin. Faites évacuer vos blessés et vos embarras, et tenez-vous prêt à partir aussitôt que je vous en donnerai l'ordre, pour venir prendre part à la grande bataille. Laissez Macdonald à votre position actuelle, avec une bonne avant-garde d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Les 4 pièces de 18 et les 2 obusiers prussiens que je vous ai envoyés doivent être arrivés. Le convoi que j'ai fait partir aujourd'hui de 2 pièces de 12 avec des munitions, vous arrivera probablement le 22; ainsi, voilà plus que vous ne demandiez. Employez un grand nombre de travailleurs à démolir la partie du camp retranché qui est du côté de Vienne, et qui ne peut nous être utile. Il ne fallait pas attendre qu'on eût 20 moulins pour les jeter; il fallait approcher la nuit ceux

Nap. à Eug. Schœnbrunn 20 juin 1809

qu'on avait, les conduire aux avant-postes, et de là les jeter. Cette opération était infaillible. Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai écrit jusqu'à la satiété sur votre ligne d'opération et sur vos approvisionnements. Aussitôt que vous aurez fait investir Raab, il faut non-seulement renvoyer les troupes du général Lasalle et du général Gudin, mais aussi celles du général Lauriston, et insensiblement vos divisions recevront l'ordre de faire leur mouvement rétrograde pour s'approcher de Vienne. Je désire recevoir les rapports du général Montbrun et des différents généraux de cavalerie; qu'ils fassent de gros partis dans toute la Hongrie. Je suppose que dans la journée de demain mon chargé d'affaires et ma légation arriveront aux avant-postes. »

Exp. à Nap. Comyn. 20 juin 1809.

« Sire, j'ai reçu les ordres de Votre Majesté du 19 juin, à dix heures du matin. Je dois d'abord remercier Votre Majesté pour les détails dans lesquels elle veut bien entrer, relativement à mon projet du passage du Danube. Quant à la seconde, je vais répondre à Votre Majesté, article par article, en suivant l'ordre qu'elle a établi dans sa lettre :

« *Prisonniers.* — J'ai déjà eu l'honneur de mander à Votre Majesté que les prisonniers étaient passés par la route de Papa à Œdenburg par Günz, parce que nous les avions mis en marche avant que la communication du général Lasalle nous fût ouverte, et, comme aucun pont sur la Raab n'était encore établi, puisque l'ennemi les avait brûlés tous, il a fallu leur faire passer cette rivière à Sarvar. Les officiers pri-

sonniers marchaient en convois séparés avec une faible escorte, parce qu'on leur avait d'avance fait signer le serment de ne point chercher à s'évader. L'état-major général de l'armée d'Italie avait cette habitude de très-ancienne date; mais, à l'avenir, cette marche sera changée. J'espère cependant qu'il ne sera rien arrivé au convoi de 2,800 prisonniers. Il était escorté par 1 bataillon d'infanterie, et par quelques hommes à cheval. Le général Marulaz, qui l'avait rencontré après le passage des partis ennemis, avait ajouté 80 chevaux à son escorte. En suivant le calcul de leur marche, ils ne doivent arriver à Œdenburg que les 18 et 19.

« *Lignes d'opérations.* — La ligne d'évacuation des blessés, des prisonniers et des convois d'artillerie n'a point été celle que l'armée a suivie. Ainsi, bien certainement rien n'a été évacué sur Gratz, rien n'a été évacué par Kormond et Steinamanger; mais, jusqu'à ce que d'autres ponts fussent établis sur la Raab, on a dû passer par Sarvar, et de Sarvar on allait à Œdenburg par Günz.

« Maintenant les lignes d'opération seront à Œdenburg par Capuvar, et à Vienne par Bruck. Tous les hommes isolés, petits détachements venant de Gratz, devront même passer par Bruck.

« *Blessés.* — La plus grande partie des blessés de la bataille avaient été, dès l'instant même de l'affaire, dirigés sur Papa, où il existait déjà un établissement superbe, et les évacuations ont pris la route d'Œdenburg par Sarvar. On a pris ensuite par Duboth, et, depuis les nouveaux ordres de Votre Majesté,

on dirigera le reste des évacuations sur Bruck.

« *Parc d'artillerie.* — Nous n'avons envoyé, depuis Raab, que deux convois de caissons vides, savoir : un de 34 caissons qui a pris par Raboth et la Capuvar, le second convoi de 16 caissons que l'on a dirigés sur la grand'route de Vienne. Ainsi, dans cette partie, les ordres de Votre Majesté ont été exécutés; le million de cartouches que nous devions faire venir de Neustadt a reçu l'ordre de passer par Capuvar.

« *Siége de Raab.* — Le général Lauriston a envoyé ce matin sommer la ville, et depuis huit heures du matin on a commencé le feu. J'ai ordonné au général Lauriston de m'informer chaque deux ou trois heures du résultat de cette attaque, et j'aurai l'honneur d'en informer Votre Majesté. »

Eug. à Nap. Gonyo, juin 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la copie du rapport que m'a fait le général Sorbier relativement à l'opération sur le pont de Comorn. Malgré toutes les difficultés qu'il m'a présentées, je lui ai ordonné de tenter encore cette nuit une pareille opération. »

Eug. à Nap. Gonyo, juin 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté divers états de propositions de récompense, soit de légion d'honneur, soit de couronne de fer, soit d'avancement, pour ceux qui se sont particulièrement distingués. Votre Majesté trouvera peut être le nombre considérable, mais j'ose assurer que les personnes désignées sont dignes de ses bontés, et particulière-

ment dans la dernière affaire ils ont montré une intrépidité et une persévérance bien remarquables.

« Je joins également un état pour l'aile droite de l'armée qui n'avait point été comprise dans les récompenses accordées par Votre Majesté pour les deux premiers mois de la campagne. Je recommande particulièrement aux bontés de Votre Majesté les généraux Macdonald et Grenier. Je désire bien vivement pour eux un témoignage particulier de satisfaction de Votre Majesté. »

•

Eug. à Nap. Gonyo, 20 juin 1809.

« Sire, Votre Majesté aura sans doute remarqué dans le dernier état de situation de son armée d'Italie, la faiblesse de quelques régiments. Je lui demanderais de réduire à 2 bataillons le 23e léger, le 1er de ligne, 53e, 106e et 42e, et de réduire les 3e et 4e bataillons du 60e de ligne en un seul bataillon. Je demande la même autorisation pour les 1er et 3e italiens, et, si Votre Majesté l'approuvait, j'enverrais à Klagenfurth par Capuvar, Œdenburg et le Simmering, tous les cadres des bataillons fondus pour y attendre et recevoir tous les détachements, et tous les sortis d'hôpitaux venant d'Italie. Comme les divisions se trouvent également très-affaiblies je proposerai à Votre Majesté d'en dissoudre une pour renforcer les plus faibles, je proposerais alors la division Pachtod, comme le dernier arrivé à l'armée; mais, cet officier général étant digne d'être à la tête d'une division, j'oserais proposer de lui envoyer prendre le commandement d'une des deux divisions du général Marmont. On pourrait alors laisser le général Mon-

trichard dans un commandement de province, d'autant plus que, par les premiers rapports du général Marmont, Votre Majesté aura pu remarquer qu'il se plaignait du général Montrichard. J'attendrai les ordres qu'il plaira à Votre Majesté de me donner à ce sujet. »

Eug. à Nap. Gonyo, 9 juin 1809.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que sur la ligne des avant-postes du côté de Comorn tout a été parfaitement tranquille. L'ennemi a toujours quelque cavalerie devant la tête de pont pour nous observer. Je joins ici le rapport d'un employé autrichien parti d'Ofen, le 16 du courant, et qui prouve le désordre qu'il y a eu parmi leurs troupes, après la bataille du 14.

« Le général Lauriston m'a mandé que le feu sur la place avait continué depuis huit heures jusqu'à minuit : plusieurs maisons ont été brûlées, ses munitions se consomment trop vite, il a suspendu dans la journée, et a recommencé le soir à dix heures; il n'avait encore reçu que quatre caissons de 12 sur les dix qu'on lui avait annoncés, et il espérait beaucoup des quatre pièces de 18 que Votre Majesté a annoncées; pendant le feu de cette nuit, on doit commencer l'établissement de la batterie de brèche pour les quatre pièces de 18. »

Nap. à Eug. chœnbrunn, 1 juin 1809.

« Mon fils, l'officier d'ordonnance Montesquiou m'apporte votre lettre du 20 juin à une heure du matin. — Je vous ai envoyé 80 caissons appartenant aux différents corps de l'armée. Je sais que, depuis,

34 des vôtres, arrivés à Vienne, ont été renvoyés remplis de munitions. Voyez à faire revenir sur Vienne les 80 caissons qu'on vous a envoyés, et ne gardez que les munitions qui seront nécessaires pour remplir les vôtres. — Je vois avec plaisir que l'on a fait un pont. — Vous ne me parlez pas du général de brigade que vous avez fait prisonnier, où est-il? A-t-on interrogé les prisonniers que vous avez faits? si on les a interrogés, il faut que l'on m'envoie l'interrogatoire. Il me semble que vous ne devez plus avoir besoin du million de cartouches que vous avez à Neustadt, puisque les convois que j'ai dirigés sur vous ont dû vous fournir le million qui vous était nécessaire. Il ne faut pas vous embarrasser de munitions qui ne seraient pas attelées, puisque vous devez vous tenir prêt à revenir au premier ordre sur Vienne. Je donne ordre que ce million de cartouches qui est à Neustadt soit envoyé à Vienne. Donnez ordre que tous les convois qui vous viennent d'Italie soient également dirigés sur Vienne; de cette place on pourra toujours vous tenir approvisionné dans tous les endroits où vous serez. — Faites-moi connaître le nombre de blessés que vous aurez encore sur la rive droite de la Raab. — Continuez votre opération sur le pont de Comorn, puisque cela exige tant de peines, il faut qu'on soit encore loin de la ville. — Je vous ai déjà envoyé l'ordre de relever les troupes du duc d'Auerstaedt autour de Raab, afin qu'elles puissent se reporter sur Presbourg, et de rapprocher les vôtres de Raab. — Vous ne me faites pas connaître la position que vous avez choisie pour

vous battre, si l'ennemi venait à déboucher par le pont de Comorn pour secourir Raab, ni par où vous devez faire votre retaite, en cas d'événement : tout cela doit être reconnu et préparé. ».

Eugène à la vice-reine. Du camp sur les bords du Danube, 20 juin 1809.

« Nous restons toujours dans nos déserts, ma chère Auguste, et je couvre avec l'armée le siége de Raab, que Lauriston pousse avec activité. J'ai été l'autre jour reconnaître la forteresse de Comorn ; l'ennemi y a passé le fleuve; ainsi, plus d'espoir de nous battre par ici ; mon quartier général est dans une petite maisonnette sur le bord du Danube. Hier, les Autrichiens on voulu ravoir des moulins que nous leur avions enlevés et sont venus nous tirer du canon; cela a donné une alerte au quartier général, on croyait que l'ennemi voulait nous déloger ; mais j'ai envoyé chercher 8 pièces, et nous leur en avons tant donné, qu'ils se sont sauvés. Ils ont perdu 2 chevaux et 3 de leurs canonniers, j'ai eu 3 de mes grenadiers tués, 1 cheval de dragon tué et mon cheval de parade blessé dans l'écurie; ce pauvre cheval a du malheur, car, sur 600 chevaux qui étaient là, il aurait dû ne pas être le premier touché; il est vrai qu'ils ont tiré plus de cent boulets et obus sur ma demeure. Au reste, nous n'en avons pas moins dîné très-tranquillement et dormi de même; une seule marmite des vélites a été renversée; c'était une sottise de la part de l'ennemi qui ne pouvait mener à rien. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 21 juin 1809.

« Mon fils, je reçois votre lettre du 20, à minuit. Il ne faut pas penser dans ce moment à envoyer les

cadres en Italie, la route est trop peu sûre. Nous verrons cela quand les affaires auront pris une tournure définitive. Pourquoi ne m'avoir pas envoyé le nommé Hurtel, employé autrichien venant d'Ofen? vous auriez pu le confier à mon officier d'ordonnance, qui l'aurait amené en poste. Vous ne me faites pas connaître à laquelle de mes lettres vous répondez. Je vous ai mandé de vous rapprocher de Raab, d'investir la place en force, et de rendre au duc d'Auerstaedt la division de cavalerie Lasalle et la division Gudin. J'ai reçu les différentes demandes de récompenses que vous m'avez envoyées, je vais les prendre en considération. »

« Sire, je vais demain au matin reconnaître, avec de la cavalerie et de l'artillerie, la place de Comorn. On s'occupe cette nuit, et on s'occupera demain, toute la journée, de la réunion des moulins et des bateaux, afin d'exécuter, dans la nuit de demain, les intentions de Votre Majesté sur le pont de Comorn; je tâcherai même d'attirer demain dans la plaine tout l'ennemi qui voudra y entrer. J'ai chargé le général Lauriston de pousser vigoureusement le siége de Raab. Eug. à Nap. Gonyo, 21 juin 1809.

« Les ponts près de Raab seront difficiles à faire, à cause des inondations qui entourent cette place. Le Danube n'a qu'un seul bras au point où nous sommes. Ce fleuve est fort encaissé, et n'a guère que 220 toises de largeur. La rive droite domine même sensiblement la rive opposée; je crois qu'il serait facile d'opérer ici le passage de ce fleuve, et, Raab

une fois en notre pouvoir, les matériaux pour le pont une fois préparés, les divisions de la grande armée naturellement placées en échelons pour soutenir notre expédition dans le cœur de la Hongrie, en moins de deux jours 100,000 hommes pourront être sur l'autre rive. Si ce projet ne peut entrer dans les idées de Votre Majesté, ne penserait-elle pas que des préparatifs ostensibles pourraient au moins faire une diversion utile à ses entreprises sur d'autres points? Dans tous les cas, je désirerais vivement que Votre Majesté voulût envoyer le général Bertrand, ou tout autre officier honoré de sa confiance, pour examiner les localités : j'avoue qu'au premier coup d'œil, en arrivant sur les bords du fleuve, j'ai vu la chose possible. Il y a, je le sais, une objection à faire, c'est le voisinage de la tête du pont de Comorn; mais cette objection est à peu près nulle, si on parvient, comme je l'espère, à rompre le pont de communication.

« L'armée prend demain la position suivante :

« Le général Macdonald, avec la division Lamarque, sera à Acs;

« Le général Grenier, avec les divisions Séras et Durutte, restera à Gonyo;

« La division Pachtod sera à Bony;

« La division italienne restera dans la position qu'elle occupait près de Raab;

« La cavalerie couvre la plaine.

« Quoique ces divisions paraissent un peu éloignées, en trois heures elles peuvent se réunir. »

Aug. à Nap. Gonyo, « Sire, j'ai reçu cette nuit les trois lettres de Votre

Majesté du 20 juin, dont l'une, de quatre heures du matin, et les deux autres de dix heures. J'espère que celles que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté hier auront en partie satisfait à ses diverses demandes. 21 juin 1809. 10 heures du matin.

« A compter de ce soir, j'aurai journellement l'état des munitions usées, l'état des caissons par calibre, que nous dirigerons sur Vienne pour avoir des munitions, et j'aurai l'honneur de les lui adresser. Quant aux officiers prisonniers, *ils n'ont point été relâchés sur parole, comme Votre Majesté l'a appris indirectement ;* ils ont donné, par écrit, leur parole d'honneur de suivre la route qui leur serait prescrite, et on a pris, en outre, la précaution de leur donner quinze hommes et un sergent d'escorte. Suivant tous les rapports qui me sont parvenus, c'est le seul convoi tombé au pouvoir de l'ennemi. Le général Charpentier a remis au major général l'original de leur serment signé de chacun d'eux.

« Le général Marziany, dès que j'avais su les ordres de Votre Majesté, devait être conduit en poste à Schœnbrunn par un officier d'état-major, et par la route directe. Comme il avait été blessé de deux coups de plat de sabre et froissé par une chute de cheval, au moment où il a été pris, il a dû rester malade quatre jours à Papa.

« L'officier d'état-major rend compte, à la date du 19, qu'il se remettait en route, et qu'il ferait la plus grande diligence possible. Il envoie, à l'appui de ce retard, un certificat constatant l'impossibilité à cet officier de faire route.

« Suivant les ordres de Votre Majesté, on s'occupe de lever le champ de bataille de Raab.

« Votre Majesté me demande si j'ai reçu des nouvelles d'Italie; j'ai l'honneur de lui faire observer que, depuis qu'elle a donné ordre de les diriger de Neustadt sur son quartier général, je ne reçois plus de dépêches que celles qu'elle a la bonté de m'envoyer. »

Eug. à Nap. Gonyo, 21 juin 1809, 11 heures 1/2 du soir.

« Sire, j'ai reçu la lettre de Votre Majesté d'hier, 20 juin, à dix heures du soir. Demain, en exécution de ses ordres, je rapprocherai mon quartier général de Raab. Les divisions qui étaient à Gonyo et Bony, ainsi que les dragons, viendront prendre position sous Raab. Le général Macdonald viendra prendre la position que le général Grenier occupait à Gonyo, et la cavalerie légère reste à couvrir la plaine, et envoie par les difficiles routes des partis sur Wesprim, avec ordre d'intercepter, s'il est possible, des correspondances, courriers et autres, de répandre force proclamations, de ramasser tous les partis ennemis qui se trouveraient sur la route. Après-demain, j'investirai la place, et demain je ferai passer la Raab au reste des blessés, aux bagages et au grand parc. Je mettrai en route, après-demain sur Altenburg, le général Lasalle et le général Lauriston; ce dernier a dû rendre compte à Votre Majesté qu'il espérait, après-demain avoir fait la brèche. Cette nuit, on se loge sur les ouvrages avancés qu'ils avaient commencés, on s'y établit, et on commence la batterie demain dans la journée. Demain au soir, on y con-

duit les pièces, et, après-demain, dès la pointe du jour, on fera un feu continuel. Le général Lauriston espère qu'en dix heures de temps il y aura une brèche assez prononcée. J'ai été, moi-même aujourd'hui dans les différents faubourgs de Raab ; le service s'y faisait, et chacun était à son poste. J'ai ordonné au général Lasalle d'employer des ouvriers, demain à la pointe du jour, pour consolider le pont qui est au-dessus de la ville. Celui du général Lauriston, qui est au-dessous de Raab, sur la Kis-Duna, sera fini à minuit ; il est très-solide : par le moyen de ces ponts, dans le cas même où la ville de Raab ne serait point prise, je pourrai faire passer la Raab à toute l'armée, et, quand il s'agira de ce mouvement, si Votre Majesté l'approuve, on pourrait marcher en deux colonnes, l'une par Edenver et Halaszi, l'autre par Weiselburg.

« Suivant les ordres de Votre Majesté, les 80 caissons qu'elle nous a envoyés ont été déchargés dans un local à Szabadhegy, et le général Lauriston m'a certifié que les 80 caissons étaient, en totalité, repartis pour Vienne. »

Eug. à Nap. Gonyo, 21 juin 1809 à minuit.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté une lettre que j'ai reçue, ce soir, du général Montbrun. Le général Vignolle rend compte au major général du passage de ces trois comtes allemands. Je n'ai pas cru devoir les empêcher de continuer leur route, puisqu'ils étaient munis de papiers et de passe-ports du gouverneur Andréossy, qui les autorisait à se rendre près de l'empereur d'Autriche, et, dans leurs passe-ports

visés par le prince de Neuchâtel, j'y ai lu ces mots: *Bon pour l'aller et le retour.* Cependant, craignant que ce qui fut bon alors ne le fût pas aujourd'hui, j'ai ordonné au général Vignolle de les faire accompagner par un officier de l'état-major, qui les conduirait en trois jours à Schœnbrunn, afin que, dans le cas où Votre Majesté voulût leur faire rebrousser chemin, elle ait le temps de donner des ordres à ce sujet.

« Le général Vignolle informe également le major général de la réponse qu'a faite le commandant de Comorn sur l'échange des ambassadeurs. Il paraît que M. Dodun n'était pas encore arrivé; mais on annonce que les ordres ont été expédiés pour qu'il se rendît aux avant-postes avec la plus grande diligence. J'ai également fait écrire à Altenburg, à l'officier chargé de la conduite de M. de Metternich, afin qu'il se règle suivant ses instructions. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 22 juin 1809.

« Mon fils, je reçois votre lettre du 21 à midi. — Le général Marziany est arrivé: Je vois avec plaisir que la crainte que j'avais que vous n'eussiez relâché sur parole les officiers prisonniers n'est pas fondée. Faites-moi connaître s'il en a été de même pour les prisonniers que vous avez faits en Italie. La parole d'honneur que vous avez exigée d'eux de suivre la route qu'on leur a tracée est un bon usage qu'il faut maintenir. J'avais pris cela pour un renvoi sur parole. — Faites une proclamation pour pardonner à tous les insurgés des cercles d'Œdenburg, de Raab et des pays que vous occupez, en citant un plus grand

espace de pays, et vous étendant dans votre proclamation jusqu'à Pesth, et pour leur enjoindre de jeter leurs armes et de regagner leurs foyers. »

« Mon fils, je reçois votre lettre du 21 à onze heures du soir. Vous ne me dites pas si le pont de Comorn est détruit, rien n'est plus facile que cette opération. Il fallait en charger Montbrun, cela devrait être fait. Les mesures que vous avez prises pour les comtes allemands sont bien, et montrent de la prudence; c'est ce qu'il fallait faire. — Si M. de Metternich n'est pas encore passé, faites-le passer, de manière qu'il ne voie pas votre mouvement rétrograder; il est tout simple de lui faire faire un détour pour passer la Raab et arriver par votre droite. — Vous avez vu, par le rapport du général Marulaz, qu'il croit que les débris du corps de Chasteler se sont jetés sur Wesprim. Si cela était vrai et qu'on pût les atteindre, ce serait fort heureux, car il ne serait pas impossible qu'ils cherchassent à rejoindre par Comorn; d'un autre côté, Broussier prétend qu'ils se portent sur Gratz, où Marmont n'est pas encore arrivé; il paraît que les ponts de la Drave le retardent. Il n'est arrivé aujourd'hui aucun courrier d'Italie. » Nap. à Et Schœnbru 22 juin 18

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la copie d'une lettre du général Lasalle. Le général Piré me mande aussi que ses postes aperçoivent de grands mouvements de bateaux, que quelques troupes ont passé dans quelques îles, vers les points de Gzogge et de Mèdre. Eug. à N Sous Ra 22 juin 1 à midi

« J'ai cru, d'après ces nouvelles, devoir faire ce soir ce que je ne comptais faire que demain. Ainsi, aujourd'hui même nos troupes investiront la place, savoir : une division du général Grenier passe la Kis-Duna, un peu au-dessous de Raab, et s'établit de manière à bloquer la ville. Le 25e de chasseurs, que je fais également passer, observe le Danube depuis Venek jusqu'au bac de Mèdre. Une des divisions du général Baraguey-d'Hilliers passe la Raab au-dessus de la ville, et relève, dès ce soir, tous les postes du général Lasalle. J'ai ordonné un pont de communication sur le Veiselburger-Danaus. J'ai ordonné au général Lasalle de se replier sur Altenburg, et j'ai écris au maréchal Davout, qui a déjà rappelé à lui la division Gudin. Ainsi les instructions de Votre Majesté seront remplies, sauf le corps du général Lauriston, qui ne sera en mouvement que demain. Ce général me mande que le feu a été terrible cette nuit, un quart de la ville était en flammes : ce matin le commandant a demandé à tenir un conseil de guerre, et Lauriston en attend le résultat. Les habitants sont désespérés ; si la place ne se rend pas, on fera jouer le gros calibre. Les divisions Pachtod et Durutte sont en position à Szabadhegy pour couvrir le siége. Les divisions de cavalerie sont dans la plaine, jetant des partis sur toutes les routes. Le général Macdonald se met en route pour prendre la position de Gonyo, le général Montbrun reste à Acs : ainsi aucune de nos vedettes ne bougera du côté de Comorn. »

« Sire, Votre Majesté m'a fait l'honneur de me demander, par sa lettre du 21 juin, six heures du soir, quelle était la position que j'aurais choisie pour me battre, et si l'ennemi avait débouché de Comorn. Eug. à N Du cam sous Raa 22 juin 18 5 h. du s

« Je m'empresse de répondre à cette question ; voilà quelle était la position de l'armée :

« La cavalerie légère en avant d'Acs, ayant des partis à Igmond, une division (Lamarque) à Acs, deux divisions (Séras et Durutte) à Gonyo, une division (Pacthod) à Bony, enfin une division (Sévéroli) devant Raab soutenant les Badois ; les Badois à Vas et à Bony. Si l'ennemi avait voulu marcher à moi en force, la cavalerie légère et la division Lamarque se repliaient d'Acs sur Bony, et j'étais de suite prévenu du mouvement. J'ordonnai alors à la division Sévéroli de se rendre à Bony, et je m'y portais aussi avec les divisions de Gonyo ; j'aurais présenté la bataille refusant ma gauche, c'est-à-dire étant plutôt parallèlement que perpendiculairement au Danube.

« Le pays n'offre point de position marquée ; mais, comme il y a beaucoup de petits mamelons, j'aurais établi sur l'un d'eux une réserve d'infanterie et d'artillerie sur laquelle je me serais replié, si j'avais été battu. Enfin, une bataille perdue, et obligé de me retirer, je n'aurais pu le faire que par le pont de Baboth, appuyant toujours, dans ma retraite, ma droite aux montagnes. Je n'aurais pu me servir des ponts près de Raab, car ils sont trop près de la place, l'un même est sous le feu. Une fois derrière la Raab, je pouvais attendre l'ennemi, car se serait-il avancé sur moi, sachant qu'un corps d'armée,

était à Veiselburg et pouvait le mettre entre deux feux ?

« Maintenant que je suis rapproché de Raab, si l'ennemi bronchait de Comorn, je tiendrais sa position de Szabadhegy; il s'en faut qu'elle soit aussi bonne de ce côté que de l'autre, mais c'est cependant le terrain le plus à notre avantage. Enfin, en cas de bataille, j'aurais toujours menacé la gauche de l'ennemi, en refusant constamment la mienne, et en l'obligeant ainsi de tourner le dos au Danube.

« Voilà, Sire, quels étaient mes projets. Ils sont relevables, sans doute, sur bien des points ; mais je recevrai avec reconnaissance tous les avis que Votre Majesté daignerait me donner. »

Eug. à Nap. Sous Raab, 22 juin 1809, 11 heures 1/2 du soir.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la lettre du général Lauriston qui m'annonce la capitulation de Raab. Le commandant du fort n'a pas voulu quitter plus tôt que le 24 à cinq heures. Je vais faire faire aux Badois le mouvement ordonné par Votre Majesté; j'attendrai ses ordres pour le reste.

« Je ne puis fournir ce soir à Votre Majesté l'état des blessés qui sont encore de ce côte-ci de la Raab. Boisnod me l'a promis pour demain Il m'a assuré, d'ailleurs, qu'il y en avait au moins un millier, dont 300 Autrichiens. Les évacuations se continuent encore. Il y en a beaucoup qui ne peuvent supporter le transport. »

Eugène à la vice-reine.

« Il ne m'est pas possible de t'écrire tous les jours, ma bonne Auguste, d'abord parce que le temps me

manque et que beaucoup de courriers ordinaires ont été pris.... j'ai quitté ce matin les bords du Danube pour me rapprocher de Raab et en pousser vigoureusement le siége. J'espère qu'après-demain au plus tard la ville sera à nous; je n'ai rien de nouveau à te mander, mon amie : toujours bien portant, toujours bien occupé et te portant toujours la plus vive tendresse. » Du camp sous Raab, 22 juin 1809.

« Mon fils, je suppose que vous couvrez le siége de Raab de tous les côtés, et que si l'ennemi tentait de passer du côté de Mestre 1,500 ou 2,000 hommes, pour essayer de les jetter dans Raab, il y aurait sur le rivage assez de troupes pour l'empêcher de débarquer et de pénétrer jusqu'à Raab. Il me tarde d'apprendre que Raab soit pris; faites-moi connaître quand vous aurez renvoyé au duc d'Auerstaedt toutes ses troupes, y compris la division Lasalle, et que vous n'aurez plus ni blessés ni embarras qui vous empêchent de faire un mouvement quelconque sans être retardé. Je suis toujours dans l'intention de frapper un grand coup vers la fin du mois. » Nap. à Eug. Schœnbrunn, 23 juin 1809.

« Mon fils, je reçois votre lettre du 22 juin, à midi : *les dispositions que vous avez prises sont fort bonnes;* je vois avec plaisir ce que vous me dites, que le commandant de Raab a tenu un conseil de guerre; j'espère donc que vous rentrerez dans la journée dans cette place. Je vous envoie un courrier d'Italie, je l'ai retenu deux heures pour connaître la situation de Vérone et de Venise. Caffarelli doit être arrivé dans ce moment; j'espère qu'il aura mis ordre Nap. à Eug. Schœnbrunn, 23 juin 1809.

à tout cela. Débarrassez-vous de tous vos prisonniers, de vos blessés. Donnez ordre que d'Œdenburg on les évacue sur Neustadt, hormis les plus blessés. Dans deux jours il faut donner ordre qu'on ne passe plus par la route d'Œdenburg ; pourtant, il faut tourner le lac et se servir de la route de Bruck. Dites donc à Montbrun de jeter à bas le pont de Comorn ; vous êtes bien mal habile de ne l'avoir pas encore fait. Aussitôt que vous serez dans Raab, la première chose que vous me ferez connaître, c'est la quantité de poudre et de bouches à feu qui se trouvent dans cette place ; s'il y a dans Raab plus de trente milliers de poudre, mon intention est qu'on brûle Presbourg. J'en écris au duc d'Auerstaedt ; aussitôt que Raab sera pris, faites partir par relais pour Ébersdorf les quatre pièces de 18 et les deux pièces de 12 de siége que je vous ai envoyées ; si elles n'ont point épuisé toutes leurs munitions, envoyez-en le reste avec ces pièces. Vous enverrez au duc d'Auerstaedt les obusiers prussiens et les mortiers pour servir à l'opération contre Presbourg.

« *P. S.* Tous vos convois de munitions de guerre doivent se diriger de Bruck sur Vienne : je vous ai mandé de faire lever les plans de la bataille sur une grande échelle, afin que j'y trace la bataille et que j'en fasse faire une relation, ainsi que de la bataille de la Piave. Aussitôt que Raab sera pris, remettez-la en état de défense, faites-y entrer des approvisionnements, et remettez-moi un état de situation de la place. »

« Mon fils, nous avons besoin d'ancres; il y en a beaucoup en Hongrie. On m'assure qu'il y en a un grand nombre à Raab et aux environs; envoyez-nous-en 200; dirigez-les sur Ébersdorf. Nous avons aussi besoin de cordages, envoyez-nous ce que vous pourrez. » Nap. à Eug. Schœnbrunn, 23 juin 1809.

« Mon fils, je vous fais mon compliment de la prise de Raab; il me tarde de savoir combien il y a de canons, de mortiers et de poudre. S'il y a dans la place plus de trente milliers de poudre, faites-en partir sur-le-champ vingt milliers sur Vienne, par des relais, pour que cela arrive plus vite. Renvoyez sur Ébersdorf les quatre pièces de 18 et les deux pièces de siége de 12 que j'ai envoyées à Raab, avec leur armement et approvisionnement. Le major général vous écrit pour vous tracer la conduite que vous avez à tenir à l'égard des prisonniers. Il faut les retenir et les envoyer en France, à moins que le premier article de la capitulation ne soit adopté par le général autrichien, et qu'on ait la signature ou du prince Jean, ou du prince palatin, ou du prince Charles, qui garantisse que ces prisonniers seront acceptés aux échanges qui auront lieu. Ayez soin qu'on prenne le nom des officiers prisonniers, qu'on leur fasse signer leur parole d'honneur, et que tout soit parfaitement en règle. Vous sentez que vous faisant venir sur Vienne pour assister à la bataille, je veux laisser un corps d'observation sur la Raab, composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. L'infanterie gardera la rivière tant qu'elle pourra, et se renfermerait Nap. à Eug. Schœnbrunn, 23 juin 1809.

dans la place ; si elle était forcée par des forces supérieures, la cavalerie se replierait. Il faut donc qu'il y ait dans la place des vivres pour 2,000 hommes et des munitions pour plusieurs mois. Il faut nommer un garde-magasin d'artillerie, un garde-magasin de vivres, un commissaire des guerres, un officier supérieur d'artillerie et un commandant de place. Vous allez y faire entrer vos embarras ; s'il y a des réparations à faire aux ouvrages évacués, faites-les faire sans délai. »

Eug. à Nap. Sous Raab, 25 juin 1809, 11 heures du matin.

« Sire, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté que le général Marulaz est entré à Wesprim avec ses 1,000 chevaux : je joins ici copie de son rapport. Je lui ai donné l'ordre de rejoindre le général Lasalle. Je demande à Votre Majesté, au moins une couple de jours, avant que mes troupes se mettent en mouvement de Raab, car notre parc va avoir les embarras suivants :

« Le convoi de munitions envoyé par Votre Majesté a déchargé ses caissons, a formé un dépôt à une lieue de Raab, dont la majeure partie sont des munitions de campagne.

« Les caissons de notre parc, envoyés à Vienne, en sont revenus cette nuit, chargés de munitions de siége, c'est à-dire d'obus de 6 pouces, et de munitions de 12. Ainsi il faut que je fasse décharger ces caissons dans la ville, et ce ne pourra être que demain au soir que je renverrai les mêmes caissons rechargés au dépôt des munitions de campagne, et comme les compartiments intérieurs ont été changés

à Vienne, il faudra les refaire de nouveau. Ces différents mouvements empêchent que le parc puisse se mettre en route avant le 25 au soir; enfin ce serait encore un nouveau retard, si Votre Majesté me refusait de laisser à Raab les pièces de 12 et de 18, les mortiers prussiens qu'elle nous a envoyés; car alors il faudrait des chevaux pour les ramener : ces chevaux ne pourraient être pris que sur le parc, et le parc sera d'autant retardé. Je ne parle de cela à Votre Majesté que pour la prévenir que son service pourrait éprouver quelque retard dans le cas où je recevrais un ordre urgent. »

« Sire, j'envoie à Votre Majesté la proclamation qu'elle a désiré que je fasse aux habitants du pays que j'ai conquis d'après ses ordres. Je la prie de vouloir bien donner ses instructions au major général pour qu'elle soit imprimée à Vienne, n'ayant pas d'imprimerie ici, et n'ayant, d'ailleurs, personnne qui fût assez fort en langue latine et hongroise pour la traduire. » Eug. à Nap. Raab, 23 juin 1809, à midi.

« Sire, je ne puis encore rendre un compte satisfaisant à Votre Majesté sur l'expédition des bateaux et des moulins contre le pont de Comorn; j'en avais chargé le général Sorbier, mais je n'avais pas un pontonnier à lui donner, puisque Votre Majesté se rappellera que je les avais envoyés de Neustadt à Ébersdorf : il a fallu choisir dans les corps des hommes ayant mené autrefois des bateaux. Le Danube avait déjà beaucoup baissé, et, après bien des fatigues, Eug. à Nap. Raab, 23 juin 1809, 4 h. du soir.

on avait conduit quatre moulins dans le grand courant : à une demi-lieue de là, c'est-à-dire en face de Boch à peu près, ils se sont tous quatre engravés dans un banc de sable assez considérable; hier, dans la journée, on avait préparé deux gros bateaux beaucoup plus faciles à mener, et on devait les conduire plus près de Comorn cette nuit. La tempête qui a régné depuis hier soir, et qui jetait constamment sur notre rive, n'a pas permis qu'on bougeât. J'espère que cette nuit sera plus heureuse : l'ennemi, voyant que nous tenions à avoir des moulins, puisque nous lui en avions enlevé jusqu'à douze, a pensé que c'était pour notre subsistance, et a coulé tous ceux qu'il possédait sur sa rive. Il a canonné les nôtres, mais, hier soir, il n'avait pu nous en couler que deux.

« J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que j'établis ce soir mon quartier général dans les faubourgs de Raab. »

Eugène à la vice-reine. Du camp sous Raab, 23 juin 1809, 6 h. du matin.

« Au lieu de rouvrir ma lettre, ma bonne Auguste, je t'en écris une seconde, pour t'annoncer la capitulation de Raab. Nous l'avons bombardée sans pitié pendant deux jours, et presque la moitié de la ville est brûlée; c'était une chose déchirante que d'entendre les cris de ces malheureux habitants la nuit dernière : nous allions faire brèche aujourd'hui et peut-être demain ordonner l'assaut; ils ont bien fait de se rendre. Je ne pense pas que la prise de Raab soit pour nous un signal de repos. Nous nous attendons à marcher d'un moment à l'autre; ce qui est heureux, c'est que nous sommes toujours prêts et bien disposés.

Adieu, ma chère Auguste, je t'envoie mille baisers pour toi et mes deux petits anges. J'ai regardé ce matin vos portraits avec bien du plaisir. Ce n'est cependant pas comparable à celui que j'éprouverai quand je pourrai vous serrer dans mes bras. Adieu, » etc.

« Mon fils, je reçois vos quatre lettres du 23, à dix heures et demie du soir. Je viens d'envoyer six mortiers au duc d'Auerstaedt, ce qui, avec les trois que vous avez, et avec ses deux obusiers prussiens, fera onze, avec lesquels mon intention est qu'il brûle Presbourg, en y jetant 2 ou 3,000 bombes. Annoncez que vous marchez sur l'esth, et que du moment que Raab sera approvisionnée et en état, vous avez l'ordre de vous porter sur cette ville. Préparez tout pour pouvoir partir le 25 et en cinq jours arriver sur Vienne, si cela est nécessaire, selon l'ordre que je vous enverrai. » Nap. à Eu Schœnbrun 21 juin 18

« Sire, j'ai reçu une lettre de Votre Majesté d'hier, 23, après-midi. Ses ordres, relativement aux prisonniers de Raab, vont être exécutés à quatre heures, au moment où la garnison sortira. L'état que j'adresse au prince de Neufchâtel sur la force de cette garnison prouve qu'elle était plus considérable que nous ne le pensions. Je ferai observer à Votre Majesté que la garde de ces 2,500 hommes va être un nouvel embarras pour nous, et qu'elle le serait bien davantage si nous avions à faire un mouvement rapide. Eug. à Na Faubour de Raab, 24 juin 18 2 heure après mid

« En vertu des ordres de Votre Majesté, je fais partir de suite les deux obusiers prussiens, ainsi que

les trois petits mortiers et les 900 obus qui doivent servir pour ces pièces, et ce soir les deux pièces de 12 et les quatre pièces de 18 partiront avec les munitions de 18. Des relais vont être placés sur la route pour que ces convois se rendent le plus promptement possible à leur destination.

« J'envoie ci-joint à Votre Majesté l'état de ce qui a été trouvé dans la place. Elle verra comme elle était mal approvisionnée; j'avais, par mes précédentes, fait observer à Votre Majesté qu'il serait peut-être nécessaire d'augmenter sa défense, mais Votre Majesté m'ayant donné des ordres pour faire replier sur Vienne et Presbourg toutes les pièces qu'elle m'avait envoyées, j'ai cru devoir en suivre l'exécution : j'ai déjà nommé dans la place un général de brigade commandant, un commissaire des guerres, un officier supérieur du génie et un officier supérieur d'artillerie.

« J'ai la satisfaction d'annoncer à Votre Majesté qu'il ne reste plus à Papa que 220 prisonniers blessés, qui ne sont pas transportables à cause d'amputations et de blessures graves; mais cette ville s'est montrée si généreuse et si bienveillante pour mes malades, que je suis tranquille pour ces 220 hommes. Il reste encore à Szabadhegy 60 Français et 227 Autrichiens qui seront évacués aujourd'hui même. Je ne puis assez témoigner à Votre Majesté combien tous les habitants des villages se sont prêtés pour le transport de nos blessés et pour les premiers secours. Il en est un principalement, celui de Baraty, qui a montré un empressement aussi vif que touchant, et

comme il avait beaucoup souffert du passage et du séjour des deux armées, je lui ai fait distribuer, par le curé, 300 florins pour les familles les plus pauvres. »

« Sire, j'ai reçu la lettre de Votre Majesté d'hier soir, dans laquelle Votre Majesté m'ordonne de diriger sur Ébersdorf le plus d'ancres et de cordages que je pourrai me procurer. J'ai ordonné que les recherches les plus scrupuleuses soient faites, et je ferai passer exactement ce que l'on pourra trouver. Eug. à Nap. Faubourg de Raab, 24 juin 1809.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté deux rapports du général Montbrun qui confirment le départ des archiducs pour Presbourg.

« Le général Lauriston a exécuté les ordres de Votre Majesté sur les prisonniers. Un individu, arrivé au moment où les officiers devaient prêter leur serment, a facilité la mesure. Cet officier n'avait point paru à l'appel pour signer leur engagement : dix ont été trouvés dans les rangs et ont signé; six n'ayant point été trouvés, quoique appelés, on s'est servi de ce prétexte pour se plaindre du peu de foi qu'on pouvait avoir en leur promesse, et nous avons gardé tous les sous-officiers et soldats, jusqu'à ce qu'on ait eu l'engagement exigé par Votre Majesté du major général de l'armée autrichienne. Je crois avoir déjà fait observer à Votre Majesté que cet engagement restera plusieurs jours à nous parvenir.

« Le général Narbonne est arrivé ce soir, et prendra demain matin les fonctions que Votre Majesté a bien voulu lui confier; je n'ai encore rien décidé sur la garnison fixe de Raab et sur le corps d'observa-

tion qu'il faudra laisser, parce que j'attends les ordres qu'il plaira à Votre Majesté de me donner sur sa force et sa composition.

« Je m'empresse de rendre compte à Votre Majesté que l'exécution de ses ordres occasionnerait des retards assez sensibles, s'il nous était ordonné bientôt un mouvement; car, outre que 400 de nos chevaux ont été employés à réunir jusqu'au premier relais les mortiers, obusiers, pièces de 18 et de 12, et leurs munitions, il a fallu encore prêter des caissons pour porter ces munitions. Ainsi, ces caissons n'arriveront que demain au soir, ne pouvant être de retour ici que le 27, et il nous faudra au moins la matinée du 28 pour y remettre nos munitions de campagne; je n'ai pas trouvé de moyen qui pût parer à cet inconvénient, et j'ai cru devoir en prévenir Votre Majesté. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 25 juin 1809.

« Mon fils, c'est aujourd'hui le 25. Je vous laisserai encore du côté de Raab le 26 et le 27, puisqu'il n'y a que vingt-six lieues de France d'ici à Raab, et qu'il ne faut pas plus de trois jours pour les faire. Mon intention est que vous profitiez du 26 et du 27 pour faire une forte reconnaissance sur Comorn, afin de donner le change à l'ennemi, et que vous jettiez enfin ce pont à bas. Il est ridicule que cela ne soit pas fait, il n'y a pas besoin de charger les moulins de sable; il faut les lancer tels qu'ils sont, mais les conduire vite. Si cela ne réussit pas, il faudra voir si, avec quelques pièces de 12, vous pourrez le rompre. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 25 juin 1809.

« Mon fils, faites entrer dans Raab tous les blessés

que vous avez hors d'état d'être transportés : il ne faut pas qu'il en reste un seul en dehors. — Le pays où vous êtes est celui des bons chevaux hongrois; demandez-en un millier, soit par réquisition, soit pour de l'argent. J'ai accordé à chaque colonel 40,000 francs pour se remonter; ordonnez-leur d'acheter des chevaux : je les ferai payer. Recommandez cela à Montbrun, à Lasalle, à Colbert. »

« Mon fils, je reçois votre lettre du 24 à deux heures après-midi, qui n'est arrivée que le 25 à neuf heures du matin. Il n'y a cependant d'ici à Raab que vingt-six lieues de France. Comme les Badois doivent venir à Vienne, mettez sous leur escorte les 2,500 prisonniers. Ils arriveront ici en trois jours; lorsqu'ils seront à Schœnbrunn, nous aurons la réponse du quartier général autrichien, et nous verrons ce que nous aurons à faire. D'ailleurs, je verrai de quel pays ils sont; s'il y en a qui appartiennent à des princes de la Confédération, je les renverrai chez eux : il restera ainsi peu de monde. La capitulation ne dit pas par où ils seront rendus : je peux les rendre par Égra. Dirigez-les donc par ici. Faites-moi connaître de quels régiments et de quelle nation ils sont. — Je suis fort embarrassé du parti à prendre pour Raab. Vous ne me rendez pas compte de la nature et de l'état des fortifications. Il faut que je connaisse quel est le revêtement, le relief, le nombre des bastions, etc. Quand je dis que je suis embarrassé sur Raab, c'est pour l'artillerie et les munitions. Je pourrai y envoyer 20 pièces de 6 et des

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 25 juin 1809.

obusiers. J'y ferai retourner les obusiers prussiens et les mortiers que vous avez; mais la grande difficulté est la poudre, dont je n'ai que le nécessaire.— Cependant je méditerai encore là-dessus. J'espère dans la journée recevoir des détails sur les fortifications. — Envoyez-moi des renseignements sur la population et les ressources de la ville. — Commencez, par précaution, à faire venir à Raab 1,000 bœufs, qui serviront à la garnison, si j'en laisse une, et qu'on pourra évacuer s'il n'y reste pas de garnison. Les 3,000 quintaux de farine sont un bon commencement. — Faites un appel de 6,000 quintaux de blé dans les environs, et réunissez-les dans la place, s'il y a des moulins dans la ville; vous pourriez envoyer ici 2,600 quintaux de farine, en les remplaçant par une pareille quantité de blé. Il faut que les moulins soient indépendants de la ville, pour que l'ennemi ne puisse pas les détruire; sans cela il faut en faire moudre tout le blé qu'on pourra. En résumé, envoyez à Schœnbrunn les 2,500. Envoyez-moi le rapport des officiers du génie sur la place, une statistique de la ville sur la population et les ressources; faites entrer dans la place 1,000 bœufs et 6,000 quintaux de blé. Envoyez-nous 2,000 quintaux de farine; faites approvisionner la place en bois, pour faire des blindages. Faites-moi connaître s'il y a des magasins et des casemates à l'abri de la bombe; faites mettre les batteries en état. Nommez un chef de bataillon pour commandant avec trois adjudants de place, un chef de bataillon d'artillerie, un chef de bataillon du génie, trois officiers d'un

grade inférieur de chacune de ces deux armes, des gardes-magasins du génie et de l'artillerie et un commissaire de guerre. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai porté ce matin mon quartier général dans la ville de Raab; j'ai visité également, ce matin, les fortifications intérieures et extérieures. Je ne pense pas qu'aucun des ouvrages extérieurs puisse être occupé, car il faudrait établir des communications; il faudrait de l'artillerie pour la défendre et une augmentation de garnison. La place, dans l'état où elle est, se trouve non-seulement à l'abri d'un coup de main, mais encore peut soutenir plusieurs jours de tranchée ouverte. 1,000 à 1,200 hommes sont suffisants et un millier de chevaux seraient nécessaires avec 4 pièces d'artillerie légère pour tenir la plaine. Le général Lauriston remettra à Votre Majesté le plan de la ville. Eug. à Nap. Raab, 25 juin 1809, 7 h. du soir.

« J'ai donné des ordres, et on va s'occuper à faire rentrer les blés et les avoines; moyennant ce que j'ai gardé de munitions de la grande armée, il y aura 1,500 coups pour les 10 pièces de 12 qui existent dans la place, ce qui ne fait que 150 coups par pièce. Il serait réellement nécessaire d'avoir ici, quand ce ne seraient que deux obusiers et leurs approvisionnements, pour brûler les faubourgs, si l'ennemi venait à s'y loger. J'ai donné les ordres au génie pour faire rétablir le bâtardeau, qui avait été mal construit par l'ennemi, à la porte du faubourg de Vienne. Ce bâtardeau a été fait pour rejeter la Raab devant

jours à Milan. Nous avons eu ici quelques partis hongrois qui nous ont encore enlevé des courriers et quelques officiers; Assalini a été pris par eux; ce n'est pas dangereux, mais c'est fort ennuyeux... »

« Mon fils, donnez ordre aux Badois de retourner sur Presbourg avec leur artillerie. Donnez ordre au général Lauriston de venir me rejoindre. Je reçois votre lettre du 24 à onze heures du soir. Voici ma décision pour Raab : je fais partir aujourd'hui 5 pièces de 3; 3,000 boulets de 3; 3,000 boulets de 12, et 4,000 livres de poudre. Cela fera donc 15 pièces et 6,000 boulets. Vous y laisserez les 2 pièces que vous avez prises à l'ennemi, avec 800 coups à tirer, ce qui fera 17 pièces. Vous compléterez le nombre des cartouches jusqu'à 400,000. Par ce moyen, la place ne sera pas brillamment armée, mais enfin elle pourra se défendre, d'autant plus que je ne la laisserai pas longtemps cernée. — Dans quatre jours on y enverra 10 pièces de 6 et 5 pièces de 3, quelques mortiers et obusiers; mais pour cela il faut qu'il m'arrive les convois de poudre que j'attends. Ainsi donc faites part de cela au commandant Narbonne. Donnez-lui 1 commandant du génie et 2 officiers de cette arme; 1 chef de bataillon d'artillerie et 3 officiers d'artillerie; 1 commissaire des guerres; 1 garde-magasin d'artillerie; 1 garde-magasin des vivres; 3 ouvriers d'artillerie; une compagnie d'artillerie; une escouade de sapeurs ou de mineurs italiens ou français; 1 commandant d'armes du grade de lieutenant. Avec cet état-major qu'il faut lui attacher, Nap. à Eu Schœnbrun 26 juin 18

le commandant doit garder la place. Faites-lui connaître le peu d'artillerie qu'il aura d'abord, mais qu'elle sera ensuite augmentée; que c'est le défaut de poudre qui m'empêche de lui donner dans ce premier moment un plus grand nombre de pièces; mais que, dans tous les cas, je ne le laisserai pas cerné longtemps. Le maréchal duc d'Auerstædt, lorsqu'il aura terminé son opération sur Presbourg, lui renverra des mortiers et des obusiers. En attendant que je désigne la garnison, placez-y un bataillon italien de 600 hommes et un dépôt français d'hommes éclopés de tous vos corps, au nombre de 300. Ordonnez qu'on travaille sans délai à rétablir les ponts-levis, les barrières, à relever les ouvrages avancés les plus importants, à tendre l'inondation, à bien organiser les magasins. Comme je vous le disais hier, faites jeter dans les fossés de la place 500 bœufs avec la farine qui s'y trouve, 6,000 quintaux de blé et ses moulins; cette place sera approvisionnée. Remettez 20,000 francs au commandant du génie, et 10,000 francs à celui de l'artillerie, pour mettre en état la place. Vous devez avoir trouvé de l'argent à Œdenburg, à Altenburg et à Raab, quoique cependant l'on m'assure qu'à Gratz et à Klagenfurth vous n'avez pas saisi les caisses de Raab. C'est une mauvaise méthode. Faites saisir les caisses de Raab : elles vous donneront les fonds nécessaires pour ces diverses dépenses. — Faites-moi connaître où est le général Marulaz. Le général Marmont doit être arrivé à Gratz. Le général Broussier m'a fait toutes les folies imaginables, mais enfin il n'en est arrivé au-

cun mal [1]. — Le général Broussier croit avoir en tête le général Chasteler et le général Giulay, dont il porte les forces à 15,000 hommes; d'un autre côté, les rapports que je reçois disent que le général Giulay marche sur Papa. Vous trouverez ci-joint un rapport du chef d'escadron Lubinski, que je tiens à Œdenburg. Il paraît probable que l'ennemi est du côté de Gratz, et qu'une affaire a dû avoir lieu hier ou aujourd'hui. Marmont nous en donnera des nouvelles; de votre côté, voyez à y envoyer des espions pour savoir ce qui se passe. Si vous pouviez couper leurs détachements et tomber dessus, je retarderais mes autres affaires pour vous en donner le temps. — On m'assure que Marulaz s'est trompé sur le mouvement de la colonne qu'il a poursuivie, et que cette colonne s'est réunie sur Gratz avec les autres. Faites-moi connaître ce que vous savez là-dessus. — Je suis fâché que le général Montbrun n'ait pas été jusqu'à Lata; il aurait fallu inonder de cavalerie toute la plaine, et porter l'épouvante et des proclamations jusqu'aux portes de Bude. — Vous verrez, par la déclaration ci-jointe d'un prisonnier, que l'archiduc Jean, avec ses bonnes troupes, se serait porté sur Presbourg, et que l'archiduc palatin serait resté avec quelques régiments de nouvelle levée entre Comorn et Bos. — Je vous recommande de nouveau de rom-

[1] L'Empereur veut parler de la marche de Broussier, qui avait quitté Gratz, en laissant deux bataillons dans les faubourgs, pour se porter au-devant de Marmont. Son mouvement avait été sur le point de compromettre les deux braves bataillons commandés par le colonel Gambin.

pre le pont de Comorn, et de dire que vous vous portez en avant. J'ai vu avec peine qu'un de vos courriers, qui a passé à Œdenburg, ait dit à tout le monde que vous reveniez. »

p. à Eug. Œnbrunn, juin 1809. « Mon fils, le général Lauriston arrive et m'apporte votre lettre du 25, à sept heures du soir. Je vois que vous avez 1,500 coups de 12. Le général Lariboissière vous en envoie 1,500 autres; vous avez 2 pièces de 6 que vous avez prises à l'ennemi. Le général Lariboissière vous en envoie 4 autres. Il vous envoie également 3,000 boulets de 6 et 4 milliers de poudre. Vous laisserez des cartouches jusqu'à concurrence de 400,000. C'est tout ce que je puis laisser, à cause de la rareté de la poudre. J'attends ces jours-ci 60 milliers de poudre; lorsqu'ils seront arrivés, je porterai le nombre des pièces à 40. Aussitôt que le duc d'Auerstædt aura fini son opération à Presbourg, j'ai ordonné que les 2 obusiers qu'il a à vous soient renvoyés. Je vous ai déjà mandé de m'envoyer 2,000 quintaux de farine des 3,300 qui se trouvent dans la place, et 13,000 quintaux de blé, ce qui fera 15,000 quintaux que vous aurez envoyés. Vous laisserez dans la place 6,000 quintaux de blé, et vous ordonnerez qu'on les fasse moudre dans les 15 moulins qui dépendent de la ville. Je ne vous reparle pas de l'artillerie et du génie; je ne vous reparle pas des 500 bœufs à laisser dans la place : vous devez en envoyer 2,000 ici. Informez-moi si l'Empereur ou quelque grand ont des haras dans les environs; faites-les enlever. Ordonnez aux

colonels des chasseurs et des dragons d'acheter des chevaux. On m'assure que le général..... ne s'est pas bien comporté à la bataille; voilà la seconde fois que ça lui arrive. Il faudrait renvoyer cet officier chez lui; il paraît qu'il en a assez de la guerre. Vous ne me parlez pas du général Marulaz. Faites répondre à Comorn que le 28, à midi, M. de Metternich sera rendu aux avant-postes. Il faut qu'il soit traité absolument de la même manière que sera traité M. Dodun; que l'on retienne ses papiers, si on a retenu les papiers de M. Dodun; qu'on arrête quelqu'un de ses gens, si on arrête quelqu'un des gens de M. Dodun, etc., etc.

« *P. S.* Sa Majesté, montant à cheval, permet que cette lettre soit envoyée à Son Altesse Impériale, sans être signée. »

« Mon fils, vos lettres viennent d'Italie par estafette; c'est un mauvais moyen : elles sont livrées à des postillons allemands. Il faut les faire revenir par des courriers. Mes lettres viennent par estafette; mais j'ai établi de Vienne à Strasbourg des postillons français. Il est indispensable que vos lettres viennent par des courriers; cela a l'avantage qu'on peut interroger les courriers et en tirer des renseignements sur ce qui se passe sur vos derrières et en Italie. » Nap. à Eu Schœnbrun 26 juin 18

« Sire, j'ai reçu ce matin les lettres de Votre Majesté du 25, dix heures du matin. Je ferai partir aujourd'hui même les prisonniers pour Vienne; mais, Eug. à Na Raab, 26 juin 18

comme, suivant les ordres de Votre Majesté, les Badois étaient déjà partis, je ferai escorter ces prisonniers par un bataillon de l'armée. Demain, on poussera une forte reconnaissance d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie sur Comorn. Le général Montbrun m'a assuré qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour exécuter les ordres de Votre Majesté sur le pont de bateaux de Comorn.

« *J'ai recommandé aux généraux de cavalerie* de veiller à ce que les régiments se procurassent des chevaux. J'en ai demandé également par réquisition.

« J'ai pareillement ordonné une réquisition de grains et de bœufs. Quant à la farine que demande Votre Majesté, j'ai l'honneur de lui faire observer que 700 quintaux ont déjà servi à la subsistance de l'armée d'hier et d'aujourd'hui; les moulins des environs ne pouvant être, avant deux ou trois jours, en activité, à cause des dégâts inévitables du siége, j'ai cru devoir assurer la subsistance de chacune des divisions pour quatre jours; il ne resterait donc que 800 à 1,000 quintaux de farine, dont on ne pourrait sans inconvénient dégarnir les magasins de la place. J'ai cependant ordonné à Boisnod que toute la farine qu'il serait possible de se procurer, soit des magasins, soit de réquisition, serait dirigée sur Vienne, après avoir assuré le service de l'armée pour trois ou quatre jours, et avoir laissé dans Raab un millier de quintaux. J'ose croire que Votre Majesté voudra bien approuver cette mesure, car, depuis plus de dix jours, son armée d'Italie a été constamment à la de-

mi-ration. Une grande quantité de grains a été dirigée sur Vienne. Je dois, pour le bien du service de Votre Majesté, lui faire observer qu'il nous arrive ici une foule de commissaires, employés et autres, venant sous prétexte d'achats ou de réquisitions, et l'un entrave les opérations de l'autre. Le même bateau de grains a été annoncé par dix personnes différentes à Votre Majesté, et il est difficile qu'il résulte de ce conflit d'autorité une bonne opération, outre les abus qui doivent naturellement dériver d'un pareil ordre d'affaires. Des sacs de farine, destinés pour Vienne, ont été employés à la subsistance de nos troupes, comme aussi des bœufs destinés à la subsistance de l'armée d'Italie étaient enlevés pour Vienne. Il me paraîtrait plus simple que Votre Majesté approuvât qu'aucune réquisition ne fût faite dans le pays que par ordre de l'ordonnateur en chef de l'armée qui l'occupe. Ainsi l'intendant général Daru commanderait au commissaire ordonnateur en chef Boisnod tout ce qu'il croirait convenable, et, en supposant qu'il eût à se plaindre du peu d'activité des réquisitions, il pourrait envoyer des agents sur les lieux; mais, dans tous les cas, il devrait nous les adresser. Votre Majesté pense bien qu'ils seront soutenus et secourus autant que possible. »

« Mon fils, le général ..... s'est mal comporté en Italie, où il a laissé prendre le 35e; il s'est mal comporté à la bataille de Raab; je vois par vos relations qu'il a laissé charger un régiment seul, pendant qu'il en avait quatre pour le soutenir. Je désire qu'il

Nap. à Eu
Schœnbrun
27 juin 18

soit renvoyé en France. Le général Gerard commandera 3 des régiments qui composaient cette division. J'en retirerai le 4e, pour le joindre à une brigade de cavalerie légère dont je donne le commandement au général de brigade Thiry, qui sort de la garde. Quant aux généraux de division, j'ai les généraux Lasalle et Montbrun, tous deux généraux de division de cavalerie légère, qui sont suffisants. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 27 juin 1809.

« Mon fils, je reçois votre lettre du 26, à dix heures du soir. Je vois avec peine que vous n'ayez pas réussi à couper le pont de Comorn. Si les moulins ne sont pas bons pour cela, il faut lancer un seul bateau; cela sera suffisant. Je vois avec plaisir que vous nous envoyez de la farine. Vous en faites partir 1,000 quintaux le 27; tâchez d'en envoyer autant tous les jours, soit farine, soit blé. Lorsque le duc d'Auerstædt aura fini le feu contre Presbourg, il enverra 4 mortiers de 6 pouces et ses 2 obusiers à Raab. Je donne ordre au général Lariboissière d'y envoyer 1,000 à 1,200 boulets ou obus, ce qui augmentera d'autant les moyens de Raab. Correspondez avec le duc d'Auerstædt, pour être certain que ce convoi est entré dans Raab avant que cette ville soit abandonnée à elle-même. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 29 juin 1809.

« Mon fils, je vous envoie une lettre du général Chasteler et des renseignements sur sa marche. Je ne sais pas où est Marulaz. Il est impossible que vous n'ayez pas de votre côté des renseignements. Ce serait un grand bonheur si l'on pouvait tomber sur

Chasteler : il ne doit pas être en force, car Marmont et Broussier me mandent que, le 25, ils marchaient contre Giulay, qui était entre Gratz et Vildon. Il est bien important de prendre Chasteler, ou de l'obliger à prendre promptement un parti sur sa droite ou sur sa gauche. S'il ne se dirige pas sur Pesth, c'est qu'il hésite s'il ne passera pas à Comorn. Envoyez Macdonald manœuvrer sur lui; il ne s'engagera pas s'il apprend qu'il s'est décidé à gagner Pesth. »

« Sire, j'ai reçu les ordres de Votre Majesté d'hier 26 juin, au matin. Je vais expédier à Vienne les fusils qui sont à Raab. Je vais donner les ordres pour que les dépêches d'Italie soient portées depuis Udine jusqu'à mon quartier général par mes propres courriers, en s'arrêtant toujours quelques heures au bureau de poste qui est près le quartier général de Votre Majesté. J'exécuterai les ordres de Votre Majesté sur Raab. Le commandant d'artillerie est déjà nommé : c'est le chef d'escadron Moucheli. Le commandant du génie est le chef de bataillon Rolland. Il y aura 30 sapeurs ou mineurs, et 50 canonniers. Un commissaire des guerres est déjà nommé, ainsi que les garde-magasins. Eug. à Nap. Raab, 27 juin 1809.

« J'ai destiné pour la garnison un bataillon du 2e régiment de ligne italien, et un détachement de 180 hommes du 22e régiment léger, et j'ai ordonné que l'on formât dans chaque division un petit dépôt d'une cinquantaine d'hommes convalescents ou malingres commandés par un officier. Le général Narbonne est prévenu de l'artillerie que Votre Majesté

va lui envoyer. Il est persuadé que cette place ne pourrait être compromise qu'autant que l'armée française en serait très-éloignée.

« On n'a trouvé hier dans la caisse de Raab que 8,000 florins. Votre Majesté me reproche de n'avoir point arrêté les caisses dans toutes les villes où je suis passé. Raab est le seul endroit, Sire, où l'on a trouvé une caisse militaire, et elle a été prise. *J'avoue que la prise des caisses civiles, en Hongrie, ne me paraissait pas d'accord avec la proclamation de Votre Majesté.*

« Quant aux provinces autrichiennes par lesquelles nous sommes passés, les caisses avaient toutes été évacuées, et j'ai frappé sur chacune de ces provinces une contribution dont la rentrée s'est opérée doucement, à cause de la présence continuelle de l'ennemi sur nos derrières.

« Klagenfurth avait cependant déjà commencé à payer 350,000 florins, qui étaient apportés au quartier général par un préposé, lequel a eu la maladresse de passer par Gratz. Le général Broussier l'a laissé passer en ligne directe, et il a été pris.

« Je profite de cette circonstance pour peindre à Votre Majesté la situation dans laquelle va se trouver son armée d'Italie. Les généraux et soldats n'ont encore joui d'aucune gratification ou bienfait que Votre Majesté a accordés à la grande armée. Les corps ont le plus grand besoin de chemises, de souliers et de draps, particulièrement les corps qui reviennent de l'armée de Naples et qui sont dans le plus mauvais état. Nous comptions donc sur les réquisitions

des provinces que nous avions traversées. Aujourd'hui j'apprends que toutes ces réquisitions se poursuivent au nom de la grande armée, par des intendants ou agents de l'intendant général. Je ne réclame point du tout contre cette mesure, mais j'invoque la justice de Votre Majesté pour que les premières parties de ces réquisitions soient versées à l'armée d'Italie. Nous avons traversé si rapidement les provinces conquises, que nous n'avons pas eu le temps d'en tirer les moindres ressources, et cependant nos besoins sont très-grands. Il me suffit de présenter à Votre Majesté la vérité pour espérer qu'elle voudra bien donner ses ordres à cet égard. Je prie Votre Majesté de vouloir bien ne voir dans ma réclamation que le désir de lui présenter des soldats en état de faire son service et d'exécuter les ordres qu'il lui plaira de nous donner.

« Votre Majesté me demande où est le général Marulaz. Il a déjà, depuis hier soir, rejoint le général Lasalle; il avait laissé Vesprim et les environs très-tranquilles, le 25 au matin. J'ai toujours été éclairé par ma cavalerie légère depuis Lata, Vesprim, Palota, jusque près de Tuskevar. Nulle part on n'avait rencontré de partis ennemis, excepté à Lata, où 300 hussards de l'insurrection repoussaient notre reconnaissance. Le lendemain, le général Montbrun y envoya 300 chevaux qui ne trouvèrent personne. J'ai eu l'honneur d'envoyer copie de la reconnaissance à Votre Majesté. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 29 juin 1809.

« Mon fils, je reçois vos deux lettres du 27 à midi

et à six heures du soir. Les caisses n'ont été saisies ni à Gratz, ni à Klagenfurth, ni nulle part; il y avait plusieurs milliers dans les caisses de ces villes. Désormais il n'y a plus d'armée d'Italie, vos troupes font partie de la grande armée. Les événements ont été trop vifs pour qu'on se soit occupé de donner des gratifications, on n'a pas donné un sol à personne. On ne s'est pas non plus occupé de l'habillement; j'ai accordé 40,000 francs à chaque corps pour les achats indispensables; cela sera donné aux corps de l'armée d'Italie comme aux autres. Il faut que toutes les contributions soient versées dans la caisse du sieur Labouillerie, que tous les comptes d'administration soient rendus à l'intendant général, et que toutes les munitions des parcs soient à la disposition du général Lariboissière. Il n'y a aucune espèce de raison pour établir une distinction entre les corps de l'armée d'Italie et les autres. *Marmont a assez mal manœuvré, Broussier encore plus mal.* Il n'a pas dépendu d'eux que je n'aie perdu le 84e, qui a été bloqué pendant dix-neuf heures, et qui a trouvé dans son courage de quoi suppléer aux faux mouvements qu'on a faits. Il a fait aux mauvais Croates du général Giulay plusieurs centaines de prisonniers et pris deux drapeaux. Le régiment s'est couvert de gloire. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 28 juin 1809.

« Mon fils, il est bien nécessaire que vous réitériez l'ordre que tous les hommes sans chevaux, et les chevaux éclopés, que vous avez laissés dans des petits dépôts de cavalerie du côté de Raab, dans la Carinthie, et jusqu'à Osopo, se rendent à Schœnbrunn, où

ils feront partie du dépôt de cavalerie qui y est établi sous les ordres du général Bron. »

« Mon fils, vous trouverez ci-jointe une lettre d'Œ- denburg; vous y verrez que le général Chasteler paraissait se diriger sur Steinamanger. Le général Giulay était sur Gratz; Marmont a dû l'attaquer hier. Je vous ai déjà mandé qu'il fallait faire un fort détachement de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, sur les derrières de Chasteler; il est impossible que ce détachement ne prenne pas quelque chose. Il ne m'est pas possible de faire le mouvement que je médite, si l'on a éloigné l'ennemi de ce côté. » Nap. à Eug. Schœnbrunn, 28 juin 1809.

« Mon fils, j'ai ici 800 hommes de cavalerie légère à pied. On m'assure qu'il serait facile de se procurer en peu de temps, où vous êtes, 800 petits chevaux qui paissent dans des îles, mêlés avec des bœufs à demi sauvages, et que, si on voulait les payer, on les aurait à 100 ou 150 florins la pièce. Je suppose que vos régiments de cavalerie se seront procurés des chevaux. Répondez-moi sur ces 800 chevaux; si vous pouvez les trouver, j'enverrai des hommes pour les prendre. » Nap. à Eug. Schœnbrunn, 28 juin 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le rapport du général Montbrun sur la reconnaissance poussée hier sur Comorn. J'attends le même rapport du général Macdonald, qui ne peut tarder de m'arriver. Les officiers autrichiens dont parle le général Montbrun sont ceux qui, d'après la capitulation de Eug. à Nap. Ofen, 28 juin 1809.

Raab, ont été rendus. J'avais ordonné qu'on leur laissât voir la tête de colonne du général Macdonald, afin qu'ils pussent croire davantage à la marche de notre armée sur ce point.

« M. Metternich est passé ici ce matin, et a dû arriver vers dix heures à Acs, au quartier général du général Montbrun ; dès que M. Dodun arrivera, je le dirigerai de suite sur le quartier de Votre Majesté. »

Eug. à Nap. Raab, 28 juin 1809. 3 h. du soir.

« Sire, j'ai reçu les trois lettres de Votre Majesté d'hier, 27, à quatre heures après-midi. J'ai donné les ordres au général Macdonald dont je joins ici une copie. Mon premier mouvement aurait été de me porter, cette nuit même, sur Vesprim avec trois divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie ; mais j'ai cherché à bien calculer le mouvement de Chasteler, et j'ai pensé qu'étant, le 24, à Ketzthely, il a dû être, le 25, à Tapolcza, et, le 26, à Vesprim. En supposant un retard, ce serait toujours le 27, c'est-à-dire hier : je ne pourrais y être, en marchant bien, que le 30 au matin ; ainsi il aurait quarante-huit heures d'avance sur moi, et naturellement il n'est pas probable qu'il eût voulu nous attendre.

« Dans mes ordres au général Macdonald, je lui enjoins de bien s'informer si Chasteler aurait voulu faire une pose à Vesprim, car alors il serait possible que nous pussions, non-seulement le rejoindre, mais même le couper. Je demande, dans tous les cas, à Votre Majesté si, apprenant quelque chose de positif à l'égard de Chasteler, je puis compter sur quatre à

cinq jours pour courir et manœuvrer sur lui. Cela est bien essentiel pour moi à savoir; car, m'imaginant à chaque minute de recevoir de Votre Majesté un ordre de mouvement pour l'exécution de ses grands projets, je ne me pardonnerais de ma vie de me trouver à quelques lieues d'où me croirait Votre Majesté, et, par conséquent, en arrière pour l'exécution de ses ordres.

« J'apprendrai probablement aujourd'hui quelque chose sur la marche de Chasteler; je vois, par le rapport qu'on a fait à Votre Majesté, qu'il couvre sa marche à quelques lieues de lui par quelques escadrons de cavalerie; ainsi les partis que j'ai au delà de Papa, sur la route de Tuskevar, rencontreront infailliblement quelque chose. J'ai envoyé également deux explorateurs dans cette partie. »

« Sire, j'ai reçu, après le départ de l'officier porteur de mes dépêches de ce jour, le rapport du général Macdonald, qui est en tout conforme à celui du général Montbrun; il se résume en disant que, pour pouvoir approcher de l'artillerie de la tête de pont, et tenter de détruire le pont, il faudrait ouvrir la tranchée, enlever de vive force le village de Regsrang, et travailler immédiatement à se couvrir dans ce village, sans quoi les troupes seraient exposées à être foudroyées. Eug. à Nap. Raab, 28 juin 1809 7 h. du soir

« J'ai reçu un rapport des reconnaissances que j'avais envoyées au delà de Papa. Le chef d'escadron du 8e de chasseurs mande qu'au delà de Salomon ses coureurs ont rencontré des postes ennemis, de

sept à huit hommes, qui ont disparu aussitôt, se reti-rant dans les bois par diverses directions. Suivant les rapports des gens du pays, il y aurait eu, hier soir, à Vasarhely, un corps de 900 Autrichiens, dont moi-tié en cavalerie, et qui feront partie du corps de Chasteler.

« Afin d'être pourtant éclairci de la marche du général Chasteler, j'ai donné ordre au général Sahuc de se porter à Papa, et de pousser en avant le gé-néral Gérard avec sa brigade, en faisant connaître à ce dernier qu'il devait absolument joindre l'ennemi, faire quelques prisonniers et me donner enfin des nouvelles certaines de la force et de la direction du corps du général Chasteler. »

Eug. à Nap. Raab, 28 juin 1809, 11 heures. « Sire, je reçois à l'instant même le rapport des reconnaissances sur Vesprim. Elles n'ont eu, sur cette route, aucune connaissance de l'ennemi. Tou-tes les personnes venant de Vesprim assurent que, ce matin 28, il n'avait paru aucun corps ennemi à Ves-prim, mais qu'on attendait [illegible] veille l'arrivée du général Chasteler.

[illegible] habitants de Papa, assez [illegible], ont assuré que Chasteler se [illegible] est impossible que, par les mesures que [illegible] ne sois demain au soir [illegible] je le répète à Votre Majesté [illegible] je ne dérangerais pas ses projets [illegible] deux marches sur Chasteler [illegible] l'atteindre. Par [illegible] je puis être à Saint-[illegible]

alors je serais presque à six marches de Votre Majesté : ainsi ce serait retarder de huit jours ses opérations, et cette idée m'arrête et m'arrêtera jusqu'à ce que j'aie la certitude que Votre Majesté me donne une semaine libre, surtout si j'ai l'assurance que Chasteler soit à Wesprim ou aux environs. J'attends avec impatience la réponse de Votre Majesté. L'armée est prête et peut être en mouvement dix minutes après l'ordre reçu.

« Dans le cas où je me porterais sur Weisemburg, je prierais Votre Majesté de faire étendre le général Piré jusqu'à la Kis-Duna. Je compte laisser à Raab un corps d'observation de 5 à 6 bataillons, et laisser également Montbrun en observation devant Comorn.

« J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté que le général Montbrun me mande que l'échange des ambassades n'a pu avoir lieu aujourd'hui, et que, suivant la lettre dont copie est ci-jointe, elle n'aura lieu que demain. »

« Mon fils, je reçois votre lettre du 28, à deux heures après midi. J'approuve les instructions que vous avez données au général Macdonald. Marmont est arrivé le 27 à Gratz à la pointe du jour; Giulay s'était retiré du côté de Gnas. Le général Marmont avait jugé à propos de se reposer le 27, ce qui était une nouvelle faute qu'il avait faite, et devait se mettre le 28 à la poursuite de l'ennemi. J'ai donné ordre à Marmont et à Broussier d'être arrivés le 4 sur Vienne. J'ai donné ordre au général Rusca de lais- Nap. à E Schœnbru 29 juin 1

ser une garnison suffisante à Klagenfurth, en tenant des postes entre Laybach et Klagenfurth et entre Klagenfurth et Osopo, et de se rendre à marches forcées sur Bruck, de manière à y être arrivé entre le 3 et le 4. Je lui refais donner l'ordre d'écrire en Italie, pour que tous les détachements venant d'Italie soient réunis à Osopo, jusqu'à ce que cela forme une colonne de 4,000 hommes. Je lui ai cependant mandé que, si les 500 cuirassiers et les 500 chasseurs qui ont dû arriver le 26 à Osopo pouvaient rejoindre sa colonne, il les fît doubler de marche. Vous voyez donc par là mes projets. Il faut que le 4 au soir tout votre corps d'armée soit rendu à Ébersdorf; tout le monde doit marcher à grandes journées. Il suffit que vous commenciez votre mouvement le 2, car je compte que de Raab ici il n'y a pas plus de trois jours de marche. Disposez vos autres corps de manière qu'ils soient déjà sur la route et qu'ils soient moins fatigués. Vous avez déjà déterminé la garnison de Raab; un rideau de cavalerie légère pourra rester vingt-quatre heures de plus entre Raab et Comorn, afin de masquer davantage votre mouvement. La garnison de Raab pourra tenir des détachements d'infanterie aux différents ponts qu'il faudra détruire, afin de défendre la Raab le plus longtemps possible. Il est nécessaire qu'une de vos divisions puisse être devant Presbourg le 2, afin que ce jour-là le duc d'Auerstaedt puisse partir pour Ébersdorf et remettre ses postes à la division que vous enverrez. Ainsi vous devez avoir tout votre corps à la bataille, hormis une garnison d'un millier d'hommes, que vous

laisserez dans Raab, et un corps d'observation devant Presbourg. »

« Mon fils, envoyez-nous donc des vivres, nous sommes dans la plus grande pénurie. Nous n'avons encore reçu que 5,000 quintaux de blé ou de farine, soit du duc d'Auerstaedt, soit de vous; cependant rien que ce qui était sur les bateaux montait à 9,000 quintaux. Je vous avais demandé 2,000 quintaux de farine, ce qui aurait fait 11,000; de nous envoyer 6,000 quintaux de blé pris dans le pays que vous occupez, ce qui aurait fait 17,000 quintaux. Nos besoins en vivres sont tout à fait pressants. » Nap. à Eug. Schœnbrunn, 29 juin 1809.

« Mon fils, voici comme je conçois que votre corps pourrait être disposé : Nap. à Eug. Schœnbrunn, 29 juin 1809.

« Aile droite, Macdonald, division Broussier, 6,000 hommes; division Lamarque, 5,000 hommes; artillerie, 500 hommes; total : 12,000 hommes. Corps de Grenier, division Séras, 4,000 hommes; division Durutte, 4,500 hommes; artillerie, 500 hommes; total : 9,000 hommes. Réserve, division Pacthod, 4,000 hommes; garde, 2,000 hommes; dragons, 3,000 hommes; cavalerie légère, 1,600 hommes; total : 10,600 hommes. Ce qui ferait 30 à 32,000 hommes que vous auriez à la bataille. Corps d'observation devant Presbourg, Baraguey-d'Hilliers, division Sévéroli, 4,000 hommes; un régiment de cavalerie légère. Corps d'observation de Bruck et du Simmering et garnisons. Division Rusca, 3,000 hommes; garnison de Raab, 1,200 hommes; garnison

de Klagenfurth, 1,200 hommes. J'ai expédié les ordres pour ce mouvement.

« Ce qui porte votre armée à près de 42,000 hommes. Vous pourrez faire à l'itinéraire les changements que vous jugerez convenables. Il me faut à la bataille de bonnes troupes, car les mauvaises ne servent de rien. Ainsi vous aurez 4 divisions formant deux ailes, une division de dragons et une de cavalerie légère, et une réserve dans votre main, composée de la division Pacthod et de votre garde, ce qui vous formera un beau corps de 30 à 32,000 hommes. — Envoyez le général Baraguey-d'Hilliers de sa personne reconnaître Presbourg et les positions à occuper. Comme de raison, je désire qu'il empêche l'ennemi de déboucher de Presbourg. L'ennemi n'a dans les îles que 6 bataillons; il a aussi quelques landwehrs, mais ce sont de très-mauvaises troupes. Le général Baraguey-d'Hilliers, en fournissant la garnison de Raab, peut avoir 3,000 hommes et 6 pièces de canon. Vous joindrez à sa colonne un de vos régiments de cavalerie légère. J'avais eu l'intention de lui envoyer une brigade de cavalerie légère, que j'ai formée d'un régiment de chasseurs provisoires et d'un régiment wurtembergeois, sous les ordres du général Thiry. Mais je placerai ce millier de chevaux à Bruck, pour éclairer le pays depuis le lac jusqu'ici. Ils seront sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers. Par ce moyen, toute la division Montbrun, la brigade Colbert et vos 3 régiments de l'armée d'Italie se trouveront à la bataille. La division Baraguey-d'Hilliers sera forte de 4,000 hom-

mes, qui suffisent pour empêcher l'ennemi de déboucher devant Presbourg et pour maintenir la communication avec Ébersdorf. En cas d'événement, le général Baraguey-d'Hilliers ne doit jamais se laisser couper d'Ébersdorf, et doit se retirer graduellement. Le général Rusca a les mêmes instructions du côté de Bruck. L'important est que demain ou après-demain le général Baraguey-d'Hilliers aille trouver le duc d'Auerstaedt, afin de bien reconnaître les positions et ce qu'il a à faire.

« *P. S.* J'ai reçu votre projet de proclamation aux Hongrois. Je désire que vous remettiez à faire cette proclamation après la bataille. »

« Sire, j'ai reçu, il y a deux heures, les lettres de Votre Majesté d'hier, 28 juin. J'ai de suite réitéré les ordres pour les hommes démontés, et les chevaux écloppés se rendront à Schœnbrunn; j'ai également ordonné la réunion parfaite de toutes les administrations générales de la grande armée. Eug. à Nap. Raab, 29 juin 1809 11 h. du soir

« Je n'ai rien trouvé de bien positif dans le rapport du chef d'escadron Lubienski, que Votre Majesté a bien voulu me communiquer; j'ai reçu, cette nuit, les reconnaissances parties de Papa, le soir, et toujours elles me disent qu'elles ont rencontré l'ennemi, et qu'après l'avoir poursuivi quelque temps, elles n'ont pas cru devoir s'engager davantage. Nos diables de troupes légères sont toutes les mêmes : elles croient avoir tout fait si elles ont aperçu quelques hussards ennemis, et elles croient toujours l'armée derrière.

« Votre Majesté aura vu, par les mêmes mesures

que j'ai prises, qu'il est difficile que nous ne sachions pas quelque chose de positif. Le général Gerard, qui passe pour un bon officier, a ordre, avec sa brigade, de pousser jusqu'à ce qu'il trouve un corps ennemi, et qu'il puisse nous donner du certain sur ce point.

« D'après ce que me mande Votre Majesté de la présence de Giulay à Gratz, ne trouverait-on pas naturel que Chasteler, prévenu de l'embarras du premier, ne voulût venir au-devant de lui, jusque vers Furstenfeld, car je présume que Giulay, se voyant entre deux feux, sera parti de Gratz par la route de Glasdorf, et aura écrit à Chasteler de s'avancer pour le recevoir et se joindre à lui. Dans cette supposition, qui ne me paraît pas déraisonnable, je pourrai me porter sur Tuskevar, et Marmont, recevant l'ordre de serrer de près, il ne peut qu'en résulter du bien.

« Je ne puis rien craindre sur mes derrières, le prince palatin, qui est le plus près de moi, n'a que 8 à 10,000 hommes; je serai sûrement de trois à quatre marches en avant de lui, s'il me suivait, et, d'ailleurs, je me trouverais, en me retournant, dans la même situation où j'étais en marchant sur Raab, et j'aurais de plus cette ville. Je donne mes idées à Votre Majesté, qui les rectifiera et me donnera ses ordres. »

Lug. à Nap. Raab, 29 juin 1809.

« Sire, j'ai l'honneur de transmettre à Votre Majesté la lettre que m'adresse le général Montbrun, datée d'Acs, à midi : je joins également les deux copies qui y étaient annexées. D'après un avis aussi peu attendu que celui de M. le général Walidowick, j'ai cru devoir ordonner au général Mont-

brun de renvoyer ici M. de Metternich. Je le garderai ici, et dans la ville, jusqu'à ce que Votre Majesté me donne des ordres à cet égard. J'ordonne encore au général Montbrun de me tenir souvent informé des mouvements de ce gros corps de cavalerie qui descendait le Danube, et dont une partie, cependant, est déjà retournée. Je pense que ce mouvement de cavalerie n'a pour objet que la reconnaissance de l'autre jour sur Comorn.

« Je pourrai répondre à Votre Majesté sur l'article des chevaux dont elle me parle, attendu ce que j'ai découvert et j'attends les directeurs des haras de ces sortes de chevaux, et qu'ils pourront m'en indiquer d'autres. »

Eugène à la vice-reine. Raab, 29 juin 1809, au matin.

« J'ai reçu ce matin, dans mon lit, ta lettre en réponse à la nouvelle de la bataille de Raab, ma très-chère Auguste.

« Il paraît certain que plus de dix courriers ont été pris ou par Chasteler ou par des brigands; dans ce moment Chasteler n'est pas très-loin de moi, et si l'Empereur m'accorde quelques jours, je pourrai bien lui faire payer cher les lettres qu'il nous a prises.

« Nos blessés vont assez bien; Triaire a repris hier son service; dis au ministre Brême que j'ai tous les jours des nouvelles de son fils, et qu'il va bien. On lui a déjà mis plusieurs fois des sangsues, et les chirurgiens de Vienne assurent sa prochaine guérison. »

Nap. à Eug. Schœnbrunn, 30 juin 1809.

« Mon fils, j'ai reçu votre lettre du 29, à dix heures du matin. Je crois qu'il est important que M. de Met-

ternich ne s'aperçoive pas de nos mouvements. En conséquence, renvoyez-le à Vienne, jusqu'à ce qu'il soit fait de nouvelles dispositions pour l'échange. Je reçois en même temps votre lettre du 29, à cinq heures et demie du soir. Il y a beaucoup d'indices qui portent à penser que l'ennemi fait un grand mouvement. Hier, les postes vis-à-vis de l'île de Lobau ont été beaucoup diminués; un grand nombre de camps qu'on avait l'habitude de voir ont disparu. Je prends des mesures pour m'assurer de cela. De votre côté, redoublez de surveillance et mandez-moi ce que vous apprendrez. Par la lettre de Marmont, il paraît que Giulay se retire en bas. On n'a point de nouvelles de Chasteler. Si l'ennemi avait évacué ses positions devant Vienne, il serait possible que je ne me décidasse point à vous faire venir; il est donc convenable de retarder votre mouvement : si les 24 escadrons qu'on a aperçus sur la rive gauche étaient de l'insurrection hongroise, ce ne serait pas grand'chose; si c'étaient d'autres troupes, ce serait différent. Observez bien Comorn, et reconnaissez vous-même la Raab, depuis son embouchure, afin que si vous deviez être dans le cas de la défendre, vous connaissiez bien les positions qu'il faudrait prendre. Je vous écrirai ce soir. Ne contremandez rien, et agissez comme si vous deviez être le 4 ou le 5 ici. J'ai bien de la peine à comprendre quels pourraient être les projets de l'ennemi s'il évacuait sa position vis-à-vis de Vienne. »

Nap. à Eug. chœnbrunn, 0 juin 1809.

« Mon fils, les Polonais que j'ai à Œdenburg

avaient en présence aujourd'hui l'insurrection hongroise. Ils croyaient Chasteler du côté de Papa. Ils supposaient qu'ils seraient attaqués demain. Le maréchal Davout vous aura instruit d'une attaque qu'il a faite d'une île où il a fait une centaine de prisonniers, un colonel et plusieurs officiers. Toute l'armée de l'archiduc Jean est sur Presbourg. J'ai, ce soir, fait jeter un pont sur le bras de l'île de Lobau; l'ennemi a pris la fuite et évacué toute la rive gauche à demi-lieue. Nous verrons ce qu'il fera demain. »

« Sire, j'ai reçu, il y a deux heures, les deux lettres de Votre Majesté, du 29 juin. Les ordres de mouvements qu'elle me prescrit seront ponctuellement exécutés. Exp. à Nap. Raab, 30 juin 1809, 11 heures.

« Je m'empresse de faire connaître à Votre Majesté les différents rapports que j'ai reçus sur Chasteler.

« Le général Macdonald me mandait hier soir, de Kiabes, que toutes les reconnaissances sur Mor, sur Dad et sur Patola, n'avaient point eu connaissance de l'ennemi. Des habitants de Wesprim, partis dans la journée de cette ville, certifient qu'il n'y existait pas un seul soldat autrichien; qu'il était vrai que, depuis dix jours, on leur annonçait l'arrivée de Chasteler, mais que rien de son corps n'avait paru encore.

« Le général Gerard, avec sa brigade, rencontra les postes ennemis à Salomon, et il les a poussés jusqu'à Vasarhely, où il est entré. D'après tout ce qu'il a pu apprendre, le corps du général Chasteler

Giulay.— Le centre et la gauche, sous le prince Eugène, continuent à poursuivre l'archiduc vers Ponteba. — Marche de la division Rusca sur la Piave. — Opérations du centre et de la gauche dans la vallée de la Fella. — Opérations de Macdonald sur l'Isonzo, sur Goritzia et sur Trieste. — Prise de Prewald. — Prise de Malborghetto et de Predel. — Combat de Tarvis (17 mai). — Occupation de Villach. — L'archiduc Jean se retire sur Gratz. — Prise de Laybach. — L'aile droite se dirige sur Gratz par Marburg. — Le général Grouchy dirigé sur Marburg. — Opérations dans la vallée de la Muhr. — Combat de Saint-Michel contre Jellachich (25 mai). — Réunion de l'armée d'Italie et de la grande armée à Bruck (27 mai). —Satisfaction de l'Empereur, son ordre du jour.—Le prince Eugène se rend auprès de lui. 56

Correspondance relative au livre XIII. 135

LIVRE XIV

DE JUIN A JUILLET 1809.

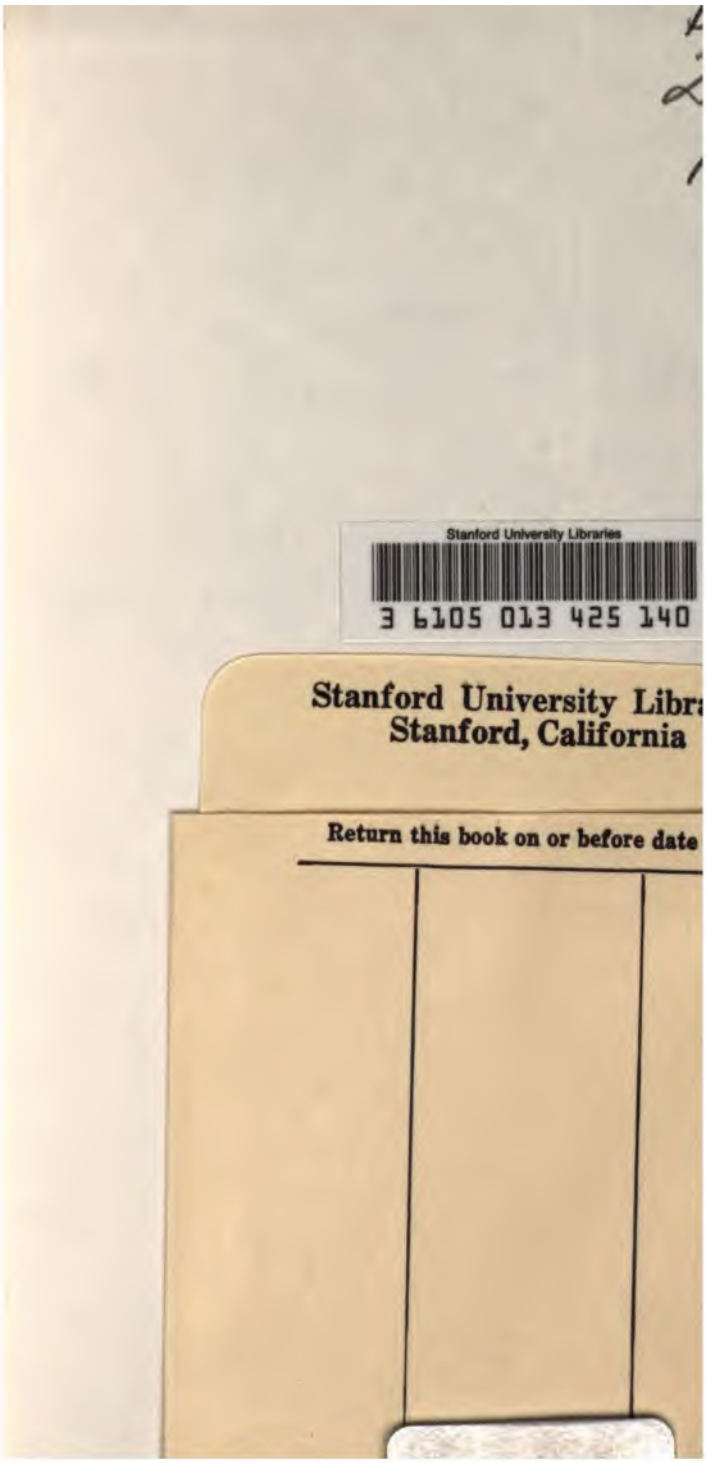
§ I. — Emplacement, composition et force de l'armée d'Italie à la fin de mai 1809. — Rôle du vice-roi. — Difficultés de sa position.— Coup d'œil sur les événements en Tyrol depuis la fin d'avril. — Concentration de l'armée d'Italie à Neustadt. — Lettre du prince Eugène aux magistrats du comté d'Oldemburg. — Réponse. —Commencement des opérations en Hongrie, le 5 juin 1809. — Plans proposés par le prince à l'Empereur. — Le 7, l'archiduc Jean se rapproche de la Raab. — Mouvement de Macdonald sur la Hongrie (le 9). — Il a ordre de laisser Broussier à Gratz. — Affaire du pont de Karaco (le 11). — Passage de la Marczal. — L'archiduc Jean évacue Tuskevar et se porte sur Papa (le 12). — Combat de Papa (le 12). — Combat de Czanak (le 13). — Bataille de Raab (le 14). — Réflexions sur cette bataille et examen des appréciations contenues dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (Thiers). Sur les opérations du vice-roi, du 1er au 14 juin 1809. 255

§ II. — Coup d'œil sur les affaires du Tyrol. — Investissement de Raab (15 juin). — Prise des moulins retirés sur la rive gauche du Danube (17 juin). — Reconnaissance de Comorn (18 juin). — Siége et prise de Raab par Lauriston. — Macdonald poussé sur Comorn (27 juin). — Affaires de Broussier devant Gratz. — Mouvements de l'armée d'Italie en prévision de la bataille que prépare l'Empereur. — Coup d'œil sur l'invasion de l'Italie. — Prise de possession des États de Rome. — Satisfaction témoignée par l'Empereur à la vice-reine sur sa belle conduite. — Lettres de l'Empereur à cette princesse. 284

Correspondance relative au Livre XIV. 315

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

1°
29200


Stanford University Libraries
3 6105 013 425 140
Stanford University Libr
Stanford, California
Return this book on or before date